



جامعة سیدی محمد بن عبد اللہ
UNIVERSITE SIDI MOHAMÉD BEN ABDELLAH

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïss –Fès

CED : « Langues, Patrimoine et Aménagement du Territoire »

Formation doctorale : « Langue, Littérature et Communication »

Laboratoire de Recherches : « Langue, Représentations et Esthétiques »

(LARES)

Utopie et Contre-utopie dans les œuvres de science-fiction d'Aldous Huxley et de Michel Houellebecq

Thèse de Doctorat

Présentée le 17 Novembre 2017 par:

Siham ZERROUKA

Sous la direction de M. le Professeur :

Abdelghani EL HIMANI

Devant le jury :

Professeur Abdelmounîm El AZOUZI (FLSH, Saïss-Fès) / Président

Professeur Mohamed DKHISSI, (FLSH, Meknès) / Membre

Professeur Khadija HASSALA, (FLSH, Dhar El Mehraz- Fès) / Membre

Professeur Abdelghani EL HIMANI (FLSH, Saïss-Fès) / Directeur de recherche et rapporteur

Année universitaire : 2016-2017

Dédicace

Autant de phrases aussi expressives et éloquentes soient-elles ne sauraient montrer le degré d'amour et d'affection que j'éprouve pour vous mes chers parents. Vous m'avez comblée de tendresse et d'affection tout au long de mon parcours. Vous n'avez cessé de me soutenir et de m'encourager durant toutes les années de mes études.

En ce jour mémorable, pour moi ainsi que pour vous, recevez ce travail en témoignage de ma vive reconnaissance et de ma profonde estime.

Je dédie également ce travail au reste de ma famille, à mes proches, à mes amis et à tous celles et ceux qui m'ont soutenue tout au long de l'élaboration de ce travail.

Remerciements

Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à mon cher professeur Monsieur Abdelghani EL HIMANI qui fut pour moi un directeur de thèse attentif et disponible malgré ses nombreuses charges. Ses compétences, ses conseils et sa rigueur scientifique m'ont beaucoup appris. Ils ont été et resteront les catalyseurs de mon travail de chercheur.

En guise de reconnaissance, je tiens également à témoigner mes sincères remerciements à toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à l'élaboration de ce modeste travail.

Introduction

Insatisfait, déçu ou angoissé, l'homme n'a jamais cessé d'exprimer son mécontentement, confronté à son présent et à la réalité qu'il est obligé de subir, une réalité affligeante et ne répondant pas à ses aspirations profondes de bonheur. Dès lors, il s'est permis de transmuier cette réalité par le biais de l'imagination afin de transcender les contrariétés de cette même vie réelle et d'atténuer ses carences. En effet, l'imagination¹ lui permet de réaliser mentalement tous les souhaits et désirs dont il rêve, d'explorer le monde et d'entrevoir de nouvelles perspectives dans le dessein de pallier un certain malaise qui mine la vie de l'individu et sape son bonheur en société. Ainsi, pouvons-nous affirmer que la puissance de l'imagination donne libre cours aux fantasmes les plus débridés de l'homme et semble être à la base de tous les projets de restauration ou de réédification. De ce point de vue, elle semble procurer à l'individu un certain bien-être intérieur et qui tente de rejaillir, de manières directe et indirecte, sur son milieu de vie. Cette capacité d'imaginer représente, en effet, une force particulière de l'esprit humain :

L'imagination envisage la réconciliation de l'individu avec le tout, du désir avec sa réalisation, du bonheur avec la raison.²

L'imagination permet donc à l'homme de fuir un présent insupportable vers un monde parfait, un monde utopique créé par sa conscience. Dans ce sens, nous pouvons de ce fait suggérer d'ores et déjà que le cœur même de toute utopie est donc l'imagination, qu'elle en est le catalyseur suprême, le fondement même. C'est bien à partir d'une réflexion sur un présent hostile qu'est envisagée l'Utopie³. Elle ouvre ainsi toutes les

¹ Ainsi, les écrivains se révoltent et font appel à l'imagination « dans la mesure où cette activité mentale est indépendante de l'épreuve de la réalité et demeure subordonnée au seul principe de plaisir ». MARCUSE, Herbert, *Eros et Civilisation*, Edition de Minuit, Paris, 1963, p. 54.

² Ibid., p. 138.

³ « Utopie » du latin « Utopia » de Thomas More est un mot construit à partir du grec "non, ne ... pas", et de topos, "région, lieu". Il désigne également le nom d'une île située "en aucun lieu". Cette négation reste assez ambiguë. Que doit-on comprendre ? Que cette île, dont le gouvernement idéal règne sur un peuple heureux, est imaginaire ? Ou alors inédite et irréalisable ? Comment comprendre le fait que l'utopie est non

possibilités de se libérer des contraintes de la réalité et l'individu se permet de façonner son propre univers idéal. De ce fait, les utopistes se sont posés en observateurs critiques des idéaux, des règles et des normes en vogue à leur époque dans le dessein d'imaginer un nouveau système doté de critères parfaits, avec le souhait pressant de pouvoir les réaliser. En effet, toute utopie se veut réalisable dans la mesure où elle se projette dans un avenir et un ailleurs susceptibles de lui fournir des conditions favorables à son propre accomplissement. C'est pour cela que l'éloignement et l'isolement de l'espace utopique, censé être parfait, dénotent cette peur viscérale de la contamination par l'espace d'origine ou la réalité de départ qui ne peuvent que pervertir l'idéal recherché ou atteint. L'utopie est donc un état de perfection à atteindre ou à préserver.

Ainsi, des questions se posent alors au sujet de ces normes qui caractérisent cette époque ou les remettent en question. Des normes qui veulent transcender toute velléité de changement puisqu'elles prétendent à la perfection et donc à l'immutabilité. Dans ce sens, des observateurs critiques commencent à manifester leur méfiance, leur inquiétude et leur angoisse quant à ce qui adviendra lors de la concrétisation de tout projet utopique et tentent d'en définir les contours de manière bien précise.

La première démarche est donc celle de la réalisation du programme utopique envisagé sérieusement⁴ par les utopistes ; celle d'un monde idéal et parfait :

Les utopies se manifestent et expriment, de façon spécifique, une certaine époque, ses inquiétudes et ses révoltes, ses espoirs et son imagination sociale, sa manière d'envisager le possible et l'impossible, le présent et l'avenir. L'effort pour dépasser la

seulement localisée mais en même temps située par More dans un Ailleurs encore inconnu ? Nous tenterons de répondre à ces questions dans la partie I de notre travail. (Voir Partie I, chapitre I.)

⁴ Ce qui va à l'encontre à toutes les définitions générales que l'on donne à l'utopie et que l'on assimile souvent à une « fantaisie », à une « chimère » ou encore à une « rêvasserie » par définition irréalisable.

réalité sociale et s'en évader fait partie de cette réalité et en apporte un témoignage spécifique.⁵

En effet, les utopies critiquent certaines tares morales et certaines normes sociales, s'attèlent à la recherche d'un remède et rêvent d'un monde meilleur.

Toutefois, à trop vouloir perfectionner cet univers tant rêvé par les utopistes, ce dernier peut se muer en cauchemar. Ainsi, la Contre-Utopie⁶ vient à point nommé afin de remettre en question les prétentions de l'utopie à vouloir réaliser de manière idéale le bonheur des hommes.

En effet, le XX^{ème} siècle est le siècle de l'avancée techno-scientifique, un progrès qui, par sa volonté à vouloir tout faciliter, n'a fait qu'engendrer désastres, guerres, violence et malheur. Cette époque est ainsi traversée par la dichotomie utopie et contre-utopie, autrement-dit, par une sorte d'opposition entre rêve et cauchemar dont les frontières semblent bien devenir de plus en plus ténues. De ce fait, les illusions utopiques se voient s'effondrer, celles-ci contenant les germes incontournables du totalitarisme : le bonheur collectif devient alors une menace pour l'individu et son environnement. Il faut savoir, alors, que la contre-utopie

n'invente pas de nouvelles formules, elle ne crée pas, pour ainsi dire, un « anti-voyage » ; elle fournit la description d'un « espace utopique », ou les conséquences néfastes de la réalisation des idéaux utopiques compromettent l'utopie elle-même.⁷

Ainsi, c'est par le moyen de l'anti-utopie que l'utopie est compromise. En effet, elle vient souligner d'une certaine façon ce qui est déjà en œuvre,

⁵ - BACZKO, Bronislaw, « Lumières et utopie Problèmes de recherche », In *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, Volume 26, Numéro 2, 1971, p. 357.

⁶ - « Contre-utopie », « Dystopie » ou « Anti-utopie » dépeint une société dans laquelle règne le totalitarisme. Elle peut être considérée comme une utopie qui vire au cauchemar et conduit donc à une contre-utopie. L'auteur tente alors de mettre en garde le lecteur en dévoilant les conséquences néfastes d'une certaine idéologie, ou d'un type de système, ou d'une sorte de pratique présente à notre époque. (Voir Partie I, Chapitre I.)

⁷ - BACZKO, op. cit, p. 365.

mais invisible, dans la société réelle et vient également avertir d'une menace terrifiante, celle du cauchemar qui se cacherait derrière le rêve qui se donne pour objectif impératif de tout prévoir et de tout contrôler, à la perfection. Dès lors, la contre-utopie dénonce la vanité de l'utopie fondée sur la volonté de construire un monde parfait alternatif à la réalité. On peut avancer, donc, que si l'utopie tente d'occulter la vraie face de la réalité et espère un avenir meilleur, la contre-utopie, quant à elle, dévoile ce qui est caché derrière ce fameux rêve de perfection ; la contre-utopie est donc due aux désillusions qu'a connues le XX^{ème} siècle et qui étaient le fruit nocif d'une forte confiance en les pouvoirs utopiques de la science et de la technologie.

D'ailleurs, elle tend également à avertir des graves dangers que court l'homme, surtout son instrumentalisation sous le joug du totalitarisme prôné indirectement par les différents canevas utopiques. Le progrès de la science et les nouvelles technologies desservent particulièrement l'utopie vu l'influence négative, voire destructrice, qu'ils commencent à avoir sur l'être humain.

Ainsi, l'utopie est remise en question puisqu'elle prône le développement scientifique et l'organisation rationnelle, au sein d'une collectivité sévèrement organisée, aux dépens de la liberté et du bonheur de l'individu.

C'est pour cela que les écrivains⁸ des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles vont tenter d'expérimenter un nouvel horizon, allant de cette manière à l'encontre de l'utopie. Michel Houellebecq s'inscrira dans la continuité d'Aldous Huxley afin de conférer à l'utopie une fonction négative et c'est ainsi que vient alors se fonder une vision pessimiste et négative de l'avenir.

En effet, la contre-utopie se présente dans leurs œuvres comme un avertissement qui décrit de manière détaillée ce que pourrait devenir notre

⁸- Nous pouvons citer à ce propos les auteurs suivants : Ievgueni Zamiatine, Aldous Huxley, George Orwell, etc.

monde de demain. Les deux auteurs se posent en observateurs critiques des usages, des normes sociales et des idéaux de la société utopique et également des mesures nuisibles du progrès techno-scientifique que l'humanité subit malencontreusement.

La science-fiction permet donc à Aldous Huxley et à Michel Houellebecq de traiter des questions et de mener des réflexions sur l'homme occidental moderne et son comportement au sein de sa société et de son environnement. Ils n'hésitent pas à faire une satire très acerbe du monde contemporain conditionné par le développement de la technologie et aveuglé par la modernité occidentale. Les deux auteurs s'intéressent de très près à la souffrance humaine provoquée par le capitalisme, le progrès, l'individualisme, le libéralisme sexuel et économique, etc.

Il sera question, dans notre travail, d'analyser les différentes visions anti-utopiques présentées par les deux auteurs sur cet état du monde, notamment au sujet des questions de la mortalité, du vieillissement, de la famille, de l'argent, de l'amour, de la sexualité, de la spiritualité et de l'existence même de l'homme. Il s'agit en fait de résultats négatifs, fruits amères de promesses que le progrès moderne a laissé miroiter à l'humanité sans pour autant les tenir. Notre réflexion portera également sur les multiples facteurs qui ont causé la disparition des valeurs traditionnelles ainsi que des croyances et sur la manière de les réintroduire dans la vie des générations à venir. Ainsi, dans leurs récits, les deux auteurs tentent de dénoncer les méfaits de l'utopie qui, selon eux, n'est que fausse conceptualisation d'un semblant de bonheur humain.

Nous tenterons également de comparer les différents points de vue abordés par les deux auteurs ainsi que les diverses propositions utopiques proposées par ces derniers, puisque nous verrons bien que toute critique anti-utopique contient en filigrane d'autres assurances et d'autres engagements utopiques. En effet, Aldous Huxley et Michel Houellebecq donnent

énormément de profondeurs à leurs considérations philosophiques, sociologiques et scientifiques.

Dans cette perspective, nous nous sommes engagée à analyser trois œuvres de science-fiction d'Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes* (1932), *Temps Futurs* (1948) et *Ile* (1962) puis trois œuvres du même genre de Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires* (1998), *Possibilité d'une île* (2005) et *La Carte et le territoire* (2010).

Dans un premier lieu, et dans la première partie de notre travail intitulée *Utopie et désenchantement*, nous avons pensé qu'il serait indispensable de brosser un bref aperçu historique du concept de l'Utopie. Ensuite, notre réflexion porte sur les conséquences négatives de la modernité. Certes, le monde de demain est dominé par les techniques modernes et menacé par la domestication et la domination de l'homme par l'homme lui-même. Ainsi, peut-on admettre que :

la modernité triomphante ne considère plus l'homme comme une créature conçue à l'image de Dieu. Il n'est plus défini par son essence, mais par sa fonction dans la société et sa contribution au développement et au bon fonctionnement du système social.⁹

En effet, l'homme doit se plier aux exigences des normes imposées par la société afin d'assurer le fonctionnement du système social. Or, la réalisation des Utopies constitue une menace pour l'homme et son environnement et si les mondes parfaits se traduisent par leur aspect totalitaire et privent ainsi l'homme de sa liberté, nous nous interrogerons alors, dans un second lieu, sur les conséquences de l'Utopie et comment les contre-utopies ou dystopies peuvent-elles révéler la face réelle de ces mondes « enchantés ». De ce fait, Aldous Huxley et Michel Houellebecq

⁹ - EL HIMANI, Abdelghani, *Jean Giraudoux : néo-romantisme ou nouvelle modernité*, Publications du Laboratoire de recherches « Langue, Représentations et Esthétiques », Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Sais-Fès, 2012, 387 pages, p. 79.

tentent de dévoiler ce qui se cache derrière ces univers parfaits et de réfléchir aux problèmes de leur temps.

D'un autre côté, il faut dire que l'originalité des écrivains réside dans leur acception personnelle de l'Homme : il s'agit pour eux d'une sorte de création fantasmée d'une nouvelle espèce grâce à la maîtrise de l'avenir biologique. Ainsi, le succès des romans posthumains se caractérisera-t-il par la confusion entre fiction et réalité. C'est dans cet objectif que les deux auteurs vont recourir à l'avancée techno-scientifique, à l'informatique et à la génétique en y proposant des solutions qui, parfois, peuvent paraître assez délirantes. Le dépassement de l'utopie, par le biais de la dystopie, conduit-il à une autre utopie encore plus effrénée ?

Toutefois, peut-on avancer que les nouvelles technologies sont toujours au service de l'utopie et partant de l'humanité ? Nous nous intéresserons donc également à l'apport de la science dans les récits contre-utopiques et à sa participation à la réalisation du bien-être humain, mais également à l'influence négative qu'elle pourrait avoir et qui pourrait constituer une source de malheur pour cette même humanité. Ceci dit, Nous sommes en droit de nous poser la question si l'utopie est réellement porteuse de stabilité et de bonheur et si la science et la technologie vont réussir à aboutir à une utopie afin de réaliser le bonheur escompté. Il s'agit de voir comment les deux auteurs vont tenter de répondre à ces interrogations et de mettre en évidence les pistes de réflexions que ces derniers vont tenter d'explorer.

Chez Huxley, la dépersonnalisation de l'individu s'opère au profit du système totalitaire qui le prive de toute liberté et de toute individuation. Par conséquent, l'individu sombre dans la déchéance, dans toutes ses formes. En effet, Huxley dresse le portrait d'une société aveuglée par le progrès, une société abruti par le conditionnement et qui a perdu toute notion de passion et d'amour. Nous tenterons, de ce fait, de voir comment l'auteur essaie-t-il

de déterminer les limites de la science et d'analyser sa capacité à atteindre l'objectif souhaité et tant recherché par les utopies.

Michel Houellebecq, quant à lui, brosse le portrait d'un monde où la déchéance, le pessimisme, l'humour et le nihilisme fonderont la trame de fond de ses œuvres. Certes, les protagonistes se retrouvent le plus souvent dans un état d'inexistence : ils se perdent, se détruisent ou se suicident.

Par le biais d'une description minutieuse, l'auteur traite également des différentes relations qui unissent les individus entre eux. Dans ce monde cruel, Houellebecq n'hésite pas à remettre en cause l'amour et le sexe. Peuvent-ils être source de bonheur et réaliser le rêve utopique tant souhaité ? Si dans l'univers houellebecquien, les protagonistes se perdent et s'isolent à cause de la concurrence sexuelle et du désastre causé par le sentiment d'amour, le sexe et l'amour semblent devenir source de malheur. Et lorsque sexualité rime avec jeunesse, la dégénérescence du corps laisse l'individu dépérir aussi bien physiquement que moralement surtout dans une société basé essentiellement sur la compétition.

De graves conséquences, s'ajoutant suite au progrès technoscientifique, ont marqué le monde moderne fondé sur l'individualisme et le capitalisme. De ce fait, Huxley et Houellebecq prévoient également une régression de la nature humaine. Chez Huxley, il s'agit d'une régression où l'homme serait dominé par son côté animal, assujéti qu'il est par la barbarie et la superstition. Quant à Houellebecq, la société s'organise autour de la loi du plus fort. Nous tenterons ainsi de dévoiler une probable vérité cachée de la race humaine et qui la rend foncièrement violente et agressive.

Dans la deuxième partie de notre travail, nous avons jugé indispensable de traiter de la relation de la science-fiction et sa place dans l'esthétique des deux auteurs. Si dans l'œuvre d'Aldous Huxley la science-fiction est poussée à son extrême, si elle devient même horrifiante, elle parait, chez Michel Houellebecq, moins effrayante, moins débridée et garde

une relation étroite avec le réalisme. Comment, alors, Huxley réussira-t-il à critiquer, à travers ses récits effrayants et dépassant les limites de la science, à apporter une vision pessimiste du monde et de tout ce qui est susceptible de nuire à l'homme et à son environnement ? Comment Houellebecq, tentera-t-il, avec plus de lucidité, d'exposer les maux de notre époque ?

Il n'est pas sans rappeler que les écrivains du XIX^{ème} siècle ont connu le mal être social qui avait marqué cette époque et que l'on retrouve dans leurs œuvres littéraires. De surcroît, s'ajoute à notre analyse le thème de la drogue mis en rapport avec l'univers utopique. Une réflexion se pose alors sur le rôle de cette substance et de sa faculté à pouvoir offrir des sensations nouvelles et développer chez l'homme une inspiration créative en stimulant leur imaginaire et en leur ouvrant éventuellement la porte d'une expérience émotionnelle nouvelle. L'on peut s'interroger, dès lors, sur la manière par laquelle cette substance peut apporter une forme de bonheur utopique aux personnages de science-fiction. En effet, il est loisible de se demander jusqu'à quel degré la réalité peut-elle être dissimulée sous le faux bonheur des hallucinations. Par ailleurs, est-il possible d'affirmer qu'il s'agit de la seule manière de fuir une réalité désenchantée dans l'univers de l'utopie ?

Si l'utopie se doit de se réaliser dans un lieu atypique, en majeure partie, dans une île, elle se situe incontestablement dans un non-lieu isolé. Ce non-lieu semble ainsi ambigu puisque cela laisserait entendre l'impossibilité de la réalisation de l'utopie. C'est pour cela que l'espace semble faire partie des enjeux de notre réflexion. Nous nous interrogerons, donc, sur le rôle que joue l'espace dans les récits de science-fiction et notamment celui de l'exil.

En effet, l'exilé s'embarque dans une aventure sans retour. Si l'île représente le lieu de refuge choisi par la majorité des utopistes classiques, c'est parce que la recreation d'un monde est toujours subordonnée à la ruine de l'ancien monde. Quelle est donc la relation entre ce « non-lieu » et

l'utopie ? Ainsi, est-ce que l'exil est volontaire ou imposé ou alors les deux à la fois ?

Par ailleurs, si les XX^{ème} et XXI^{ème} siècles témoignent d'une nouvelle mode, celle des utopies se transformant en contre-utopies, nous nous demandons alors comment, dans un monde désenchanté, l'utopie, pourrait se permettre encore une fois de proposer un modèle idéal hors des modèles antérieurs et enfin réaliser un minimum de bonheur et de quiétude. Peut-on avancer que le progrès techno-scientifique, - cause de la disparition de l'art - justifie l'échec de l'utopie dans les récits contre-utopiques? Quelles relations entretient alors l'art avec l'utopie? Quel est son rôle dans la contre-utopie? Nous tenterons ainsi de répondre à ces interrogations dans la troisième partie de notre thèse.

En effet, si les auteurs s'interrogent sur la possibilité de redonner à l'art un rôle actif par sa contribution à redonner un souffle à l'utopie, et il en irait de même du rôle des religions, pourrait-on dire que ces dernières pourraient encore faire preuve d'une certaine crédibilité dans un monde qui s'en méfie totalement ?

Peut-on dire que l'art peut apporter une solution utopique? Comment, alors, à travers la littérature shakespearienne, Huxley tente-t-il de défendre ces valeurs dans un monde totalement anesthésié par le progrès et le totalitarisme?

Les deux écrivains cherchent également à renouer avec les questions spirituelles et s'interrogent au sujet des questions spirituelles dans la contre-utopie. En effet, ces derniers s'intéresseront aux questions spirituelles et mystiques, allant de la philosophie aux pratiques orientales telles que la méditation ou encore le yoga. De quelle manière s'y prendront-ils afin de trouver une sorte de processus de réconciliation universelle et de chercher une symbiose entre l'esprit et la matière, l'âme et le corps, l'humain et le divin, la religion et la science ?

La question de spiritualité reste assez ambiguë chez Houellebecq. Nous tenterons d'expliquer comment cette transcendance ainsi que cette divinité sont désertées. Si Dieu n'existe plus, ou peu, dans la société occidentale actuelle, si ce monde semble à présent dénué de toute signification transcendante, si cette société sombre dans le déclin, l'auteur, de ce fait, entame une réflexion sur l'état des systèmes de croyances dans la société occidentale actuelle que nous tenterons de développer dans ce travail.

Enfin, si les œuvres d'Aldous Huxley et de Michel Houellebecq sont considérées comme des récits contre-utopiques de science-fiction, peut-on distinguer les récits utopiques des récits contre-utopiques sachant que l'Utopie propose un monde meilleur remplaçant l'ancien univers insatisfaisant alors que la contre-utopie intervient afin de dévoiler les failles et les conséquences néfastes des utopies réalisées ? Ceci-dit, la contre-utopie ne comprendrait-elle pas des germes de l'utopie en s'engageant à proposer un monde satisfaisant ? Est-ce que nous ne pourrions pas qualifier toute utopie de contre-utopie ?

Nous tenterons, dans ce projet de thèse, en accompagnant les deux auteurs du corpus, de répondre à ces interrogations qui n'ont cessé de tourmenter l'être humain, et dont les deux auteurs se font l'écho, cherchant ainsi à créer un nouvel univers, censé être plus sain.

PARTIE I :
Utopie et désenchantement

Le désir d'échapper à un présent inconfortable ou de fuir un passé pesant a toujours interpellé l'imagination de l'homme et l'a incité à rêver à un monde qu'il peut façonner à sa guise. Etouffé par un état social malsain et vivant dans un lieu souvent hostile, l'homme désire s'envoler d'un ici contraignant vers un ailleurs paisible, et cela grâce à son imagination. C'est dans ce sens que cette dernière joue le rôle de catalyseur pour ébranler les fondements du monde existant ou en imaginer un autre plus conforme aux désirs de l'homme. A ce propos, dans *Eros et Civilisation*, Herbert Marcuse souligne que :

L'imaginaire joue un rôle extrêmement important dans la structure mentale : il lie les couches les plus profondes de l'inconscient aux produits supérieurs de la conscience (à l'art), le rêve à la réalité ; il garde les archétypes de l'espèce, les idées éternelles mais refoulées de la mémoire individuelle et collective, les images taboues de la liberté.¹⁰

En effet, à la suite de Sigmund Freud, Marcuse confère un rôle prépondérant à l'imaginaire en tant que moyen de liaison entre les strates insondables de l'inconscient et la production éthérée et sublimée de l'être humain. Toute activité artistique puise sa genèse dans les méandres opaques du ça. Il s'agit également d'une tentative réussie de libération de l'individu des astreintes de la rationalité du moi qui inhibe des images jugées incompatibles avec les règles sociales.

Nous pouvons avancer, dès lors, que le point de départ de toute utopie est cette prise de conscience de pouvoir imaginer un monde meilleur. Ainsi, on a pu se représenter un monde dénué de tous conflits et de toutes guerres, prémuni de toute injustice et de toute hostilité, un monde où règnent bonheur, amour et liberté. Ainsi, pouvons-nous citer d'emblée une

¹⁰ - MARCUSE, Herbert, *Eros et Civilisation*, Edition de Minuit, Paris, 1963, p. 135 Nous souhaiterions souligner ici que Marcuse use indistinctement des termes « imaginaire » et « imagination ».

caractéristique générale de l'utopie à sa volonté de pouvoir conjecturer sur une société idéale dans un ailleurs géographique susceptible d'offrir le bonheur à l'être humain.

Or, ces mondes merveilleux, inventés par les différentes utopies, finissent par s'effacer, laissant place à des mondes infernaux qu'elles n'étaient guère supposées produire. Les failles se font découvrir et le rêve devient un cauchemar. En effet, la contre-utopie dévoile le revers de ce que prétendent offrir les utopies. Curieuse destinée que celle de l'utopie ! A en croire ses créateurs, elle est censée transformer l'univers humain en un monde meilleur, voire parfait. Désormais, les utopies participeront paradoxalement au désenchantement du monde car ce dernier finit par sombrer dans le totalitarisme. La contre-utopie se donne pour mission, dès lors, de mettre en garde contre les promesses illusoires et même fallacieuses des utopies.

Chapitre 1 :
Utopie, dystopie et science-fiction

Entre l'utopie et la dystopie, le chemin semble court. En effet, l'utopie est l'expression imaginaire de la réalisation d'une société parfaite qui aboutirait au bonheur de tous. Or, ces paradis envisagés finissent parfois par ressembler à des mondes infernaux que l'on qualifierait de mondes totalitaires, nommés « dystopies ou contre-utopies ». La dystopie tente alors de présenter les conséquences néfastes d'une idéologie¹¹, c'est pour cela qu'elle s'intéresse aux récits de science-fiction qui expriment une vision alarmante de l'avenir de l'homme. Nous devrions, à ce point de l'analyse, distinguer entre utopie et idéologie bien que notre propos les confonde en quelque sorte. Sommairement, nous dirons, à la suite de Paul Ricoeur, que si toutes les deux ont en commun leur incongruité avec la réalité, l'utopie est tournée vers l'avenir et veut transformer la réalité alors que l'idéologie est tournée vers le passé et tente de sauvegarder un état qui serait, d'après elle, la meilleure réalisation de ses aspirations. Le problème est que toute idéologie fut une utopie à l'origine et toute utopie est une idéologie en devenir¹². Ainsi, la contre-utopie ou la dystopie ne voient dans le discours utopique qu'une apologie idéologique d'une situation qui n'a pas tenu ses promesses et qui a enfanté un monde qui ne satisfait pas les mouvements de changement, promis et initiés au départ par l'utopie.

Par ailleurs, les termes « contre-utopie », « anti-utopie » et « dystopie » seront employés, tout au long de notre analyse, de manières interchangeables. Ainsi, Michel Antony dans *Quelques précisions et essais de définitions sur les utopies et les anarchismes* souligne cette ambiguïté:

¹¹- Dans le sens que lui confère Karl Marx.

¹²- RICOEUR, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Poche, Octobre, 2005

Contre-utopie ou anti-utopie sont les appellations les plus courantes et sont faciles à comprendre ; ce sont des écrits s'opposant résolument aux utopies ou eutopies dites « traditionnelles » ou « classiques » ou au « concept courant ». Ils en rejettent l'univers conformiste et/ou totalitaire.¹³

Ces termes ont pour même objet de révéler ironiquement le revers des mondes utopiques imaginés par les utopistes classiques. Dès lors, pour comprendre le concept de l'Utopie, dans ce premier chapitre, il s'avère indispensable d'en brosser un bref aperçu historique.

1-1 : Utopie et contre-utopie : de Huxley à Houellebecq

Il est vrai que, de nos jours, l'utopie classique est vue d'un œil assez critique, lui conférant une sens péjoratif comme une forme de société figée et totalitaire. Elle serait, selon certains auteurs¹⁴, fondée sur un mode unique d'organisation auquel tout le monde doit se plier et ne répondant pas alors aux attentes des individus. En effet, il est indéniable que cette liberté conférée à l'utopie, celle de penser, d'imaginer et d'évoquer, a souvent incité les utopistes à tout prévoir et donc à tout codifier et dans les moindres détails¹⁵.

Toutefois, l'utopie ne peut constituer un concept unique¹⁶ et se présente ainsi sous différentes formes. Dès lors, plusieurs définitions et réflexions critiques sur l'utopie ont vu le jour. Grâce à sa polysémie, elle constituerait alors une ambiguïté sémantique. Cette variété est due à son

¹³ - ANTONY, Michel, «Quelques précisions et essais de définitions sur les utopies et les anarchismes », Magny Vernois: Site *Ressources sur l'utopie, sur les utopies libertaires et les utopies anarchistes*, Août 2010, p.4

¹⁴ - Nous pouvons citer à ce propos Eugène Zamiatine, Georges Orwell, Ray Bradbury, etc.

¹⁵ - En effet, même chez les utopistes socialistes, on peut relever un intérêt compulsif pour les chiffres, tout est comptabilisé : le nombre de représentants, de jours et d'heures de travail et de repos, de constructions dans la cité, de chambres dans les maisons... Ce qui ne laisse aucune liberté à l'individu. Il est vrai que ce souci maniaque de l'exactitude et de tout prévoir exprime le souci de perfection qui anime toutes les utopies, mais il finit par peser sur l'être humain et produire l'effet inverse que celui escompté par le projet utopique.

¹⁶ - On parle même d'utopies.

emploi dans le temps et l'usage qui en a été fait dans différents lieux et surtout selon divers auteurs et essayistes. Il est donc difficile de conférer une appréhension stable et claire au terme.

Définir l'utopie et lui donner un sens unique seraient devenus presque impossibles. Ainsi, dans son acception moderne, l'utopie garde encore son acception en tant qu'idéal de perfection à atteindre mais elle est également considérée comme une réalité non désirée, voire une alternative crainte et abhorrée¹⁷.

Mais nous pouvons d'ores et déjà affirmer que tous les utopistes ont tous ce même objectif de transformer un présent insupportable et insatisfaisant en un présent, voire en un avenir plaisant.

Il faudrait de prime abord rappeler que le sens classique du terme « utopie » fut inventé par Thomas More dans son *Court traité sur la meilleure forme de gouvernement*, publié en 1516. L'*Utopia* de More est une île qui présente toutes les caractéristiques d'une vie meilleure et d'une forme de gouvernement parfaite ; il s'agit d'un projet de société idéale. Or, l'auteur utilise deux préfixes différents qui laisseraient entendre que « utopie » désignerait à la fois le « lieu du bonheur » avec le préfixe grec « eu » (Eutopie) et un « non lieu » ou « le lieu de nulle part », prenant pour préfixe négatif « u ». De ce fait, non seulement il invente le mot, mais fonde un genre littéraire qui connaîtra une grande fortune.

En revanche, l'idée de l'utopie est bien plus ancienne que le mot lui-même. On découvre ses racines dans la philosophie grecque. Déjà, dans *La République*, Platon a rêvé d'une nouvelle configuration de la société dont le but était d'aboutir à un état de perfection remédiant à l'insatisfaction d'un

¹⁷ Nous distinguons ici entre l'utopie en tant que genre qui s'est plus ou moins essoufflé à la fin du dix-neuvième siècle, malgré la présence d'une sorte de désir utopique chez un certain nombre d'écrivains du vingtième siècle, tels que Giono, Giraudoux ou encore Péguy, et l'utopie en tant qu'approche théorique du monde (essais) que nous retrouvons chez Cioran ou encore Marcuse. L'essoufflement du genre a donné naissance à la contre-utopie qui peut être considérée comme une utopie à rebours. Il faudrait souligner que toute utopie est une contre-utopie en devenir et toute dystopie contient une utopie en germe ou en filigrane.

peuple souffrant d'inégalités sociales, où d'abus de pouvoir de la part des gouvernants.

Certes, c'est le XVI^{ème} siècle qui connaît la naissance de l'utopie, puis elle devient l'objet d'un important développement par le biais de l'apparition de nombreux récits utopiques¹⁸. C'est à l'aube des Lumières que le genre explose littéralement avec Cyrano de Bergerac dans *Histoire comique des États et Empires de la Lune*(1657), dans *La Terre Australe connue* de Gabriel de Foigny (1676) ou alors avec Fénelon dans *Les Aventures de Télémaque* (1699).

Les utopies socialistes apparaissent au XIX^{ème} siècle avec Saint-Simon, Charles Fourier, Cabet, etc. Il s'agit d'une volonté de changement mais qui révèle en même temps une critique de la société de leur époque. Ces auteurs utopistes souhaitent fonder des projets de transformation de leur société qui mettent en avant la communauté et s'opposent ainsi à l'exacerbation moderne de l'individualisme.

Toutefois, ces rêves de mondes enchantés et la quête du bonheur collectif à tout prix seront quelque peu délaissés au profit des contre-utopies. En effet, c'est le XX^{ème} siècle qui verra l'essor des récits contre-utopiques se manifestant ainsi comme une sorte de révélation. Révélation dans le sens où la contre-utopie interviendrait afin de dévoiler ce qui se cacherait derrière cette perfection achevée des utopies. A travers l'ironie, elle réussit à soulever le masque de l'utopie qui prétendait créer un univers parfait mais qui serait porteuse de terribles menaces pour l'humanité.

Dès lors, la contre-utopie a pour dessein essentiel de remettre en question et de manière acerbe les prétentions de l'utopie à vouloir organiser parfaitement le bonheur des hommes. D'ailleurs, elle se propose d'avertir du grand danger que court l'homme et qui n'est autre que son

¹⁸ - Nous pouvons citer à ce propos *L'utopie* du célèbre auteur Thomas More (1516), *L'Abbaye de Thélème* dans *Gargantua* de Rabelais (1534), ou alors *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon, fin XVI^{ème} siècle.

instrumentalisation sous l'effet du totalitarisme prôné insidieusement par les multiples canevas utopiques inventés par les différents auteurs.

Par ailleurs, la contre-utopie peint de manière ironique, grâce à un effet de miroir qui renverse le projet initial de l'utopie, une société imaginaire dans laquelle se définissent des idéaux politiques, économiques et sociaux. Or, contrairement au monde utopique, ils ne sont pas ceux que l'utopiste, ou le contre-utopiste, appelle de ses vœux, ce sont plutôt ceux qu'il rejette craignant dès lors, leur avènement. En effet, Alexandru Cioranescu souligne l'opposition essentielle entre les deux univers utopistes et contre-utopistes, le critique « [...] insiste sur l'intention constructive de l'utopie en contraste avec celle destructrice de l'anti-utopie. Bien qu'elles utilisent les mêmes procédés, les deux variétés sont séparées par des vues divergentes, la première montrant ce qui devrait, la deuxième ce qui ne devrait pas être. »¹⁹

Dans la contre-utopie, le rêve tourne au cauchemar d'où l'inquiétude et l'angoisse de voir se constituer des Etats totalitaires prétendant préserver voire instaurer le bonheur de l'homme au prix de sa liberté. Elle dévoile les menaces qui pèsent sur l'être humain : rapports sociaux déshumanisés et domination par la technologie et la science.

Nous comprenons aisément qu'aussi bien l'utopie et la contre-utopie présentent des projets similaires mais avec des lectures et des visées bien différentes. Dans ce sens, Christian Marouby affirme que :

L'anti-utopie n'est pas, selon Christian Marouby, le contraire de l'utopie classique, mais bien le même projet social, vu sous son jour négatif²⁰.

Ainsi, il est à noter que nous pouvons parler, dans ce sens, d'un renversement de l'idéal consenti à l'utopie : la lumière devient sombre et la

¹⁹- BRAGA Corin, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », in *Metàbasis philosophie et communication*, Numéro 2, Septembre, 2006, p.7.

²⁰- Cité in *Metàbasis philosophie et communication*, « Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie », *op.cit.*, p.3.

perfection se mue en défaillance grave. Le progrès de la science et les nouvelles technologies ne sont plus au service de l'utopie. Ils la desservent plutôt vu l'impact négatif et aliénant qu'ils commencent à avoir sur l'être humain. L'utopie est ainsi remise en question sans la mesure où elle présente comme éléments essentiels au bonheur futur de l'humanité le développement scientifique et l'organisation rationnelle. Et c'est dans cette remise en question cruciale des fondements mêmes de l'utopie classique que les écrivains²¹ du XX^{ème} et XXI^{ème} siècles vont s'inscrire pour expérimenter un nouveau champ d'investigation allant à l'encontre de l'utopie. Nous citons deux représentants notoires de cette tendance. Michel Houellebecq s'inscrira dans la continuité d'Aldous Huxley pour conférer à l'utopie une portée et une fonction négatives.

Nous pouvons donc avancer que c'est par le biais de cette dénonciation qu'une grande partie de la littérature de science-fiction s'inscrit dans ce courant de la contre-utopie. Chez un grand nombre d'écrivains contre-utopistes du XX^{ème} siècle s'impose une vision pessimiste du futur. Ces derniers s'interrogent sur le monde de demain dominé par les techniques modernes et menacé par la domestication et la domination de l'homme par l'homme lui-même.

Dans les années 1900, la Révolution industrielle et toutes les perturbations qu'elle induit préoccupent certains précurseurs des romans anti-utopiques où ils expriment leurs inquiétudes, notamment *La Machine à explorer le temps* (1895) d'Herbert George Wells et *Le Talon de fer* (1908) de Jack London.

²¹- Les historiens de la littérature utopique font remonter la première contre-utopie ou dystopie au roman de science-fiction, *Nous autres* de Ievgueni Zamiatine, écrivain russe. Ce roman est souvent présenté comme la source d'inspiration du *Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley et de *1984* (1949) de George Orwell.

Dans les sociétés qu'ils décrivent, les auteurs mettent en évidence les effets négatifs de la technologie qui asservit l'homme au lieu de le servir. Eugène Zamiatine, dans *Nous autres* (1920) pousse à l'extrême les caractéristiques de l'utopie pour déboucher ainsi sur une société anti-utopique. Il y dénonce les abominations du régime soviétique dont il fait le sujet de son œuvre. Dans *1984*, paru en 1949, Georges Orwell dépeint un monde encore plus sombre, celui d'une société totalitaire absolue. L'auteur craint la réalisation la plus extrême qu'on puisse imaginer d'un gouvernement futuriste.

La contre-utopie se présente dans les œuvres de Huxley et de Houellebecq comme un avertissement décrivant, avec un réalisme inquiétant, ce que pourrait devenir notre monde de demain. Les deux auteurs se posent en observateurs critiques des usages, des normes sociales et des idéaux de la société utopique et également des applications nuisibles du progrès scientifique que l'on pourrait infliger malencontreusement ou intentionnellement à l'humanité.

Par ailleurs, à travers des récits de science-fiction, les deux auteurs poseront un regard violemment critique sur le monde utopique envisagé par les utopistes. Ils représenteront, ainsi, un monde détaché de l'ailleurs spatial des utopistes classiques lorsque l'on parle des îles utopiques ou des réserves isolées, etc., mais tenteront de chercher un idéal au cœur même de l'homme, de sa constitution, de son essence.

Dans plusieurs de ses écrits (*Temps Futurs, Le Meilleur des Mondes, Retour au Meilleur des Mondes, Ile*), Aldous Huxley, dès 1932, porte un regard critique acerbe sur les normes sociales fortement réglementées et exagérément mesurées et sur les idéaux ayant un impact contraignant et coercitif sur l'humanité. Il est évident que le progrès scientifique est également vilipendé. Huxley est considéré comme l'un des grands écrivains d'anticipation qui possède une grande capacité à critiquer le monde à venir

et à s'interroger sur l'espèce humaine, son environnement ainsi que sur les dégâts que causeront les techniques modernes.

Dès lors, *Le Meilleur des mondes*, roman d'Aldous Huxley, datant de 1932, a marqué l'histoire du XX^{ème} siècle grâce à sa dénonciation sans ambages des premières formes de sociétés totalitaires. Cette œuvre peint le tableau d'une société capitaliste jubilante et faisant montre d'une euphorie inégalable. Huxley avait déjà prédit, si l'on peut dire, le désir secret de ses contemporains. Il a imaginé une utopie réussie où la guerre, les conflits sociaux et les maladies n'existeraient plus. Pour ce faire, Huxley, passionné par la science, a éliminé les naissances naturelles et imaginé un univers où tout participe efficacement à la stabilité d'un monde qui se passe d'histoire, de religion et d'amour. Tous les êtres humains vivent pour leur propre satisfaction et aspirent ainsi à une sorte de léthargie heureuse qui les dispense de penser ou d'avoir un quelconque recul par rapport à leur propre existence, d'où leur prise du soma, drogue censée être sans effets secondaires. Dans cette civilisation caractérisée par la claustrophobie intellectuelle, l'homme est conditionné, dès sa naissance, par l'hypnopédie qui, pendant son sommeil, lui inculque les principes du monde nouveau. L'individu devient apathique et perd conscience de son individuation²², engourdi qu'il est par un pseudo bonheur qui lui ôte toute volonté propre et tout pouvoir sur soi.

Huxley fonde sa contre-utopie sur l'aspect utopique (conception ironique oblige) d'un monde complètement anesthésié par le progrès scientifique et technique de l'an 600 après Ford. Ainsi, *Le Meilleur des mondes* dénonce, sous les dehors d'un monde heureux et satisfait, les méfaits de l'utopie puisque celle-ci annihile complètement la personnalité humaine et réduit à néant la diversité des individus.

²² - Dans le sens général du terme : « distinction d'un individu des autres de la même espèce ou du groupe, de la société dont il fait partie » (CNRTL).

Le Meilleur des mondes est une vision pessimiste du futur de la société de consommation. Ce roman opère une sorte de métaphorisation de la société actuelle. Il va s'en dire que ce roman est le texte le plus connu d'Aldous Huxley, mais il ne faut pas oublier que d'autres œuvres de son cru relèvent aussi de la conjecture. On peut mentionner *Temps futurs* (1948) et *Ile* (1962) que l'on apparente d'ores et déjà aux nombreuses histoires post-cataclysmiques qu'a proposées la science-fiction, œuvres que nous analyserons également dans le cadre de ce travail. Le roman *Ile*, par exemple, raconte l'histoire d'une petite communauté qui essaie de survivre au sein d'un monde en proie au capitalisme. Huxley oppose l'état d'innocence et de nature de l'île à celui d'un monde corrompu.

Huxley avait bien l'intention précise de critiquer leur portée aliénatrice et inhibitrice des libertés humaines. A vouloir trop parfaire la vie humaine, à œuvrer dans le sens de son parachèvement idéal, l'utopie finit par réduire l'être humain à un simple objet de ses rouages bien réglementés et bien huilés. En effet, l'auteur, pour nous éclairer sur la visée de refus péremptoire de l'utopie et pour s'inscrire de manière irrémédiable dans la voie de son désaveu, met en épigraphe de son roman, *Le Meilleur des mondes*, une citation de Nicolas Berdiaef :

Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins parfaite et plus libre.²³

Nous comprenons aisément qu'il s'agit toujours, pour Huxley, d'un projet utopique, non celui de la réalisation de l'Utopie mais de son évitement. D'un autre côté, nous estimons que Houellebecq s'inscrit

²³ - Cité dans OMBGA Richard-Laurent, ATANGANA KOUNA, Désiré, *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*, L'Harmattan, Paris, 2012, p.43.

également, comme nous l'avons déjà mentionné, dans la continuité de *Le Meilleur des mondes*.

En effet, l'approche de Michel Houellebecq est une critique du capitalisme et des comportements de la société libérale, à savoir la sexualité, la société de consommation et le tourisme. En effet, le monde est devenu trop laid. Les relations humaines s'amenuisent alors que l'avancée technologique escalade à grande vitesse les échelons dans tous les domaines : les études, les relations amicales et amoureuses, l'argent, le pouvoir, le travail ; autrement-dit, tout ce qui pourrait faire le bonheur de l'homme.

Dans son roman, *La Possibilité d'une île* (2005), Houellebecq décrit la mutation des hommes fondée sur le procédé scientifique du clonage qui serait susceptible de conférer au corps une vie éternelle. Cette nouvelle utopie pose un regard critique sur le réel et le présent et propose donc une nouvelle voie vers un bonheur probable. Avec ce récit d'anticipation, Michel Houellebecq suggère aussi une réflexion sur la question de la vie éternelle : devenir immortel. En revanche, le 25^{ème} clone de Daniel renoncera à l'immortalité. Devenu conscient des apports négatifs du matérialisme, il part à la quête d'un bonheur impossible. L'immortalité, atteinte dans sa matérialité exclusive, ne satisfait plus l'être humain ou encore l'avatar de cet être humain qui est le clone. Mais des cendres de cette utopie, naît une contre-utopie qui va tenter de pallier les manques de la réalité désolante.

En effet, *La Possibilité d'une île* ainsi que *Les Particules élémentaires* (1998) se placent dans la même lignée que les œuvres précédentes dans la mesure où toutes les deux décrivent une transformation de l'humanité. En outre, ses histoires sont presque toujours projetées dans un futur lointain ; ce qui permet à l'auteur de porter un regard distancié sur l'humanité.

Si dans *Les Particules élémentaires*, Michel Djerzinski rêvait déjà de modifier génétiquement, et donc par le recours à la science, l'humanité pour la libérer de sa condition tragique, *La Carte et le territoire* (2010) nous propose d'accomplir la même mission de manière artistique. En effet, l'auteur a recours à l'art pour guérir le monde de ses tares et faiblesses. Donc, en ce sens, l'art n'a pas cette fonction salvatrice puisqu'il se substitue à l'humain et à la vie. Le héros, Jed Martin, photographie des cartes Michelin, peint des toiles hyperréalistes et filme la végétation. Sa devise est résumée dans un slogan 'La carte est plus belle que le territoire'²⁴. La représentation prend le pas sur la réalité. Il s'agit même, comme il est le cas dans la fable de Borges, d'une sorte de représentation du monde poussée jusqu'à l'absurde. Le réel est en faillite. La science et l'art n'arrivent point à remédier à la déconfiture dont il est l'objet. Roman d'anticipation narré au présent - une manière de rendre l'intrigue encore plus poignante et la description plus saisissante -, ce récit peint un tableau bien construit, un jeu de miroirs ouvert sur le monde. L'histoire est projetée dix ans dans le futur. Nous y découvrons une description de montages photographiques où le monde végétal est entremêlé avec le monde de l'industrie. Entre peinture et architecture, les personnages sont tirés du monde de l'art et de la télévision. L'humain est en total décalage avec le monde et la fiction devient réalité. A vrai dire, les protagonistes des deux auteurs vivent la plus grande partie de leur vie en Europe occidentale, précisément durant la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Ils sont seuls, malheureux et troublés. Leur univers bascule lentement vers un monde sans pitié et inéluctablement guetté par la misère, la solitude et l'amertume. Les sentiments d'affection, d'amour, de compassion et de fraternité humaine ont largement et définitivement disparu. La fiction prend le pas sur la réalité ; elle se mue en réalité et les temps se

²⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, 2010, p.80. L'auteur s'est inspiré de la fameuse formule de l'intellectuel polonais Alfred Korzybski (1879-1950) : « Une carte n'est pas le territoire »

mélangent dans la mesure où le futur devient présent et le présent ne se conçoit plus que dans les méandres prophétiques du futur. La destinée humaine est confondue dans l'immédiateté du futur, conçu comme un présent implacable.

La science-fiction permet à Aldous Huxley et à Michel Houellebecq d'aborder des questions d'une actualité pressante approfondissant ainsi leur réflexion sur l'homme, sa valeur et ses conceptions philosophiques les plus « actuelles ». Ces auteurs n'hésitent pas à faire une satire du monde contemporain, une sorte de métaphore négative d'une société menée et minée par le développement de la technologie et totalement assujettie voire aliénée par la modernité occidentale. Ainsi, on retrouve, dans les œuvres de ces deux auteurs, des personnages qui sombrent dans la dépression, qui éprouvent un malaise existentiel, un dégoût de la vie et qui sont enfin englués dans une société profondément anesthésiée par les progrès scientifique et technique.

Les deux auteurs dénoncent les méfaits de l'utopie qui semble et se veut idéale et parfaite mais qui n'est, selon eux, que fausse conceptualisation d'un semblant de bonheur humain.

Enfin, nous pouvons dire que critiquer la société occidentale et ses soubassements est une idée très présente chez Aldous Huxley et Michel Houellebecq, parcourant l'ensemble de leurs œuvres. Tous deux expriment leur aversion pour le libéralisme, que ce soit sur le plan économique ou sexuel. En effet, le libéralisme a mené à un appauvrissement total donnant naissance à une société atomisée où chaque individu rêve uniquement et exclusivement d'une richesse matérielle. En conséquence, l'homme a supplanté l'amour par le sexe. La vie devient dans ce sens insupportable. Les protagonistes vont jusqu'à remettre en question leur propre existence. Huxley et Houellebecq mettent en scène un univers qui ne semble s'intéresser qu'à la science, et tout particulièrement à la biotechnologie et à

la manipulation génétique, pensant offrir, de cette manière, une solution aux malheurs qui assaillent la condition humaine.

La science-fiction paraît être, aussi bien pour Huxley que pour Houellebecq, une manière métaphorique et souvent ironique de décrire les travers de la réalisation de l'utopie qui, au lieu de répondre à la quête du bonheur chez l'homme, le contraint à vivre dans l'aliénation totale et à se dessaisir de sa liberté et de son humanité. Et c'est bien dans ce sens qu'il serait judicieux d'interroger les liens qui pourraient exister entre la science-fiction et l'Utopie.

1-2 : La science-fiction et son rapport à l'utopie

En réaction à un monde désabusé, l'utopie envisage un univers nouveau, censé être parfait et idéal. Les écrivains utopistes se montrent généralement très sceptiques face au présent qu'ils critiquent et très soucieux de l'avenir, devant être meilleur, qu'ils essaient d'imaginer ou même de projeter. Certes, cette utopie, parfaite à leur sens, tourne pour d'autres auteurs au cauchemar et constitue alors une vraie menace pour l'humanité.

C'est à ce niveau-là qu'intervient la contre-utopie, non seulement pour avertir du danger de l'utopie, mais aussi pour envisager un monde plus adéquat aux besoins de l'humanité, bien différent de celui complètement déséquilibré par le développement technologique et scientifique et qui aurait perdu toutes les valeurs qualitatives capables de lui apporter un quelconque enchantement et qui connaîtrait, de surcroît, une réelle dissolution des liens sociaux voire une totale déshumanisation.

En effet, à travers la science-fiction, la contre-utopie semble capable d'envisager un ailleurs, certes dominé par le progrès scientifique, mais où les écrivains tenteront de chercher tout de même un idéal au cœur de l'être, de son essence.

Avant d'aller plus loin, il conviendrait de se poser les questions suivantes : qu'est-ce que la science-fiction? Est-elle seulement relative à des histoires de voyages dans l'espace, ou à des extraterrestres venant visiter la terre ? Ou alors à des histoires de robots ? N'a-t-elle pas touché d'autres thèmes ?

Nous pouvons dire d'ores et déjà que la science-fiction est devenue un nouveau moyen permettant d'interroger le présent et de spéculer sur le monde de demain et de ce que pourraient endurer nos sociétés à l'avenir si les précautions n'étaient pas prises à temps.

D'ailleurs, Aldous Huxley et Michel Houellebecq, deux auteurs fascinés par la science, imaginent dans ce sens un avenir meilleur existant en parallèle avec le monde dans lequel nous vivons²⁵. Pour eux, les mondes utopiques, envisagés par les utopistes, trahiraient la réalité qu'elles critiquent directement ou en filigrane, et même la « réalité » imaginée et censée apporter un prétendu bonheur à l'humanité, une réalité dont la caractéristique principale serait la perfection. L'avenir semble compromis, qu'il soit un avenir en conformité avec les prémices réelles ou en déphasage avec elles. C'est justement ce qui explique leur recours à la science-fiction dans la mesure où elle suscite des questions d'ordre philosophique au sujet du devenir humain.

La science-fiction, donc, manipule des thèmes et aborde des problèmes qui rejoignent toute philosophie soucieuse du sort de l'être humain.²⁶

L'utopie emprunte l'arme de la science-fiction pour fuir le réel, pour l'interroger et pour le remettre en question. La science-fiction offre ainsi à

²⁵ - Il faudrait signaler que les avènements imaginés par les utopies/contre-utopies répondent tous à la caractéristique principale de l'utopie, relevée par Karl Mannheim, à savoir sa non congruence avec la réalité de la société d'origine.

²⁶ - HOTTOIS, Gilbert, *Philosophie et science-fiction*, Annales de l'Institut de Philosophie et de Sciences Morales, Paris, 2000, p.53.

l'utopie un nouveau champ d'investigation, une nouvelle voie d'expérimentation d'un possible virtuel.

La science-fiction introduit aussi des éléments nouveaux dans la contre-utopie. L'homme se sent capable de maîtriser la nature et même de la défier. Pour cela, il recourt au progrès scientifique et technologique en manipulant la génétique et l'informatique afin de réagir aux problèmes de son temps. D'ailleurs, Ray Bradbury estime que toutes les questions cruciales de l'humanité sont traitées par la science-fiction :

Nous retrouvons donc, dans chaque récit de science-fiction, l'ensemble des problèmes idéologiques, philosophiques et moraux posés par le développement de l'humanité.²⁷

Si la contre-utopie prévient des dangers et des menaces que peuvent représenter les mondes parfaits, c'est bien grâce à la science-fiction qui, sous couvert d'une imagination parfois débridée, se préoccupe réellement des problèmes de l'humanité et de son environnement. Elle intervient afin de caricaturer et de grossir les soucis de l'humanité pour mieux sensibiliser le lecteur à leur acuité. A ce propos, Jacques Sternberg déclare que :

La science-fiction est surtout une obsession du présent avant tout » et une façon de « mettre à vif certaines vérités actuelles, de les exagérer, de leur donner plus de relief. » en supposant que « les cauchemars et la démence ne feront que s'aggraver au cours des siècles à venir.²⁸

Cette mise en relief du sort de l'humanité appartient donc à la science-fiction qui a pour objectif de sensibiliser l'homme aux dangers que peut engendrer le progrès technoscientifique poussé à son extrême. La contre-utopie n'a jamais rejeté la science en tant que telle, mais plutôt son utilisation excessive et incontrôlable qui constituerait une menace pour l'homme et son avenir.

²⁷ - BRADBURY, Ray, *Clés pour la science-fiction*, « Avant-propos », Seghers, Paris, 1976, p.5.

²⁸ - HOTTOIS, Gilbert, *op.cit*, p.50-51.

Il est vrai, par ailleurs, qu'avec les univers carcéraux présentés par les œuvres de la science-fiction, l'idéal de sociétés parfaites dans lesquelles l'humanité vivrait en paix et dans un bonheur absolu, s'évapore pour laisser place à la pure contrainte, celle d'un prétendu bonheur collectif et du système totalitaire le privant désormais de toute jouissance et de toute liberté individuelles. Nous pouvons donc en conclure alors que la contre-utopie, particulièrement celle des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles, devient étroitement liée à la science-fiction.

La science-fiction intervient donc afin de faire part aux lecteurs des dangers que l'humanité est susceptible de rencontrer ; conséquences des utopies préalablement rêvées par les utopistes.

Toutefois, il faudrait signaler que le rôle de la science est diversement engagé dans les utopies et les contre-utopies. Anne Staquet distingue en effet deux conceptions différentes. Dans l'Utopie, la science soutient le développement de la vie humaine, permet plus ou moins son essor alors que dans la contre-utopie, elle est poussée à son paroxysme et devient de la science-fiction :

Ce rôle à la science permet d'ailleurs déjà de mettre en évidence un paradoxe. En effet, si la science est considérée comme un facteur de progrès dans les utopies, on trouve en leur sein assez peu d'inventions technologiques modifiant les conditions de vie. Par contre, il n'en est nullement de même dans les anti-utopies, qui pourtant pourraient idéologiquement relever de la science-fiction, laissent souvent de côté cet aspect de la science pour réserver à celle-ci le rôle de la formation de l'esprit, tandis que les anti-utopies dont l'idéologie est souvent proche d'un retour à une vie naturelle n'hésitent pas à peupler leur monde des inventions technologiques les plus étonnantes.²⁹

²⁹ STAQUET, Anne, *L'Utopie ou les Fictions subversives*, Editions du Grand-Midi, Zurich/Québec, 2003, p.19

Il est donc clair qu'en règle générale, la science est la motivation et le fondement de l'utopie. Effectivement, c'est grâce à l'avancée de la science et des techniques que les auteurs ont commencé à traiter de l'utopie. Toutefois, ces avancées scientifiques n'ont guère un impact flagrant sur la vie des utopiens ; elles donnent, tout au plus, une enveloppe rationnelle au monde utopique. La science sert de moyen pour « humaniser » totalement l'univers de l'utopie et d'en exclure toute intervention extérieure et/ou supérieure. La science sécurise en quelque sorte le monde l'utopie en lui conférant une légitimité. Elle s'oppose également au caractère non-scientifique de l'univers critiqué et offre ainsi un décalage prononcé avec la réalité à transformer.

On peut dire aussi que l'évolution technoscientifique est apte à construire un monde utopique dans laquelle réside le lieu par excellence d'une critique de la société contemporaine.

Dans les œuvres d'Aldous Huxley ou celles de Michel Houellebecq, ce ne sont pas les sciences techniques qui sont attaquées car, dans leurs récits, l'avancée technologique n'est pas toujours menaçante. Bien qu'elle participe, quelque part, à la mécanisation de l'homme et à sa chosification, elle peut également lui procurer le confort prôné et améliorer ses conditions de vie. Mais, l'usage inhumain que l'on pourrait faire de la technologie susciterait un retournement de la science contre les hommes eux-mêmes qui espéraient de cette science qu'elle intervînt dans leur vie de manière bénéfique. Par exemple, dans les premières œuvres d'Aldous Huxley, notamment dans *Le Meilleur des mondes*, la génétique tente d'améliorer les conditions de l'homme par le prolongement infini de la jeunesse, la libération sexuelle, le conditionnement, l'expansion des loisirs, etc. Toutefois, ceci a dû contribuer à écraser sa liberté et dès lors aboutir à un monde totalitaire.

Houellebecq, quant à lui, prend le contre-pied de la conception d'Huxley et tente de la corriger dans la mesure où il traite autrement de la génétique et lui confère un rôle différent. Elle devient un ressort de la contre-utopie qui permet à l'homme de défier la nature et d'accéder à l'Utopie par le biais du clonage.

Autrement-dit, loin de se soucier uniquement de l'amélioration des conditions matérielles de l'homme et de vouloir assurer son confort, Houellebecq tente de se frayer un nouveau chemin vers un monde utopique différent, par le moyen d'une régénération de l'espèce humaine grâce au clonage. Ses œuvres suggèrent la création d'une nouvelle espèce : une 'posthumanité'. Une tentative que l'on retrouve notamment dans *Les Particules élémentaires* et qui sera réalisée dans *La Possibilité d'une île* du même auteur.

Par ailleurs, *Ile* d'Aldous Huxley, œuvre qu'il écrit trente années après *Le Meilleur des mondes*, se veut un roman de réconciliation des sciences et de l'humanité. L'auteur transpose dans son œuvre un monde où les sciences, la technologie et l'homme cohabiteraient pacifiquement. C'est une sorte de civilisation en pleine évolution sur le plan technologique mais se voulant respectueuse de la nature.

De plus, la relation de la science-fiction avec l'utopie ne se limite pas seulement au domaine de la génétique et à la transformation de l'espèce humaine. En effet, la science-fiction a su rapprocher divers thèmes relatifs à l'utopie. La science-fiction a parcouru tous les sujets d'ordres politique, économique, social ou éducatif, comme elle a dû s'intéresser à l'amour, au sexe et à la mort. Et de là, nous pouvons parler d'un indéfectible lien entre science-fiction et utopie avec toutes ses prétentions sociologique, philosophique, littéraire et idéologique. La science-fiction permet effectivement de dépasser toutes les extrémités, toutes les frontières de toute

discipline parvenant ainsi à analyser et à expliquer des faits appartenant paradoxalement à la réalité.

La science-fiction flirte ainsi avec les univers de l'impossible : tout ce qui est, dans la réalité, impensable, inimaginable ou encore tout simplement et purement chimérique devient réalisable, et dès lors, nous pouvons dire que la science devient aussi un moyen de déchiffrer toutes les énigmes de l'homme et de son existence. Car justement, elle anticipe des faits qui se sont réalisés ou presque en avertissant l'homme des dangers et des risques de l'avancement technologique et scientifique. Arthur C. Clarke, dans l'un de ses essais, le confirme avec sa deuxième loi:

La seule façon de découvrir les limites du possible, c'est de s'aventurer un peu au-delà, dans l'impossible.³⁰

Pour Huxley et Houellebecq, la science-fiction est un moyen de revisiter le monde contemporain dans lequel vivent les personnages et qui offre aux auteurs l'opportunité d'être en quête d'une nouvelle voie utopique afin d'améliorer leurs conditions de vie. Huxley décrit un univers utopique et idéal susceptible d'apporter confort moral et matériel aux personnages. Or, l'on se demande si ces mondes 'trop parfaits' ne représenteraient-ils pas des univers à tendance cauchemardesque qui, dès lors, chavirent totalement dans l'univers effrayant de la dystopie ?

En effet, de nombreux critiques considèrent les œuvres de science-fiction comme des récits dystopiques. Dès que l'on considère un peu les personnages et l'environnement dans lequel ils se meuvent, on remarque que la liberté sexuelle se veut totale et le système se veut totalitaire. Or,

³⁰ Les lois de Clarke ont été proposées par Arthur C. Clarke dans l'essai *Hazards of Prophecy: The Failure of Imagination*, dans *Profiles of the Future* (1962), bien après que la première loi fut écrite. Ainsi, dans une révision de 1973 de *Profiles of the Future*, Clarke reconnut la deuxième loi ; elle est présentée comme une simple observation dans le même essai. Ensuite, il propose une troisième loi dans le but d'en 'arrondir le nombre', ajoutant : « Comme les trois lois étaient suffisantes pour Newton, j'ai modestement décidé de m'arrêter là. ». Parmi ces trois lois, la troisième est la plus connue et la plus citée.

l'ambition première de l'Utopie est de décrire des mondes organisés et contrôlés prônant l'égalité et la justice. Il s'agit, au début de l'œuvre, de mondes utopiques dans lesquels l'auteur offre aux personnages de bonnes conditions de vie permise par le développement technologique et scientifique. Personne ne se plaint, tout le monde y est probablement heureux et satisfaits de son sort.

Chez Houellebecq, auteur du XXI^{ème} siècle très inspiré par Huxley, on rencontre un pessimisme exacerbé eu égard aux conditions dans lesquelles vivent les personnages. C'est un monde dénué de sentiments, de passion et de solidarité, où règnent la violence et la mort mais où le récit se termine tout de même par la quête d'une nouvelle issue, à savoir une nouvelle espèce humaine.

Ainsi et à partir de ce que nous venons d'avancer, ne pouvons-nous pas dire que tout acte dystopique relève en soi-même d'une utopie ? Nous décelons, effectivement, avant tout, dans les récits de science-fiction, un désir premier de vouloir offrir aux personnages un univers conforme aux règles de la civilisation dans laquelle ils vivent, et à l'avancée technoscientifique à laquelle ils font face. Entre-temps, ces mêmes récits permettent de critiquer avec ironie la situation actuelle insatisfaisante pour envisager à la fin d'autres solutions utopiques. Certes, depuis toujours l'homme critique la société dans laquelle il vit et c'est depuis ce moment-là qu'il exprime ses idées utopiques. Ainsi, si le clonage et la manipulation génétique prennent une grande place dans la science-fiction, nous nous demandons s'ils mènent toujours à une dystopie. Ou alors, est-il possible que ces derniers puissent mener à une utopie remettant en cause la société occidentale moderne ? Il s'agit donc de deux dimensions qui sont en rapport l'une avec l'autre : celle des sciences naturelles et celle de la condition de l'homme dans la société. Enfin, nous dirons que la science-fiction n'est pas née dans le seul dessein de divertir ou de donner des sensations de peur ou

de surprise, mais qu'elle est plutôt destinée, comme nous venons de le dire, à développer l'idée que les progrès scientifiques, mis en évidence, sont susceptibles d'apporter des modifications à la vie présente et de représenter des dangers dus à l'utilisation abusive de ces mêmes nouvelles technologies. La science-fiction permet donc d'envisager une réelle évolution de la société. Dès lors, sommes-nous en droit de nous demander si les récits de science-fiction sont condamnés à être considérés comme des récits froids et dénués de toute valeur esthétique ?

1-3 : L'utopie et l'homme post-moderne :

Depuis longtemps, on a toujours appréhendé certaines grandes questions philosophiques sur l'évolution scientifique et technologique, et surtout sur les conséquences possibles qu'elle peut entraîner dans la société. Certes, les écrivains de science-fiction ont toujours tenté d'anticiper le devenir de l'humanité, de répondre à des questions ontologiques remettant en cause l'existence même de la société, voire de l'humanité tout entière.

Toutefois, on a souvent taxé, en même temps, les récits de science-fiction d'être dépourvus de sentiment, de romantisme, d'érotisme et de passion. En effet, le langage scientifique est truffé de néologismes et fait preuve d'une grande effervescence en termes de création lexicale. En imaginant des mondes futurs, les auteurs sont dans l'obligation d'adopter un vocabulaire adéquat et adapté aux univers qu'ils décrivent. L'enjeu est de plier le langage utilisé à la dimension temporelle choisie, à l'intelligence avancée des personnages et à l'architecture terrestre et spatiale dans laquelle ils vivent. Et dès lors, inventer de nouveaux mots. Cependant, personne ne peut nier que tout genre littéraire est doté d'un certain pouvoir artistique.

Aussi faudrait-il se demander si les récits de science-fiction répondent eux-mêmes aussi aux mêmes canons esthétiques de tout récit fictionnel en prose.

D'ailleurs, partant du fait que la contre-utopie s'exprime dans et à travers la science-fiction, nous pouvons dire d'emblée que l'effet artistique résiderait bel et bien dans l'imagination créatrice des mondes futurs. Nous pouvons ainsi constater que la force de l'imagination est doublement plus intense puisque non seulement on pense le présent à travers sa propre imagination, mais on imagine un lendemain plus satisfaisant et à l'opposé d'un présent en péril. De cette manière, les auteurs imaginent des mondes totalement libres. Aucun obstacle ne freine leur fabulation créatrice. Donc, « L'utopie esthétique est dans l'anticipation d'un réel libre, d'un réel qui ne figerait pas le possible »³¹. Une liberté qui permet d'accéder au bonheur, car toute ambition utopique est effectivement la réalisation du bonheur. Et afin de réaliser ce bonheur, les écrivains devront pousser leur imagination à l'extrême et cela ne peut se faire que par le biais de la science-fiction qui est le moyen par excellence de défier la nature, l'homme et son environnement ; elle peut dépasser toutes les frontières, défier tous les obstacles et enfin oser exaucer tous les fantasmes. Et de là, être dans la capacité d'imaginer un univers utopique.

Ainsi, l'objectif des écrivains utopistes ou contre-utopistes est en fin de compte de tenter d'imaginer un monde idéal sous une écriture et un regard qui diffèrent de ceux des autres auteurs de la littérature. Il faut dire qu'à l'heure où l'avancée technoscientifique ne cesse d'évoluer, il serait judicieux de se demander comment l'art contemporain s'implique dans les développements technoscientifiques les plus récents et comment il remet en question les nouvelles représentations de l'humanité en pleine métamorphose consécutives à cette avancée.

³¹ - KLIMIS, Sophie, *Littérature et savoir (s)*, Publications des Facultés Universitaires Saint- Louis / Collection Générale, Bruxelles, 2002, p. 31

Ainsi les œuvres des deux auteurs Huxley et Houellebecq se caractérisent, en effet, par une nouvelle esthétique, dans le sens d'une nouvelle vision du monde. Leur originalité dans leur acception personnelle de l'Homme, celle qui consiste en l'avènement fantasmé d'une nouvelle espèce ; autrement-dit, celle d'une maîtrise de l'avenir biologique à travers la technoscience et l'aboutissement à une naissance artificielle. Le succès des romans posthumains se traduit donc par la confusion entre fiction et réalité que ces œuvres produisent.

Il faut dire que le post-humanisme néglige toute distinction entre homme et technologie, car, bien au contraire, ces deux éléments entrent en dépassement et évoluent en même temps. La technologie acquiert même une autonomie totale qui fait qu'elle évolue en parallèle à l'homme, voire malgré lui :

Inversant les dogmes classiques de l'humanisme, [certains] post-humanistes [...] insistent [...] sur le fait que les technologies suivent leurs propres lois et ont leur propre esprit, qu'elles ont des conséquences fortuites et inattendues, à la fois heureuse et perverses, que personne, aucun individu, aucune société, aucun ne peut commander.³²

L'essence de l'homme réside désormais dans son propre dépassement grâce à la technologie. L'homme n'est plus le maître de la science, ne décide plus des chemins qu'elle doit emprunter et doit également subir les aléas, par définition imprévisibles, de son évolution. Ainsi, les questions philosophiques se réfugient dans le roman mobilisant, de cette manière, une réflexion sur le devenir de l'homme : science et art s'associent alors dans l'imagination de l'homme de l'homme futur, dans la création de l'homme.

³² - VANDENBERGHE, Frédéric, *Complexités du posthumanisme : trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.68

Par ailleurs, dans *L'Inhumain : causeries sur le temps*, Lyotard développe l'idée selon laquelle la techno-science est devenue l'un des grands thèmes contemporains.

Selon lui, le progrès techno-scientifique et le développement de l'intelligence artificielle mènent à une progression alarmante vers la disparition de l'homme. En fait, ce dernier se déshumanise malgré lui, subissant le diktat de la science et de la technologie. Et à ce propos, Lyotard s'interroge sur le devenir de l'humanité :

Et si les humains, au sens de l'humanisme, étaient en train, contraints, de devenir inhumains? Et si [...] le propre de l'homme était qu'il est habité par de l'inhumain ?³³

Même si Lyotard laisse poindre, par son questionnement, l'idée d'un déterminisme ou d'une fatalité inhérente à l'être humain, il est en fait ici question d'un concept qui confond entre homme et machine, technologie et humanité. La machine inhumaine devient en quelque sorte une excroissance de l'homme, une évolution « naturelle » de celui-ci vers l'inhumain qu'il contient en lui depuis les origines du temps. Nous voyons donc bien que l'auteur fait appel à une reconsidération de l'homme dans sa relation avec la technologie. Bien évidemment, le métissage de l'homme et de la technologie – un métissage qui risque de se transformer en fusion si l'on en croit les scénarii les plus menaçants - fait dès lors partie intégrante de l'environnement social dans lequel l'homme contemporain est contraint d'évoluer. Dans une société qui tend irrémédiablement vers la posthumanité, nous nous interrogeons alors sur le rapport de l'art et de la création esthétique de l'homme.

Ainsi, dans *Le Meilleur des mondes*, il n'est plus question de naissances naturelles. Les bébés naissent artificiellement dans un laboratoire

³³ LYOTARD, Jean-François, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1991, p. 10

qui produit des embryons dans des éprouvettes. La technologie a permis, par un procédé appelé *bokanovskivisation* - du nom de son inventeur -, le clonage des hommes. Tous les groupes sont soumis à ce procédé de reproduction. Dès avant la naissance, les dirigeants de la société décident de quelle orientation donner à la vie des futurs citoyens. Les techniques chimiques permettent, désormais, d'influer sur l'embryon afin de le diriger vers un groupe d'appartenance. Le clonage permet une reproduction totalement artificielle et orientée ; dès lors, le sexe n'est plus lié à la satisfaction des désirs, à l'assouvissement des instincts, au plaisir, mais est devenu une activité à seule vocation reproductive... Chaque citoyen du monde est conditionné en fonction des attentes et des besoins de la société.

Dans les romans de Houellebecq, l'art participe à la construction de l'imaginaire posthumain jusqu'au dépassement des possibilités biologiques et technologiques. Et c'est là qu'intervient l'art afin de nourrir l'imagination et les fantasmes de l'auteur. L'esthétique réside donc dans toutes les possibilités illimitées de l'imagination pour la création d'une nouvelle dimension humaine.

En cette ère capitaliste et individualiste, Houellebecq tente, dans ses écrits, de redéfinir l'être humain. L'espoir ne réside plus en cette ancienne humanité ni en ces utopies longtemps imaginées par les utopistes classiques mais plutôt dans son revers, dans la contre-utopie animée par la science-fiction, dans une sorte de nouvel espoir focalisé sur l'homme de demain. L'auteur fait ainsi appel à l'imagination créatrice pour inventer une nouvelle espèce humaine. C'est justement dans ce rapport création artistique et création post-humanité qu'apparaît nettement l'apport de la nouvelle utopie.

Les Particules élémentaires, La Possibilité d'une île ou *La Carte et le territoire*, témoignent, en effet, de cette esthétique utopique. Toutes ces œuvres prônent l'avènement du nouvel homme. L'art est destiné dans les

romans de Houellebecq à repenser l'être humain, voire à le transformer radicalement. L'auteur imagine les possibilités d'un artiste posthumain et son éventuelle contribution à la création du nouvel homme qui ne subirait aucune contrainte matérielle ou morale. L'Utopie de Houellebecq, nourrie de science-fiction et fondée sur l'art, représente une sorte de délivrance. L'auteur se fixe comme objectif essentiel de transcender toute conception utopique classique.

En résumé, nous pouvons déclarer que l'Utopie Houellebecquienne consiste en cette volonté, en ce désir déclaré de dépasser les limites biologiques de l'être humain et d'imaginer une nouvelle espèce humaine, échappant à toutes les contraintes de quelque ordre que ce soit et jouissant d'une liberté totale et éternelle. Effectivement, l'ensemble des romans de l'auteur laisse comprendre cette nouvelle utopie qui réside dans une sorte de mutation des hommes fondée sur le clonage, un moyen pour conférer au corps humain la perfection et la vie éternelle. Michel Houellebecq propose également une réflexion sur la question de la vie éternelle : devenir immortel ou alors rêver d'une modification génétique dans l'espoir de réaliser le bonheur par le biais du clonage.

En conclusion, l'utopie et la science-fiction déplacent leur récit dans des univers imaginaires nourrissant des réflexions sur des problématiques réelles : le chaos et l'ordre comme constituants de nos sociétés. A ce propos, dans son ouvrage *Une succursale du fantastique nommée science-fiction*, Jacques Sternberg affirme :

De toute façon, la Science-Fiction n'est que la forme moderne de l'utopie. Et l'utopie est, on le sait, moins vieille que le

monde, mais presque aussi vieille que l'homme, ce bipède pensif.³⁴

Ainsi, science-fiction et utopie constituent-elles une sorte de jonction heureuse pour exprimer une vision du monde propre à l'auteur. Certes grâce au lien étroit établi entre littérature utopique française et science-fiction américaine, l'auteur démontre que la science-fiction est étroitement liée à l'utopie ou à la dystopie. L'une et l'autre anticipent sur l'avenir en proposant des solutions, de manière directe ou en filigrane. Elles reposent, donc, sur l'anticipation à partir d'une vision pessimiste du présent. Elles sont le reflet caricatural de la situation d'une époque mêlant humour et nihilisme, mais ne peuvent s'empêcher, derrière cette conception négative de dire, par ricochet, leur désir d'un ailleurs ou d'un autre monde nettement meilleur.

³⁴ Durant les années 1950, Jacques Sternberg participe aux débats qui ont suivi la naissance de la science-fiction en France. Vers la fin de l'année 1953, l'auteur rejoint un réseau éditorial sous l'influence de Valérie Schmidt, qui gère à Paris une librairie de science-fiction emblématique, *La Balance*. Il en devient le commentateur critique et atypique en publiant plusieurs articles sur le sujet, qui seront rassemblés en 1958 dans un essai au titre suggestif : *Une succursale du fantastique nommée science-fiction*.

Chapitre 2 :
Le monde moderne et ses atrocités

Nous déduisons de nos lectures des dystopies du 20^{ème} siècle, et ce depuis *Zamiatine*³⁵, que la réalisation des Utopies constitue une menace pour l'homme et son environnement. Les mondes parfaits se traduisent par leur aspect totalitaire et privent donc les individus de leur bonheur qui est censé être l'ultime objectif de tout projet utopique. Les Utopies se sont alors transformées en contre-utopies ou dystopies qui révèlent des mondes obscurs et terrifiants et laissant place à des lendemains désenchantés. Ainsi, Aldous Huxley et Michel Houellebecq tentent de décrire des mondes dans lesquels l'Utopie se réalise. Ils proposent de dévoiler ce qui se cache derrière ces mondes parfaits : le rêve qui tourne au cauchemar.

2-1 *Le Meilleur des mondes* : un lieu utopique ?

Dans *Le Meilleur des mondes*, Aldous Huxley déploie son acharnement contre les utopistes, leurs univers des lendemains et des républiques idéales qu'ils chantent avec une ardeur inégalable et trompeuse. Il faut rappeler qu'au XIX^{ème} siècle, le socialisme³⁶ fut une des principales utopies qui furent, par exemple, à l'origine de la naissance de la Russie stalinienne qui verrait l'instauration d'une forme de société planifiée et conditionnée, voire complètement tyrannique. Ainsi, pour les plus

³⁵ - Ievgueni Ivanovitch, *Zamiatine*, né le 1^{er} février 1884 en Russie et mort le 10 mars 1937 (à 53 ans) à Paris, appelé en français Eugène Zamiatine ou Evgueni Zamiatine, est un écrivain russo-soviétique, également ingénieur naval et professeur. Il connaissait bien les œuvres de H. G. Wells. Son roman le plus connu, *Nous autres*, exprime sa déception à l'égard de la révolution d'Octobre. Ce roman de science-fiction est une « dystopie », ou contre-utopie ; il est souvent présenté comme la source d'inspiration du *Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley, de *1984* (1949) de George Orwell et d'*Un bonheur insoutenable* (1970) d'Ira Levin.

³⁶ - Nous prenons ici le terme « socialisme » dans son sens le plus large en y incluant le communisme ou encore le marxisme. Bien sûr, nous n'ignorons pas que Marx prend ses distances par rapport aux différentes expressions du socialisme utopique qu'il considère comme étant de pures idéologies, et donc non scientifique.

conscients, les plus lucides de leur temps, il est évident que les utopies, si elles se réalisent, finissent par aboutir à la dictature, au totalitarisme. Nous avons déjà précisé supra que Huxley brandit l'étendard de Nicolas Berdiaeff lorsqu'il lui a emprunté une citation très significative et l'a choisie pour épigraphe à son roman. L'écrivain russe Nicolas Berdiaeff souligne le besoin urgent de réfléchir aux moyens d'empêcher la réalisation effective des Utopies car il conçoit ces dernières comme astreignantes et conduisant à une aliénation dangereuse pour les sociétés humaines.

Ainsi, *Le Meilleur des mondes* d'Huxley semble être un avertissement contre les dangers que peut courir le monde de demain s'il tient toujours à la réalisation des utopies. Dans cette œuvre, l'auteur s'attache à créer de toute pièce un monde terrifiant en parlant de catastrophes réelles survenues dans le monde réel, et qui ne sont, en fait, que la concrétisation la plus poussée d'utopies imaginées et conçues par l'homme.

En effet, il est vrai que le monde qu'il décrit ressemble assez à la période des débuts du XX^{ème} siècle. Nous pouvons déjà évoquer l'opposition entre libéralisme et totalitarisme sous ses différents aspects, l'accélération effroyable des progrès technoscientifiques, l'effondrement économique, l'addiction à la drogue, etc.

Dans *Le Meilleur des mondes*, l'histoire se passe en l'an 632 de Notre Ford³⁷. Dans le roman, à la suite d'une guerre mondiale bactériologique et atomique de neuf ans et qui a ravagé la planète, un sauveur appelé Ford décide de prendre le pouvoir sur les derniers survivants. Or, ce bon sauveur réorganise la société sur la base d'un Etat mondial, unique et uniforme, avec une seule langue, un seul système et une seule devise déclinée ainsi :

³⁷ - L'histoire débute à Londres en « l'an 632 de Notre Ford ». L'histoire est donc située aux alentours de 2500-2550. Ford qui vient de 'fordisme' faisant référence au système Fordiste ; il s'agit d'un modèle d'organisation et de développement d'entreprise, un modèle, inventé en 1908, que l'on doit à Henry Ford et qui est basé sur une production standardisée de masse contribuant à une très forte et importante croissance économique.

Un bâtiment gris et trapu de trente-quatre étages seulement. Au-dessus de l'entrée principale, les mots : CENTRE D'INCUBATION ET DE CONDITIONNEMENT DE LONDRES-CENTRAL, et dans un écusson, la devise de l'Etat mondial : 'Communauté, Identité, Stabilité'.³⁸

Cette citation exprime de manière terrifiante l'horreur du conditionnement et de la systématisation dont fait l'objet la communauté humaine dans l'Etat imposé par « Ford ». Le bâtiment, triste et nu dans son univocité mais également imposant par sa forme, régulier et régulé dans son architecture, représente cet uniformisme et cette absence horrible de liberté, de fantaisie et d'irrégularité pouvant ou devant caractériser toute société humaine.

Dans ce monde, le bonheur des hommes doit être assuré par les dirigeants de l'Etat Mondial. Or, ce bonheur se réalise aux dépens de leur liberté. Le système assujettit l'ensemble de la communauté à l'idée qu'il se fait lui-même du bonheur se réduisant principalement à la satisfaction des besoins matériels de l'homme. Dans ce sens, l'absence de conflits, de douleur, de sentiments, de souffrance, font partie inhérente de la représentation du monde idéal, échafaudé par l'Etat Mondial.

Le monde, tel qu'il est imaginé par Huxley, est un univers où tout est régi par la génétique et où l'on ne se soucie plus des grossesses, des maladies et de la vieillesse. L'être humain est satisfait de la caste à laquelle il appartient et tout cela est bien efficacement contrôlé et canalisé vers un seul et unique dessein : le progrès économique. Le rendement matériel compte plus que tout et la population semble pourtant heureuse. L'Administrateur résume merveilleusement bien ce conditionnement de la population dont même la reproduction est déterminée et orientée vers une productivité arrêtée d'avance :

³⁸ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2002, p.25

Ce qui est, vous en conviendrez, un perfectionnement prodigieux par rapport à la nature. Des jumeaux identiques, mais non pas en maigres groupes de deux ou trois, comme aux jours anciens de reproduction vivipare, alors qu'un œuf se divisait parfois accidentellement ; mais bien par douzaines, par vingtaines, d'un coup.³⁹

Ladite reproduction se veut même supérieure à celle déterminée par le cycle naturel : la nature est dominée, voire « améliorée ». Elle échappe ainsi aux conditions animalières de la gestation ou même à l'esprit de famille, censé réunir les membres d'une même et seule lignée. C'est ainsi que la notion de parenté ne répond plus aux besoins de la réalité courante. Elle est même considérée comme vulgaire et obscène. L'être humain semble vouloir maîtriser la nature, voire la supplanter. Il s'assigne la fonction de créateur. L'auteur use plutôt du terme « invention » pour demeurer dans le registre scientifique mais il semble que M.Foster, porte-parole du système, croit tout de même à un pouvoir démiurgique, quasi-divin de la science et de la manipulation génétique, tout particulièrement.

Ce qui nous amène enfin, continua Mr. Foster, à quitter le domaine de la simple imitation stérile de la nature, pour entrer dans le monde beaucoup plus intéressant de l'invention humaine⁴⁰.

Néanmoins, la population paraît heureuse et satisfaite. L'auteur nous présente un monde où semblent régner bonheur, stabilité et confort grâce à l'avancée technologique et scientifique. L'économie du monde y étant contrôlée, personne ne se plaint. Tout est régulé par la seule et unique motivation économique : le sexe, la caste, les goûts et même la langue. Pour le sexe, il est déterminé de telle façon qu'il y ait assez de partenaires pour chacun dans sa vie amoureuse. C'est un monde où désormais personne ne se plaint ni de son travail ni de sa condition. Huxley nous décrit un monde

³⁹ - Ibid. p.29

⁴⁰ - Ibid. p.37

parfait où même les conflits n'existent pas : pas de démission, pas de grève et pas de demande d'augmentation.

En fait, l'Etat a pour objectif de rendre toute personne heureuse d'appartenir à sa caste sans se poser de questions. Il use du système 'hypnopédique' qui est une méthode reposant sur la théorie que l'individu est apte à apprendre pendant son sommeil. Il s'agit de demander à l'individu de s'endormir en écoutant sa leçon. Le gouvernement développe alors chez l'enfant des idées au profit du besoin économique telle que la consommation intense de loisirs, de la publicité. D'un autre côté, il lui inculque de l'aversion pour la nature, les paysages, c'est-à-dire, tout ce qui ne servirait en rien la motivation économique. Ainsi, le seul rapport toléré avec le reste du monde est une relation essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, utilitariste. Même le transport censé favoriser l'amour du voyage et celui de la nature devient une simple consommation d'ordre pragmatique.

L'amour de la nature ne fournit de travail à nulle usine. On décida d'abolir l'amour et la nature, du moins parmi les basses classes mais non moins la tendance à consommer du transport⁴¹.

Nous comprenons parfaitement qu'il n'y a, dans cet univers, nulle place à l'amour ou à la passion. La logique qui sous-tend le rapport avec la nature est froide et calculatrice. Nous pourrions parler, à la suite de Max Weber, puis de Marcel Gauchet, de désenchantement du monde dans la mesure où ce dernier est élagué de tout ce qui représentait en soi une richesse autre que matérielle. Dans ce monde, toute activité n'ayant pas d'apport économique est exclue. Il s'agit d'enseigner aux habitants à consommer :

⁴¹ - Ibid. p.47

Le problème consistait à trouver à la consommation du transport une raison économiquement mieux fondée qu'une simple affection pour les primevères et les paysages.⁴²

Dans ce monde meilleur, tout sentiment, toute réflexion et toute émotion sont manipulés. Il existe une drogue euphorisante appelée le 'Soma' qui a pour fonction d'intensifier le sentiment de bonheur et de béatitude ; de plus, elle est sans effet secondaire.

La coupe de l'amitié, remplie de Soma à la fraise, fut passée de mains en mains, et avec la formule : je bois à mon anéantissement. Quand ils en furent là, le Soma avait déjà commencé à agir. Les yeux étaient brillants, les joues étaient rouges, la lumière intérieure du bon vouloir universel débordait sur chaque visage en sourires heureux et amicaux.⁴³

Le *Meilleur des mondes* d'Huxley a tenté de vaincre la douleur physique et morale et y a plutôt même réussi. A vrai dire, le progrès de la médecine a su faire disparaître toutes les maladies et apporter plus de confort contre les malaises de la vie. En outre, la vieillesse même n'existe plus. Ainsi, les habitants du meilleur des mondes profitent jusqu'à leur mort d'un état de jeunesse et de santé sans faille.

Nous les préservons des maladies. Nous maintenons artificiellement leurs sécrétions internes au niveau d'équilibre de la jeunesse. Nous ne laissons pas tomber leur teneur en magnésium et en calcium au-dessous de ce qu'elle était à trente ans. Nous leur faisons des transfusions de sang jeune. Nous maintenons leur métabolisme stimulé en permanence. Aussi, naturellement, n'ont-ils pas cet air-là. En partie, ajouta-il, parce que la plupart d'entre eux meurent bien avant d'avoir atteint l'âge de ce vieillard. La jeunesse à peu près intact jusqu'à soixante ans, et crac ! La fin⁴⁴.

C'est une fin qui consiste en une mort rapide, en un achèvement indolore à l'image de l'existence inconsciente et presque léthargique que les

⁴²- Ibid. p. 47

⁴³- Ibid. p.115

⁴⁴- Ibid. p.147

personnages mènent dans un univers où ils sont manipulés comme de simples automates. Les sujets ne se rendent pas compte de leur agonie, ils deviennent inconscients à cause des drogues calmantes ou euphorisantes et aux différents traitements qui leur sont administrés. Ainsi, l'épreuve de la mort est atténuée. Ces derniers, sont protégés de l'angoisse de mourir, qu'ils ne connaîtront d'ailleurs jamais puisqu'on les a conditionnés dès leur très jeune âge à accepter leur disparition ; la mort n'est plus considérée comme terrifiante, mais elle est désormais adoucie, voire banalisée. La hantise et la terreur, consubstantielles à la condition humaine, de voir son corps vieillir n'existe plus.

Détruire ainsi tout leur bon conditionnement à la mort par cette dégoûtante explosion de cris, comme si la mort était quelque chose de terrible, comme si quiconque avait une telle importance ! Cela pourrait leur donner les idées les plus désastreuses sur la question, les bouleverser et les faire réagir d'une façon totalement erronée, complètement antisocial.⁴⁵

Nous comprenons donc aisément que l'objectif derrière cet adoucissement artificiel de la mort, de l'évacuation de son caractère cruel, est de ne guère donner à l'être humain l'occasion de réfléchir à sa condition d'homme éphémère. Mourir naturellement, en souffrir, c'est surtout pour voir remettre en question son destin. Connaître la cruauté et la fatalité de la mort, c'est savoir philosopher.

Par ailleurs, les sentiments sont bannis de ce monde car ils seraient à l'origine de la souffrance, de la douleur. Éprouver des sentiments est, pour les Administrateurs de l'Etat Mondial, source de faiblesse et de malheur. Aimer avec passion c'est endurer jalousie, chagrin et humiliation. Ainsi, afin de préserver les hommes contre le malheur, on les a empêchés d'aimer et les a détournés vers d'autres préoccupations. Les relations amoureuses sont rendues alors impossibles. C'est dans cette même logique qu'ont été

⁴⁵ Ibid. p.256

imaginées d'autres façons de vivre les relations amoureuses sans qu'elles soient fondées sur une quelconque affection. Les accommodements individuels et les complicités interpersonnelles sont bannis au profit d'un collectivisme érotique qui soustrait l'amour aux unions censées naturellement le caractériser.

Cette théorie du communisme sexuel, quant à elle, est formulée dans *Le Meilleur des mondes* de la sorte :

Chacun appartient à tous les autres⁴⁶.

Les tenants du communisme sexuel envisagent que chaque individu est en droit de satisfaire son désir, et personne n'est en droit de se refuser au désir de l'autre. La sexualité est vécue, dès l'enfance, comme la source du plaisir, par excellence, excluant toute question de chasteté, de mariage ou d'amour. Cette règle permet alors un échange perpétuel des partenaires qui interdit l'apparition de tout attachement véritable entre ces derniers. C'est, en effet, le moyen idéal d'éviter aux individus les souffrances qui sont censées en découler.

En excluant l'angoisse de la mort, les tenants du Meilleur des mondes ont vulgarisé toute interrogation sur le devenir de l'homme après sa disparition, tout questionnement sur l'âme ou l'au-delà, et enfin sur toutes formes de religion. C'est un monde sans transcendance car la religion en a été éliminée. Elle ne peut que l'être puisqu'elle ne participe aucunement au profit économique. Par ailleurs, l'idée même de Dieu⁴⁷ semble être totalement abolie car contradictoire avec le système utopique fondé sur le machinisme et la quête du bonheur.

⁴⁶ - Ibid. p.66

⁴⁷ - Le système est clos, à l'image de l'utopie qu'il défend ; il s'agit d'un univers matérialiste qui ne tolère aucune incursion des sentiments, des croyances ou d'une quelconque spiritualité. Seul compte l'accomplissement matériel.

Dieu n'est pas compatible avec les machines, la médecine scientifique et le bonheur universel. Il faut faire son choix. Notre civilisation a choisi les machines, la médecine et le bonheur.⁴⁸

Toute philosophie est également bannie puisque les habitants vivent sous le conditionnement de l'Etat et ne doivent avoir pour seule raison de vivre que celle d'accepter sans prise de conscience aucune la vie qui leur est offerte :

[...] la philosophie est comme l'art de trouver une mauvaise raison à ce que l'on croit d'instinct. Comme si l'on croyait quoi que ce soit d'instinct ! On croit les choses parce qu'on a été conditionnés à les croire. L'art de trouver de mauvaises raisons à ce que l'on croit en vertu d'autres raisons, c'est cela, la philosophie. On croit en Dieu parce qu'on a été conditionné à croire en Dieu.⁴⁹

En effet, les arguments avancés par Mr.Foster, représentant du système étatique, contre la philosophie et la religion et contre toute configuration de pensée susceptible de remettre en question l'ordre en place sont profonds et fallacieux en même temps. D'un côté, il remet en question la pseudo-liberté que procure le fait de philosopher car, en général, explique-t-il, tout système d'idées n'est que l'expression d'un conditionnement intellectuel et culturel préalable. Il remet en question la liberté de pensée car toute pensée n'est que le fruit d'une orientation. Le penseur est déterminé d'avance et la philosophie, en ce cas-là, serait un leurre. Ainsi, il explique de manière lucide les soubassements du conditionnement culturel. D'un autre côté, derrière ce refus inébranlable de l'acte de philosopher – car il reste tout de même une pratique de la liberté, du non-conformisme – il analyse ce même conditionnement auquel le système étatique soumet les habitants de cet univers utopique.

⁴⁸ Ibid. p.289

⁴⁹ HUXLEY, Aldous, op.cit, p. 290

Nous sommes donc en mesure de nous interroger quant à la teneur véritable de ce prétendu bonheur imposé à l'humanité par le système en place.

Force est de constater que l'habitant du Meilleur des mondes n'est pas vraiment heureux malgré les précautions prises pour assurer son bonheur. L'individu est simplement rendu insensible. Il est privé de son affectivité, de sa conscience. Il devient l'objet de manipulations. Il est quasiment réduit à l'état de chose. Peut-on dire qu'il ressent une certaine satisfaction ? Aucune ! Aucun bonheur véritable ! Aucune sensation ! C'est ce qui explique, en effet, le malaise que ressent l'un des sujets les plus conscients de l'Etat Mondial ; celui, sur qui, dès sa naissance, le conditionnement avait échoué. En fait, Bernard Marx, ainsi que son ami Helmholtz Watson, ne sont pas comme les autres. Ils ressentent un certain manque, un certain vide et font preuve de beaucoup d'émotivité et de liberté. Bernard est amoureux de Lénina Crowne qui travaille dans le Centre d'Incubation. Ce personnage devient le porte-parole ou encore la concrétisation de la remise en question subversive du modèle de 'civilisation' imposé.

Cet homme qui est devant vous [...] a grossièrement trahi la confiance dont il avait été investi. Par ses idées hérétiques sur le sport et le Soma, par sa scandaleuse irrégularité de sa vie sexuelle, par son refus d'obéir aux enseignements de Notre Ford et de se conduire en dehors des heures de bureau[...] il s'est avéré être un ennemi de la Société, un homme subversif, Mesdames et Messieurs, à l'égard de tout Ordre et de toute Stabilité, un conspirateur contre la Civilisation elle-même.⁵⁰

Son comportement échappe aux moules astreignants de la codification génétique et du déterminisme totalitaire. Nous relevons ici l'usage antinomique de certains mots tels que 'irrégularité' et 'désobéissance' par opposition à 'stabilité' et 'ordre'. Dévier des voies tracées au préalable et de

⁵⁰ - Ibid. p.190

manière indistincte par l'Etat mondial est considéré comme une conspiration subversive contre la 'civilisation'.

Il se trouve que Bernard et son ami sont malheureux et conscients de la malheureuse vie qu'ils mènent alors que les autres habitants sont sans passions ni sentiments. Ils ne sont ni malheureux ni heureux puisqu'ils n'ont aucun motif pour l'être ; les habitants s'accommodent de leur vie par la prise du Soma, drogue qui rend l'individu satisfait de son environnement.

Ainsi, il est important de réfléchir aux dérives et des conséquences des ambitions utopistes envisagées par les utopistes classiques qu'Huxley dénigre sans merci dans ses écrits et notamment *Le Meilleur des mondes*.

En effet, dans cette œuvre, l'individu ne se confronte à aucun obstacle de la vie afin d'assouvir ses besoins et ses appétits. Il n'est pas en mesure de faire des choix ou de se décider. L'individu de ce monde est inapte à prendre conscience de lui-même. Il se trouve dans un univers où tout lui est donné sans acharnement. Ce monde tend vers une dépersonnalisation absolue de l'individu.

La dépersonnalisation de l'individu s'opère au profit du système totalitaire qui le prive de toute velléité d'autonomie, de différenciation voire d'individuation. L'individu ne doit plus exister ; il est réduit à néant.

L'assassinat ne tue que l'individu et qu'est-ce, après tout qu'un individu ? D'un geste large, il indiqua les rangées de microscopes, les tubes à essais, les couveuses.⁵¹

En effet, les habitants n'ont désormais plus d'identité. Ce ne sont que des individus parmi tant d'autres. Non, moins ! Un simple produit d'une expérience scientifique, une confection sans âme due à des instruments et des mécanismes. Il devient une production industrialisée. Il n'est plus le fruit de la liberté sexuelle, de l'aventure amoureuse ou même de l'institution

⁵¹ - HUXLEY, Aldous, op.cit, p.189

familiale. Il est devenu plutôt le produit de la fabrication mécanique et scientifique.

En effet, Huxley nous montre jusqu'où serait capable d'aller la science dans l'objectif d'atteindre le progrès espéré : le conditionnement dirige les goûts de la société et toute activité est réalisée pour le seul profit économique et toute passion qui s'opposerait à l'activité matérielle est bannie. Dès lors, nous sommes face à un monde où règne l'esprit du totalitarisme. L'homme perd son identité et la société est malheureusement déshumanisée.

Huxley brosse le portrait d'une société aveuglée par le progrès, une société qui a perdu toute notion de vie qualitative. L'existence de la race humaine n'est basée, nous l'avons compris, que sur l'aspect économique. En peignant un tableau d'individus abrutis par le conditionnement, Huxley dévoile, sur un ton satirique, les conséquences des utopies envisagées par les utopistes classiques.

La conception du bonheur est fondée uniquement sur le matériel. L'homme est devenu une sorte de marionnette que les dirigeants manipulent à leur aise. Ils ont fait de lui une sorte d'infirme sur les plans affectif, intellectuel et spirituel. Il est devenu incapable de raisonner, de s'interroger sur quoique ce soit.

Il va s'en dire qu'il n'y a effectivement pas pire que de ne ressentir que de l'indifférence, que de vivre dans l'insensibilité. Rien de plus alarmant et de plus terrifiant pour l'homme que le fait d'ignorer les émotions et les sentiments. Le 'bonheur' dont jouit l'homme aujourd'hui est un bonheur vicié et vidé de sa vraie substance. Ainsi, on peut dire qu' Huxley fut très avancé sur son temps ; il avait déjà envisagé ce qu'il allait advenir de notre monde. Les relations virtuelles sont de plus en plus à la mode. Les émotions, les passions, les sentiments sont remplacés par l'avidité, et le capitalisme

effréné a pris le dessus. Les gens ne se saluent plus dans les rues, les familles ne sont plus solidaires. Nous assistons à une totale dissolution des liens sociaux, à une réelle mécanisation de l'homme⁵² qui perd toutes les valeurs qualitatives de la vie.

Aussi, le roman de science-fiction, *Le Meilleur des mondes*, n'est-il pas une métaphore de la société de demain, c'est effectivement une satire des sciences, des nouvelles technologies et de l'économie moderne que nous pouvons déjà voir dans nos sociétés. Une société qui, aujourd'hui, se laisse guider par le progrès et la modernisation menant à une sorte de dissolution des liens sociaux et engendrant des conflits et des guerres.

Dans ce monde, dit 'meilleur des mondes', l'on peut constater clairement que le système adopté afin de réaliser le bonheur collectif n'a finalement abouti qu'à la création d'un univers dénué de passion et sans motivation et dont les habitants sont ahuris voire abrutis sous l'effet de la drogue, des habitants ennuyés et passifs qui sont sous contrôle. La seule motivation du système en place est le pouvoir. N'est-ce pas l'état des choses actuel que peint Huxley? Un monde gouverné par les plus forts profitant de la faiblesse des autres nations, des autres sociétés, de l'humanité en général.

C'est dire que l'auteur n'invente pas, n' imagine pas plus qu'il n'anticipe sur ce qui adviendrait de l'avenir. Un futur terrifiant certes où la consommation de drogue est vulgarisée, banalisée. Un monde où l'argent devient la seule motivation. Dès lors, nous faisons face à un monde matérialiste et déshumanisé.

Cette crainte d'un avenir terrifiant, George Orwell en avait déjà dressé un tableau sombre dans sa prophétie, *1984*. Or, les prémonitions d'Huxley

⁵²- Löwy et Sayre, dans leur ouvrage, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, citent, parmi les critiques que reprochent les romantiques à la modernité, dans son expression la plus accomplie, à savoir le capitalisme, la mécanisation du monde, la dissolution des liens sociaux, le désenchantement du monde, la quantification du monde et l'abstraction rationaliste.

furent très proches de la réalité actuelle. D'ailleurs, dans son introduction à l'ouvrage *Se distraire à en mourir*, un humaniste, un critique culturel et un théoricien des médias américains, Neil Postman, pense qu'aucune nouvelle technologie ne peut se substituer aux valeurs humaines et affirme que :

Huxley, dans sa vision, n'a nul besoin de faire intervenir un Big Brother pour expliquer que les gens seront dépossédés de leur autonomie, de leur maturité, de leur histoire. Il sait que les gens viendront à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui détruisent leur capacité de penser. Orwell craignait ceux qui interdiraient les livres, Huxley redoutait qu'il n'y ait même plus besoin d'interdire les livres car plus personne n'aurait envie d'en lire. Orwell craignait ceux qui nous priveraient d'informations, Huxley redoutait qu'on ne nous en abreuve au point que nous ne soyons réduits à la passivité.⁵³

Nous voyons aisément que l'univers dépeint par Huxley décrit, de manière prophétique, celui dans lequel nous vivons. Les hommes sont totalement aliénés par le spectre terrifiant de la consommation effrénée. Ils en deviennent les esclaves qui se complaisent complètement dans leur assujettissement.

En effet, nous faisons face à présent à une population réduite et vieillissante. Les individus sont désormais exclusivement hantés par le sexe, les plaisirs et la fortune. Complètement happés par l'engrenage de l'avancée technologique, ces derniers se retrouvent pris dans le piège du divertissement. Toutefois, à côté de la moitié de la population qui s'acharne à trouver de quoi étancher sa soif de plaisir, une autre, pour ne pas dire la majorité, se bat de manière quotidienne afin de survivre.

Par ailleurs, dans son livre *Retour au meilleur des mondes*, publié en 1958, Aldous Huxley fait un bilan des anticipations qu'il avait avancées lors

⁵³ - Cité dans un article numérisé consulté le 07/02/2015 à 20h30 : <http://elucubrations.net/1722-art-se-distraire-a-en-mourir.html> de l'auteur POSTMAN, Neil, Michel, *Se distraire à en mourir*, Pluriel, Paris, 2011.

de la publication de son roman *Le Meilleur des mondes*. Aussi, force est de constater que le monde imaginé par Huxley se rapproche plus de la réalité contemporaine de notre monde que celui prévu par Orwell.

Autrement dit, la maîtrise de la société opérée par le biais du contrôle des esprits dans l'intérêt collectif, comme le décrit Huxley, apporterait un résultat efficace et plus rapide au gouvernement que l'utilisation de la répression telle qu'elle est décrite chez Orwell.

Dans *Retour au meilleur des mondes* (1958), Aldous Huxley interpelle le lecteur et exprime son angoisse de voir ses prédictions les plus lointaines se réaliser :

Le cauchemar de l'organisation intégrale que j'avais situé dans le septième siècle après F. a surgi de lointains dont l'éloignement rassurait et nous guette maintenant au premier tournant⁵⁴.

De nos jours, et ce depuis plusieurs décennies, il est clair que le monde se retrouve sous la domination écrasante des pays riches ou encore, plus subrepticement, celle des multinationales qui prennent de plus en plus le contrôle sur les Etats et les peuples.

De plus, comme l'auteur l'affirme, les prédictions contenues dans *1984* d'Orwell semblent faire partie du passé puisque la forme de dictature qui y est représentée par l'auteur commençait à l'époque à prendre une autre dimension inquiétante.

En Russie, la dictature démodée, style 1984 de Staline, a commencé à céder du terrain devant une forme de tyrannie plus moderne.⁵⁵

Dans *Le Meilleur des mondes*, les habitants sont distraits par le biais de moyens de divertissements participant du profit économique. Or, ces

⁵⁴ - HUXLEY, Aldous, *Retour au Meilleur des Mondes*, Pocket, Paris, 2012, p.10

⁵⁵ - HUXLEY, Aldous, op.cit, p. 12

mêmes moyens permettent de manipuler leurs esprits afin de les empêcher de se rencontrer et d'analyser de très près l'état social, politique et économique du pays. C'est ainsi que les gouvernements inhibent la réflexion des habitants afin de les détourner des problèmes réels et empêchent ainsi la survenue de bouleversements.

Dans *Le Meilleur des mondes*, les distractions les plus alléchantes sont délibérément utilisées et à jet continu, comme instruments de gouvernement pour empêcher les populations d'examiner de trop près les réalités de la situation sociale et politique.⁵⁶

Par ailleurs, dans ce roman, ce ne sont pas les conditions sociales qui sont transformées - comme l'avaient déjà envisagé les utopistes classiques - pour que les hommes soient heureux, mais les hommes eux-mêmes, afin qu'ils trouvent le bonheur correspondant aux conditions sociales auxquelles ils sont destinés. Huxley condamne alors les utopies qui lui paraissaient dépassées. Il met en scène une autre Utopie plus pernicieuse : il s'agit d'une recherche du bonheur qui ne modifie pas les conditions matérielles de l'homme mais qui change les hommes et les détermine à se sentir heureux et en adéquation totale avec leurs conditions de vie telles qu'elles étaient à l'origine.

Pour conclure, nous pouvons dire que Huxley fut un auteur passionné par les sciences de la vie parce que, selon lui, elles seraient le seul moyen susceptible d'améliorer la condition de l'homme. Il estime aussi que le changement, chez l'homme, devrait être effectué en lui et non pas autour de lui. C'est-à-dire qu'il faudra changer l'être ontologiquement parlant, c'est-à-dire dans sa réalité profonde.

Huxley ne propose aucun modèle utopique ; il ne cherche pas à faire rêver le lecteur sur une science aux pouvoirs magiques. Il entend, au

⁵⁶ - Ibid., p. 51.

contraire, l'inciter à réfléchir et à prendre conscience des problèmes réels de son temps. Il s'interroge d'ailleurs moins sur la science elle-même que sur sa place dans la société et sa contribution à son devenir. De là, nous pouvons dire que la science n'est pas négative dans les utopies, mais ce que l'auteur remet en cause, c'est bien l'utilisation abusive que le système peut en faire.

2-2 : Individualisme et matérialisme : une réalité amère

Force est de croire qu'Aldous Huxley ne s'est sûrement pas trompé sur le devenir de l'homme et sur les modifications néfastes que subira fatalement son environnement. Le XX^{ème} siècle a effectivement vu se réaliser un bon nombre de prédictions de l'auteur. Toutefois, il est important de noter que, s'inscrivant dans la continuité d'Huxley, Michel Houellebecq, effectuera, lui-aussi, une critique acerbe de ce qu'il en est advenu de notre société. Il n'hésitera pas à porter un regard négatif et alarmant sur les chamboulements de son temps. Tout en confirmant les prédictions d'Huxley, Houellebecq peint, dans ses œuvres, une société tombée dans la déchéance, aveuglée par l'argent et pointe du doigt la domination de l'homme par le système matérialiste.

Michel Houellebecq met en scène dans ses œuvres des personnages vivant sous la contrainte d'une société où la compétition économique et sexuelle règne en maître incontestable.

Ainsi, dans *Les Particules élémentaires*, l'humanité de l'homme se voit implacablement mourir. Les sentiments, les relations familiales et amoureuses, la solidarité, les passions et la liberté sont en pleine agonie. Le libéralisme n'a pu, en aucun cas, contribuer au bonheur de la société et lui apporter satisfaction et assurance. Bien au contraire, le libéralisme s'est

laissé prendre à son propre piège. Il a finalement abouti à un pessimisme dont Houellebecq n'hésite pas à faire une métaphorisation sadique.

Les personnages de Michel Houellebecq se voient plongés dans l'amertume d'un monde individualiste. D'ailleurs, tout au long de son roman, Houellebecq peint un tableau assez mordant de la déchéance de l'être et de son environnement.

Ainsi, les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité ont disparu. Les individus font preuve à présent de plus d'indifférence à l'égard de tout ce qui les entoure. Le monde dans lequel évoluent les personnages de Houellebecq est cruel et implacable.

Les Particules élémentaires raconte la vie de deux demi-frères, Bruno Clément et Michel Djerzinski. Après la naissance de Bruno, ses parents l'abandonnent et le confient à sa grand-mère maternelle qui en prend bien soin. Or, cette dernière décède lorsque Bruno a onze ans. Dès lors, on le place dans un internat. Bruno y vivra des expériences terribles qui le marqueront à vie.

Dans cet internat, c'est la loi du plus fort qui règne. L'enfant se fera abuser sexuellement par les meneurs de l'établissement et subira plusieurs actes de violence et d'agressivité. Après quelques années, Bruno devient enseignant de littérature puis se marie et a un fils. Or, sa frustration sexuelle le dérange. C'est ainsi que lui vient l'idée de passer ses vacances dans un camping du *New Age* qui préconise la liberté sexuelle. Malheureusement, ses vacances ne se passent pas comme il le souhaitait ; il découvre que la loi du plus fort y régnait également. Il en est profondément déçu jusqu'à ce qu'il rencontre Christiane dont il tombe amoureux. Ce sentiment de bonheur que Bruno éprouve ne dure que peu de temps puisque sa partenaire tombe malade et décède.

Convalescence difficile, deuil interminable ! Bruno plonge dans la dépression et passe le reste de sa vie dans un hôpital psychiatrique.

Parallèlement, son frère Michel grandit avec la difficulté d'engager une relation affective. Il tente de s'aventurer dans une histoire d'amour avec Annabelle qui n'arrive malheureusement pas à le faire changer. Ainsi, Michel se laisse emporter par ses études en biologie moléculaire. A quarante ans, il rencontre de nouveau Annabelle dans l'espoir que leur relation réussira enfin. Cette dernière tombe enceinte, mais pendant la grossesse, elle apprend qu'elle souffre d'un cancer du col de l'utérus. Ne pouvant accepter cette maladie, elle se suicide. La vie de Michel s'effondre et il décide de partir pour l'Irlande où il effectuera ses recherches en biologie. Il y écrit un livre à la fois scientifique et philosophique, nommé les *Clifden Notes*. Ce livre comprend des expériences relatives à la reproduction biologique, avec l'intention de changer le monde occidental et offrant, peut-être, une solution au problème de Michel et Bruno.

Ces derniers ont des relations familiales assez délicates. Ils ne voient leurs parents que rarement. Une mère absente :

Elle a voulu rester jeune, c'est tout...dit Michel d'une voix lasse et tolérante. Elle a eu envie de fréquenter des jeunes, et surtout pas ses enfants, qui lui rappelaient qu'elle appartenait à une ancienne génération. Ce n'est pas très difficile à expliquer, ni à comprendre.⁵⁷

La rupture avec la mère est consommée dès le départ : à ses propres enfants qui lui rappellent sa propre déchéance, elle préfère vadrouiller avec d'autres jeunes, comme si elle souhaite s'automystifier, en quelque sorte, sur son âge et sur son existence elle-même. Les relations familiales sont disloquées à l'image de ce père qui réduit ses rapports avec ses enfants à de simples formalités mondaines. En effet, le père, lui-aussi, n'est que le rebut

⁵⁷- HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, j'ai lu, Paris, 1998, p.257

d'une vie passée, une vie perdue dans la quête de plaisirs. A la fin, il ne peut plus qu'entretenir des rapports familiaux minés par la culpabilité et par le sentiment d'avoir affreusement nui à son propre enfant :

Comme tous les vieux libertins il devenait sentimental sur le tard, et se reprochait amèrement d'avoir gâché la vie de son fils par son égoïsme ; ce n'était d'ailleurs pas entièrement faux.⁵⁸

et puis,

Il ne savait pas comment s'y prendre avec son fils. Il lui voulait plutôt du bien, à condition que cela ne lui prenne pas trop de temps ; il se sentait coupable. Les week-ends où Bruno venait, il s'abstenait en général de recevoir ses maîtresses. Il achetait des plats cuisinés chez le traiteur, ils dînaient en tête à tête ; puis ils regardaient la télévision.⁵⁹

Ici, la dissolution des liens familiaux est très apparente. Nous sommes ainsi en présence d'enfants frustrés, de demi-frères qui ne se voyaient que rarement et qui d'ailleurs ne se connurent qu'au lycée.

[...] ils ne s'étaient jamais rencontrés ; ce fait frappa vivement comme le symbole d'une dislocation familiale abjecte, dont ils étaient tous deux responsables. Faisant pour la première fois preuve d'autorité, il exigea que Janine reprenne contact avec son deuxième fils, afin de sauver ce qui pouvait encore l'être.⁶⁰

Pour Michel Houellebecq, l'individu est pris dans le piège du vide. Les interrogations sur la liberté, la mort et l'amour ont perdu toute signification. Le libéralisme effréné et la quête du simple profit a fait perdre le contrôle aux gens et les a totalement soustraits au sens de la famille. Le système ne repose plus à présent que sur une véritable lutte pour le libre accès au sexe, à la fortune, à la célébrité. On se demande alors comment les individus peuvent s'engager encore dans des relations affectives durables.

⁵⁸ - Ibid. p.78

⁵⁹ - Ibid. p.48

⁶⁰ - Ibid. p.61

On remarque également que, dans les romans de Michel Houellebecq, la publicité des produits commerciaux fait effet sur la société. Prenons l'exemple de *Plateforme*, *La Possibilité d'une île* et *La Carte et le territoire* ; les protagonistes sont riches et leur vie économique est liée à l'achat des produits de marque. C'est la mise en exergue d'une société de consommation. Cette attitude exaspère Houellebecq. Pour lui, l'homme est réduit à un simple objet manipulé par le matérialisme. D'ailleurs, dans *La Possibilité d'une île*, Houellebecq critique largement cet état des choses :

Rares par contre sont les hommes qui acceptent d'être aimés pour leur argent, en Occident tout du moins, c'est autre chose chez les commerçants chinois. Dans la simplicité de leurs âmes, les commerçants chinois considèrent que leurs Mercedes classe S, leurs salles de bains avec appareil d'hydromassage et plus généralement leur argent font partie d'eux-mêmes, de leur personnalité profonde, et n'ont donc aucune objection à soulever l'enthousiasme des jeunes filles par ces attributs matériels.⁶¹

L'individu se retrouve amené à acheter des produits de marque sans pour autant qu'il puisse justifier son acte d'achat ni même y réfléchir. On achète sans penser à la finalité de ses acquisitions. Mais l'homme est tellement hanté par l'esprit matérialiste qu'il veut se faire valoir à travers les produits de marque. Ce qu'offre en fait la société, c'est un système capitaliste où l'intérêt essentiel est de vendre des produits dans un seul but de consumérisme. Le côté matériel de la vie humaine devient même une sorte d'excroissance inhérente à la personnalité de l'individu, la vraie prééminence de cette même individualité susceptible de fonder des relations et de construire les rapports humains.

Dans *Extension du domaine de la lutte*, une critique acerbe de la société moderne et tout particulièrement de l'économie de marché est mise en avant. L'auteur semble être très sensible aux différents moyens de

⁶¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p. 196.

différenciation entre individus. Si les produits de marque sont acquis par les personnes en vue d'une simple reconnaissance qui devient conditionnelle de leur appartenance sociale à tel point que le consommateur n'en comprend pas ou plus l'objectif mais finit par y adhérer de manière inconsciente, la sexualité joue également ce rôle caractéristique. L'auteur remarque ainsi que le conflit social atteint tous les domaines dans le cadre du système libéral. Le libéralisme économique et le libéralisme sexuel sont les deux versants de la même médaille bien qu'ils soient, d'après l'auteur, parfaitement autonomes, mais dénotent tout de même de relations analogues d'affrontement et de compétition qualifiant le système en place.

[...] dans nos sociétés, le sexe représente bel et bien un second système de différenciation, tout à fait indépendant de l'argent [...] En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. [...] Le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société.⁶²

Ainsi, tout le système est fondé essentiellement sur une sorte d'antagonisme sans merci entre les différentes structures et composantes de la société, incluant tout particulièrement l'individu dans cette configuration conflictuelle. L'économie et son pendant, deux systèmes similaires et cependant autonomes, sont motivés par le seul rapport de lutte. Aucune cohésion sociale, aucune harmonie ne sont permises par ces deux libéralismes. Il faut dire que l'aspect que prend notre civilisation tend à nous isoler les uns des autres. Rien, dans cet univers ultramoderne et ultralibéral, ne peut satisfaire l'individu et le rendre heureux et lui permettre ainsi une certaine connexité heureuse avec l'organisation idéologique en place. Le personnage y est rebuté et n'y voit plus qu'un système d'information qui

⁶² - HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, Paris, 1994, p. 100

quadrille son action dans le monde et contrôle ses moindres faits et gestes. L'être humain moderne, et l'exemple de l'informaticien en est l'illustration parfaite, devient un simple élément au sein d'une gigantesque équation mathématique. Il est ainsi un rouage sans âme, une chose au croisement de relations calculées, décidées, prédéfinies par un système en chaîne. De cette manière, l'individu est abasourdi par cette complexité structurelle qui le dépasse et à laquelle il ne comprend quasiment rien ou peu.

Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte ; la publicité m'écoeure ; l'informatique me fait vomir. Tout mon travail d'informaticien consiste à multiplier les références, les recoupements, les critères de décision rationnelle. Ça n'a aucun sens. Pour parler franchement, c'est même plutôt négatif ; un encombrement inutile pour les neurones. Ce monde a besoin de tout, sauf d'informations supplémentaires.⁶³

L'individu répugne à vivre dans son propre univers : il est assailli de toute part par une communication « homophage ». Il est blasé. Au sein même de ce libéralisme économique et sexuel, à l'intérieur même de cette profusion incontrôlable d'informations, d'échanges calculés et régulés, l'individu n'a point de rapports qualitatifs susceptibles de donner naissance à des accointances ou à des sentiments. Un Michel Djerzenski, par exemple, est actionné telle une machine par le système culturel ambiant qui lui fait faussement miroiter des leurres d'aventure, des semblants de bonheur, et il finit par mener sa vie dans la solitude la plus affreuse et la vacuité la plus insensée.

Dans un monde matérialiste et sexuel, l'homme plongé dans sa solitude, cherche en vain à donner un sens à sa vie. Les protagonistes vivent désormais dans la solitude :

⁶³ - Ibid. p. 15

Certains vivent jusqu'à soixante-dix, voire quatre-vingts ans, en pensant qu'il y a toujours du nouveau, que l'aventure est, comme on dit, au coin de la rue ; il faut en définitive pratiquement les tuer, ou du moins les réduire à un état d'invalidité très avancé, pour leur faire entendre raison. Tel n'était pas le cas de Michel Djerzinski. Sa vie d'homme il l'avait vécue seul, dans un vide sidéral.⁶⁴

L'aventure ou le semblant de vie autre que celle fournie par le système qui quadrille irrémédiablement la vie de l'individu n'est qu'un leurre, un attrape-nigaud. Dans ce sens, Kim Doré, dans son ouvrage *Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans « Les particules élémentaires »*, tente de délimiter les contours de l'univers houellebecquien et affirme qu'effectivement les personnages de ce monde matérialiste « ne [savent] (plus) comment vivre ». ⁶⁵

Les personnages houellebecquiens sont en pleine déroute. Ils ont juste l'impression de vivre mais, en réalité, la qualité de vie leur échappe complètement.

Les romans de Michel Houellebecq dépeignent bien cet individualisme grâce aux protagonistes de l'histoire, notamment, par le biais de personnages emblématiques tels que Tisserand dans *Extension du domaine de la lutte*, Bruno et Michel dans *Les Particules élémentaires* ou Michel dans *Plateforme*. Dans l'univers houellebecquien, les valeurs ont disparu et tout est régi par le seul diktat du matérialisme. Les personnages, sous l'emprise de l'argent devenu l'unique valeur de référence, sont obnubilés par une seule occupation : l'accès à la fortune dussent-ils piétiner les autres et sans merci. Les cœurs sont endurcis par l'aveuglement de l'homme et l'intérêt qu'il porte aux questions matérielles. Les objets ont désormais plus d'importance que les valeurs et les principes eux-mêmes, que les personnes elles-mêmes.

⁶⁴ - Ibid. p.287

⁶⁵ - Doré, Kim, *Le Laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans « Les Particules élémentaires » de Michel Houellebecq*, coll. Figura, volume 5, Montréal, p. 89.

En outre, il est tout à fait loisible de constater que les personnages houellebecquiens ne sont pas des personnages qui nous sont étrangers. Ils sont, bien au contraire, très proches de nous et le lecteur peut facilement s'y identifier. En fait, c'est par leur démarcation qu'il nous incite à nous remettre en question. Certains passages peuvent effectivement entraîner le lecteur à s'interroger sur son propre individualisme, son rapport à l'autre et sur son environnement. Le héros de *La Carte et le territoire*, par exemple, a du mal à s'entretenir avec les autres :

À cela non plus, Jed ne trouva rien à répondre. Que répondre, en général, aux interrogations humaines ?⁶⁶

Pour ce personnage, les interrogations humaines sont absurdes, banales voire sans intérêt. Houellebecq veut nous dire que l'humanité actuelle n'a plus aucune velléité de remise en question, n'est plus mue par aucun désir de philosopher, de revoir les fondements des choses, de s'interroger sur les causes et les finalités. Que sert-il de répondre ou même de poser des questions puisque l'être humain est complètement pris dans l'engrenage implacable de la machine infernale moderne ? Le thème de l'aliénation de l'homme fait le point commun de toutes les œuvres de Michel Houellebecq. L'état dépressif et désespéré des personnages nous donne l'impression qu'ils proviennent d'une autre espèce et qu'ils se différencient nettement de l'humanité. Nous pourrions dire que ces personnages sont emblématiques de l'ensemble de l'humanité moderne.

Il se sentait séparé du monde par quelques centimètres de vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure.⁶⁷

Aucune communication heureuse ne relie les êtres humains : ceux-ci ne pensent plus aux grandes questions capables de les réunir et se sentent

⁶⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, Flammarion, Paris, 2010, p. 75

⁶⁷ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 86

isolés tels des atomes perdus, chacun dans sa circonférence propre. Si le système capitaliste, dans son expression la plus accomplie, à savoir le libéralisme, a détruit toutes les relations humaines, sociales et familiales, il a aussi emmuré l'individu dans sa propre individualité et a vicié celle-ci en la rendant incapable de penser le monde ou l'autre ou même de réfléchir sur elle-même.

Pour remédier à cet état des choses, Houellebecq tente de faire appel à la science et ses progrès afin de donner une nouvelle perspective à l'homme et de trouver d'autres voies, d'autres solutions à ses problèmes philosophiques qui le tourmentent voire qui l'agressent.

En effet, comme nous l'avons déjà souligné, la société se compose de personnes individualistes qui s'isolent, qui vivent indépendamment des autres êtres et qui ont perdu toute aptitude à avoir des liens sociaux puisque toutes les valeurs qui étaient censées les unir ont désormais disparu. Ce que Houellebecq appelle une « perte des valeurs et une crise de sens »⁶⁸.

Ce sentiment de déperdition est aussi une prise de conscience de la détresse de l'humanité face à ces propres apories, un ensemble de paradoxes qu'elle n'arrive pas à résoudre. Houellebecq met le doigt sur le décalage horrible existant, de nos jours, entre l'homme et l'univers et entre l'homme et son semblable.

En voyant la lune qui brille sur la mer, dit Bruno, je me rends compte avec une inhabituelle clarté que nous n'avons rien, absolument rien à faire avec ce monde.⁶⁹

Ainsi, *Les Particules élémentaires* laisse comprendre d'emblée que l'homme constitue par lui-même le grand système qui englobe les autres ainsi que les particules. Il existe alors une non-séparabilité qui démontre

⁶⁸ - DORE, Kim, op.cit, p. 69

⁶⁹ - HOUELLEBECQ, op.cit, p. 148.

qu'il y a des interrelations entre les particules qui forment les systèmes plus petits. Ensuite, peu importe la distance qui sépare les particules, les interrelations quantiques supposent une unité organique. Ceci finit par démontrer que l'ensemble des éléments sont en relation d'interdépendance. L'homme fait partie intégrante d'un tout. Il faut dire que Houellebecq se sert de la physique des particules afin de justifier qu'il existe une « totalité insécable qui inscrit l'existence individuelle à l'intérieur de corrélations plus fondamentales ».⁷⁰

De son côté, Dahan-Gaida Laurence, dans un article publié en 2003, explique que Michel Houellebecq tente d'imaginer une nouvelle humanité, qui, peut-être, pourrait encore se sauver elle-même de l'individualisme, grâce à une mutation biologique fondée sur la physique quantique, notamment la thèse de la non-séparabilité quantique. L'ambition de l'auteur est d'imaginer un nouveau concept de l'ontologie à même de promouvoir de nouveaux liens entre les hommes. Ainsi, l'homme entre dans une nouvelle ère, celle de la posthistoire et ceci présume donc l'avènement du posthumain dans lequel le 'naturel' tend à disparaître au profit de l'apparition d'un autre mode de transmission de la vie : la fin des naissances naturelles. Cette métamorphose exprime une perte d'espoir totale en l'espèce génétique naturelle.

L'enjeu, selon Houellebecq, est que l'individu puisse remettre en cause la notion de séparabilité en se détachant de son égoïsme et de son individualisme. Ainsi, l'homme pourrait renouer des liaisons avec lui-même et son entourage, retrouver d'autres formes d'agencement et de communication avec le reste de l'univers dont il est un simple élément, une simple particule. Il faut tenter de mettre fin à l'existence individuelle et de croire en une symbiose pouvant relier entre les êtres.

⁷⁰ - DAHAN-GAIDA, Laurence, *La fin de l'histoire (naturelle): "Les Particules élémentaires" de Michel Houellebecq*. Tangence, Numéro 73, automne 2003, p. 103.

Il est vrai que, dans le roman, les personnages sont malheureux, se sentent menacés par les échecs et plongent dans l'isolement, éprouvant ainsi peur et solitude. Djerzinski pense que l'homme est incapable d'avoir de réelles relations de proximité avec autrui puisque l'idée de séparation l'inhibe et le terrorise. Conscient de sa finitude, l'individu se sent de plus en plus seul et cette solitude est désormais soit mentale, soit physique.

Houellebecq, même s'il se montre très pessimiste quant à la nature actuelle de l'être humain - pessimisme qui lui fait entrevoir une solution excentrique, celle de la manipulation génétique-, estime que le mal de l'humanité ne peut venir que d'une forme de morale « impure ». Il faudrait comprendre que les altérations majeures pouvant toucher la morale et la rendre pernicieuse et voire dangereuse sont d'ordre religieux. Ce genre de morale ne peut réguler la vie humaine de manière juste et équitable. Seule une morale « pure » - entendons par là une morale universelle – est à même d'offrir à l'homme une vie paisible et heureuse.

Une morale observable en pratique est toujours le résultat du mélange en proportions variables d'éléments de morale pure et d'autres éléments d'origine plus ou moins obscure, le plus souvent religieuse. Plus la part des éléments de morale pure sera importante, plus la société-support de la morale considérée aura une existence longue et heureuse. A la limite, une société régie par les purs principes de la morale universelle durerait autant que le monde.⁷¹

Ainsi, le rêve de Houellebecq, pour ne pas dire son projet, est de retrouver cette harmonie universelle perdue, entre les hommes et leurs semblables, entre les hommes et l'univers.

Lorsque deux êtres s'unissent, c'est d'abord une sorte de réconciliation avec soi-même et ensuite avec autrui. Ainsi, ceci aide à revaloriser les liens entre les individus. C'est effectivement le rêve utopique

⁷¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *op.cit.*, p. 35.

de Michel Houellebecq, car, pour lui, l'individualisme moderne exacerbé a ravagé les esprits des gens. Il a participé à l'amenuisement des liens affectifs, sexuels, sociaux et familiaux.

Nous pouvons donc dire que l'homme ne peut se sentir heureux que s'il entre en relation symbiotique même dans sa quête du plaisir qui ne doit plus relever du narcissisme primaire avec l'autre. Djerzinski, personnage principal, de *Les Particules élémentaires*, pense que c'est ainsi que l'homme peut atteindre un état de béatitude et de bonheur.

Laurence DAHAN-GAIDA explique que le rêve houellebecquien consiste en l'abolition de l'individualisme jugé comme la vraie plaie de la société moderne et la source de son malheur :

La nouvelle humanité, délivrée de l'individualisme, sera caractérisée dorénavant par la collectivité et le bonheur.⁷²

Cependant, il faudrait comprendre qu'il ne s'agit pas d'une simple amélioration de l'humanité mais du désir d'une vraie régénération de celle-ci. La première étant l'objet d'une dégénérescence totale. Djerzinski estime qu'une « nouvelle espèce » doit voir le jour, qui n'aura rien avoir avec la première et qui ne souffrira pas des mêmes tares :

L'humanité disparaîtra et donnera naissance à une nouvelle espèce qui est asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir.⁷³

Nous voyons bien qu'il sera question de changement radical, de modification ontologique pour l'humanité. Nous avons la nette impression que cette nouvelle humanité va accéder à un rang supérieur, une humanité quasi-divine – pas dans le sens religieux du terme – qui transcende manifestement la première en ce sens qu'elle jouit d'une vie perpétuelle,

⁷² - DAHAN-GAIDA, Laurence, *op.cit.*, p. 104.

⁷³ - HOUELLEBECQ, Michel, *op.cit.*, p.308

qu'elle ne souffre point d'aucune défaillance, d'aucun besoin de quelque nature que ce soit.

Dans l'œuvre d'Huxley, une nouvelle espèce verra le jour grâce à la manipulation génétique. Une espèce qui ne connaîtra pas la maladie et la vieillesse. Plus encore, pour Djerzinski, l'homme ne connaîtra pas la mort. Il sera reproductible par le clonage. Et c'est par ce moyen que l'espèce humaine trouvera le bonheur. D'ailleurs, dans l'épilogue du roman, Djerzinski admet que le vieillissement de l'homme est une situation inconcevable qui a contribué au malheur des hommes et dont les deux frères protagonistes ont souffert. Selon eux, en effet, les hommes âgés avaient perdu leur dignité.

L'ambition utopique de Houellebecq est claire. Il s'agit de rompre avec l'individualisme et le système libertaire du XX^{ème} siècle. Ainsi, l'homme deviendra plus apte à entretenir des relations amoureuses et affectives. L'objectif est d'atteindre une société où les hommes renonceraient aux caprices de la vie et où ils se conduiraient raisonnablement.

Pour ce faire, l'auteur fait appel à la science biotechnologique ; ce sera une solution radicale :

LA MUTATION NE SERA PAS MENTALE, MAIS
GENETIQUE.⁷⁴

Il faut dire que Houellebecq avait envisagé, au début, diverses solutions sociales pour ses protagonistes mais qui n'ont, malheureusement pas résolu les problèmes. Dans *La Possibilité d'une île*, la révolution socialiste n'aurait pas abouti à une résolution des difficultés de l'humanité. Ainsi, les solutions politico-idéologiques - le libéralisme, le communisme -

⁷⁴- Ibid. p.314

n'ont pas fonctionné non plus. D'un autre côté, les membres de la société furent obligés de trouver une solution à leur malaise qui les faisait sombrer dans la solitude, le pessimisme, ou le suicide.

Il en est de même dans *Les Particules élémentaires* où les protagonistes s'abîment dans l'amertume de l'isolement, voire dans le nihilisme total :

Il n'était pas malheureux ; les médicaments faisaient leur effet, et tout désir était mort en lui.[...] Il n'attendait plus rien de la succession des jours [...]⁷⁵

Cette citation laisse bien comprendre qu'il n'est point question d'une absence de malheur, ni d'un vrai bonheur, ce dernier étant artificiel. Le personnage est dans un état qui frise la léthargie. Une sorte de non existence. Les protagonistes des romans de Houellebecq ressentent le besoin de s'isoler, loin de ce monde hostile et sans pitié. On constate que l'isolement ou le suicide deviennent des solutions salvatrices. D'ailleurs dans *La Possibilité d'une île*, Daniel¹ ne peut plus supporter la vie et se suicide. Dans *La Carte et le territoire*, le personnage Jed s'isole également et renonce à toute activité artistique. Mais cet isolement n'est pas a priori une solution qui enchante l'auteur. Les personnages reviennent à la réalité, car ce moment de solitude n'est pas éternel notamment dans *Extension du domaine de la lutte* où la lutte est trop rude :

Je marche de part et d'autre en proie à la fureur, au besoin d'agir, mais je ne peux rien car toutes les tentatives me paraissent ratées d'avance. Echech, partout l'échech.⁷⁶

Auteur rempli d'amertume, Michel Houellebecq est un écrivain qui dépeint la réalité amère de notre époque. Déçu et désespéré par la nature humaine, Houellebecq tente de proposer une autre solution. Il s'inscrit dans

⁷⁵ - Ibid. p.294

⁷⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, Paris, 1994, p.131

la continuité d'Huxley et les deux auteurs se rejoignent dans la même perspective, celle de modifier la génétique de l'homme. C'est dans ce sens que Houellebecq, dans son roman, fait clairement référence à Huxley à travers le protagoniste Bruno:

J'ai toujours été frappé par [...] les prédictions faites par Huxley dans *Le Meilleur des mondes*. Quand on pense que ce livre a été écrit en 1932, c'est hallucinant. Depuis, la société occidentale a constamment tenté de se rapprocher de ce modèle. Contrôle de plus en plus précis de la procréation, qui finira bien un jour ou l'autre par aboutir à sa dissolution totale d'avec le sexe, et à la reproduction de l'espèce humaine en laboratoire dans des conditions de sécurité et de fiabilité génétique totales. Disparition par conséquent des rapports familiaux, de la notion de paternité et de filiation.⁷⁷

Michel Houellebecq est fasciné donc par l'univers dystopique de Huxley. Il voit bien que ce roman d'anticipation annonce le destin irrémédiable de l'humanité. La civilisation occidentale se rapproche de plus en plus des schémas esquissés par l'auteur du *Meilleur des mondes*. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une relation d'admiration-répulsion qui laisse Houellebecq admiratif devant tant d'ingéniosité et d'extrapolation.

Nous pourrions dire aussi que *le Meilleur des mondes* remet en question l'univers utopique de Houellebecq et l'incite à évoluer. Ainsi, l'auteur met ainsi un terme à toute possibilité utopique et avec toutes les expériences utopiques littéraires qui accordent une importance quelconque à une certaine hypothèse de réformes sociales.

L'utopie du libéralisme est morte. Chez Houellebecq, la liberté est défigurée par les injustices, l'inégalité et la violence. Selon l'auteur, l'autonomie, que le libéralisme reconnaît à tous, est devenue en fait le privilège de quelques-uns. Avec le libéralisme, c'est l'individualisme cynique et la faillite des valeurs qui s'imposent comme loi.⁷⁸

⁷⁷ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 156

⁷⁸ - VAN WESEMAEL Sabine, *Michel Houellebecq : Le plaisir du texte*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.88

La société ne fait que s'enfoncer dans la décadence sociale et morale. Cela va de soi pour le capitalisme qui a rongé l'esprit de l'homme en reléguant aux oubliettes les valeurs et les liens affectifs. L'économie est devenue une fin en soi destinée à occuper la vie entière des personnes.

Seul l'amour et son corollaire intime la sexualité peuvent, peut-être, encore échapper à ce déterminisme de l'échec. Mais, nous pouvons d'emblée dire que les relations érotiques et sexuelles « libérales » sont stigmatisées chez Houellebecq. Ce qui nous autorise à poser la question si le projet utopique de l'écrivain est encore viable et s'il existe des conditions capables de créer un monde heureux.

2-3 : Amour et sexualité : valeurs stigmatisées

Nous pouvons d'ores et déjà avancer que les romans de Michel Houellebecq sont assez provocants et qu'ils n'ont effectivement pas laissé les lecteurs indifférents. En effet, nos analyses précédentes qui ont mis en lumière le malaise de l'être humain dans sa solitude, et en proie à la perte du sens de son être au monde, ne peuvent être complétées que par l'interrogation du texte houellebecquien quant au traitement qu'il réserve aux relations inter-humaines. D'ailleurs, le monde cruel dépeint par l'auteur incite à remettre en cause l'existence même des relations, du couple et de la famille.

L'amour et le sexe sont en fait deux notions qui tantôt s'entremêlent et tantôt se disloquent. Dans l'univers houellebecquien, les protagonistes se perdent et s'isolent à cause de l'amour et de la concurrence sexuelle. Dans un monde désenchanté, le sexe et l'amour deviennent source de malheur. Le bonheur n'est jamais atteint. Dès lors, si l'amour unit deux êtres dans une

relation qui suppose le partage, la passion et la confiance, il devrait alors déboucher sur le bonheur. Or, les personnages sont en perpétuelle quête de plaisirs sexuels et d'amour afin de combler le vide de leur existence, mais en vain. Ils finissent à chaque fois par se vautrer dans leur refuge qu'est la solitude. Une solitude angoissante donnant une impression de vide et débouchant dans certains cas sur le suicide.

Par ailleurs, l'homme souffre affreusement et cette souffrance est due au manque de désir et d'affection. On remarque que, dans les romans de Houellebecq, les protagonistes ne réussissent pas ou peu leurs relations amoureuses et sexuelles. Frustrés par le monde hostile dans lequel ils vivent, ils ne connaissent pas l'amour et celui-ci leur devient inaccessible. D'ailleurs, leurs rencontres avec les femmes débouchent toujours sur l'échec. Les hommes sont ainsi victimes du destin qui les vouent au malheur. Ils sombrent dans la dépression et la solitude.

Les hommes subissent et endurent malgré eux les nouvelles normes instaurées par la société. En effet, l'individu est cette fois-ci victime de sa propre civilisation. S'il devait devenir durant le XIX^{ème} siècle, puis pendant la majeure partie du XX^{ème} siècle, un homo economicus dont la motivation principale était la réussite financière et le challenge économique, la mode a dû changer et l'émulation, sens de la vie et de son succès, devient désormais sexuelle. En parlant de Bruno :

Son enfance avait été pénible, son adolescence atroce ; il avait maintenant quarante-deux ans, objectivement il était encore loin de la mort [...] Bruno se laissait gagner par une détente attristée. [...] L'objectif principal de sa vie avait été sexuel. Lors de son adolescence, la compétition économique féroce que connaissait la société française depuis deux siècles avait subi une certaine atténuation. [...] Bruno se voyait donc peu

encouragé à surclasser ses contemporains par le biais de la réussite économique.⁷⁹

Pouvons-nous dire que la société est la cause réelle des affres que connaît l'individu ? Pouvons-nous croire que l'amour harmonieux des temps passés n'existe plus ? Et que l'individu devra faire face à l'hostilité du monde ? À son désenchantement ? Houellebecq semble affirmer que c'est bien la société qui est à l'origine de ce malaise existentiel, mais elle n'en est pas la seule et unique source, puisque la société, elle-même, est victime du libéralisme – cause de libération de la femme et de l'individualisme– qui a conduit les relations affectives et sexuelles à la déchéance et la jeunesse à devenir obsédée par les jeux érotiques. Ainsi, nous sommes face au constat que les mœurs et les valeurs des temps passés sont mortes.

Houellebecq fait appel à la culture des années soixante-dix pour expliquer le fait que la jeunesse, à cette époque du XX^{ème} siècle, ait complètement sombré dans la violence et dans la quête effrénée du plaisir sexuel. Le cinéma en est un exemple parmi d'autres :

Le milieu des années soixante-dix fut marqué en France par le succès de scandale qu'obtinrent *Phantom of the Paradise*, *Orange mécanique* et *Les Valseuses* : trois films extrêmement différents, dont le succès commun devait cependant établir la pertinence commerciale d'une culture 'jeune', essentiellement basée sur le sexe et la violence, qui ne devait cesser de gagner des parts de marché au cours des décennies ultérieures.⁸⁰

Dans une société où les valeurs traditionnelles et la morale ont disparu, où l'individualisme matérialiste a mis fin aux sentiments, aux passions et aux émotions, il est tout naturel que l'amour soit voué à l'échec. D'ailleurs, dans *Les Particules*, le narrateur exprime sa colère contre les femmes des années soixante chez qui liberté sexuelle est synonyme d'indifférence sentimentale :

⁷⁹ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p.63

⁸⁰ - Ibid. p. 68

La première fois elle avait eu un peu de mal, mais ensuite elle avait éprouvé du plaisir, beaucoup de plaisir ; elle ne soupçonnait même pas que le plaisir sexuel puisse être si intense. Pourtant, elle n'éprouvait aucune affection pour ce type ; elle savait qu'il la remplacerait très vite [...] ⁸¹

La découverte du plaisir sexuel ne s'accompagne aucunement des sentiments et de l'affection. La femme éprouve l'intensité de l'Eros mais devient en même temps un objet de désir interchangeable à volonté. Mais cela ne semble pas la déranger outre mesure puisque les relations sexuelles auxquelles elle s'adonne n'ont aucun fondement affectif et sentimental.

Et quand l'amour achoppe devant les plaisirs égoïstes, quand les relations échouent devant le culte de l'individualité, l'être humain s'enlise dans la solitude qui le ronge jours après jours, faisant naître alors en lui violence, amertume et frustration. Les personnages de Michel Houellebecq, dans *La Possibilité d'une île*, illustrent bien l'idée de cette déconvenue des sentiments et de l'amour :

Pour Esther, comme pour toutes les jeunes filles de sa génération, la sexualité n'était qu'un divertissement plaisant, guidé par la séduction et l'érotisme, qui n'impliquait aucun engagement sentimental particulier. ⁸²

D'ailleurs, le féminisme - et son influence sur la société - semble être la raison principale de l'impossibilité de l'établissement d'une relation amoureuse réussie. La frustration affective et sexuelle des protagonistes est due-comme nous l'avons déjà souligné – pour l'essentiel à une vraie carence affective dans la mesure où ils ont été négligés par leur mère durant leur enfance ; ce qui a fait naître par la suite ce désir acharné de sexe et cette quête inassouvie d'amour charnel. La libération des mœurs durant les années soixante a fait perdre chez la femme toute notion de maternité et chez elle

⁸¹ - Ibid. p.87

⁸² - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p.314

tout sentiment d'amour a disparu également. D'ailleurs, Houellebecq des *Particules* en fait un commentaire très parlant :

La plupart des femmes ont une adolescence excitée, elles s'intéressent beaucoup aux garçons et au sexe ; puis peu à peu elles se lassent, elles n'ont plus très envie d'ouvrir leurs cuisses, de se mettre en lordose pour présenter leur cul ; elles cherchent une relation tendre qu'elles ne trouvent pas, une passion qu'elles ne sont plus vraiment en mesure d'éprouver ; alors commencent pour elles les années difficiles.⁸³

Ainsi, la charrue est mise avant les bœufs si l'on peut se permettre cette expression, l'auteur est provocateur et très cynique dans sa description de la condition féminine. L'adolescence des jeunes filles est lascive et elle est une quête perpétuelle des plaisirs érotiques – l'évocation des pauses sexuelles en est très évocatrice – et l'intérêt pour les sentiments et l'amour viennent en dernier lieu alors que la femme est blasée et qu'elle n'est plus à même d'en ressentir.

La sexualité devient une consommation de biens comme une autre ; elle est dénuée de toute sentimentalité ; elle est réduite à de simples élucubrations érotiques sans tendresse aucune. A l'image de la civilisation qui l'a engendrée, elle est déshumanisée, désenchantée, objectivée (dans le sens de « matérialisée ») de manière excessive. Le corps n'a plus aucune charge sentimentale : il doit maintenant procurer plutôt des sensations relevant plus des réactions chimiques que d'autre chose.

Sur le plan de l'évolution des mœurs, l'année 1970 fut marquée par une extension rapide de la consommation érotique, malgré les interventions d'une censure encore vigilante.⁸⁴

Amour et sexualité sont deux notions qui ne se confondent pas dans les romans de Houellebecq. L'amour est impossible dans un monde

⁸³ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 234

⁸⁴ - Ibid. p.48

individualiste ; les rapports sexuels quant à eux, sont réduits à une satisfaction personnelle libidinale et purement charnelle. Dans *La Possibilité d'une île*, un des clones décrit ce qui est advenu de l'amour dans la société « individuelle » :

Il n'y a pas d'amour dans la liberté individuelle, dans l'indépendance, c'est tout simplement un mensonge, et l'un des plus grossiers qui se puisse concevoir ; il n'y a d'amour que dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle, dans une sorte comme on disait autrefois, *amour océanique*, dans quelque chose de toute façon qui était, au moins dans un futur proche, condamné.⁸⁵

Il est étonnant de lire cette conception de l'amour dans la bouche d'un clone, d'un être qui n'a rien d'humain. Le clone nie à la liberté individuelle toute possibilité de croire en l'amour. Cette présentation de l'amour rappelle curieusement, et par bien des traits, la perception romantique. En effet, l'individu, en tant qu'entité autonome et séparée, en tant qu'être indépendant, ne peut éprouver de l'amour. Ce dernier est essentiellement fusion de l'individu avec l'autre, totale désintégration dans l'autre.

L'amour, dans ce cas-là, n'est point lié au sexe et il n'est que pur mensonge de soutenir que le sexe est exercé en fonction des sentiments. Le sexe pur est désormais source de malheur puisqu'il fait souffrir.

La fin du siècle précédent, avec la libération des mœurs et le culte de l'individu, faisait miroiter aux jeunes un bonheur éphémère et factice. Le sexe en remplacement de l'amour n'est qu'un horrible leurre. Les scènes d'antan – relations érotiques en pleine nature, orgies sexuelles, vénération du corps – caractéristiques de ces années, cèdent la place à une réelle démystification de la sexualité débridée et individuelle, à la « dépression » et à « l'amertume », nous assure l'auteur. Houellebecq jette un regard lucide sur la société de la fin du siècle dernier et met au jour son désarroi profond.

⁸⁵ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p.388

Lieu privilégié de liberté sexuelle et d'expression du désir, le Lieu du changement devait naturellement, plus que tout autre, devenir un lieu de dépression et d'amertume. Adieu les membres humains s'entrelaçant dans la clairière, sous la pleine lune ! Adieu les célébrations quasi dionysiaques des corps recouverts d'huile sous le soleil de midi !⁸⁶

L'amour est – tel qu'il est défini dans la bouche du clone - certes, synonyme de bonheur pour Houellebecq. Mais, dans ce monde, il est voué à l'échec. Puisque tout amour fondé seulement sur l'attirance physique ne peut être qu'éphémère et finit par mourir.

Quelques années passeraient ainsi ; puis ce serait fini, ils seraient vieux ; pour eux, la comédie de l'amour physique serait terminée.⁸⁷

Ce type d'amour, l'amour charnel, ne peut s'inscrire dans la durée et finit par s'étioler les années durant. Le sexe n'est qu'attirance physique, c'est la rencontre de deux corps, de la chair. C'est seulement la réponse à un instinct qui débouche sur un désir narcissique.

Il est bien des personnages houellebecquiens qui ont fini par se révolter contre cet état des choses. Annabelle des *Particules*, dans sa recherche de l'amour, ressent désormais un dégoût puisqu'elle est lassée de se donner facilement. Ayant évolué dans un milieu 'libéré', le personnage souffre de cette nouvelle norme adoptée par la société contemporaine :

Je me donnais trop facilement, les hommes me laissaient tomber dès qu'ils étaient arrivés à leurs fins, et j'en souffrais. Les hommes ne font pas l'amour parce qu'ils sont amoureux, mais parce qu'ils sont excités ; cette évidence banale, il m'a fallu des années pour la comprendre. Tout le monde vivait comme ça autour de moi, j'évoluais dans un milieu libéré ; mais je n'éprouvais aucun plaisir à provoquer ni à séduire.

⁸⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, Paris, 1998, p.107

⁸⁷ - Ibid. p.144

Même la sexualité a fini par me dégouter [...] C'est pénible, à la fin d'être considéré comme du bétail interchangeable.⁸⁸

Il s'agit ici d'un tableau pessimiste mais au demeurant très réaliste. Le personnage analyse froidement mais avec amertume ce type de relations d'amour physique. La femme elle aussi devient un objet de consommation et une distinction nette s'instaure entre homme et femme. Si cette dernière est en quête d'amour, en se livrant à toutes les aventures qui se présentent, devient une source de satisfaction facilement interchangeable pour les hommes. Les derniers ne sont pas à la recherche de l'amour mais répondent à des désirs instinctifs primaires, à une simple excitation érotique. La lassitude finit par gagner le personnage féminin qui est dégoûté par une sexualité se réduisant à des manœuvres de séduction, puis de satisfaction purement libidinale.

Il en va de même dans *La Possibilité d'une île*, le clone 'néo humain' porte des jugements sur les hommes de l'ancien monde et réduit ses pulsions sexuelles seulement au fait que l'homme a besoin d'assouvir ses besoins naturels et en même temps de se reproduire.

L'amour n'est dans ce cas que prétexte et dès lors chaque personne est à la recherche d'une satisfaction personnelle. L'amour acquiert une fonction purement individuelle et utilitaire. Annabelle soutient cette idée dans *Les Particules*:

De toute façon faisons l'amour, dit-elle. Ça fait au moins un mois qu'on n'a pas fait l'amour. J'ai arrêté la pilule il y a deux semaines, aujourd'hui, je suis dans une période de fécondité.⁸⁹

Dans le monde de Houellebecq, les femmes sont perdues. En fait, elles sont prises dans le piège de la raison biologique en vue de la procréation.

⁸⁸ - Ibid. p.275

⁸⁹ - Ibid. p.233

Chaque être est donc guidé par ses instincts. Or, la recherche d'un idéal, d'un enchantement, d'une spiritualité est perdue d'avance.

Il n'est pas à nier que, par ailleurs, la femme joue un rôle essentiel dans la vie de l'homme, et participe donc à son bonheur. Rappelons d'abord que dans *Les Particules élémentaires*, Bruno et Michel sont victimes d'une mère qui les a abandonnés afin de vivre sa liberté sexuelle, adoptant ainsi la conception du libéralisme sexuel des années soixante. Dès lors, les conséquences de ce mouvement féministe ont réellement détourné la femme de son rôle maternel.

Mais cela nous permet-il de dire que la femme est incontestablement condamnée dans les romans de Houellebecq ? Nous devons nous demander par ailleurs si l'auteur ne s'adonne tout de même pas à une certaine valorisation voire à un éloge de la femme. Nous pourrions déjà avancer que certes, dans ces romans, l'auteur présente, une conception positive de la femme, celle d'autrefois, la femme avec toutes ses potentialités d'amour, d'affection, de tendresse procurant ainsi assurance et bonheur. Car, à travers ses critiques provocantes de la femme, se décèle quelque part une nostalgie poignante évoquée par l'auteur :

Des êtres humains qui travaillaient toute leur vie, et qui travaillaient dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donnaient littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ; qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier ; qui n'envisageaient en réalité d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes.⁹⁰

Quelle plus grande glorification l'auteur pourrait-il écrire en l'honneur de la femme ? La femme, telle une bougie, se consume et avec abnégation et dévouement, pour éclairer la vie des autres. Le rôle de la femme prend une

⁹⁰ - Ibid. p.91

ampleur civilisationnelle ; c'est elle l'instigatrice de la vie même, la promotrice de celle des autres.

Si aujourd'hui, l'homme est victime de la femme partisane du mouvement du libéralisme et de son individualisme, la femme des temps passés, au contraire, jouait un rôle primordial dans le confort de l'homme et contribuait donc à son bonheur et à son équilibre.

Il faut dire que Houellebecq demeure très attaché aux bons sentiments, à l'amour, à la bonté, à la générosité. Il regrette le temps où l'amour était réellement source de bonheur, loin des satisfactions égoïstes, l'époque où les femmes« [...] étaient plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes et plus douces ; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles étaient en outre plus raisonnables, plus intelligentes et plus travailleuses. »⁹¹

Ainsi, Houellebecq fait appel à des valeurs du passé pour critiquer un monde désenchanté par l'individualisme, l'utilitarisme et la réification des rapports humains. La femme est au centre du réenchantement : elle est l'emblème de la douceur, de l'affection mais également de l'intelligence et de l'application productive. La femme participait avec les hommes, et même plus que les hommes, en termes de qualité et de quantité, à la vie de la communauté et au bonheur de l'humanité.

En revanche, la femme adepte des valeurs du libéralisme, aux yeux de l'auteur, n'est réduite qu'à la reproduction de l'espèce. La femme est souvent présentée alors en tant qu'organes uniquement destinés à la reproduction. Une fois que ses fonctions de reproduction agonisent, sa valeur diminue :

Il était presque étrange de penser qu'elle était la même femme, mais que les organes de la reproduction lui avaient été ôtés. Le

⁹¹ - Ibid. p. 164

mot 'ablation' flotta quelque temps dans son esprit, avant d'être remplacé par une image plus brutale. « *On m'a vidée, se dit-elle ; on m'a vidée comme un poulet.* »⁹²

Cette description plate de l'organe sexuel féminin est loin d'être érotique et sensuel. Il s'agit d'une sorte de provocation à l'égard des femmes qui ont abandonné leurs valeurs au nom d'une liberté narcissique. Le mouvement féministe qui prônait la libération sexuelle n'a fait que détruire les relations amoureuses, sources de bonheur, de passions, de sécurité et d'assurance. Les protagonistes en souffrent et regrettent les temps où amour et sexe se rejoignaient :

Le désir physique, si violent soit-il, n'avait jamais suffi chez moi à conduire à l'amour, il n'avait pu atteindre ce stade ultime que lorsqu'il s'accompagnait, par une juxtaposition étrange, d'une compassion pour l'être désiré ; tout être vivant, évidemment, mérite la compassion du simple fait qu'il est en vie et se trouve par là même exposé à des souffrances.⁹³

Le désir physique, même dans sa véhémence, ne peut mener à l'amour. Seule l'adjonction d'une vertu, en l'occurrence, la compassion donne au sentiment sa vraie valeur. L'amour a ici un sens chrétien très prononcé ; il est lié à la prise en considération de la souffrance de l'autre ou même à son éventuelle affliction.

N'ayant réellement pas connu le sentiment d'amour, ces derniers, se perdent dans une société en compétition du sexe. Du coup, les expériences affectives et sexuelles vécues se termineront toujours par un échec. Michel et Bruno sont devenus incapables d'aimer.

Sur le plan sexuel il y avait ceux qui inspiraient le désir, et ceux qui n'en inspiraient aucun : mécanisme exigü, avec quelques complications de modalités (l'homosexualité, etc.), quand même aisément résumable à la vanité et à la compétition

⁹² - Ibid. p. 277

⁹³ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p.204

narcissique, déjà bien décrites par les moralistes français trois siècles auparavant.⁹⁴

Mais cette frustration sexuelle et amoureuse ne durera pas longtemps ; ils rencontreront dans leur vie des femmes érotiques, sensuelles et sentimentales, qui sont désormais prêtes à assouvir tous leurs besoins. Généreuses, et à la fois osées, elles offriront leur corps sans complexe accomplissant les fantasmes les plus libérés. Cependant, ils ne connaîtront que quelques satisfactions sexuelles dénuées d'affection. Au fond d'eux, ils espéraient accéder à ce sentiment de plaisir sexuel lié au sentiment amoureux :

[...] jamais au fond je ne m'étais senti parfaitement à l'aise dans une relation sexuelle basée sur la pure attirance érotique et l'indifférence à l'autre, j'avais toujours eu besoin, pour me sentir sexuellement heureux, d'un minimum – à défaut d'amour – de sympathie, d'estime, de compréhension mutuelle ; l'humanité, non je n'y avais pas renoncé.⁹⁵

L'on se demande alors si cette quête acharnée de l'amour n'est-elle pas pour le personnage une façon de prouver son existence ? Comment alors freiner cette souffrance ?

La quête du plaisir est une sorte de recherche de remède aux souffrances de l'individu. Elle est :

[...] causée par une volonté à l'origine de laquelle se trouve un manque que l'être humain cherche en vain à combler.⁹⁶

Dans les romans de l'auteur, force est de croire que les protagonistes subissent l'hostilité du monde en s'acharnant tant bien que mal dans leur quête d'un bonheur impossible. Toutefois, on peut affirmer aussi que Houellebecq, à travers ses romans, ne bannit pas l'amour et les émotions.

⁹⁴ - Ibid. p.25

⁹⁵ - Ibid. p.205

⁹⁶ - VAN WESEMAEL Sabine, *Michel Houellebecq : le plaisir du texte*, L'Harmattan, Paris, 2005, p.104

Bien au contraire, il en fait l'éloge. L'auteur reste, en réalité, nostalgique des relations amoureuses du passé. Aucun espoir n'illumine le bout du tunnel lorsque l'amour est réduit à sa simple expression physique et quand il est vidé de sa sève émotionnelle et sentimentale. Aucun bonheur ne peut être vécu en amour s'il est confiné à de simples « transactions », dans le sens d'échanges sexuels rationalisés, voire réifiés et canalisés vers une satisfaction libidinale. L'absence d'émotion est un sentiment d'anéantissement et de dislocation de l'être humain voué à une sorte de vacuité existentielle.

Bien entendu elles se coupaient ainsi de toute possibilité de bonheur- celui-ci étant indissociable d'états fusionnels et régressifs incompatibles avec l'usage pratique de la raison- mais elles espéraient ainsi échapper aux souffrances de leur devancières. Cet espoir était d'ailleurs rapidement déçu ; la disparition des tourments passionnels laissait en effet le champ libre à l'ennui, à la sensation de vide, à l'attente angoissée du vieillissement et de la mort.⁹⁷

En effet, cette nostalgie du passé s'exprime par le fait que les relations familiales étaient consolidées, la passion amoureuse était source de bonheur, la responsabilité maternelle était à son comble et où les rapports sexuels étaient sacralisés. Ainsi, dans *La Possibilité d'une île*, le clone évoque le temps du passé, '*l'âge d'or du sentiment amoureux*' :

C'est donc sans arbitraire que l'on peut caractériser les années cinquante, le début des années soixante comme un véritable *âge d'or du sentiment amoureux*⁹⁸.

En revanche, dans une société où le libéralisme – source d'individualisme et d'égoïsme – l'amour ne peut perdurer. La faillite des valeurs morales et des traditions ont dit leurs derniers mots. C'est bien pour

⁹⁷ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, Flammarion, Paris, 1998, p.282-283

⁹⁸ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p.54

cela que Houellebecq porte un regard négativiste sur la société contemporaine.

Comme susdit, le libéralisme sexuel va de pair avec l'évolution de la société. On peut émettre l'idée que la société représente une forme de jungle où les individus mènent une lutte difficile et où domine la libération économique et sexuelle. L'être humain n'est jugé qu'en fonction de ses performances dans les domaines de l'économie et de la sexualité : les deux univers, curieusement accolés l'un à l'autre, deviennent les seules sphères dans lesquelles se meuvent les hommes pour prouver leur rendement et mesurer leur énergie. Rien en dehors de l'économie et de la sexualité ne peut plus conférer à l'individu un quelconque mérite :

La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique⁹⁹.

Deux systèmes cohabitent : l'homme représente la domination, l'argent et le pouvoir ; la femme, quant à elle, représente la séduction et le sexe. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur avoue que le monde est injuste dans la mesure où même ce bonheur éphémère et factice n'est guère permis à tout le monde :

Sur le plan sexuel, par contre, la réussite est moins éclatante. [...] Dépourvu de beauté comme de charme personnel, sujets à de fréquents accès dépressifs, je ne correspondrais nullement à ce que les femmes recherchent en priorité¹⁰⁰.

Seules les personnes dotées de jeunesse et de beauté ont accès à l'amour et au sexe. Cette fatalité n'est point l'apanage des personnages masculins ; elle s'abat également sur l'un des personnages féminins, dans le même roman. Cette dernière se mue en une sorte de mégère qui considère

⁹⁹ - HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, J'ai lu, Paris, p.91

¹⁰⁰ - Ibid. p. 15

avec grande amertume le succès sexuel des autres mieux nantis sur le plan physique :

Car non seulement elle était laide mais nettement méchante. Touchée de plein fouet par la libération sexuelle [...] elle ne pouvait, silencieuse, qu'assister à la libération des autres.¹⁰¹

Dès lors, Tisserand, Catherine, Brigitte, les personnes âgées et le narrateur lui-même se sentent exclus de cette concurrence. Ces personnages éprouvent face à cette misère de la solitude et la quête d'amour ne représente pour eux désormais que souffrance et frustration.

Si Michel Houellebecq exprime une vision amère des relations amoureuses et sexuelles, s'il met en exergue l'échec du couple, c'est que la disparition des valeurs en est l'ultime raison due à la montée du féminisme et de l'individualisme. Cela explique bien le fait que la femme est réduite à un corps assouvissant les besoins individuels de l'homme. Ainsi, où résiderait alors l'idéal ? Inutile d'espérer son fondement dans ce monde contemporain, mais effectivement dans le retour au passé, bien avant la montée du libéralisme.

Par ailleurs, cette idée se confirme avec Gilles Lipovetsky dans *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain (1989)*, où l'auteur signale :

La disparition des grands buts et grandes entreprises pour lesquels la vie mérite d'être sacrifiée. L'espérance révolutionnaire a disparu, la contre-culture s'épuise et rares sont les causes encore capables de galvaniser les énergies. L'ère révolutionnaire est close. Seule demeure la quête de l'ego et de son intérêt propre, l'extase de la libération personnelle, l'obsession du corps et du sexe. Mais plus les mœurs se libéralisent, plus le sentiment de vide gagne. Le narcissisme représente un nouveau stade de l'individualisme [...]¹⁰²

¹⁰¹ - Ibid. p. 54

¹⁰² - VAN WESEMAEL Sabine, *op.cit*, p.85-86

Nous voyons bien que Lipovetsky rejoint l'analyse de l'auteur. Il estime qu'aucune grande valeur n'anime plus la marche de la vie humaine vers un quelconque idéal. Aucune exaltation ne vient enflammer les esprits pour les mener vers une utopie, censée être le parangon de la vie collective, l'exemple à suivre, l'absolu à réaliser. Une horrible impression de vacuité entraîne la société vers une implacable décadence : c'est qu'aucune action grandiose, commune à une communauté, n'est plus possible, ne joue le rôle d'unificateur ; le groupe se dissout au profit de l'individu, lui-même pris dans la chute inévitable de sa propre décadence. Houellebecq porte un regard nihiliste sur la société. C'est qu'il y voit l'impossibilité de tout engagement. Dans une société de consommation, l'idéal dont on vient de parler est impossible, donc irréalisable.

Finalement, parmi les solutions envisagées existe la volonté d'imaginer un nouveau concept de l'ontologie afin de créer de nouveaux liens entre les hommes où l'auteur tente de détacher l'homme de son égoïsme et de son individualisme. Certes, l'ambition est de mettre fin à l'existence individuelle. Ou alors, miser sur l'amour et la sexualité qui, peut-être, peuvent encore sauver l'homme de sa déchéance. Toutefois, nous avons signalé chez Houellebecq que le libéralisme sexuel est déjà stigmatisé.

Houellebecq estime que toutes les solutions envisagées afin d'atteindre le bonheur ne semblent pas être efficaces. Les protagonistes dans *Les Particules élémentaires* se suicident, ne pouvant cependant pas accepter l'hostilité du monde : Christiane, qui perd l'usage de ses jambes, préfère se mettre fin à sa vie plutôt que d'être dépendante. La frustration sexuelle pousse Bruno à la folie et donc se suicide. A son tour, Annabelle, après son hystérectomie, se donne la mort elle aussi.

La mère de Bruno et de Michel des *Particules* s'empoisonne pour ne pas voir petit à petit voir son corps périr, atteinte d'un cancer en phase

terminale. Quant à Annick, amante occasionnelle de Bruno, elle meurt en se jetant du septième étage de son immeuble parce qu'elle ne pouvait plus supporter son corps.

Michel Houellebecq est convaincu que la race humaine est condamnée par sa lutte insensée contre l'angoisse de la vieillesse et de la mort. Ses personnages tentent ainsi de travailler sur un projet de race génétiquement modifiée, immortelle et stérile. L'auteur s'engage alors dans une réflexion solitaire imaginant une révolution scientifique qui permettra à l'humanité de connaître enfin le bonheur et la paix.

Dans *La Carte et le territoire*, Jed, le protagoniste, décide d'arrêter de peindre et choisit l'inaction pour s'isoler du genre humain. Il se referme sur lui-même. Mais la solitude ne lui réussit pas, elle l'angoisse. Il est sujet à un abattement continu, fruit d'une prise de conscience de son égarement dans le monde :

Son excitation retomba rapidement, laissant place à une vague de tristesse profonde, qu'il savait définitive. Trois jours après son arrivée, pour la première fois de sa vie, il passa seul la soirée de Noël. Il en fut de même le soir du Nouvel An. Et, les jours qui suivirent, il fut également seul.¹⁰³

Il en va de même dans *La Possibilité d'une île* où chaque clone (néo-humain), qui est censé raconter la vie de ses prédécesseurs, vit dans une société qui a réussi à exclure de son univers toute trace d'affectivité. Ainsi, le néo-humain n'éprouve aucun sentiment et donc aucune souffrance. La mission finale des clones est de dépasser les déficiences de leurs prédécesseurs en tentant de comprendre leur nature, en la soumettant à une approche rationnelle rigoureuse et à une analyse quasi mécanique. Ce sera ainsi par cette voie que les clones pourront acquérir la vraie connaissance de

¹⁰³ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, Flammarion, Paris, 2010, p. 365.

la vie et avoir accès au bonheur, sans pour autant sombrer dans les déboires qu'a connus l'humanité. Avec leur avènement, la société parfaite et idéale sera ainsi réalisée.

On peut donc affirmer que Michel Houellebecq ne croit plus en ce monde moderne et libéral, en cette société gouvernée par l'individu solipsiste. Il perd espoir en l'humanité et prédit la naissance d'une nouvelle espèce. Un homme nouveau non soumis aux tares et aux imperfections de l'ancien. Cette conception exprime bien le négativisme et le nihilisme de l'auteur. C'est jusqu'à maintenant l'ultime solution utopique qu'il ait préconisé afin de mettre un terme à la souffrance quoique ceci semble mener à une déshumanisation complète et affligeante de l'humain.

Pour conclure, nous pouvons dire que le monde de Houellebecq est miné par le désespoir et la désolation. Les femmes, même libérées, et même si elles s'adonnent à une sexualité débridée, deviennent des objets de séduction pour assouvir les désirs des hommes. Or cela ne dure, pour elle, que jusqu'à l'âge de 40 ans avant que le déclin ne les poursuive et qu'elle ne commence à dégénérer. Leur avenir est sombre : elles assistent impuissantes à leur vieillesse, à leur destruction, au dépérissement et à la décrépitude de leur corps.

En effet, le monde de Houellebecq est un monde où règnent le vide et l'insatisfaction. C'est l'univers du chaos. Les hommes eux-aussi, victimes de l'émancipation de la femme, sont souvent représentés comme médiocres et éreintés. Le monde de Houellebecq, dépourvu de tout sentiment et de toute valeur qualitative, démunie de toute passion et en proie au seul individualisme matérialiste et utilitariste, est un monde totalement désenchanté.

2-4 - La Douleur d'exister : hantise de la vieillesse et de la mort

Les romans de Houellebecq dépeignent un univers quasi noir où les personnages sont victimes de dépression, de décrépitude et de malheur. Bruno, Christianne, Annabelle, Annick, Daniel... - et la liste n'est pas exhaustive – se donnent la mort, à l'exception d'un seul personnage qui tente de trouver une solution scientifique – les manipulations génétiques – aux maux de l'humanité. Il est donc convenable de nous interroger dès lors sur les raisons qui ont contraint ces personnages au suicide.

Force est de déduire que le choix de la mort dans ces romans n'est pas fortuit. Certes, ces personnages s'effondrent sous la pression d'une société capitaliste où ils sont complètement détruits par le libéralisme et son corollaire l'individualisme. Ils tentent tant bien que mal de trouver une raison de vivre et de chercher un équilibre salutaire afin d'accéder au bonheur. Or, dans une société compétitive où amour et sexe riment avec beauté et jeunesse et bien souvent encore avec succès et richesse, les protagonistes s'empêtrant dans la solitude qui débouche le plus souvent sur le suicide. Par ailleurs, dans *Les Particules*, le suicide est présenté comme une issue fatale mais logique au genre de vie que mène l'être humain moderne. L'existence de l'individu n'a plus d'autre finalité que l'accès au plaisir et à la volupté érotique, avec souvent un sentiment de déréliction lié à la perte des valeurs, à l'ennui et à la solitude. Le personnage, n'étant plus mû par des desseins qui lui sont extrinsèques ou encore supérieurs, va scruter sa vie à la loupe de la seule raison froide et calculatrice et déboucher ainsi sur le sentiment de l'inanité irrémédiable de sa vie. Une seule échappatoire rationnelle : le suicide.

Cet examen rationnel des jouissances et des douleurs, que chacun, tôt ou tard, est conduit à faire, débouche inéluctablement à partir d'un certain âge sur le suicide. [...] Ces suicides n'ont provoqué aucun étonnement, aucun commentaire ; plus généralement les suicides de personnes âgées, de loin les plus fréquents, nous paraissent aujourd'hui absolument logiques¹⁰⁴.

La règle du jeu est claire. On assiste à une banalisation du suicide, à une démythification de la mort. Elle devient la suite logique et inéluctable au genre de vie misérable et pitoyable que mène le genre humain. Au sein d'une société cynique, la lutte est rude. Il est difficile de s'imposer au milieu d'un monde individualiste où l'enjeu est de plaire, de séduire afin d'accéder à l'amour et au sexe. L'auteur ne pouvait pas se montrer plus acerbe à l'égard de ces personnages en quête de plaisir. Il fait même preuve d'un cynisme lorsqu'il dépeint la dégénérescence des femmes d'un certain âge.

Insupportable à l'heure du petit déjeuner, les pétasses mystiques redevenaient à celle de l'apéritif des femmes, engagées dans une compétition sans espoir avec d'autres femmes plus jeunes. La mort est le grand égalisateur.¹⁰⁵

Ainsi, le destin de l'homme moderne est régi par un phénomène social, celui de la compétition qui ne cesse de prendre de l'ampleur. Il s'agit d'une lutte sans merci où l'apparence physique détermine le potentiel sexuel de l'individu. L'être humain n'existe plus que dans et par le corps. Le protagoniste, dans *Les Particules*, semble rechercher chez des filles nettement moins âgées que lui une sorte d'élixir de jeunesse susceptible de repousser à plus tard sa déchéance physique inéluctable :

Il venait d'avoir quarante ans : était-il victime de la crise de la quarantaine ? [...] En outre, cette fameuse crise de la quarantaine est souvent associée à des phénomènes sexuels, à

¹⁰⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p.274

¹⁰⁵ - Ibid. p.128

la recherche subite et frénétique du corps des très jeunes filles.¹⁰⁶

La dégénérescence du corps, incontrôlable, laisse les individus dépérir physiquement et moralement. Le fait de ne pas accepter son corps vieilli par l'usure du temps laisse entrevoir un certain sentiment tragique, celui de remettre en cause leur existence :

Leur époque allait bientôt réussir cette transformation inédite : noyer le sentiment tragique de la mort dans la sensation plus générale et plus flasque du vieillissement.¹⁰⁷

La déchéance morale est encore plus poignante. L'essence de l'existence humaine n'est plus remise en question en termes de dessein de la destinée inéluctable de l'être humain. Le sentiment tragique se pose avec moins d'acuité que le processus même de décrépitude physique qui obnubile l'individu moderne.

Les ravages du temps menacent l'individu dans son intégrité physique ; ce n'est plus le devenir existentiel qui taraude l'esprit de l'individu, l'incite à s'interroger sur le sens qu'il doit conférer à la vie qu'il mène ; le souci est entièrement cénesthésique, ce sentiment personnel et purement individuel de sa longue agonie physique. Ce dépérissement n'est plus l'obsession de l'humanité face à sa propre déréliction, mais le souci propre à un individu, un sentiment exacerbé et insupportable de pourrissement personnel.

Le pourrissement de ses organes lui appartenait, c'est à titre individuel qu'il connaîtrait le déclin physique et la mort.¹⁰⁸

Pour Houellebecq, l'accès au bonheur est alors menacé. Si la jeunesse et la beauté du corps sont associées au plaisir affectif et sexuel, c'est que

¹⁰⁶ - Ibid. p. 21

¹⁰⁷ - Ibid. p.121

¹⁰⁸ - Ibid. p.178

l'individu se trouve en perpétuelle lutte entre le désir d'accès au bonheur et la hantise du vieillissement et donc l'attente de la mort :

Nous pensons aujourd'hui qu'il y a une époque de la vie où l'on sort et où l'on s'amuse ; ensuite apparaît l'image de la mort. Tous les hommes que j'ai connus étaient terrorisés par le vieillissement, ils pensaient sans arrêt à leur âge. Cette obsession de l'âge commence très tôt – je l'ai rencontrée chez des gens de vingt-cinq ans- et elle ne fait ensuite que s'aggraver.¹⁰⁹

Notons, dans ce cas, que le processus de vie humaine est considéré uniquement dans son évolution physique. Nous ne sommes plus dans les temps où le vieillissement était considéré comme une valeur ajoutée à la personne et à la communauté. Le vieillissement est uniquement synonyme de décrépitude menant inéluctablement à l'anéantissement.

Par ailleurs, le recours à la solitude apaiserait cette souffrance. Afin de s'évader de cette compétition de séduction sans fin, là où la jeunesse impose la loi du plus jeune et du plus beau, l'isolement devient un refuge à cette douleur :

La solitude a pu pour certains êtres humains avoir le sens joyeux d'une évasion du groupe ; mais il s'agissait alors chez ces solitaires de quitter son appartenance originelle afin de découvrir d'autres lois, un autre groupe. Aujourd'hui que tout groupe est éteint, toute tribu dispersée, nous nous connaissons isolés mais semblable, et nous avons perdu l'envie de nous unir.¹¹⁰

L'individu est isolé dans son malheur et dans sa longue agonie. S'il quitte « la communauté » des jeunes – mais entendons par là uniquement ses semblables et non un groupe uni autour de valeurs supérieures et d'un projet commun –, il ne peut non plus l'intégrer de manière harmonieuse. La

¹⁰⁹ - Ibid. p.234

¹¹⁰ - Ibid. p.133

solitude le guette comme un monstre qui le dévore à toutes les étapes de sa vie.

Le monde ne lui plaît plus, la société et son individualisme le font souffrir. Les échecs qui se succèdent les uns après les autres troublent l'équilibre mental des protagonistes les menant au suicide. La hantise du dépérissement physique et de la mort explique chez Bruno son obsession de la mort. Si le corps est périssable, le désir, l'amour, les relations, le bonheur le sont aussi. Ce qui explique les échecs multiples et inévitables. Impossible, dès lors, de vivre dans un monde où tout est périssable. Du fait que sa vie se déroule dans un monde mortel, toute tentative d'accès au bonheur est vouée à l'échec d'avance. En effet, le corps est destiné d'emblée à la vieillesse, à la maladie, est donc tous les paradigmes de la vie en sont menacés, expliquant ainsi la volonté des protagonistes qui décident de mettre fin à leur existence. Mais, même la mort n'est guère une échappatoire salutaire car elle demeure incompréhensible et le personnage ne l'admet qu'à contrecœur et ne la conçoit point comme une délivrance :

La mort est difficile à comprendre, c'est toujours à contrecœur
que l'humain se résigne à s'en faire une image exacte.¹¹¹

L'être humain devient très sensible au passage du temps qui assèche son corps et épuise son élan vital. Nous sommes tentée de qualifier cette mise en exergue de l'accélération de la vie, cette absence de durée entre la naissance et la tombe, de nihilisme. Nous sommes en effet face à une sorte de négation de la vie, de l'être au profit d'une mort qui n'a plus aucun sens non plus. Même le tragique est débarrassé de sa portée philosophique. La mort n'interpelle plus le sens de l'existence humaine ; elle devient un simple terme, dans le sens de fin, qui marque une étape ultime de la déchéance humaine.

¹¹¹ - Ibid. p. 230

La narration d'une vie humaine peut être aussi longue ou aussi brève qu'on le voudra. L'option métaphysique ou tragique, se limitant en dernière analyse aux dates de naissance et de mort classiquement inscrites sur une pierre tombale, se recommande naturellement par son extrême brièveté.¹¹²

Désormais, les personnages se résignent de sorte que le vide s'installe et il ne reste qu'à attendre : attendre la mort. C'est ici que réside la fatalité de l'existence humaine.

Aucune métaphysique n'est liée à la notion de mort qui devient l'expression d'un silence total, de vide, d'apathie et de solitude absolue. Aucune réponse rassurante n'est attendue au bout de la décrépitude de l'individu moderne. L'attente est vaine voire stérile car elle ne débouche que sur la mort. La vie devient une longue agonie soldée à la fin par un silence sidéral qui résonne en écho au silence individuel, au silence du néant.

Au bout du compte il n'y a plus que la solitude, le froid et le silence. Au bout du compte, il n'y a plus que la mort.¹¹³

A d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur, aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi.¹¹⁴

Chez Houellebecq, la question de la mort en Occident est en lien étroit avec 'la mort de Dieu'. Un monde sans spiritualité, dénué de toute divinité, explique justement le déclin de la société. Cette absence de transcendance n'est-elle pas la raison par excellence de l'anéantissement des valeurs ? Ainsi, la souffrance de l'homme est grande. C'est une souffrance languissante. Le dépérissement de son corps est certainement relatif à la ruine des sentiments, à la déliquescence de la spiritualité, à l'absence du sacré. L'homme s'est pris pour Dieu¹¹⁵ et a estimé pouvoir s'auto-suffire du

¹¹² - Ibid. p.25

¹¹³ - Ibid. p.291

¹¹⁴ - Ibid. p.82

¹¹⁵ - Pour cette question, voir le livre de Luc Ferry, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Grasset, Paris, 1997, 192 pages.

seul sens qu'il se donnait, celui de l'humain, avant de fractionner ce même humain et de le réduire au simple corps, au simple désir et la pure satisfaction de ce dernier. C'est dans cette optique que nous sommes en droit de nous poser la question suivante : la foi peut-elle aussi être l'un des piliers majeurs du bonheur de l'homme ? Ou du moins participer à son équilibre mental ?

Houellebecq semble en effet se faire l'écho de la célèbre citation de Nietzsche « Dieu est mort », apparue pour la première fois dans *Gai savoir*, aux aphorismes 108 « Lutttes nouvelles » et 125 « L'insensé », lorsque le philosophe allemand écrit « Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué... ». Si Dieu est mort, plus aucune religion n'est possible, plus aucune élévation des valeurs supérieures ne peut être envisagée. C'est ce qui explique l'installation du nihilisme et la perte du sens. Le désespoir et l'angoisse vont ainsi miner la vie des hommes. Il voudra un moment devenir lui-même Dieu en s'érigeant en maître du monde, en s'adonnant au culte du corps et du plaisir, en ayant recours à des explication rationnelles et matérialistes de la vie. Mais, l'échec, comme le montre Houellebecq, est cuisant.

A partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Et si la société est impossible sans religion, [...] il n'y a plus de société possible non plus. [...] En réalité l'homme a toujours été terrorisé par la mort, il n'a jamais pu envisager sans terreur la perspective de sa propre disparition, ni même de son propre déclin. De tous les biens précieux et nous ne croyons plus aujourd'hui qu'aux biens terrestres. 'Si Christ n'est pas ressuscité', dit saint Paul avec franchise, 'alors notre foi est vaine'. Christ n'est pas ressuscité : il a perdu son combat contre la mort.¹¹⁶

En effet, la fin de cette citation de Houellebecq rappelle curieusement celle-ci tirée de *Crépuscule des idoles* de Nietzsche où il dit :

¹¹⁶ - Ibid. p.258

« En renonçant à la fois chrétienne, on se dépouille du droit à la morale chrétienne, celle-ci ne va pas absolument de soi [...] Le christianisme est un système, une vision des choses totales et où tout se tient. Si l'on en soustrait un concept fondamental, la foi en Dieu, on brise également le tout du même coup, il ne vous reste plus rien qui ait de la nécessité »¹¹⁷

Sans spiritualité, l'être humain, d'après Houellebecq, est promis à une défaite sans appel contre la mort, dans la mesure où sa foi est reléguée aux choses terrestres, elles-mêmes, vouées à la disparition.

Dans *La Possibilité d'une île*, Houellebecq analyse de manière froide et cynique le processus de vieillissement du corps humain – car l'humain est réduit à un simple corps dénué de toute spiritualité – et en arrive à distinguer entre la femelle et le mâle – façon de rappeler la dégénérescence de l'individu et sa réduction à son côté bestial. La femelle, elle, subirait des dégradations physiques relatives à quelques fonctions corporelles, mais aussi esthétiques. Le mâle, quant à lui, souffre de ces mêmes détériorations physiques et surtout celles de ses capacités érectiles qu'ils n'arrivent pas à accepter. L'être humain, obnubilé ainsi par son propre devenir physique et pas ses appétences sexuelles, ne voit d'autres issues à sa déchéance que le suicide.

Le vieillissement de la femelle humaine était en somme la dégradation d'un si grand nombre de caractéristiques, tant esthétiques que fonctionnelles, qu'il est bien difficile de déterminer laquelle était la plus douloureuse, et qu'il est presque impossible, dans la plupart des cas, de donner une cause univoque au choix terminal. « La situation est, semble-t-il, très différente en ce qui concerne le mâle humain. Soumis à des dégradations esthétiques et fonctionnelles autant, voire plus nombreuses que celles qui atteignaient la femelle, il parvenait cependant à les surmonter tant qu'étaient maintenues les capacités érectiles de la verge. Lorsque celles-ci disparaissaient de manière irrémédiable, le suicide intervenait en général dans les deux semaines qui suivent.¹¹⁸

¹¹⁷ - *Incursions d'un inactuel*, paragraphe 5

¹¹⁸ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p.98

La douleur d'exister est le drame le plus tragique que vit l'individu. Voir son corps dépérir n'est pas un défi facile à relever. Houellebecq n'hésite pas à nous peindre un tableau cynique de la valeur de l'être humain. Dès que l'on ne correspond plus aux normes de la société, l'individu est écarté de la compétition :

J'avais beau faire l'élégant, j'étais en train de me recroqueviller comme un vieux singe ; je me sentais amenuisé, amoindri au-delà du possible, mes marmottements et mes murmures étaient déjà ceux d'un vieillard.¹¹⁹

Ainsi, il est difficile de vivre dans une société où sexe rivalise avec jeunesse et séduction. Isabelle, qui travaillait pour la revue '*Lolita*' va être victime de ce qu'on pourrait appeler une discrimination sociale. '*Lolita*' est un magazine qui cible les jeunes filles. Isabelle entre dans la catégorie des 'vieux' et ne correspond donc plus aux normes sociales ; elle choisit alors la démission. La compétition est rude et le complexe du dépérissement physique est insupportable face à des corps resplendissant de jeunesse :

Isabelle s'affaiblissait. Ce n'était bien sûr pas facile, pour une femme déjà touchée dans sa chair, de travailler pour un magazine comme *Lolita* où débarquaient chaque mois de nouvelles pétasses toujours plus jeunes, toujours plus sexy et arrogantes. [...] Elle ne chercha pas d'échappatoire, de faux-fuyant: effectivement il fallait maintenir dans son travail une certaine ambiance de conflit, de compétition narcissique, ce dont elle se sentait de jour en jour plus incapable. Vivre avili, notait Henri de Régner ; vivre usé, surtout - il subsiste sans doute chez certains un noyau non avili, un noyau d'être; mais que pèse ce résidu, face à l'usure générale du corps?¹²⁰

Voilà à quoi l'être humain est réduit : à un corps qui, une fois dépéri, ne sert plus à rien. En effet, nous sommes dans le cadre d'un utilitarisme fallacieux et dont la portée collective est viciée, voire annihilée ; il ne s'agit

¹¹⁹ - Ibid. p.153

¹²⁰ - Ibid. p.56

pas de maximiser un quelconque bien-être communautaire ou même individuel car l'individu est relégué au rang d'objet trivial qui ne peut être valorisé qu'en fonction de sa fonctionnalité, de l'usage qui, une fois rendu impossible, devient le seul critère de l'appréciation de l'être humain :

[...] le temps de la joie était bel est bien terminé pour eux, ils devraient continuer à peiner jusqu'à la fin, dans la douleur et les ennuis de santé croissants, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons à rien et soient définitivement jetés au rebut, comme des vieillards encombrants et inutiles.¹²¹

L'humanité est en danger. En danger, certes, seulement si la société continue à croire aux idées utopiques ou même dystopiques – cela dépend, bien sûr, du point de vue de chacun - du libéralisme. Un libéralisme dont les conséquences ont précipité malheureusement le déclin de l'humanité. Cette déchéance n'a cessé de susciter des interrogations sur la vie et la mort et sur le sens de l'existence humaine. Houellebecq regrette les temps du passé où les valeurs morales et traditionnelles conféraient encore une certaine grandeur à l'existence humaine même s'il est vrai que «vieillir, à aucun moment de l'histoire humaine, [ne] semble avoir été une partie de plaisir ».¹²²

Dans *La Possibilité d'une île*, les personnages, complexés par leur corps, trouvent refuge dans une sorte d'autarcie. Ils tentent d'exprimer leur malaise à travers leur retranchement ou même à travers la mort. Les protagonistes ne sont plus en mesure de vivre en adéquation avec les nouvelles normes sociales ; alors ils sont contraints de les subir.

Avant toute tristesse, avant tout chagrin ou tout manque nettement définissable, il y a autre chose, qui pourrait s'appeler la terreur pure de l'espace. Etait-ce cela, le dernier stade,[...] Et qu'avaient fait les hommes en général ? Je ne sens plus de haine en moi, plus rien à quoi m'accrocher, plus de repère ni

¹²¹ - Ibid. p.83

¹²² - Ibid. p.87

d'indice ; la peur est là, vérité de toutes choses, en tout égale au monde observable. Il n'y a plus de monde réel, de monde senti, de monde humain, je suis sorti du temps, je n'ai plus de passé ni d'avenir, je n'ai plus de tristesse ni de projet, de nostalgie, d'abandon ni d'espérance ; il n'y a plus que la mort.¹²³

Cette solitude ou plutôt cet esseulement existentiel provient d'une angoisse viscérale qui devient inhérente à l'être humain moderne. Ce dernier est insensible à tout ce qui l'entoure, froid face aux grands sentiments qui peuvent l'animer. Il mène une sorte de non-vie. Il devient un quasi-objet, un être inanimé en quelque sorte. Il n'y a plus de passé ni de nostalgie et ne forme plus de projet, il s'inscrit dans un immobilisme, un attentisme réfléchi, quasi thétique, presque posé en théorie de vie, celui de l'accès à la mort comme solution ultime.

Autrement-dit, les personnages sombrent dans la terreur face au monde qui les entoure. Cette espace et ce temps dans lesquels ils vivent semblent les terrifier. La peur du néant les écrase et les obsède. Un néant qui les projette dans l'attente de la mort. Mais, il ne faut pas comprendre qu'il est question ici d'une acceptation sereine de la mort et que la vie des personnages est une longue préparation à la mort comme le stipulent des sagesse antiques, comme il est le cas du bouddhisme où l'on accepte son impermanence et que l'on suit un long cheminement pour se détacher de soi et des choses. Dans ce cas de figure, c'est tout simplement une longue agonie malheureuse se transformant en une sorte d'inanité existentielle et non une récapitulation mûrie dans la paix intérieure. La mort est la grande hantise de l'écrivain et le projet utopique par excellence serait d'envisager une solution susceptible de transcender la finitude de l'être humain. Comment ce dernier pourrait-il accéder à un état qui l'aiderait à outrepasser sa fatale extinction ?

¹²³ - Ibid. p.394

En résumé, nous pouvons rappeler que, dans *Les Particules élémentaires*, Houellebecq exprime l'idée que l'espoir réside en la création d'une nouvelle espèce :

L'humanité devait disparaître ; l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir.¹²⁴

L'enjeu de cette manipulation génétique serait de créer une nouvelle espèce qui saurait se prémunir contre la maladie, la vieillesse et la mort. Cette humanité serait capable donc de s'auto-affranchir des tares qui font sa faiblesse et causent ainsi sa décadence, à savoir, parmi d'autres, son individualisme et sa sexualité débridée.

Dans *La Possibilité d'une île*, nous assistons à une sorte de concrétisation des projets de Djerzinski : le clonage et la manipulation génétique ont changé la nature du vieillissement. Le vieillissement n'est plus causé par la maladie ni par l'usure du temps. Lorsque le clone commence à s'user, le néo-humain choisit lui-même sa mort volontaire nommé 'départ', ne pouvant plus supporter son corps. La mort devient ainsi une étape de transition. Le clone ne souffre pas, car la mort lui est douce. Or, les passions disparaissent aussitôt que le néo-humain entre en contact avec son successeur. Le seul mérite du clonage est que la mort perd de sa signification tragique ; elle est dès lors démythifiée, voire maîtrisée. Les clones arrivent à communiquer sans la base des liens affectifs. Les informations sont transmises alors de manière neutre.

Finalement, on peut dire que si les deux auteurs ambitionnent fortement de vouloir réinventer l'homme, c'est qu'ils ont pour objectif de réenchanter un monde pris dans l'engrenage de la réification des rapports humains, de l'individualisme et de l'utilisation abusive de l'avancée

¹²⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 308

technologique et scientifique. Certes, les dangers qui s'ensuivent menacent dangereusement l'homme et la nature. Dès lors, les conséquences manifestées dans leurs œuvres sont alarmantes. Aldous Huxley et Michel Houellebecq ont tenté d'imaginer un monde futur qui se fonde sur la domination de l'homme par l'homme. Ainsi, l'être humain est réduit au statut d'un animal dans une société qui tourne autour de la barbarie et de la violence.

Chapitre 3

Régression de l'humanité : l'animal humain

Si les conséquences, suite au progrès techno-scientifique, ont marqué le monde moderne par l'individualisme et le capitalisme, il n'en reste pas moins qu'Huxley prévoit également une régression de la nature humaine. Une régression où l'homme serait dominé par l'animal assujéti par la barbarie et la superstition. En effet, la modernité a désormais participé à la disparition des valeurs qui n'a engendré que violence et agressivité entre les individus. Ainsi, chez Houellebecq, le monde est pris dans un système de domination où la société s'organise autour de la loi du plus fort. De ce fait, ne faisons-nous pas appel à une vérité cachée, à une nature obscure, celle de la race humaine foncièrement violente et agressive ?

3-1 - La bestialité dans l'œuvre d'Huxley

Temps futurs, écrit en 1932, raconte l'histoire post-cataclysmique qui se passe en 2108, quelques décennies après la Guerre Atomique qui a ravagé la planète. Ce roman présente une intrigue différente de celles des autres romans de l'auteur. En fait, il y s'agit d'un scénario de film sauvé de la destruction. Il est publié tel quel par William Tallis qui nous en explique la cause dans un long prologue. Nous pouvons émettre, par ailleurs, l'idée qu'Huxley s'était inspiré de son voyage à Hollywood lorsqu'il cherchait à travailler pour les grands studios de cinéma, la même année où il écrit l'œuvre.

L'intrigue du roman est tirée d'une expédition néo-zélandaise qui part à la redécouverte de l'Amérique et qui débarque en Californie. Or, un savant va être confronté à une humanité hors du commun, née des conséquences

des guerres nucléaires. Un nouveau culte apparaît « Bérial¹²⁵ » qui a remplacé le christianisme car, pour les Californiens d'après la Bombe, c'est le Diable qui l'a emporté sur 'l'Autre', comme ils disent eux-mêmes. Les prêtres de ce culte sont castrés et participent aux cérémonies d'euthanasie des bébés qui sont nés malformés. De plus, les accouplements en dehors de la période du rut sont interdits, car les hommes et les femmes ne s'unissent plus que quelques semaines par an. Dès lors les hommes qui ne respectent pas cette loi sont appelés les 'Chauds' et sont bannis ou tués.

Dans ce roman d'Aldous Huxley, les obsessions sexuelles expriment conjointement une fascination et une répulsion pour le sexe. La régression de l'homme au stade d'animal est clairement illustrée dans l'œuvre à travers la description des personnages qui leur confère des caractéristiques simiesques. On pourrait dire qu'Huxley tire la sonnette d'alarme contre les progrès technologiques qui menacent notre monde. Dans son récit, l'auteur ne se montrera pas souple quant à son inquiétude grandissante pour la société et son environnement. Il exprime son profond pessimisme vis-à-vis du nucléaire qui commençait à cette époque à se répandre en Occident. De plus, il est à noter que les bombardements atomiques sur Hiroshima et Nagasaki datent de 1945 et que la première bombe nucléaire soviétique explose en 1949, qui fut l'année de parution de *Temps futurs*. A travers le scénario, l'auteur se permet de laisser entrevoir sa révolte contre le manque de respect de la nature qui met alors en péril le devenir de l'humanité, sa survie et son environnement.

Dans son roman, l'auteur imagine un monde en pleine mutation où vit une nouvelle espèce animale. Le plus provocant dans l'histoire, c'est le rôle réservé à la femme dans son processus reproducteur, notamment en ce qui

¹²⁵ - Il est représenté sous la forme d'un ange dans un chariot de feu. Il est précisé qu'il s'exprime avec une voix agréable. Bien que d'apparence séduisante et d'un maintien plein de dignité, Bérial serait l'esprit le plus dissolu, crapuleux et épris du vice que l'enfer ait jamais connu. Source : <https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9rial>

concerne son instinct maternel. La transformation d'une femme en mère est considérée comme une véritable métamorphose exprimant son appartenance à une espèce inféodée aux besoins de la simple reproduction biologique. La femme enceinte prend l'image d'un animal, et comme l'appelle Huxley, celle d'une pauvre 'vivipare'. La gestation naturelle est le fait « d'être englobé dans un corps de femme avant de naître, relèguerait l'humanité au rang de l'animalité. »¹²⁶

La civilisation ne rime plus, désormais, avec ces méthodes de reproductions naturelles. Ainsi, elle relèverait des méthodes archaïques ne pouvant plus être acceptées dans le nouveau monde.

La viviparité, terme scientifique utilisé à dessein par Huxley pour signifier l'horrible obligation animale d'en passer par un ventre féminin pour naître, y est perçue comme une infâme chose du passé, ne subsistant plus qu'à l'état de survivance honteuse dans quelques réserves de sauvages.¹²⁷

L'objectif serait donc d'amener la population féminine à la stérilité pour ainsi aboutir à une égalité à tous les niveaux. D'ailleurs, le concept de fertilité est devenu obscène. Les liens familiaux, le concept de mère doivent alors disparaître puisque cela tend à freiner l'évolution et le progrès :

La Femme est le vase de l'esprit d'impiété, la source de toute difformité, l'ennemie de la race, ...¹²⁸

La sexualité, dans l'univers dépeint par Huxley, est conçue d'un point de vue où elle devrait être séparée de la reproduction. Les hommes devraient en jouir pleinement sans complexe. L'érotisme est une partie de l'existence de l'homme alors que la reproduction naturelle le rabaisse au niveau de l'animalité.

¹²⁶ - [http:// data.constantvzw.org/s-a-s/08_moisseeff.pdf](http://data.constantvzw.org/s-a-s/08_moisseeff.pdf)

¹²⁷ - Ibid.

¹²⁸ - HUXLEY, Aldous, *Temps futurs*, Pocket, Paris, 1998, p.62

Dès lors, dans le monde de *Temps futurs*, toute reproduction hors la période décidée par le Chef est interdite et même punie :

On vous permet d'en avoir jusqu'à trois paires. Et sept doigts aux pieds et aux mains. Tout ce qui dépasse ces chiffres-là est liquidé lors de la Purification. Mon amie Polly – elle a eu un bébé, cette saison. Son premier. Et il en a quatre paires, et pas de pouces. Il n'a pas l'ombre d'une chance. En fait, il a déjà été condamné. Elle a eu la tête rasée.¹²⁹

Cette « Purification » dont parle l'auteur pourrait être assimilée à une sorte d'Eugénisme qui tente d'améliorer la race humaine en en modifiant le patrimoine génétique ; ce qui est bien sûr à l'opposé de la dignité humaine. L'humanité subit les affres d'une sélection qui n'est plus naturelle mais qui répond à des normes imposées par une oligarchie, issue apparemment du Prolétariat, qui n'est autre que l'Etat qui décide, sur le mode de l'exclusion, du devenir des individus. Nous sommes alors face à un système despotique voire tyrannique. Tous les habitants sont soumis aux ordres de l'Etat. Ainsi, tout lui revient sans aucune contestation.

Nous sommes tous égaux devant la loi. Et la loi dit que tout appartient au Prolétariat, - en d'autres termes, tout revient à l'Etat.¹³⁰

C'est une manière de porter un regard satirique sur les réformes sociales utopiques qu'Huxley reprend inlassablement dans ses œuvres et notamment dans *Le Meilleur des mondes*, comme déjà évoqué. Tous les habitants sont soumis à un clergé cruel qui sert 'Bélial'. Selon ce dernier, les naissances sont tellement difformes qu'il s'ensuit l'obligation d'égorger les bébés les plus infirmes. Par ailleurs, ce même ordre impose la condamnation de toute relation sexuelle en collant des 'NON' sur les seins et les fesses des

¹²⁹ - Ibid. p.71

¹³⁰ - Ibid. p.57

femmes. Cependant, une très courte période annuelle est réservée à la reproduction.

C'est effectivement un récit d'anticipation qui reflète des pratiques qui tendent à la reproductivité qu'il faut séparer des pratiques érotiques. Force est de constater qu'aujourd'hui les moyens contraceptifs qui visent à prévenir la grossesse sont très courants. Il ne faut pas nier que Huxley avait vu juste, sur certains points. La reproduction par voie bio-scientifique par exemple lorsqu'on parle des naissances 'in-vitro'.

Huxley prévoit déjà en 1932, dans *Le Meilleur des mondes*, que les humains ne soient plus enfantés à l'intérieur d'un corps de femme mais dans un environnement asexué. Ainsi, puisque le monde utopique prône l'égalité, cette phase de la reproduction sexuée réservée naturellement seules aux femmes devient intolérable dans la perspective d'une idéologie se fondant sur l'égalité. Donc, il envisage des naissances totalement artificielles où des bébés viennent au monde dans des éprouvettes. A moins que 'les vivipares' que sont les femmes ne soient rejetées dans des réserves, tel est le cas dans *Le Meilleur des mondes* où alors elles sont tenues pour esclaves pour une reproduction contrôlée comme dans *Temps futurs*.

Par ailleurs, comment expliquer l'obscurantisme dans lequel vivent les personnages de *Temps futurs* ? Dans un monde apocalyptique comme celui-ci, le totalitarisme ne serait-il pas l'apanage de la superstition, d'une religion barbare, faisant référence à des temps primitifs et à des croyances relevant plutôt de la sorcellerie et des pratiques occultes comme il est le cas dans ce passage ?

Oui, en effet, la prétendue monstruosité des nouveau-nés est la métaphore des abominations morales et des infamies commises au nom d'une pseudo-religion, ou même d'une démonologie qui ne peut-être qu'une

hérésie et donc considérée comme une régression, une dégénérescence de la race humaine, et ce sur tous les plans. C'est bien cette dernière qui animalise l'homme et le réduit à moins qu'une bête de somme, marquée au fer rouge – « les crânes rasés » sont le signe d'une réelle assimilation de l'être humain à un animal et un animal avili et sacrifié sur l'autel de l'horreur et de la barbarie. Le terme purification exprime ici toute sa charge horrifique, rappelant ainsi toutes les horreurs de l'Histoire humaine : eugénisme, massacres ethniques, génocides...

Chaque mère de monstre a été enregistrée. Les crânes ont été rasés et les flagellations préliminaires administrées. A présent toutes les coupables ont été transportées [...] et s'il plait à Bélial, les cérémonies commenceront à l'heure fixée. D'ici que le soleil se lève demain, la purification du pays devrait être achevée.¹³¹

L'acharnement à vouloir détenir coûte que coûte le pouvoir et faire croire aux gens à une utopie fondée sur les concepts de liberté et d'égalité tend malencontreusement vers l'instauration d'une société superstitieuse. En effet, cette bestialité collective est représentée, d'après l'auteur, dans une sorte de ritualisation de l'imbécilité et de l'abêtissement, qui n'est autre que la religion. Mais, l'auteur tient à nuancer tout de même son jugement sur la religion car il ne vilipende guère son apport spirituel mais son côté liturgique qui n'est autre que la consécration suprême de l'effervescence bestiale. La religion devient une sorte de « [...] foi sans fondement, la surexcitation infrahumaine, l'imbécilité collective qui sont les produits de la religion rituelle. »¹³² Ainsi, pouvons-nous dire que la religion participe de cette hystérie bestiale de l'humanité.

Ce qui constitue la trame de fond de ces récits, et quelle que soit la volonté ou la raison humaine derrière le projet utopique d'envisager un

¹³¹ - Ibid. p.85

¹³² - Ibid. p. 33

monde meilleur et un Etat d'une organisation parfaite, ne pourrait donner lieu à une société parfaite. Cette ambition utopique démesurée, cette volonté de vouloir créer l'ordre dans le monde ne peut être que la cause de la cruauté du monde. Le dessein utopique ne tient pas ses promesses et donne lieu à des résultats contraires à ceux escomptés:

Le rêve de l'Ordre engendre la tyrannie, le rêve de la Beauté,
monstres et violence¹³³.

Nous tenons à relever que le terme « rêve » utilisé par l'auteur montre bien sa propre réticence quant à l'efficacité même de ce « projet ». Il faudrait signaler que même si l'on parle parfois de rêve utopique, c'est plutôt la notion de « programme » qui est signifiée. Mais, dans ce cas de figure, le rêve insiste surtout sur la déroute du projet, sur sa déliquescence et non sur sa réalisabilité. Ce qui va à l'encontre de l'une des grandes caractéristiques de l'utopie que relève Karl Mannheim, à savoir sa réalisabilité.

Certes, puisque la science a contribué à l'abolition des émotions, des sentiments, des valeurs et de la culture, nous voyons ainsi naître une société superstitieuse sous le contrôle d'un Etat tyrannique. Cette dictature est le fruit d'une pulsion animalière, devenue incontrôlable et qui tend vers la fondation d'un système social où la compétition entre les individus devient difficilement gérable et débouche, désormais, sur la bestialité, les relations conflictuelles et l'agressivité.

En effet, Huxley exprime sa grande inquiétude quant au devenir de la société de demain, inquiétude qui se mue en angoisse existentielle. Il tente de mettre en garde contre les conséquences des rêves utopiques démesurés. Houellebecq, quant à lui, ne nie pas ce fait et s'engage, avec beaucoup de délicatesse, à décrire les dérives de la société moderne occidentale. Ce dernier établit également un rapprochement entre l'homme et l'animal.

¹³³ - HUXLEY, Aldous, *Temps futurs*, Pocket, Paris, 1998, p.12-13.

3-2 - Violence et agressivité chez les personnages de Michel Houellebecq

A l'instar de Huxley, Houellebecq s'inscrit lui aussi dans cette description de l'animalité du genre humain et à sa propension à adopter quasiment les mêmes comportements bestiaux que ceux de la meute.

Houellebecq, dans *Les Particules élémentaires* et *La Possibilité d'une île*, reflète une société qui repose sur une critique du système libéral jonglant entre libéralisme économique et libéralisme sexuel. Et c'est dans cette optique, que l'auteur, par la voix de ses protagonistes, émet l'idée que la société s'organise à présent comme celle des animaux.

En effet, l'auteur analyse les points de ressemblance entre les deux sociétés. La communauté humaine se fonde elle aussi sur la domination de l'homme par l'homme, par le biais de la loi du plus fort et une hiérarchie primaire basée elle-aussi sur des rapports de force :

... sociétés animales (*qui*) fonctionnent pratiquement toutes sur un système de dominance lié à la force relative de leurs membres. Ce système se caractérise par une hiérarchie stricte : le mâle le plus fort du groupe est appelé l'animal alpha ; celui-ci est suivi du second en force, l'animal bêta, et ainsi de suite jusqu'à l'animal le moins élevé dans la hiérarchie, appelé animal oméga. Les positions hiérarchiques sont généralement déterminées par des rituels de combats ; les animaux de rang bas tentent d'améliorer leur statut en provoquant les animaux de rang plus élevé, sachant qu'en cas de victoire ils amélioreront leur position. Un rang élevé s'accompagne de certains privilèges : se nourrir en premier, copuler avec les femelles du groupe. Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de soumission (accroupissement, présentation de l'anus).¹³⁴

¹³⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p.45

Nous assistons en fait à une réelle animalisation de l'homme ; ce dernier est comparé, dans ses activités sociales, à la distribution des rôles prévalant au sein de la meute. Seul le critère de la force est retenu dans ce classement. Cette concurrence obsessionnelle dans le marché économique, cette compétition sexuelle et cet acharnement pour la détention du pouvoir ont mené les hommes à se comporter comme des animaux, à harceler les plus faibles instaurant 'la loi du plus fort'. Que le distingue-t-il donc de l'animal ? Rappelant ainsi le fameux adage de La Fontaine « la raison de plus fort est toujours la meilleure », Houellebecq reprend à son tour ce rapprochement entre l'homme et l'animal quant à leur appréhension du rapport avec l'autre et considère l'homme en tant qu'« animal hiérarchique, comme animal bâtisseur de hiérarchies. »¹³⁵

Le personnage de Bruno est emblématique, à cet égard, des victimes humaines sujettes à la dictature et à la toute puissance du plus fort. L'oppression du plus faible est encore plus exacerbée dans les sociétés humaines primitives que dans les communautés de primates, tels que les chimpanzés, assure le narrateur des *Particules élémentaires* (p.46). D'ailleurs, ce sont les maillons les plus faibles de la société humaine qui sont en proie à des agissements agressifs voire destructeurs. Houellebecq, en éternel provocateur, ira jusqu'à identifier les lois morales à une simple conceptualisation du sentiment de pitié résultant de l'identification à autrui dans ses souffrances.

Cette tendance atteint son comble chez les sociétés humaines primitives, et dans les sociétés développées chez l'enfant et l'adolescent jeune. Plus tard apparaît la pitié, ou identification aux souffrances d'autrui ; cette pitié est rapidement systématisées sous forme de loi morale.¹³⁶

¹³⁵ - Ibid. p.193

¹³⁶ - Ibid. p. 46

En fait, il ne s'agit pas d'une conscientisation éthique qui prévaut chez l'être humain et qui serait à l'origine de son comportement, mais une simple passion, échappant encore à la rationalisation, à savoir la pitié. L'individu n'adopte pas une conduite morale suite à une logique rationnelle, car il est tout simplement mu par un sentiment de mansuétude issu de ses propres agissements à l'encontre d'autrui. Les jeunes de son âge, qui, étaient adaptés aux conditions des normes sociales, n'hésitaient pas à faire preuve d'agressivité tant verbale que physique :

Il (Bruno) remarqua d'ailleurs que Pelé, Wilmart, même Brasseur s'abstenaient de frapper ou d'humilier les petits dès qu'une fille était dans les parages.¹³⁷

Cette référence à l'instinct animal s'explique par le fait que la société semble ainsi être un système voué à promouvoir la domination des plus forts ou des plus adaptés sur les faibles ou les moins adaptés. Le mal existe ; il est omniprésent dans ce monde civilisé mais qui, pour Houellebecq, ne semble pas être loin de la bestialité non seulement au niveau de la domination hiérarchique mais aussi par la manière violente et brutale par laquelle elle s'impose.

L'on constate que la violence est présente chez l'individu depuis son adolescence, se disputant ainsi la gloire et la domination sur tous les plans :

Au début de l'adolescence, en particulier, leur sauvagerie atteint des proportions inouïes. Il ne nourrissait aucune illusion sur le comportement de l'être humain lorsqu'il n'est plus soumis au contrôle de la loi.¹³⁸

Force est d'affirmer que dans une société brutale, où évolue la jeunesse, l'instinct de violence grandira systématiquement chez les jeunes et fera naître une génération dominée par la pulsion de l'agressivité pour

¹³⁷ - Ibid. p.52

¹³⁸ - Ibid. p. 44

atteindre ses objectifs. Nous ne sommes pas dans le cadre d'une société au sein de laquelle s'est réalisée l'utopie de la liberté comme source de bonheur. L'utopie d'une libéralisation des rapports économiques pour atteindre un maximum de confort matériel, d'une liberté totale et licencieuse de la sexualité pour assouvir les désirs les plus profonds, finit par échouer et débouche sur un blasement général, une satiété qui va créer le besoin d'autres désirs et d'autres modes de satisfaction.

La destruction progressive des valeurs morales au cours des années soixante, soixante-dix, quatre-vingt puis quatre-vingt-dix était un processus logique et inéluctable. Après avoir épuisé les jouissances sexuelles, il était normal que les individus libérés des contraintes morales et ordinaires se tournent vers les jouissances plus larges de la cruauté...¹³⁹

Les hommes sont incapables de restituer une société où les valeurs de compassion, de solidarité, d'amour et de passion s'imposeraient. Aujourd'hui, nous sommes dans un monde où le meurtre, la violence, la torture deviennent les armes ultimes afin d'arriver à ses fins. Pire encore, la violence devient un mode de satisfaction personnelle et collective. Dans *La Possibilité d'une île*, en évoquant l'ancienne race, un des clones commente l'ancienne civilisation :

L'humanité, comme toutes les espèces sociales, s'était bâtie sur la prohibition du meurtre à l'intérieur du groupe, et plus généralement sur la limitation du niveau de violence acceptable dans la résolution des conflits interindividuels ; la civilisation, même, n'avait pas d'autre contenu véritable.¹⁴⁰

En effet, il s'agit d'un rappel de la vérité de la race humaine foncièrement violente. L'auteur réduit ainsi toute l'œuvre civilisationnelle au fait de se prémunir contre les instincts destructeurs de l'homme, de canaliser son agressivité vers des modes de résolution acceptables.

¹³⁹ - Ibid. p 211

¹⁴⁰ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Ed. Fayard, Paris, 2005, p. 274

On est tenté de dire ici que l'auteur reprend en quelque sorte la thèse de Hobbes qui estime que l'homme ne devient un être social que par accident et non par nature. La violence ou la peur de ses effets sont les vrais catalyseurs de la vie en société. En effet, cette citation et les deux précédentes rappelant par bien des accents la description de l'état de nature, mis en avant par le philosophe anglais « *Bellum Omnium contra omnes* »¹⁴¹ et « *Homo homini lupus* »¹⁴². Ainsi, comme semble le dire l'auteur, la civilisation n'est que le produit de l'instinct de conservation afin de dépasser la puissance anarchique de la horde primitive.

Houellebecq relève la bestialité de l'être humain et sa propension naturelle au conflit et au meurtre. Il ira même jusqu'à comparer les moindres mimiques des personnages en fureur à celles d'un animal. Tout est relatif à la bestialité ; ce qui signifie pour l'auteur que tout humain dépourvu de compassion et d'amour est telle une bête repoussante :

Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni à aucun autre sentiment humain. Son visage était plein d'une terreur animale et abjecte.¹⁴³

Il est question chez l'auteur d'une réelle animalisation de l'être humain, d'une assimilation claire à l'animal, présenté ici comme incapable d'éprouver des sentiments humains. Il ne s'agit pas de l'animal en tant qu'espèce mais en tant que représentation d'un vrai avilissement du genre humain. C'est plus la bestialité de l'être humain qui est décriée, son infamie morale que la nature intrinsèque de l'animal.

Selon l'auteur, ce sont des mécanismes primitifs et bestiaux qu'utilise l'espèce humaine qui sont à l'origine de la conduite du genre humain.

¹⁴¹ - *Guerre de tous contre tous*

¹⁴² - *L'homme est un loup pour l'homme*

¹⁴³ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 93

C'est par l'effet d'une ancienne appartenance animale que les gens ont tant de conversations au sujet de la météorologie et du climat, par l'effet d'un souvenir primitif, inscrit dans les organes des sens, et relié aux conditions de survie à l'époque préhistorique.¹⁴⁴

Le clone, incarnation d'une nouvelle humanité, continue toujours de brosser un portrait peu luisant de l'humanité ancienne – entendons par là l'humanité actuelle, par rapport au clone, celle-ci est stigmatisée : sa sauvagerie n'a d'autre égale que sa bêtise, avec une mise en exergue des pires atrocités dont sont capables les hommes, en général.

Le monde actuel est un monde sans pitié, un monde dans lequel l'homme est complètement dépourvu de tout bon sentiment et totalement en proie à la cruauté:

C'était un monde sauvage, peuplé de gens cruels et stupides, dont la stupidité, par un mélange particulier et répugnant, exacerbait encore la cruauté ; c'était un monde où l'on ne rencontrait ni solidarité, ni pitié - les rixes, les viols, les actes de torture y étaient monnaie courante, c'était en fait un monde presque aussi dur que celui des prisons, à ceci près que la surveillance y était inexistante, et le danger constant.¹⁴⁵

Les protagonistes font désormais face à un monde sans pitié, un monde cruel où les individus s'animent comme des animaux sauvages. D'un côté, il y a la domination, le pouvoir, la gloire qui priment sur toute valeur par un excès de violence, et d'un autre, la domination sexuelle dont la beauté et la jeunesse sont les seules conditions afin de satisfaire ses instincts. Tout ceci s'accompagne encore une fois par des actes de mépris envers les personnes âgées, des actes de violence exercés sur les plus faibles.

¹⁴⁴ - Ibid. p.385

¹⁴⁵ - Ibid. p. 191

Houellebecq soutient que le libéralisme sexuel et économique débouche incontestablement sur la violence. Cette dernière est congénitale à l'humanité et s'étend de l'individu à la cohorte barbare qu'est la société.

Il suffisait de quelques éléments violents et cruels pour entraîner les autres à la férocité.¹⁴⁶

Cette même agressivité dont est victime l'individu, dont souffre la société en entier, se propage pour atteindre, de manière grotesque, gratuite et insensée, le maillon le plus faible, l'animal lui-même, innocent de surcroît.

Je me suis baissé, j'ai ramassé une grosse pierre. Le crâne du chat a éclaté, un peu de cervelles a giclé autour. J'ai recouvert le cadavre de pierres, puis je suis rentré dans la maison ; personne n'était encore réveillé.¹⁴⁷

Dans un article publié le 18 septembre 2010 et intitulé *La société selon Houellebecq, approche socio-économique du désarroi*¹⁴⁸, Gérard Bloufiche soumet l'idée qu'à la suite du désir narcissique, l'individualisme et l'égoïsme sont seuls responsables de la création d'une société cruelle et conclut par une citation tirée de *Plateforme* de Michel Houellebecq :

C'est plus simple qu'on ne pourrait le croire... (...) Il y a la sexualité des gens qui s'aiment, et la sexualité des gens qui ne s'aiment pas. Quand il n'y a plus de possibilité d'identification à l'autre, la seule modalité qui demeure c'est la souffrance – et la cruauté.¹⁴⁹

Houellebecq a su explorer avec délicatesse une société se trouvant au bord du gouffre de la dépression. L'écrivain peint une société définitivement sans espoir. La chute de l'Occident amène l'auteur à porter un regard critique sur un monde en pleine déperdition, en pleine détresse.

¹⁴⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p. 44

¹⁴⁷ - Ibid. p.70

¹⁴⁸ - Gérard Bloufiche, « La société selon Houellebecq, approche socio-économique du désarroi », in *Reconquête 2012*, <http://reconquete2012.over-blog.com/article-la-societe-selon-houellebecq-approche-socio-economique-du-desarroi-1-57271188.html> (consulté le 28 Février 2015 à 19h)

¹⁴⁹ - Ibid.

Pour conclure, on peut affirmer que l'œuvre de Michel Houellebecq éprouve une violente antipathie pour le libéralisme sexuel et économique qui pousse l'individualisme jusqu'à la violence. Le libéralisme sexuel a substitué le sexe à l'amour dans une société où la compétition est rude, à ce niveau-là.

D'autre part, la vie moderne est devenue insupportable et Houellebecq éprouve une souffrance existentielle dans ce monde où la hantise de la vieillesse et de la mort prévalent.

Dans ses œuvres, Houellebecq rêve d'une société idéale où les liens sociaux sont rétablis et où l'homme est heureux. Pour ce faire, l'écrivain fait appel à la science afin de réaliser cet objectif utopique par le clonage et la manipulation génétique. La science-fiction devient donc le seul moyen susceptible de reconstruire, au niveau de l'imaginaire, une nouvelle humanité. Ainsi, Houellebecq tente de créer une société où l'individualisme et le libéralisme sont abolis.

La posture scientifique que l'on retrouve dans les romans de Huxley et Houellebecq se traduit par la tentative de résoudre un problème à partir d'une description d'un monde insatisfaisant. L'enjeu est ainsi d'imaginer une solution plus réaliste avec un maximum de scientificité. Dès lors, la mutation physique accomplie par la science entraîne à sa suite l'individuation, la haine, la vanité et le désir. Or, le désir est source de souffrance ; alors les utopistes envisagent d'éteindre le désir et les souffrances qui nécessitent la réalisation d'une satisfaction immédiate et sans contraintes.

PARTIE II
L'utopie et le progrès techno-scientifique

Réaliser le bonheur promis par l'univers utopique en se nourrissant du progrès de la science a toujours fait partie des préoccupations d'Aldous Huxley et de Michel Houellebecq. Ces auteurs recourent alors, dans leurs récits de science-fiction, à toutes les possibilités qu'offre le progrès technoscientifique. En effet, ils tentent de pousser leur imagination au-delà du possible. Or, il n'en reste pas moins qu'Huxley et son rapport à la science-fiction est très étroit car il se lance alors au cœur de la science et n'hésite pas à dépasser toutes les limites qu'elle peut lui offrir, voire entrevoir les possibilités les plus insensées et les plus saugrenues qu'elle peut mettre à sa disposition. Houellebecq, quant à lui, fait un peu plus preuve de réalisme. Dans ces récits de science-fiction, les aspects de l'avancée scientifique sont certes très présents quoiqu'ils restent assez proches des possibilités de réalisation, tenues pour raisonnablement à la portée des scientifiques.

Dans ce sens, les deux auteurs vont recourir au progrès scientifique, en manipulant la génétique humaine et l'informatique, afin de réagir aux problèmes de leur temps, de tenter d'influer sur la vie humaine et de proposer des solutions bien qu'elles paraissent parfois fantaisistes et même excentriques.

Chapitre 1 :
Houellebecq, dans la continuité d'Huxley

Si Houellebecq s'inscrit dans la continuité d'Huxley, c'est qu'ils ont tous deux la même visée, celle de réaliser le bonheur promis par l'utopie et sa quête effrénée de perfection. Or, les nouvelles technologies sont-elles toujours au service de l'utopie ? Si dans la partie précédente, nous faisons part du regard satirique qu'Huxley porte sur les réformes sociales utopiques, dans la seconde partie, nous nous intéresserons à l'apport de la science dans les récits contre-utopiques et à sa contribution à la réalisation du bien-être humain. Est-elle réellement porteuse de stabilité et de bonheur ? Que dénoncent réellement les récits de science-fiction qui deviennent les supports génériques de l'utopie ? La science va-t-elle réussir à aboutir à une utopie et réaliser le bonheur ou alors ressusciter le malheur et sombrer ainsi dans l'univers de la contre-utopie ? Huxley et Houellebecq tentent, dans leurs récits de science-fiction, de montrer les apports des nouvelles technologies à l'utopie.

1-1 : Huxley au cœur de la science-fiction

Il est vrai que la science et la technologie sont la base de l'Utopie et également le fondement même de la science-fiction. Si dans l'Utopie, la science procure le confort à l'homme, celle-ci, dépassant toutefois ses limites, risque de balancer dans la contre-utopie. Ainsi, dans *L'Utopie ou les fictions subversives* Anne Staquet déclare que :

Dans beaucoup d'utopies classiques, c'est en effet la science et son étude qui permettront à la société de vivre bien, et cela s'entend aussi bien en ce qui concerne le confort matériel que le développement de l'esprit.¹⁵⁰

En effet, il faudrait d'abord préciser que le rôle de la science dans les utopies est celui d'assurer le confort tant matériel que moral chez les individus. La vie est ainsi facilitée par les innovations techno-scientifiques les plus extraordinaires qui sont censées permettre à l'être humain d'accéder à une vie nettement meilleure que celle de la réalité dans laquelle il vit et même parvenir à un état de perfection que prône toute utopie qui se respecte.

Par ailleurs, les auteurs ont commencé à traiter de l'utopie lorsque la raison est devenue le seul moteur de la réflexion humaine et que la science et la technologie ont assez évolué¹⁵¹ pour pouvoir se targuer de pouvoir jouer un quelconque rôle dans l'univers humain. Ainsi, le rôle attribué à l'utopie est donc de révéler une époque en mettant en exergue les inquiétudes que la science est susceptible de générer. Elle commence par proposer alors, dans un premier temps, des mondes parfaits où l'être humain vivrait en parfaite harmonie et dans le bonheur total. Rappelons d'ailleurs, à ce propos, que la contre-utopie vient prévenir des dangers des mondes totalitaires envisagés par ces mêmes utopistes et générés par une utilisation abusive de cette même science.

Quoique cachée sous son aspect esthétique futuriste, la science-fiction permet aux auteurs contre-utopistes de réfléchir aux problèmes de leur temps en tentant de les résoudre dans un avenir lointain. Elle entretient donc des

¹⁵⁰ - STAQUET, Anne, *L'Utopie ou les fictions subversives*, Edition du Grand Midi, Zurich, Québec, 2002, p. 17

¹⁵¹ - L'utopie, en tant que genre littéraire, est née au ^{VXI}^{ème} siècle avec la publication d'*Utopia* de Thomas More. Nous pourrions dire que la naissance de l'utopie est strictement liée à la modernité qui pointe dès le Moyen-âge et qui commence à se conforter durant la Renaissance. La confiance en les pouvoirs propres à l'homme, la sécularisation de l'univers, l'évacuation de tout ce qui est extra-humain, la foi en la rationalité vont insuffler à l'homme l'idée qu'il est capable d'améliorer sa vie par ses efforts propres. D'où cette espérance qui s'installe chez l'homme de la Renaissance, encouragé en cela par sa confiance en la raison et en sa corollaire la science. Et cela se confirmera dans toutes les utopies qui vont suivre, surtout durant les 17^{ème} et 18^{ème} siècles.

liens très étroits avec le réel. Ainsi, Aldous Huxley, dans ses récits de science-fiction, notamment, *Le Meilleur des mondes* et *Temps futurs*, tente d'exposer les dangers que peut courir le monde actuel en imaginant toutes les possibilités envisagées par l'avancée techno-scientifique. Et comme le déclare Thomas Michaud dans son ouvrage *Télécommunication et science-fiction* :

On dit de la science-fiction qu'elle est l'expression multiple de ce rêve de l'homme qui peut tout.¹⁵²

En effet, tout est permis dans la science et dans la science-fiction qui la devance, l'annonce et prédit, en quelque sorte, ses avancées spectaculaires. L'auteur peut ainsi aller au-delà de la réalité. Il est en droit de tenter toutes les possibilités que la science pourrait offrir, faisant preuve, de cette manière, d'une grande innovation et d'une grande capacité de créativité. Une innovation qui invite le lecteur à d'importantes réflexions sur l'homme et son environnement. Il faut dire que pendant son voyage en Amérique, Huxley fut témoin d'une avancée accélérée des sciences et de la technologie. L'auteur craint alors la montée en puissance d'un système de consommation massive qui va s'installer dans la vie humaine au détriment des valeurs humaines. Des valeurs que l'individu avait puisées de la littérature et de l'art mais qui seraient vite ravagées par le seul diktat de l'informatique et des sciences.

Ainsi, dans le dessein de prévenir des risques que courent le monde, Huxley nous fait vivre, à travers ses récits, une atmosphère délirante et effrayante d'un univers complètement anesthésié par la science-fiction. Certes, comme le signale Thomas Michaud, la science-fiction :

¹⁵² - MICHAUD, Thomas, *Télécommunication et science-fiction*, Edition Marsisme.com, Paris, 2008, p.4

[...] repousse et fascine à la fois. Elle véhicule des représentations angoissantes, ainsi que des fantasmes que les humains souhaitent réaliser.¹⁵³

En effet, certains lecteurs ont toujours eu tendance à concevoir les récits de science-fiction comme des récits exposant des scènes, effrayantes, angoissantes et même terrifiantes. Il est vrai que ces récits décrivent des mondes totalitaires et tyranniques où des individus sont privés de liberté, manipulés ainsi par un Etat monde. Or, il n'en reste pas moins que les récits de science-fiction restent des récits qui portent une visée critique des récits utopistes et leur volonté de réaliser le bonheur collectif à tout prix. Derrière les angoisses mises en exergue par les œuvres de la science-fiction se profile une vraie analyse des dérapages possibles et réalisables de l'univers utopique, fondé sur le vœu rocambolesque et extravagant de perfection et sur un usage néfaste voire sinistre des avancées scientifiques. Certes, la science-fiction a pour rôle principal d'éclairer la réalité présente et de se poser les bonnes questions quant au futur possible ou encore probable.

D'ailleurs, dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, l'imagination est poussée à son excès. Dans sa contre-utopie, l'auteur critique, au premier abord, un aspect de l'avancée scientifique : la génétique, appliquée à l'être humain. Il s'agit des bébés éprouvette, nés sous conditionnement dans une usine. Les embryons sont manipulés de sorte à appartenir à une certaine caste sociale. Ce qui horrifie, c'est le fait qu'ils soient conçus dans une usine et sont dès lors considérés comme de simples marchandises. Les humaines deviennent le produit d'une horrible industrie, à l'instar de tous les objets préfabriqués dans une manufacture et par le biais de machines et de dispositifs mécaniques:

Sur un transporteur à mouvement très lent, un porte-tubes plein de tubes à essais pénètre dans une grande caisse métallique,

¹⁵³ - Ibid. p.5

un autre en sortait. Il y avait un léger ronflement de machines.¹⁵⁴

L'environnement dans lequel se fabriquent les ovules évoque effectivement une ambiance d'usine. L'être humain est donc mécanisé. La critique est évidente, Huxley condamne les naissances artificielles et acquiesce plutôt les naissances par voies naturelles. Nous constatons dès lors combien l'avancée scientifique menace la nature de l'homme. Si l'utilisation de la science n'est toutefois pas maîtrisée, elle peut se retourner contre l'homme – créateur de cette science – et participer ainsi à sa déshumanisation. Enfin, la génétique est présentée de manière à horrifier le lecteur par sa manière de concevoir les bébés éprouvettes.

On peut dire que, même si dans *Le Meilleur des mondes* la science semble offrir un certain confort et un certain bonheur aux individus, l'égalité qui y est bien préservée laisse toutefois entrevoir un aspect douteux puisqu'elle est gagnée au détriment de la liberté. La classe sociale des individus est choisie par l'Administrateur de l'Etat monde. Tout le monde est alors contraint, en quelque sorte, d'être satisfait de la caste à laquelle il appartient. L'individu est réalisé sur commande, en fonction des besoins holistes de la communauté régnante :

En outre nous prédestinons et conditionnons. Nous décantons nos bébés sous forme d'êtres vivants socialisés, sous forme d'Alphas ou d'Epsilon [...] ¹⁵⁵

Les propos de l'Administrateur montrent bien que la prétendue égalité des habitants repose sur la négation de leur propre liberté. Le développement scientifique, encore une fois, semble intervenir pour instaurer une certaine égalité par le biais de la génétique et de la manipulation des embryons. Mais, s'agit-il vraiment d'égalité, ou plutôt d'uniformisation quasi mécanique,

¹⁵⁴ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2011, p.29

¹⁵⁵ - Ibid. p.37

d'interchangeabilité quasi numérique ? L'individu devient l'élément d'un système qui le dépasse, dans lequel il est obligé de s'insérer et de perdre ainsi toute caractérisation qualitative. C'est bien pour cette raison que la critique d'Huxley porte sur l'absence et la privation de liberté chez ces utopiens.

Par ailleurs, l'éducation des enfants n'échappe pas à la critique, dans *Le Meilleur des mondes*. Les enfants y reçoivent leur éducation par le biais du système *hypnopédique* qui est, selon l'Administrateur, « la plus grande force moralisatrice et socialisatrice de tous les temps »¹⁵⁶, un système qui consiste à apprendre aux enfants leurs leçons durant leur sommeil. L'Etat monde développe alors chez les enfants des idées au profit du besoin économique, notamment la consommation intense de loisirs et de publicité. Huxley se montre assez critique quant au mode d'éducation infligé aux enfants. Autrement-dit, le conditionnement à la vertu, par exemple, n'est pas un choix spontané de la part des individus, mais un réflexe manipulé par les gouvernants. Bien se conduire est donc une notion primordiale chez les utopiens. Or, on négligerait par-là encore une fois l'éducation par la raison.

Pour ainsi dire, on voit bien que le développement scientifique est au cœur de l'œuvre d'Huxley. La science participe, en effet, au confort des individus, mais il n'en reste pas moins qu'elle est à l'origine du désastre causé par son utilisation abusive.

En effet, un désastre qu'Aldous Huxley exprime aussi bien dans *Temps futurs* écrit en 1948. L'auteur imagine un monde ravagé par la troisième guerre mondiale et où les destructions atomiques et les carnages bactériologiques ont fait subir à l'humanité une mutation sans précédent. Huxley y décrit un avenir cauchemardesque où règne une nouvelle espèce.

¹⁵⁶ - Ibid. p.53

Dans ce récit, l'avancée scientifique est à l'origine de la déshumanisation de l'homme, voire de son animalisation. Huxley démontre qu'en effet, l'homme s'est aveuglement laissé entraîner par le progrès au point de détruire l'humanité et de devenir le principal coupable de sa propre déchéance et de la cruauté dans le monde. D'ailleurs, nous le comprenons aisément dans les propos de l'Archi-Vicaire :

Le Progrès – le postulat que vous pouvez obtenir quelque chose pour rien, le postulat que vous pouvez gagner dans un domaine sans payer ce gain [...] vous pouvez prévoir toutes les conséquences futures de vos actes actuels ; que l'Utopie est là devant nous, toute proche et, puisque les fins idéales justifient les moyens les plus abominables, qu'il est de votre privilège et votre devoir de voler, d'escroquer, de torturer, de réduire en esclavage et d'assassiner tous ceux qui, à votre avis (lequel est par définition infaillible), font obstacle à la marche en avant vers le paradis terrestre.¹⁵⁷

Une large critique de l'utopie se fait entendre dans les propos de l'Archi-vicaire. Cette volonté intransigeante de vouloir instaurer l'ordre dans le monde -une organisation prétendument parfaite -, cette ambition démesurée de vouloir réaliser le bonheur censé être suprême mèneraient infailliblement à des conséquences horribles qui remettraient inexorablement en question le but ultime de cette même utopie, à savoir l'accès au paradis perdu. L'individu devient lui-même victime d'un projet démesuré et qui frôle, par un grand nombre de ses aspects, la monstruosité, et il est alors contraint d'obéir aux règles absolues et intolérantes de l'utopie. Quiconque ferait obstacle à la réalisation de ce « paradis terrestre » serait châtié.

Finalement, la science n'est selon Huxley qu'un moyen d'empirer la souffrance de l'homme. Huxley se montre tout particulièrement hostile vis-à-vis de l'utilisation du progrès censé améliorer la vie de l'homme et de

¹⁵⁷ - HUXLEY, Aldous, *Temps futurs*, Pocket, Paris, 1998, p.101

réaliser son bonheur. Selon lui, à travers la voix du Récitant, l'auteur fait le deuil du 'bonheur'. Un bonheur que l'homme lui-même a assassiné par sa volonté démesurée de vouloir changer le monde et surtout de vouloir défier l'Ordre du monde :

La joie ? Mais la joie a été assassinée il y a longtemps. Ne survit que le rire des démons autour du poteau des condamnés au fouet, le hurlement des possédés qui s'accouplent dans les ténèbres. La joie est pour ceux-là seuls dont la vie est en accord avec l'Ordre imposé au monde. Pour vous autres, les malins qui vous croyez capables de perfectionner cet Ordre, pour vous, les hommes en colère, les rebelles, les désobéissants, la joie devient rapidement une étrangère. Ceux qui sont condamnés à récolter les conséquences de vos tours fantastiques n'en soupçonneront même jamais l'existence.¹⁵⁸

L'auteur, par la voix du Récitant, exprime sa colère devant « ceux » - en parlant des utopistes- qui s'acharnent sans limite à vouloir changer l'Ordre du monde. Autrement-dit, à vouloir trop atteindre la perfection, l'homme risque de se faire prendre dans son propre piège. En voulant envisager son dépassement, l'homme se lance, dès lors, dans un vide sidéral, sombre dans sa propre déchéance et devient lui-même maître et artisan de son malheur.

Aldous Huxley aura donc, au cœur de la science-fiction, exprimé son inquiétude et posé les bonnes questions. Il invente alors des cauchemars où le lecteur, horrifié par les menaces que peut engendrer le progrès technoscientifique, sera donc invité à remettre en question sa consommation abusive des nouvelles technologies.

A l'instar de *1984* de Georges Orwell, *Le Meilleur des mondes* devient l'un des grands classiques à découvrir. Il s'agit d'une vision essentiellement pessimiste du monde qui nous entoure et dans lequel l'humanité est contrainte d'évoluer, bon gré mal gré. Aldous Huxley commence tout

¹⁵⁸ - Ibid. p.147-148

d'abord par critiquer le conditionnement de l'être humain et l'utilisation de la drogue privant l'individu de sa liberté. En y apportant une profonde réflexion sur la nature de l'homme, Huxley aborde minutieusement de nombreux sujets comme les sciences, la religion et l'art. L'auteur peint ainsi une société où tout le monde est identique, unidimensionnel et où, désormais, l'originalité disparaît au profit d'une homogénéité sidérante.

1-2 : Houellebecq et la réalité sociale

Si, dans ses récits, Aldous Huxley nous invite dans un monde délirant, voué à une dynamique frénétique, où tout semble pourtant être facilité grâce au progrès, Michel Houellebecq, au contraire, limite sa marge de manœuvre avec les aspects de l'avancée scientifique et présente un monde où l'histoire serait ressentie par le lecteur comme une expérience éprouvante. Ainsi, la déchéance, la parodie, le pessimisme, l'humour, la remise en question de la morale constitueront la trame de fond des récits dérangeants de Houellebecq. En effet, l'auteur cultive une sorte de néantisation. Les protagonistes se retrouvent le plus souvent dans un état d'inexistence : ils meurent, se perdent, se détruisent ou se suicident.

Dans les œuvres de Houellebecq, la science-fiction est omniprésente quoiqu'elle reste moins débridée et moins effrayante que dans les récits d'Aldous Huxley. Chez l'auteur, l'avancée scientifique se manifeste dans les événements qui sont projetés dans l'avenir, mais aussi et surtout dans le domaine de la génétique. Or, l'auteur n'invente pas des mondes imaginaires ou extraordinaires afin d'identifier les problèmes de son temps, mais il part d'une description de la situation de l'homme occidental moderne. Ainsi, Houellebecq peint un univers sombre, noirci par la brutalité du monde.

Sans aucune affèterie ni déguisement, l'auteur porte un regard cru consistant en une critique virulente du comportement de l'homme et de son rapport à son environnement vital. Certes, rien ne lui échappe, que ce soit dans le domaine scientifique, ou encore celui du travail, ou des sectes futuristes, de la famille, des relations sexuelles et enfin de l'art et de la politique ; Houellebecq développe sans aucun ménagement des thèses où il vilipende, sans retenue aucune, les agissements de l'homme occidental.

Obscène, pessimiste et provocateur, on reproche assez souvent à cet auteur de reprendre de manière agressive le poids de la réalité qu'il décrit cliniquement dans ses œuvres. Une réalité cultivée grâce à une observation rationnelle qui semble remettre en question de manière acerbe la montée de l'individualisme et du matérialisme, provoquant alors chez le lecteur une sorte de dégoût et de mépris. En effet, Houellebecq se manifeste, dans son approche littéraire du monde réel, comme un peintre de la société moderne représentant la laideur et la difformité, parfois monstrueuse, du monde. Ainsi, selon lui, il ne s'agit pas de reconstruire le monde et de le réinterpréter mais de le décrire tel qu'il est et d'en révéler les secrets les plus intimes et les vérités les plus ténébreuses.

Ce réel, représenté par l'auteur, ne reflète pas la totalité des expériences humaines vécues ou même des expériences de l'auteur, cela va de soi. Or, ce réel représente tout de même certains aspects de la vie réelle revisités, sous la plume de Houellebecq avec certainement de l'exagération, de la fiction comprises sous le ton satirique à travers lequel sa description voit le monde. Il faut dire que Houellebecq ose se faire entendre, de manière grinçante, là où les autres manifestent moins d'audace. L'auteur ne cesse de mettre l'accent sur le comportement de l'homme occidental moderne en ne laissant aucun lecteur indifférent. Cette lecture du réel, par le biais d'une loupe grossissante, tente-t-elle de conférer une certaine ampleur au fait

analysé voire dénoncé ou se suffit-elle d'une représentation objective des circonstances décortiquées ? Quel est donc le rapport que l'auteur tente d'instaurer entre la littérature et la vie réelle ? La première se borne-t-elle à rendre compte du réel ou s'ingénie-t-elle à en fabriquer un autre ?

En effet, nous retrouvons ces interrogations, dûment posées, sur le rapport de la réalité à la littérature dans l'avant-propos de l'ouvrage collectif *Devenirs du roman*¹⁵⁹ :

L'une des entrées les plus entonnées lorsqu'il s'agit d'évoquer et questionner le roman contemporain (et peut-être le roman tout court) est celle de son rapport au réel. Nous nous y sommes donc tenus. Quels sont les rapports du roman avec le réel ? Avec le monde contemporain ? En quoi celui-ci affecte-t-il la forme romanesque, et en quoi le roman affecte-t-il le réel en retour ? Peut-on parler d'une efficacité de l'écriture ? Quelle est la capacité du roman, en tant que genre, à appréhender les enjeux du monde à venir ?

Ces questionnements sont pertinents quant à l'enjeu du roman et son rapport à la réalité qui permettent ainsi de s'interroger sur le monde qui nous entoure en relation avec celui réécrit par l'auteur. Il est vrai que de nombreux critiques pensent que la littérature contemporaine souffre d'un certain aspect narcissique et que les textes sur le « moi » auraient trop inondé la littérature d'aujourd'hui. A ce propos, Ollivier Bardolle se montre assez critique par rapport à ce nombrilisme dont font preuve les écrivains modernes qui se complaisent manifestement dans un égotisme total. Toutefois, il affirme qu'il n'existe rien de tel chez Houellebecq, un auteur ouvert sur l'autre et sur le monde.

Houellebecq arrive plutôt à synchroniser son vécu avec celui de l'individu moderne en général, l'individu en tant qu'entité globale,

¹⁵⁹ - Le collectif Inculte, *Devenirs du roman*, Paris, Inculte/Naïve, 2007. Il s'agit d'une revue littéraire et philosophique française de parution bimestrielle parue en septembre 2004 et son comité éditorial se compose de François Bégaudeau, Bruce Bégout, Arno Bertina, Claro, Mathias Enard, Hélène Gaudy, Mathieu Larnaudie, Benoît Maurer, Nicolas Richard, Oliver Rohe, Jérôme Schmidt et Joy Sorman.

susceptible de rendre compte de l'humanité dans son intégralité. A vrai dire, il a pu arriver ainsi à quelque chose d'universel, à intéresser, voire à émouvoir tous les lecteurs. Dès lors, la réception de ses œuvres, la vitalité dont elles ont fait preuve et les débats déclenchés à tous les niveaux des milieux littéraires en sont la preuve vivante et indéniable. Bardolle ajoute à cela :

Il semblerait pourtant que, avec Houellebecq en tête, un nouveau souffle soit en train de ranimer les textes. Un souffle qualifié par certains de « réactionnaire », qui réveillerait le système tout entier. Et si ça servait à ça, la littérature : à réveiller, à tenir en éveil, à garder l'esprit vif tout simplement?¹⁶⁰

Nous pouvons donc comprendre que l'auteur ne se suffit pas de plaintes individuelles qui ne peuvent en aucun cas concerner et captiver le lectorat. Par ses écrits, il remet en question les fondements mêmes du système et interpelle le public. Houellebecq, par le biais de sa littérature, insuffle un esprit aux lecteurs un esprit critique capable de déclencher les approches critiques de la civilisation moderne, voire d'entraîner la parution de nouveaux cheminements intellectuels à tendance utopique. Selon lui, l'individu moderne n'est devenu qu'un simple consommateur qui fait preuve d'une passivité inquiétante. Il ne lui arrive rien. Houellebecq, par contre, et à travers l'engagement que crée son œuvre, a su réveiller les esprits endormis et les maintenir dans un état d'éveil de vitupération contre l'ordre établi. Il a su redonner de l'enthousiasme à cette littérature, à la rendre plus vive, et pour reprendre les termes de Bardolle, Houellebecq a su redonner « un nouveau souffle » à ses textes. En effet, l'auteur possède l'audace de décrire le monde à travers une lucidité cruelle jusqu'à ce que le lecteur en soit choqué, ému, dégoûté, mais également sensibilisé et surtout averti de l'état du monde actuel. Il s'agit de regarder en face les secrets les plus profonds de

¹⁶⁰ - BARDOLLE Ollivier, *La littérature à vif*, Paris, L'Esprit des Péninsules, 2004, p. 11

l'individu et de comprendre les méandres du monde dans lequel il vit. Ce monde serait complètement désenchanté, et aurait perdu donc sa part de magie. Ainsi, dans *La Carte et le territoire*, nous pouvons relever une citation qui nous semble bien illustrer la pensée de l'auteur :

[...] le monde était tout sauf un sujet d'émotion artistique, le monde se présentait absolument comme un dispositif rationnel, dénué de magie comme d'intérêt particulier.¹⁶¹

Selon lui, le monde est devenu trop rationnel, dénué de mystère, de magie pour pouvoir ainsi être capable de le représenter artistiquement. L'univers est objectivé dans le sens où il est réduit à un simple objet quantifié, facilement mesuré et mesurable, sans aucune profondeur ni autre teneur que son immédiateté matérielle et rationnelle. Face à ce désenchantement, l'auteur ne peut plus rien. Le projet de réenchantement est perdu d'avance. C'est ainsi que Houellebecq voit le monde.

Pourrait-on ainsi affirmer le rapprochement entre Houellebecq et le réalisme du XIX^{ème} siècle ? Par son pessimisme accentué, par son intérêt porté à l'argent et son observation minutieuse de la nature humaine, on peut avancer, qu'en effet, les romans houellebecquiens semblent renouer avec certains critères littéraires, chers aux grands auteurs réalistes. Notons, d'ailleurs, à ce propos que Stendhal et Balzac ont inauguré le réalisme avec une description minutieuse de la vie quotidienne de personnes ordinaires. Et on voit bien que le projet romanesque de Houellebecq consiste également à dépeindre les grands traits sociologiques de l'homme de notre époque. D'ailleurs, l'auteur en témoigne dans son roman, *La Possibilité d'une île*, à travers le personnage de Daniel 1- un humoriste passionné- qui, sur un ton ironique, analyse la société moderne. Une société décrite à la Balzac :

¹⁶¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, Paris, 2010, p. 258

J'étais naturellement un homme qui connaissait la vie, la société et les choses ; j'en connaissais une version usuelle, limitée aux motivations les plus courantes qui agitent la machine humaine ; ma vision était celle d'un observateur acerbe des faits de société, d'un balzacien [...].¹⁶²

En effet, Houellebecq avoue dévoiler, derrière les propos de l'humoriste, l'homme sous toutes ses facettes, porter un regard minutieux sur le comportement humain et observer à la manière balzacienne, autrement-dit, en bon connaisseur, la société contemporaine.

Michel Houellebecq est un auteur qui ose, qui provoque, qui dévoile et qui révèle l'homme et le monde. Certes, il ne nie pas avoir éprouvé une certaine honte vis-à-vis de cette vérité poignante et parfois poussée à la vulgarité. D'ailleurs, dans *Ennemis publics*, Houellebecq déclare que :

Il y a depuis toujours quelque chose, dans ma littérature, qui a partie liée avec la honte. Je m'attendais à vrai dire, en publiant mes premiers livres, à susciter sur ma personne une certaine honte [...]. Ce qui m'attendait au contraire, la merveilleuse surprise, c'est que des lecteurs sont venus à moi pour me dire : « Mais non, ce que vous décrivez ce sont des choses humaines, certaines humaines en général, d'autres spécifiques à l'être humain des sociétés occidentales contemporaines... Nous vous sommes reconnaissants, au contraire, d'avoir eu le courage de dévoiler des choses, d'avoir pris sur vous cette part de honte.¹⁶³

Une honte qui s'explique par le fait que Houellebecq s'est senti à un moment donné avoir été un peu trop audacieux. Soucieux, l'auteur prend alors sur lui cette part de honte craignant un public éventuellement incompréhensif face à cette vérité décevante, à cette représentation choquante de l'univers moderne. En effet, les propos de Houellebecq ne peuvent laisser le lecteur indifférent. Dans ses écrits, il n'hésite pas à dévoiler minutieusement tous les aspects de l'homme, dans tous ses actes et toutes les démarches qu'il entreprend dans sa vie, tous ses comportements

¹⁶² - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2005, p. 142

¹⁶³ - HOUELLEBECQ, Michel, LEVY, Bernard- Henry, *Ennemis publics*, Flammarion, Paris, 2008, p.240

avec sa famille et la société en général, dans toutes ses relations amoureuses et sexuelles, dans sa solitude, ses moments d'égarement, ses moments de bonheur ou d'angoisse, etc. Ainsi, dans *Les Particules élémentaires*, l'univers humain : « était décevant, plein d'angoisse et d'amertume. »¹⁶⁴

L'espoir n'y est plus, l'homme a participé activement à sa propre déchéance, à sa propre perte. Le monde est devenu insupportable, et de ce fait, une seule issue devient envisageable, une seule échappatoire possible pour les protagonistes emblématiques de l'histoire : la mort dans la solitude.

En effet, l'auteur pénètre les sentiments et les émotions qu'éprouve l'homme moderne et les expose, sans fardage aucun et sans falsification aucune, à travers les mots. Des mots qui paraissent parfois violents et cruels aux yeux du lecteur, mais l'auteur n'exagère pas puisque l'individu a réellement perdu toute notion de vie qualitative et que son existence est vouée malencontreusement à la solitude. Qui est déjà conçue déjà comme un début de mort. Ainsi, dans *La Possibilité d'une île*, la seule leçon de vie que le protagoniste Daniel 25 a pu dégager, et de manière très claire, est que finalement :

Au fond on naît seul, on vit seul et on meurt seul.¹⁶⁵

Cette idée constitue la conclusion d'une pensée et d'une vie vouées à la solitude. Une solitude, présentée comme une sorte de dérégulation, née du sentiment narcissique qu'avait développé l'individu moderne au cours de ses dernières années. L'homme s'aime trop pour être capable d'éprouver une quelconque affection à l'endroit d'une autre personne et donc d'envisager de vivre en communauté, d'une manière harmonieuse. Cette liberté individuelle, prohibitive de n'importe quelle entente collective, et cette indépendance, paradoxalement isolatrice dont jouit l'individu, sont devenues

¹⁶⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, p.66

¹⁶⁵ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2005, p.388.

la conséquence néfaste de cet esprit narcissique. Tel est devenu, d'après l'auteur, le monde actuel.

En effet, Houellebecq a pour objectif de reproduire la société et nous la montrer dans toute sa réalité, dans sa nudité objective. Comme Balzac, il est vrai qu' :

En copiant toute la Société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, il arrive, il devait arriver que telle composition offrait plus de mal que de bien, que telle partie de la fresque représentait un groupe coupable, et la critique de crier à l'immoralité, sans faire observer la moralité de telle autre partie destinée à former un contraste parfait.¹⁶⁶

Houellebecq continue, en effet, une tradition celle des grands romanciers réalistes du XIX^{ème} siècle français, qui font particulièrement preuve de réalisme en peignant la réalité telle qu'elle est, la société telle qu'elle se présente devant leurs yeux. L'auteur reproduit le réel, c'est une littérature du vrai. Ainsi, ce qui le distingue des autres écrivains réalistes est le fait qu'il a su donner – en reprenant l'expression de Bardolle – « un nouveau souffle » ; autrement-dit, le lecteur se permet dorénavant de s'identifier à cette réalité minutieusement décrite par l'auteur.

Si cette réalité ne plait pas tant à Houellebecq, c'est qu'effectivement la vie de l'homme occidental moderne est devenue insupportable. Il est, désormais, complètement pris dans l'engrenage de la machine infernale moderne. De ce fait, l'auteur tente de trouver une solution afin de remédier à cette réalité amère. Il s'agira alors de : « [...] produire une nouvelle espèce raisonnable [...] [où] tous les individus seraient porteurs du même code génétique ».¹⁶⁷ Une solution qu'il tente de trouver dans le projet de créer une nouvelle espèce. Et comme nous l'avons relevé antérieurement dans notre

¹⁶⁶ - BALZAC, Honoré de, *Dans une lettre à George Sand, George Sand, Œuvres autobiographiques*, tome II, Le Bulletin de Liaison de l'Association « Des Amis de George Sand », n° 2, Paris, 1978, p. 161-162.

¹⁶⁷ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 1998, pp.312-313.

travail, Houellebecq exprime déjà, dans *Les Particules élémentaires*, l'espoir de la création d'une nouvelle espèce qui saurait se prémunir contre la maladie, la vieillesse et la mort.

L'enjeu est clair : il s'agit de faire disparaître l'ancienne humanité au profit de la création d'une nouvelle espèce humaine reproductible par le clonage. Ainsi, si les œuvres de Houellebecq connaissent un grand succès, c'est grâce au rapport qu'il effectue entre son approche romanesque et la réalité. Selon l'auteur, c'est dans cette réalité décrite de manière crue que le lecteur prend enfin conscience de sa situation dans le monde. La vie, cette réalité décevante, est décrite et rapportée telle qu'elle est vécue par l'individu. Houellebecq n'est pas seulement de ces écrivains qui choquent et qui écoèrent. A vrai dire, il reprend, à travers ses écrits, la réalité telle qu'il la voit. En effet, il possède le pouvoir d'exposer avec lucidité les maux de notre époque. Il insiste sur chaque détail, chaque geste, chaque comportement de l'homme moderne occidental afin qu'il accepte de regarder en face l'atroce réalité.

Enfin, si Huxley se situe au cœur de la science-fiction dans ses écrits, c'est qu'il vient d'une famille qui a vu naître de nombreux scientifiques de renom. Plus connu en tant que romancier et essayiste, l'auteur est également un grand observateur critique des normes sociales et des idéaux, se préoccupant de tout ce qui est susceptible de nuire à l'humanité à cause du progrès scientifique. Par ailleurs, plus réaliste, Houellebecq dévoile la société occidentale moderne et n'hésite pas à en écoérer le lecteur. L'auteur nous montre la société dans laquelle on vit en opérant son choix d'exemples réels. Il écrit sur le monde qui nous entoure : les relations amoureuses et sexuelles, la hantise de la vieillesse et de la mort, l'individualisme, la violence, etc.

Chapitre 2 :
L'Utopie biotechnologique

L'originalité des œuvres de Huxley et de Houellebecq réside dans leur nouvelle vision de l'homme et du monde. Dans *Le Meilleur des mondes*, Huxley envisage des embryons conçus dans des éprouvettes où les bébés sont conditionnés dès leur naissance. Dans *Les Particules* de Houellebecq, la création d'une nouvelle espèce devient l'ambition et le projet du scientifique Djerzinski, et c'est dans *La Possibilité d'une île*, que nous assisterons à une sorte de concrétisation de ce néo-humain : le clonage et la manipulation génétique se substituent aux naissances naturelles. Lorsque le clone commence à s'user, le néo-humain choisit lui-même sa mort volontaire nommé 'départ', ne pouvant plus supporter son corps et laisse son successeur prendre sa place. L'humanité s'apprête à entrer dans un nouveau monde. Or, peut-on s'interroger sur les conséquences que peut engendrer cette transformation génétique ? Pourrait-elle effectivement apporter le bonheur et le confort, objets essentiels de la quête de toutes les utopies ? Ou alors, elle pourrait être à l'origine de la disparition totale de l'identité de l'homme et participer à sa déchéance ?

2-1 : Au cœur de l'eugénisme : le clonage

Le posthumanisme¹⁶⁸ se fait de plus en plus présent dans la pensée des écrivains et des philosophes occidentaux. Il n'en demeure pas moins que l'avancée techno-scientifique fut à l'origine des diverses interrogations sur la place et l'essence de l'homme dans le monde moderne. Ainsi, avec les

¹⁶⁸ - Le posthumanisme indique une succession temporelle et une fin. Une espèce nouvelle succède à l'espèce humaine, et met fin à l'homme défini par une « nature humaine ». L'espèce humaine est obsolète, c'est pour quoi elle est à abolir. Une espèce posthumaine, voire plusieurs, devront lui succéder. Cette conception posthumaniste reste un naturalisme, car il s'agit de créer une nouvelle nature. Voir lien : https://books.google.co.ma/books?id=dX5ADQAAQBAJ&pg=PT20&dq=le+posthumanisme&hl=fr&sa=X&redir_esc=y#v=onepage&q=le%20posthumanisme&f=false

théories de Charles Darwin, l'humain ne représenterait « qu'un corps biologique perfectible par la force de l'évolution ».¹⁶⁹ Dès lors, l'homme se voit pouvoir prendre le contrôle de lui-même. De surcroît, Karl Max ainsi que Friedrich Engels expriment l'idée que l'homme est « le jouet du contexte social dans lequel il vit »¹⁷⁰. L'homme se construit, devient tel ou tel individu, selon l'environnement dans lequel il évolue, selon les contraintes extérieures qu'il subit. Chez Nietzsche, « la conscience n'est qu'un réseau de communications entre hommes; c'est en cette seule qualité qu'elle a été forcée de se développer: l'homme qui vivait solitaire, en bête de proie, aurait pu s'en passer ».¹⁷¹ L'homme, ayant eu besoin d'échanger des signes avec autrui, fit donc appel à sa conscience qui lui dicta sa pensée et qui se transforma en paroles. De ce fait, Nietzsche présente la conscience comme un avatar de nos besoins les plus bas et qui ne possède aucune capacité à élever l'homme vers une grande morale.

Sigmund Freud, quant à lui, développe l'idée que « non seulement l'homme n'est pas dirigé par sa propre conscience, mais c'est son inconscient, qu'il ne maîtrise pas et ne peut connaître que de manière détournée, qui le dirige. ».¹⁷² La conscience ne représente plus le fondement de la certitude. Il s'agit d'abandonner l'idée d'une unité du sujet. Le sujet est, de ce fait, divisé entre sa conscience et son inconscient, ballotté entre les deux. La conscience voit même souvent des résurgences qui la perturbent. Ce qui nous amène à comprendre que l'on ne pourrait se passer de cette notion afin de comprendre l'homme et ses comportements.

Chez Kant, par exemple, l'histoire universelle se mobilise autour de l'idée d'une fin de l'humanité. Le philosophe se voit pouvoir dessiner et

¹⁶⁹ - DESPRES, Elaine et MACHINAL Hélène, *PostHumains* (dir.) ISBN 978-2-7535-3374-5 Presses universitaires de Rennes, 2014, www.pur-editions.fr

¹⁷⁰ - Ibid, pp.10-11-12

¹⁷¹ - Ibid.

¹⁷² - Ibid.

penser l'horizon de l'humanité entière, d'« établir une situation cosmopolitique universelle comme foyer au sein duquel se développeront toutes les dispositions originelles de l'espèce humaine. ».¹⁷³ L'objectif est d'aboutir à un idéal d'humanité en phase avec la nature originelle humaine. Autrement-dit, son aptitude à user de raison.

Walter Wagner¹⁷⁴ dit de Schopenhauer, qu'il cite comme l'un des maîtres spirituels de Houellebecq, qu'il estime que toute existence est synonyme de souffrance. Pour Schopenhauer, cette souffrance est causée par cette volonté de « vouloir vivre » que l'homme cherche en vain à satisfaire est qui devient inévitablement source de malheur et de douleur. En effet, nous ne maîtrisons pas notre propre volonté et nous sommes totalement gouvernés par nos désirs et nous devenons ainsi le produit de la mainmise inconsciente qu'elle a sur nous. Ce vouloir-vivre, tel que le conçoit le philosophe, est essentiellement souffrance puisqu'il est l'expression d'un manque continu¹⁷⁵. Houellebecq adhère à cette théorie. Il s'agit d'en finir avec ce vouloir-vivre et de donner naissance à une autre espèce qui ne souffrirait plus et qui durerait éternellement sans être assujettie à cette force sans conscience et sans intelligence qui nous détermine malgré nous.

Ainsi, au XIX^{ème} siècle, lorsque l'homme prit conscience de la domination grandissante et influente de la technologie, l'annihilation de l'homme était inévitable.

Redéfinir l'homme, en cette ère capitaliste et individualiste, laisse croire que Huxley et Houellebecq ont perdu tout espoir en cette ancienne humanité. Réfutant les anciennes théories sur l'homme et sur son essence,

¹⁷³ - Voir : <http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01223446/document>.

¹⁷⁴ - Walter Wagner prend Schopenhauer pour l'un des principaux inspirateurs de l'œuvre de Houellebecq, et qui, le décrit dans l'essai : *Le Bonheur du néant : une lecture schopenhaurienne de Houellebecq*. In *Michel Houellebecq sous la loupe*. Etudes réunies par Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael. Amsterdam/Atlanta : Rodopi, 2007. Accessible sur Internet : <http://books.google.cz/books?id=Boi3gICFIJ0C&printsec=frontcover&dq=michel+huellebecq+sous+la+loupe&lr=&cd=1#v=onepage&q&f=false>.

¹⁷⁵ - <http://keepschool.com/fiches-de-cours/lycee/philosophie/schopenhauer-vouloir-vivre.html>

définies précédemment, les auteurs font appel à l'imagination créatrice afin de fonder une nouvelle espèce humaine qui ne souffrirait plus et qui deviendrait une espèce éternellement heureuse.

Par ailleurs, il ne faut pas sous-estimer le fait que Houellebecq ait fait plusieurs fois référence à Huxley, notamment dans *Les Particules élémentaires*. En effet, l'auteur adhère aux idées d'Huxley qu'aborde son roman *Le Meilleur des mondes*.

J'ai toujours été frappé, commença-t-il avant même de s'être assis, par l'extraordinaire justesse des prédictions faites par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes*. Quand on pense que ce livre a été écrit en 1932, c'est hallucinant. Depuis, la société occidentale a constamment tenté de se rapprocher de ce modèle. Contrôle de plus en plus précis de la procréation, qui finira bien un jour ou l'autre par aboutir à sa dissociation totale d'avec le sexe, et à la reproduction de l'espèce humaine en laboratoire dans des conditions de sécurité et de fiabilité génétique totales. Disparition par conséquent des rapports familiaux, de la notion de paternité et de filiation. Élimination, grâce aux progrès pharmaceutiques, de la distinction entre les âges de la vie. Dans le monde décrit par Huxley les hommes de soixante ans ont les mêmes activités, la même apparence physique, les mêmes désirs qu'un jeune homme de vingt ans. Puis, quand il n'est plus possible de lutter contre le vieillissement, on disparaît par euthanasie librement consentie; très discrètement, très vite, sans drames.¹⁷⁶

Certes, Huxley imagine un monde où la société utiliserait la génétique et le clonage pour le conditionnement et le contrôle des individus. Personne ne se soucie plus des grossesses, des maladies et de la vieillesse. L'individu est satisfait de la caste à laquelle il appartient et tout cela est bien efficacement contrôlé et canalisé vers un seul et unique dessein : le progrès économique. Le rendement matériel compte plus que tout et la population est heureuse. Le monde décrit est un monde qui est caractérisé par l'absence de conflits, de douleurs, de sentiments et de souffrances :

¹⁷⁶ - Ibid. p.156

La société décrite par *Brave New World* est une société heureuse, dont ont disparu la tragédie et les sentiments extrêmes. La liberté sexuelle y est totale, plus rien n'y fait obstacle à l'épanouissement et au plaisir.¹⁷⁷

En effet, les sentiments sont bannis de ce monde car ils seraient à l'origine de la souffrance et de la douleur. Pour l'Etat Monde, les sentiments seraient source de faiblesse, de malheur et d'humiliation. Tout est centré sur une certaine licence libidinale, sur l'apologie du plaisir et sa réalisation. L'objectif serait donc de préserver l'individu contre le malheur, même si cette protection va à l'encontre de sa propre volonté et sa conscience personnelle. Un autre homme doit voir le jour pour donner naissance à une nouvelle espèce qui ne pâtit pas des mêmes tares et des mêmes manquements que la première. Pour l'auteur, il ne s'agit pas de changer les conditions sociales mais de redéfinir l'homme lui-même, et c'est ainsi qu'il trouvera le bonheur.

Il est vrai que Huxley fut un auteur passionné par les sciences de la vie et qui a toujours rêvé d'améliorer la condition de l'homme. Selon lui, le changement devrait être effectué en l'homme, devrait affecter son être et non pas ce qui l'entoure. Toutefois, ces idées sur la génétique étaient déjà exposées dans *Ce que j'ose penser* par le frère d'Aldous Huxley. En effet, en 1931, Julian Huxley y suggère des idées sur le contrôle génétique. Comme son frère, il fut partisan de l'eugénisme et il sera, avec d'autres, à l'origine du *Manifeste des généticiens*¹⁷⁸. L'auteur ne fait que faire siennes ces mêmes idées prônant l'amélioration de la race humaine :

¹⁷⁷ - Ibid. p.156

¹⁷⁸ - Voilà ce qu'il y déclare en substance : « La stérilisation volontaire pourrait être utile. Mais notre meilleur espoir, je pense, doit résider dans le perfectionnement de nouvelles méthodes de contrôle des naissances, simples et acceptables, soit avec un contraceptif par voie orale soit, de préférence, avec des méthodes immunologiques impliquant des injections. » Il finit par affirmer que le transhumanisme pourrait améliorer l'homme grâce à la science et la technologie, notamment avec l'aide de l'eugénisme. Le Transhumanisme [archive], in *New Bottles for New Wine*, éd. Chatto&Windus, Londres, 1957.

[...] On y trouve suggérées toutes les idées sur le contrôle génétique et l'amélioration des espèces, y compris de l'espèce humaine, qui sont mises en pratique par son frère dans le roman. Tout cela y est présenté, sans ambiguïtés, comme un but souhaitable, vers lequel il faut tendre.¹⁷⁹

Un an après la publication de *Ce que j'ose penser* de Julian Huxley, en 1932, Aldous Huxley, inspiré par les idées de son frère, publie *Le Meilleur des mondes* en tentant d'imaginer un monde totalement anesthésié par l'avancée scientifique et où l'individu se reproduit par le procédé du clonage.

Dans cette œuvre, Huxley ne propose aucun modèle utopique. Il critique, en fait, tous les modèles utopiques fondés sur une confiance aveugle en les pouvoirs de la science. Son objectif est loin de faire rêver le lecteur sur un progrès scientifique censé détenir des pouvoirs extraordinaires permettant à l'homme d'accéder à un bonheur idéal et parfait, mais surtout de l'inciter à réfléchir sur ce qu'il est devenu en cette ère rongée et totalement obnubilée par l'avancée techno-scientifique, présentée plutôt comme négative.

Houellebecq, s'inscrivant dans la continuité d'Huxley, se permet également d'imaginer un projet de clonage dans *Les Particules élémentaires*. Les deux protagonistes, Bruno et Michel, représentent l'image emblématique de la dépression chronique, de la déchéance physique et morale et de l'échec total minant ainsi un monde où la compétition entre les individus est rude. Leur vie fut exclusivement menée par l'échec et la déception. En effet, l'introduction du roman annonce déjà la dégénérescence de l'humanité avant de signifier le projet d'une éventuelle posthumanité :

Ce livre est avant tout l'histoire d'un homme qui [...] vécut en des temps malheureux et troublés. [...] [L]es hommes de sa génération passèrent en outre leur vie dans la solitude et

¹⁷⁹ - Ibid. p.158

l'amertume. Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu; [...] Au moment de sa disparition, Michel Djerzinski était unanimement considéré comme un biologiste de tout premier plan [...]; sa véritable importance ne devait apparaître qu'un peu plus tard. [...] Michel Djerzinski ne fut ni le premier, ni le principal artisan de cette [...] mutation métaphysique, à bien des égards la plus radicale, qui devait ouvrir une période nouvelle dans l'histoire du monde; mais en raison de certaines circonstances, tout à fait particulières, de sa vie, il en fut un des artisans les plus conscients, les plus lucides.¹⁸⁰

Bruno, après avoir vécu des expériences humiliantes, finit par devenir fou ; quant à son demi-frère Michel, on comprend qu'il finit par se suicider. Toutefois, avant sa mort, Michel Djerzinski a envoyé à l'Académie des sciences de Paris et à la revue *Nature* des textes résumant ses travaux complétés par de nombreuses notes. Michel Djerzinski est le promoteur d'une nouvelle vision du monde, d'une nouvelle conception de l'humanité. Il est le chantre avéré d'une utopie dont le but ultime est de transformer l'homme, de l'améliorer, de lui conférer une perfection certaine qui brigue l'immortalité. Ses recherches en biologie moléculaire démontrent que :

tout code génétique, quelle que soit sa complexité, pouvait être réécrit sous une forme standard, structurellement stable, inaccessible aux perturbations et aux mutations. [...] Toute espèce animale, aussi évoluée soit-elle, pouvait être transformée en une espèce apparentée, reproductible par clonage, et immortelle.¹⁸¹

Les projets de Michel Djerzinski partent du fait que les clones peuvent s'autodétruire et laisser place à leurs clones qui leur servent de successeurs. Ne peut-on pas dire que la biotechnologie n'aurait-elle donc pas rendu caduque l'essence de la nature humaine ? Théorie née indéniablement de ce

¹⁸⁰ - Ibid. p. 07

¹⁸¹ - Ibid. p.308

que nous a dévoilé la génétique, du développement pharmaceutique et de l'avancée du domaine informatique ?

En effet, le devenir sociétal est pris dans le piège du capitalisme et de l'individualisme, la dégénérescence humaine arrive à son terme et donc le posthumanisme devient la solution incontournable afin de rendre la vie supportable.

Doléances d'un surhomme ou La question de l'évolution dans 'Les Particules élémentaires' de Michel Houellebecq de Kim Doré défend l'idée que ce roman relate le dernier souffle du 'dernier homme'. La déliquescence de l'humanité atteint son paroxysme et donc la mutation de l'homme est inévitable. Le contrôle génétique devient nécessaire :

Dès que le contrôle génétique serait entièrement déchiffré, [...] l'humanité serait en mesure de contrôler sa propre évolution biologique ; la sexualité apparaîtrait alors clairement comme ce qu'elle est : une fonction inutile, dangereuse et régressive.¹⁸²

La recherche scientifique est alors orientée vers une mutation de l'humanité où les naissances par voie sexuelle seraient bannies et laisseraient place au clonage. La posthumanité deviendra alors l'occasion de la résolution des conflits narcissiques. Ces prédictions se confirment dans *La Possibilité d'une île* Daniell, humoriste français, remporte un succès considérable au début du XXI^{ème} siècle. Il décrit avec cynisme la décadence de la société occidentale contemporaine : la dérive d'une société postmoderne vers l'ère posthumaine. Daniell rédige aussi son récit de vie dans lequel il fait part de sa déperdition causée par son vieillissement et la disparition de son désir. Il présente également une secte, celle des Elohims, une secte dont le souci principal consiste en sa volonté de profiter d'une vie éternelle accessible et permise par le clonage.

¹⁸² - Ibid. p.268.

Daniel 24 et 25, clones de Daniel 1, nous sont éloignés de 2000 ans. Ils commentent le récit de vie de leur prédécesseur. Dès lors, nous assistons, à travers le récit de Daniel 1, à l'essor de la pensée élohimite, adoptée par la majorité de la population mondiale. Quant aux clones Daniel 24 et 25, ces derniers présentent une vision assez critique de l'allure du monde dans vingt siècles lorsque la Terre sera habitée par les néo-posthumains. Ainsi, le récit de vie de Daniel 1 alterne avec les commentaires de ses clones futurs Daniel 24 et Daniel 25.

Dans le récit de vie de Daniel 1, ce dernier se définit comme : « un observateur acéré de la réalité contemporaine. »¹⁸³ En effet, l'humoriste n'hésite pas à poser une représentation acerbe de la réalité en caricaturant toutes les facettes de la vie réelle. Une réalité où l'espérance n'est plus, où la compétition entre vieux et jeunes est rude, où les relations humaines ont disparu. Ainsi que restait-il de la réalité ? Qu'y avait-il à analyser, à observer ? Daniel, en effet ; « [...] haïssai[t] l'humanité. »¹⁸⁴ Une humanité devenue hostile, violente et narcissique. La seule chose qui restait à analyser est de démontrer ce que la société occidentale a du mal à supporter et à accepter : le 'vieillessement'. Le narrateur porte un regard lucide sur cette hantise de l'individu moderne et décrit cette aversion en affirmant que :

Non seulement les vieux n'avaient plus le droit de baiser, poursuivis-je avec férocité, mais ils n'avaient plus le droit de se révolter contre un monde qui pourtant les écrasait sans retenue, [...] la révolte elle aussi – comme la sexualité, comme le plaisir, comme l'amour – semblait réservée aux jeunes, [...] en somme les vieillards étaient en tout point traités comme de purs déchets auxquels on n'accordait plus qu'une survie misérable [...].¹⁸⁵

La compétition est inévitable, les jeunes s'emparent de tous, les vieux n'ont plus leur place est sont, dès lors, écartés, méprisés et ignorés : « La

¹⁸³ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2005, p. 25

¹⁸⁴ - Ibid. p.385

¹⁸⁵ - Ibid. p.201

jeunesse était le temps du bonheur, sa saison unique ; menant une vie oisive et dénuée de soucis. »¹⁸⁶ Il s'agit d'une lutte sans merci où la jeunesse du corps détermine le potentiel sexuel de l'homme. L'être humain n'existe plus que dans et par le corps.

Pour Daniel 1, tout humoriste assume seul l'hostilité de la réalité est la retranscrit avec du rire à travers des sketches. Son rôle est ainsi non pas de changer la réalité du monde mais de la rendre moins choquante :

Comme le révolutionnaire l'humoriste assumait la brutalité du monde, et lui répondait avec une brutalité accrue. Le résultat de l'action n'était cependant pas de transformer le monde, mais de le rendre acceptable en transmutant la violence, nécessaire à toute action révolutionnaire, en rire.¹⁸⁷

Il s'agit d'une révolution passive et humoristique à travers laquelle Daniel 1 voit le monde avec beaucoup de brutalité mais la rapporte avec humour. Certes, transformer le monde est impossible, le rire devient la seule arme incontournable pour un humoriste de révéler aux individus la réalité amère. Cependant, l'humoriste est mis sur le même pied d'égalité que le révolutionnaire, avec la différence notoire qu'il n'a point pour dessein de changer le monde, de faire table rase de l'ancien système, mais d'en édulcorer uniquement les difficultés, d'en atténuer les horreurs, par le biais de l'humour.

Par ailleurs, afin d'éviter toute souffrance, pour pallier toutes les imperfections qui sont intrinsèques à la nature même de l'être humain, Houellebecq nous met en présence d'une secte qui a pour but ultime de réaliser une vie éternelle et heureuse. L'utopie, par excellence, proposée par les élohimites¹⁸⁸ serait d'assurer la jeunesse éternelle par le clonage. N'est-ce

¹⁸⁶ - Ibid. p. 363

¹⁸⁷ - Ibid. p. 148

¹⁸⁸ - Ce terme « élohimite » dont l'auteur parle dans son roman *La Possibilité d'une île* (Fayard, 2005) ferait référence à l'appellation hébraïque Elohim qui est un terme qui signifie, en règle générale, Dieu. Toutefois, ce qui nous intéresse, c'est bien l'interprétation ufologique, autrement dit celle qui considère les

pas le désir premier, le catalyseur initiateur de l'agir humain dans ce bas monde ? Vaincre la mort et atteindre la vie sempiternelle et en même temps s'affranchir de cette conscience tragique du caractère temporel et fugace de l'être humain :

L'élohimisme, de son côté, était parfaitement adapté à la civilisation des loisirs au sein de laquelle il avait pris naissance. N'imposant aucune contrainte morale, réduisant l'existence humaine aux catégories de l'intérêt et du plaisir, il n'en reprenait pas moins à son compte la promesse fondamentale qui avait été celle de toutes les religions monothéistes : la victoire contre la mort.¹⁸⁹

En fait, à l'instar des religions, mais avec tout de même une coloration a-religieuse, cette secte reprend à son compte la même espérance. Cependant, nous sommes en droit de nous interroger sur la portée de cette utopie sectaire sous la plume de Michel Houellebecq. Leur prophète n'est, en fait, qu'un obsédé sexuel, un inculte et un fieffé menteur, à l'image de tous les gourous. Cependant, le prophète des Elohim promet à sa communauté une vie heureuse grâce au clonage. Il leur promet une jeunesse éternelle, sans contrainte aucune, tout en s'inscrivant dans les mêmes travers de la société moderne que l'auteur dénonce avec acuité dans l'ensemble de ses œuvres. Ainsi, la reproduction génétique, amélioratrice du sort humain, ne dépendra que des avancées scientifiques et du progrès technologique :

rappports établis entre l'humanité et certaines présences extraterrestres. En effet, certains mouvements religieux considèrent l'Elohim comme l'expression d'une présence du divin dans sa pluralité et croient donc en l'existence d'êtres supérieurs ayant en eux une part du divin. Il s'agit en fait d'une approche eschatologique de la genèse considérant celle-ci comme le souvenir de relations que les hébreux auraient établies dans les temps premiers avec des puissances venues de l'espace. Ces Elohim auraient conçu l'humanité grâce à une technologie très avancée.

Michel Houellebecq fait vraisemblablement référence à ce mythe ancien pour nous présenter cette secte des Elohim capable de créer, au bout de deux millénaires, à un autre type de civilisation dont les tenants seraient des clones, qui sont une sorte d'élus, échappant à la malédiction et à la dégénérescence inhérente à la première humanité.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Elohim>

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Ufologie>

¹⁸⁹ Ibid. p.331

La science, l'art, la création, la beauté, l'amour...Le jeu, la tendresse, les rires...Que la vie, mes chers amis, est belle ! Qu'elle est merveilleuse, et que nous souhaiterions la voir durer éternellement !...Cela mes chers amis, sera possible, sera très bientôt possible...La promesse a été faite, et elle sera tenue.¹⁹⁰

Le prophète promet effectivement à ses adeptes de pouvoir vivre dans un monde où il n'est guère loisible de se plaindre. Un monde dénué d'émotions, de sentiments, de 'vouloir vivre' dont on a déjà parlé précédemment. La vieillesse est désormais évitée grâce à la succession des clones.

Cependant, cet idéal houellebecquien ne reste pas sans faille. A travers les récits des clones Daniel 24 et 25 – L'utopie étant réalisée – l'on s'interroge sur cette exaltation de la vie tant souhaitée par le prophète. Le bonheur est désormais conçu de manière sceptique. D'ailleurs, Daniel 24 l'avoue dans les premières lignes du roman :

Les joies de l'être humain nous restent inconnaisables, ses malheurs à l'inverse ne peuvent nous découdre. Nos nuits ne vibrent plus de terreur ni d'extase ; nous vivons cependant, nous traversons la vie, sans joie et sans mystère, le temps nous paraît bref.¹⁹¹

Force est de constater que le bonheur des néo-humains ne ressemble en rien à ce que le prophète leur avait promis. Le commentaire des clones prouve bien leur lassitude face à ce monde dépourvu d'émotions, de joie comme de souffrance. Les clones se retrouvent enfermés par l'éducation de la Sœur Suprême qui est de se détacher de toute émotion puisqu'elle est à l'origine de « la souffrance d'être »¹⁹² et prône une vie solitaire. En effet, les néo-humains traversent une vie pleine de lassitude, complètement exempte de cette magie dont jouissait la vie de leurs prédécesseurs. Ils se retrouvent

¹⁹⁰ - Ibid. p.235

¹⁹¹ - Ibid. p.14

¹⁹² - Ibid. p. 347

dans un univers où la communication ne se fait qu'à distance, par le biais d'une communication virtuelle. Dès lors, l'on peut se demander si l'on peut être heureux en reniant les émotions, si l'on peut-on être heureux grâce à l'accès à cette immortalité, objet de la quête de l'humanité, depuis les origines du temps.

Ainsi, l'épilogue du roman répond à ces interrogations. Le clone Daniel 25 remet en question le bonheur tant chanté par le prophète ainsi que tous les désirs dont il parlait. Un bonheur que les clones ne connaîtront jamais, puisqu'en effet, il s'agit de clones et les clones sont dépourvus de sentiments. Il s'agissait malheureusement d'une utopie fondée sur l'illusion. Dès lors, nous sommes face à une épreuve paradoxale : réaliser le bonheur pour des néo-humains qui sont incapables de le vivre pleinement. Faisons-nous face à utopie en échec ? A travers les récits de Daniel 1, Daniel 25 comprend ou essaie de comprendre les sensations vécues par son prédécesseur et qui restent inatteignables, pour lui, qui n'est un simple avatar du premier. Le fait qu'il ait été totalement destitué de tout ce qui faisait de lui un être humain, de tout ce qui lui permettrait de vivre des sensations physiques et corporelles – même si ces dernières étaient conçues de manière négative par l'utopie qui l'a transformé en clone parfait – ne lui permet plus de ressentir les mêmes joies et les mêmes transports que Daniel 1 :

Cette immense joie, cette transfiguration [...] cette impression d'être transporté dans un autre univers qu'il connaissait lors de ses pénétrations charnelles, je ne les avais pas connues, je n'en avais même aucune notion, et il me semblait à présent que, dans ces conditions, je ne pouvais plus continuer.¹⁹³

En effet, le clone prend conscience, quoiqu'il soit immunisé contre toute forme d'émotions, qu'il existe une certaine sensation que les néo-humains ignorent ou qu'ils n'ont guère le pouvoir d'éprouver. Insatisfait de

¹⁹³ - Ibid. p.406

son réel et n'attendant plus la venue des Futurs, surgit soudainement en lui le désir de désertir à la recherche d'un lieu de rassemblement, notamment l'île de Lanzarote. Daniel²⁵ décide alors de quitter cette vie afin de tenter de retrouver une île habitée par des humains ou des néo-humains ayant décidé de s'affranchir des préceptes de la Sœur Suprême :

Je n'avais aucun autre projet que me diriger vers l'ouest, de préférence vers l'ouest-sur-ouest ; une communauté néo-humaine, humaine ou indéterminée pouvait être installée à l'emplacement de Lanzarote.¹⁹⁴

Nous assistons à une évasion vers un ailleurs inconnu¹⁹⁵. Houellebecq évoque l'image emblématique du 'Sauvage' que l'on retrouve dans les anti-utopies modèles ; ce 'rebelle' qui tente d'échapper à un réel insatisfaisant avec l'espoir de retrouver le bonheur dans un ailleurs insulaire, d'aller vers sa propre utopie. Cette utopie propre au rebelle, ou au réfractaire, serait donc une sorte de contre-utopie dans la mesure où la réalisation de l'utopie n'apporte pas le bonheur escompté ou promis par ses architectes.

Effectivement, la vie des clones ne répond pas aux vœux des Fondateurs de cette espèce, au projet initial qu'ils ont arrêté, celui de parfaire l'élément humain. Et en reprenant le récit de Daniel 25, l'on peut aisément comprendre que l'utopie consistant en l'aboutissement heureux à une humanité immortelle et heureuse est compromise, voire vouée à l'échec. L'utopie retrouve les méandres de la déperdition de la première race ; elle souffre des mêmes affres de la sénescence :

Je comprenais de plus en plus mal pourquoi j'avais quitté la communauté abstraite, virtuelle des néo-humains. Notre existence dépourvue de passions était celle des vieillards.¹⁹⁶

¹⁹⁴ - Ibid. p.404

¹⁹⁵ - Lanzarote étant une île du Pacifique fait penser à la caractéristique spatiale inhérente à l'utopie, à savoir son insularité, mais également au non-lieu.

¹⁹⁶ - Ibid. p.430

L'utopie perd sa raison d'être et n'a plus aucun sens dans les conditions de sa réalisation. *La Possibilité d'une île* traite de la ruine du monde, des paysages, des sentiments, des jouissances, des relations, de l'horreur du vieillissement et surtout de l'absence de solution. Tout n'est qu'illusion. Tous les espoirs de la secte des élohimites sont désormais voués à connaître une faillite sans rémission. L'utopie se mue en dystopie. D'ailleurs, la preuve en est que les clones tentent de chercher refuge dans un Ailleurs probablement utopique¹⁹⁷. Toute tentative d'une victoire de l'idéal n'est cependant pas possible dans la mesure où la réalisation de l'utopie trahit son projet initial et ne génère, en effet, que d'amères déceptions.

Ainsi, nous pouvons dire que Houellebecq expose dans son roman à la fois une utopie et une anti-utopie. Les deux sont les deux faces de la même médaille. La réalisation de l'utopie est son propre revers, même si l'un des éléments fondateurs de l'utopie, comme semble préciser Karl Mannheim, est bien sa réalisabilité ou plutôt sa tendance à la concrétisation. Ainsi, par l'entremise du récit de vie de Daniel 1, nous pouvons déceler l'image d'un réel insatisfaisant, un réel devenu insupportable et presque invivable. La passion, l'amour, la joie, la tristesse ne sont plus que des émotions n'engendrant que malheur et souffrance. C'est à cela que se résume la vie humaine.

C'est également ainsi que l'on peut schématiser la conception Houellebecquienne : susciter une utopie, l'imaginer, l'échafauder de toutes pièces, mais en même temps démontrer ses limites et ses imperfections. L'auteur nourrit l'ambition de créer une nouvelle espèce. C'est ce qui va permettre à l'utopie de se cristalliser en quelque sorte. Les néo-humains seront à priori heureux. Immunisés contre les émotions, ils ne subiront

¹⁹⁷ - Nous savons que toute utopie contient en elle, de manière intrinsèque, des éléments qui la prédisposent à se transformer en dystopie lors de sa réalisation et essentiellement son caractère totalitaire et perfectionniste, et que cette dernière présente incontestablement des espoirs de changement qui revêtent un caractère utopique.

aucune souffrance et seront « inaccessibles à l'ennui »¹⁹⁸. Or, l'échec est inévitable et cette nouvelle utopie conduit ces êtres au malheur :

J'étais pourtant très loin de la joie, et même de la véritable paix ; le seul fait d'exister est déjà un malheur.¹⁹⁹

Nous voyons bien que cet espoir en une utopie capable de rendre parfait l'univers humain n'est qu'une simple provocation de la part de l'auteur, car elle réduit la simple existence de l'homme à une souffrance inaltérable et insupportable. Espérer dans ce cas-là devient une preuve de cynisme et parler d'espoir n'est plus qu'une volonté de leurrer impitoyablement le lecteur. L'utopie se contre-balance en une anti-utopie. Le bonheur était-il accessible aux néo-humains ? Avaient-ils trouvé la sérénité ? Dans l'épilogue du roman, nous pouvons comprendre que l'utopie est malheureusement irréalisable : toute utopie n'est qu'une supercherie, un rêve fantaisiste dont l'utilité est remise en question. Est-ce le dessein de l'écrivain que de délivrer ce message cynique et pessimiste ? L'idéal recherché ne répondait pas ainsi aux attentes des néo-humains ? En avaient-ils ? Fallait-il donc chercher une autre alternative ? Une utopie réalisable ? La fiction forgée par Houellebecq ne s'arrête pas aux néo-humains, mais il existe encore une graine d'espérance en une nouvelle humanité nommée 'les Futurs' qui, peut-être, atteindra le bonheur. Ainsi, se résume l'existence des êtres chez Houellebecq :

Entièrement placée sous l'emprise de la nature, la vie des animaux sauvages n'avait été que douleur, avec quelques moments de détente brusque, de bienheureux abrutissement lié à la satisfaction des instincts – alimentaires ou sexuels. La vie des hommes avait été, en gros, semblable, et placée sous la domination de la souffrance, avec de brefs instants de plaisir liés à la conscientisation de l'instinct, devenu désir dans l'espèce humaine. Celle des néo-humains se voulait apaisée,

¹⁹⁸ - Ibid. p.444

¹⁹⁹ - Ibid. p.444

rationnelle, éloignée du plaisir comme de la souffrance, et mon départ était là pour témoigner de son échec. Les Futurs, peut-être, connaîtraient la joie, autre nom du plaisir continué.²⁰⁰

Houellebecq nous oblige à repenser la valeur ontologique de l'existence de l'homme et de son bonheur qui est au fondement même de l'utopie. Cette insatisfaction devant cette réalité amère ne serait-elle pas causée par l'homme lui-même ? Il n'est pas sans nier que dans l'épilogue du roman et par l'entremise du récit de la Sœur Suprême, Houellebecq soulève bien cette idée :

L'humanité enseigne la sœur Suprême, devait accomplir son destin de violence, jusqu'à la destruction finale, rien n'aurait pu la sauver, à supposer même qu'un tel sauvetage eût pu être considéré comme souhaitable.²⁰¹

Ainsi, nous pouvons affirmer que l'homme est lui-même responsable de sa propre destruction. L'homme vivote dans un univers assez complexe qu'il a lui-même construit. Depuis toujours, il ne cesse d'innover, d'inventer, de créer un idéal dans l'espoir de vivre heureux mais un idéal illusoire qui le fait sombrer à nouveau dans un univers de plus en plus insupportable. Aucun modèle ne sied à ses attentes. Il construit et détruit, en même temps, lui-même, son bonheur et met en danger sa propre existence : l'existence de l'humanité tout entière.

Houellebecq à travers Daniel 1 pose un regard critique sur le monde réel, sur cette civilisation vieillissante et agonisante. Ainsi, tentant de trouver le bonheur, il propose une autre voie, celle du clonage, celle de la vie éternelle.

Or, ce soi-disant idéal est voué à l'échec. Cette nouvelle espèce se retrouve perdue. Elle tente alors de chercher le bonheur ailleurs, fuyant ainsi

²⁰⁰ -Ibid. p.438

²⁰¹ - Ibid. p.413

ce monde froid et sans signification. L'utopie est donc un véritable échec. Or, cet échec est-il définitif ?

Force est de constater que Houellebecq s'est laissé influencer par l'écrivain Howard Phillips Lovecraft²⁰², dont il a écrit une biographie intitulée *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*²⁰³. Cette dernière traite, effectivement, de la prédestination. Autrement-dit, l'être humain se dirige vers un destin tragique, puisque l'ensemble de l'humanité subit, d'après lui, les supplices de la fatalité. Il faut dire que cela est un fait évident chez Houellebecq. Cette aporie est justifiée par le choix des thèmes tels que la destruction du fonctionnement naturel du monde ainsi que la description de la secte des Élohimites qui attendent l'avènement des représentants de la civilisation extraterrestre, qui, a priori, a été à l'origine de la création du monde. Thèmes que l'on retrouve chez Lovecraft. En effet, ce dernier traite quasiment des mêmes thèmes, à savoir l'influence extraterrestre sur l'humanité, la critique des dangers inhérents à l'ère scientifique, la notion du destin et de la culpabilité héritée.

Toutefois, ce ne sont pas les seules angoisses dont traitent Huxley et Houellebecq dans leurs œuvres, car d'autres afflictions s'attaquent à la psychologie humaine pour la déstabiliser, l'enchaîner et l'assujettir voire la détruire. Les auteurs de la science-fiction ont été très sensibles au fléau de la drogue et de son impact sur l'humanité moderne.

²⁰² - Howard Phillips Lovecraft (1890-1937) est un écrivain américain connu pour ses œuvres de science-fiction.

²⁰³ - HOUELLEBECQ, Michel, *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, Editions du Rocher, Paris, 1991.

2-2 : Les euphorisants et leur rôle chez les personnages de science-fiction

De multiples ouvrages et travaux ont traité des divers aspects sociaux et psychologiques de l'utilisation des drogues dans le monde. En effet, les écrivains du XIX^{ème} siècle ont connu le mal être social qui caractérisait cette époque. Ainsi, leurs œuvres littéraires témoignent des expériences de leur addiction à la drogue. Selon eux, cette substance leur procure des sensations nouvelles et développe chez eux une inspiration créative. Elle stimule leur imaginaire et leur ouvre la porte d'une expérience émotionnelle nouvelle.

Parmi les figures marquantes, citons à titre d'exemple l'image emblématique des « Poètes maudits »²⁰⁴ tels que Charles Baudelaire, Alfred De Musset, Paul Verlaine, etc. Considérés comme des « artistes malheureux », ils empruntent tous la figure mélancolique du « poète maudit » qui a toujours été associée à une conception romantique de la poésie du XIX^{ème} siècle.

Le poète explique et décrit minutieusement l'ivresse et le transport que procure la drogue. Son désir de bonheur est puisé dans la recherche scientifique et dans des sources pharmaceutiques. Or, le poète semble à court d'effort physique et le moindre geste exige de lui une forte volonté. Il arrive ainsi à son propre anéantissement et l'individu est alors sujet à des hallucinations. Tout se confond dans son imagination, confondant ses émotions et ses sentiments avec des éléments concrets de sa vie réelle. Toutes les notions d'espace et de temps s'entremêlent et lui procurent cette

²⁰⁴ - 'Le poète maudit' désigne un poète talentueux qui, se sentant incompris par les autres dès sa jeunesse, rejette la société dans laquelle il vit et se conduit de manière décadente, dangereuse (consommation d'alcool et de drogues) voire autodestructrice. Ses écrits sont d'une lecture difficile, et sont le plus souvent pleinement reconnus seulement après la mort de l'auteur. Ils reprennent souvent des thèmes précis comme la nature, les états d'âmes, l'exclusion, la solitude, etc. Les plus célèbres sont Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, Gérard De Nerval, Théophile Gautier, Alfred De Musset.

sensation d'élévation. Une sensation qui incite le poète à se sentir supérieur aux autres, à se considérer comme magnifié et anobli. La consommation de drogue lui fournit alors de nouvelles capacités extraordinaires révélant la nature profonde de l'homme. Elle stimule sa force créatrice et son imagination est donc poussée à l'extrême. Or, il n'est pas sans nier que cette substance mène l'individu à une sorte d'épuisement, puis à un état d'addiction, une étape échappant à tout contrôle, car le sevrage devient difficile, voire impossible.

Les poètes concluent leur apologie des stupéfiants par le fait qu'il est dans la nature de l'individu de recourir à des stimulants afin d'élever son âme lui permettant de fuir une réalité bien souvent morose et insupportable et en imaginer une autre plus conforme à ses vœux d'élévation et d'atteinte d'un stade sublime.

Depuis, la science-fiction s'est emparée également de cette thématique pour en explorer les différentes facettes. Le répertoire de la drogue trouve alors son expansion à tous les niveaux, notamment avec Aldous Huxley dans *Le Meilleur des mondes* et *Ile*. De ce fait, l'on peut s'interroger sur la drogue et son rapport avec les récits contre-utopiques. Quelle forme de bonheur utopique peut-elle apporter aux personnages de science-fiction? Jusqu'à quel degré la réalité peut-elle être enfouie sous les hallucinations, ensevelie sous une couche de rêves fantasques et inaccessibles?

Par ailleurs, le terme de drogue recouvre une grande diversité de substances aux effets très différents. Si les dépresseurs provoquent une sensation de calme et de bien-être, un relâchement musculaire et un ralentissement des mouvements et des réflexes, les stimulants quant à eux agissent sur le système nerveux et procurent un sentiment de puissance intellectuelle et physique allant même jusqu'à l'euphorie. Il existe aussi des hallucinogènes ou des psychédéliques qui agissent directement sur le

cerveau et qui jouent sur l'humeur. Ainsi, cela peut aller jusqu'à faire voir ou entendre à l'individu des choses qui n'existent pas, autrement dit le pousser à halluciner.

Ces différents types de psychotropes ont, en effet, inspiré les auteurs de science-fiction. Et dès lors, ils n'ont pas hésité à enrichir le répertoire des drogues et à en inventer d'autres des plus extraordinaires entraînant une sorte de déconnexion totale avec la réalité dans laquelle évoluent les personnages de leurs romans.

Dans ses œuvres, Huxley expose sans réserve son expérience avec la mescaline²⁰⁵ et le rôle qu'elle joue dans sa véritable introduction à la vie mystique. Nous découvrons comment l'auteur étudie le rôle de ces psychédéliques²⁰⁶ dans l'expansion de la conscience. Il se plonge ainsi dans une profonde analyse de l'esprit humain en prise avec ces substances hallucinatoires.

Peut-on dire qu'Huxley encourage l'utilisation des drogues afin de nous permettre d'échapper à nos souffrances? Est-ce une manière de présenter de façon avantageuse la consommation de cette substance? Ou alors expose-t-il, de manière indirecte, les dangers de la consommation abusive des drogues et leur impact nocif sur la santé mentale de l'individu moderne ?

Dans *Le Meilleur des mondes*, la prise de Soma²⁰⁷ ouvre aux personnages du roman la porte du bonheur. Cette drogue euphorisante dissipe toute sorte de malaise et d'angoisse. Quoiqu'elle réduise leur vie à

²⁰⁵ - La mescaline est un alcaloïde de la classe des phényléthylamines utilisé comme drogue hallucinogène.

²⁰⁶ - Le terme de 'psychédélique' fut inventé par Aldous Huxley et le docteur Humphry Osmond en 1957 ; il signifie l'ouverture de l'esprit.

²⁰⁷ - Huxley a emprunté le nom de 'Soma' à une plante imaginaire utilisée par les antiques envahisseurs aryens de l'Inde. Cette substance était prise en jus et bue lors des rites religieux par les prêtres et les nobles, cela leur procurait un sentiment de force et d'euphorie. Or, pris à forte dose, le Soma pouvait également rendre malade ou tuer.

soixante ans, elle est donnée quotidiennement à toutes les castes par le dirigeant de l'État monde :

Ce qu'il vous faut c'est un gramme de Soma [...] avec un centricube, guéris dix sentiments, dit le Prédestinateur Adjoint citant une formule de sagesse hypnopédique élémentaires.²⁰⁸

En effet, tous les habitants se doivent de consommer le Soma afin de se libérer de tout sentiment susceptible de les rendre malheureux, de se prémunir contre « dix sentiments ». Tous les citoyens doivent se plier à cette cure. Le terme « Prédestinateur » laisse entendre le caractère impératif de ce commandement, mais également le rôle canalisateur de cette drogue imposée à tout le monde. C'est une prescription d'État et nul ne doit contester ce choix. Elle a pour but de maintenir la stabilité psychique des habitants ainsi que de permettre à l'individu d'échapper à sa triste condition humaine :

Le Soma ne [...] jouait aucun de ses tours déplaisants. Le congé qu'il donnait était parfait [...]²⁰⁹

Cette drogue n'est pas nocive ; au contraire, elle permet aux individus de jouir des instants de bonheur. Ainsi, les habitants acceptent leur condition sans contestation car le Soma n'altérerait en aucune manière leur santé. Désormais, ils pouvaient supporter sans effort mental ou émotif tous les problèmes qu'ils rencontraient. Il suffit de prendre quelques grammes de Soma qui leur procuraient une sensation de gaieté :

Et il y a toujours le Soma pour calmer votre colère, pour vous réconcilier avec vos ennemis, pour vous rendre patient et vous aider à supporter les ennuis.²¹⁰

Huxley imagine un monde où la consommation de drogue est devenue banalisée. L'enjeu est de maintenir l'harmonie sociale en empêchant

²⁰⁸ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2011, p.84

²⁰⁹ - Idem, p. 193

²¹⁰ - Idem, p. 294

l'individu de penser par lui-même. C'est ainsi que les responsables maintiennent la stabilité mentale des habitants et réalisent le bonheur collectif. L'État monde est obsédé par le fait de rendre les gens heureux en masquant la triste réalité par un congé illusoire grâce à la prise de Soma ; cette drogue est plébiscitée comme une sorte d'élixir fabuleux capable d'apporter des solutions miraculeuses à tous les travers de la vie. Elle fait même l'objet de slogans propagandistes qui en font l'apologie et en expliquent les vertus :

Et si jamais, par quelque malchance, il se produisait d'une façon ou d'une autre quelque chose de désagréable, eh bien, il y a toujours le Soma qui vous permet de prendre congé, de vous évader de la réalité.²¹¹

L'État monde assure la stabilité des habitants grâce à cette substance. On pourrait même dire qu'ils deviennent les victimes d'une certaine léthargie qui les empêche d'agir. Aucun sentiment d'inquiétude ou d'angoisse ne vient perturber le bonheur de ces individus qui se propulsent dans un long voyage apaisant échappant à toute forme de pensée négative. Tout est contrôlé, le bonheur est alors garanti. Ainsi, afin de réaliser l'utopie, les habitants sont soumis au conditionnement hypnopédique ainsi qu'à la consommation du Soma qui procure un certain bien-être profond. Un bien-être qui laisse comprendre que l'État agit dans la visée de susciter l'abrutissement ou pire encore l'inertie de ses habitants afin de mieux les contrôler.

Dans *Le Meilleur des mondes*, l'auteur critique l'abus de consommation des drogues par les jeunes en dévoilant tous les dangers auxquels l'individu est exposé. Il présente un peuple abruti sous les effets des euphorisants en peignant un tableau caricatural d'un monde régenté d'une manière semblable à celle que l'on fait subir à un troupeau par les

²¹¹ - Idem, p. 293

dirigeants de l'État monde. C'est ainsi qu'Huxley voit le monde. Déjà à son époque, la consommation de drogue était en hausse et ce type d'addiction devenait une menace pour l'avenir des jeunes. Un avenir où l'homme devient un simple consommateur (publicités, drogues, loisirs, etc.). Ainsi, les prédictions de l'auteur semblent celles d'un futur proche. Les jeunes vivent dans un monde d'abondance et la drogue vient, en effet, combler le vide existentiel. Or, elle le comble négativement en les abrutissant. Ainsi, l'individu perd ses capacités à raisonner et devient susceptible de commettre, sans retenue aucune et sans discernement, des actes délirants et démentiels.

En revanche, quelques années plus tard, le paradoxe s'installe et la distinction entre la dénonciation de la consommation des psychotropes et celle de la fascination envers ces derniers, devient assez floue. En effet, dans *Retour au meilleur des mondes* – un essai publié vingt ans après *Le Meilleur des mondes* - Huxley adhère aux idées qu'il a longtemps réfutées. L'auteur nous apprend qu'effectivement :

Dans *Le Meilleur des mondes* de ma fable, il n'y avait ni whisky, ni tabac, ni héroïne, ni cocaïne de contrebande; les gens ne fumaient pas, ne buvaient pas, ne priaient pas, ne se piquaient pas. Quand l'un d'eux se sentait déprimé, ou mal à l'aise, il avalait une ou deux pilules d'un composé chimique appelé soma.²¹²

Selon l'auteur, ce n'est pas la consommation de drogue en elle-même qui constitue un danger, mais c'est plutôt sa consommation abusive et non sélective de ces différents stupéfiants que l'on trouve facilement sur le marché. L'auteur du *Meilleur des mondes* propose de lire son roman sous un autre angle. Il explique bien d'ailleurs, à travers son récit, que la prise de Soma réduisait la vie des habitants à soixante ans, et que prise à forte dose, elle mènerait à la mort comme il en est le cas avec Linda, la mère de John le Sauvage.

²¹² - HUXLEY, Aldous, *Retour au meilleur des mondes*, Pocket, chapitre VIII, p.91

Toutefois, la sensation procurée à ces personnages après la prise de Soma leur offrait un saisissement d'euphorie délicieuse et des visions les plus extraordinaires, sans effets nocifs sur la santé : ce qui est toxique, ce n'est pas la drogue mais la dose. Ainsi, ils pouvaient s'évader des mauvaises humeurs et des contrariétés de la vie. Le Soma devient non seulement une institution politique évitant toute agitation sociale et toute idée subversive, mais devient l'essence même de la vie individuelle et sociale. Elle propulse les personnages dans d'autres mondes plus apaisants, plus doux et plus beaux. C'est cette sensation qui fascine l'auteur et à laquelle il adhère quelque part par sa description de cet état éthéré de bonheur et de satisfaction.

D'ailleurs, Huxley en a fait l'expérience et n'hésite pas à en parler dans quelques-unes de ses œuvres, notamment, *Les Portes de la perception*(1954) et *Ile* publiée (1962) durant la même période de la montée du mouvement *Hippie*. Les Hippies rejetaient les valeurs traditionnelles et la société de consommation. Ils prônaient une sorte de fraternité universelle. C'est un mouvement de contre-culture qui aspirait à une vie plus authentique, plus émancipée et plus libre. Une vie dotée de nouvelles perceptions sensorielles, de découverte véritable de soi, d'adhésion libre et concrète à ses propres penchants naturels, etc. Les hippies tentaient de chercher un sens à la vie par le biais d'initiation à des spiritualités diverses et originales, en s'aidant évidemment de certains psychotropes²¹³. C'est-à-dire, utiliser une substance non toxique, mais capable de produire, chez l'individu, un effet de transcendance et d'élévation spirituelle.

²¹³ - Un psychotrope est une substance qui agit directement sur le système nerveux central en y modifiant certains processus biochimiques et physiologiques cérébraux, sans préjuger de sa capacité à induire des phénomènes de dépendance, ni de son éventuelle toxicité. En altérant de la sorte les fonctions du cerveau, un psychotrope induit des modifications de la perception, des sensations, de l'humeur, de la conscience ou d'autres fonctions psychologiques et comportementales.

Les Portes de la perception d'Aldous Huxley est un essai qui fut une source d'inspiration pour plusieurs auteurs. L'auteur y prône l'usage des drogues afin d'atteindre une nouvelle perception du monde, d'arriver à un sentiment de plénitude et de communion avec le cosmos. L'enjeu, selon lui, était de rechercher l'expérience mystique. Il apparente ses expériences vécues avec la mescaline et le LSD aux plus hauts états mystiques. Huxley tend à démontrer que la mescaline a pour rôle d'élargir son esprit, lui permettant ainsi d'accéder à la transcendance de manière intense et accélérée :

Car jusqu'à ce matin-là, je n'avais connu la contemplation que sous ses formes assez humbles et ordinaires, - comme méditation logique [...].²¹⁴

Dans son essai, l'auteur raconte son expérience avec la mescaline. En effet, grâce à elle, il entreprend le chemin le plus court facilitant ainsi son accès à l'extase. Il se sert de cobaye afin de montrer que cette substance est inoffensive et montre comment la mescaline fait naître chez l'individu une sorte de béatitude qui permet d'éviter ainsi la triste et désolante réalité humaine. Selon lui, cette expérience ne ressemble à aucune autre, elle est personnelle pour chacun d'entre nous. Autrement-dit, l'extase diffère d'une personne à une autre, elle est individuelle.

Dans *Ile*, les protagonistes consomment une sorte de drogue libératoire sous le nom de 'Moksha'. Elle guide l'homme dans sa marche inconsciente vers le chemin de l'extase. Les individus vivent dans une harmonie totale avec la drogue, le sexe, l'Eugénie et la biologie. Huxley cherche, en effet, à décrire les effets positifs de son expérience avec ces psychotropes. Et si la drogue sert à oublier la réalité pour ainsi percevoir les

²¹⁴ - <https://systemophobe.wordpress.com/2015/02/14/les-portes-de-la-perception/>

choses avec béatitude, le terme alors de ‘drogue’ n’est pas apprécié dans l’île de Pala. Les habitants préfèrent donner :

[...] à cette substance de beaux noms : le remède *Moksha*, révélateur-de-réalité, la pilule-de-beauté-et-de-vérité.²¹⁵

Afin de ne pas confondre les drogues nocives qui tuent et les drogues sans effet nocifs, Huxley choisit de désigner la moksha comme étant un remède révélateur de la beauté. Prendre de la drogue, par définition, se présente normalement comme étant une chose à laquelle aucune personne décente ne peut s’adonner. D’ailleurs, dans le roman, Will, un naufragé sur l’île de Pala, se montre assez sceptique quant à l’utilisation de cette substance. Selon lui, la prise de cette drogue n’apporte rien de positif. Au contraire, elle ne crée que des illusions et mène même à la folie. Toutefois, les habitants de Pala ne sont pas de cet avis. D’après leur expérience, la prise du moksha stimule les zones endormies de notre esprit. Elle donne accès à des régions du cerveau que nous ignorons. Ainsi, au niveau de cette région du cerveau, il est vrai que l’individu prend le risque parfois de vivre une expérience visionnaire terrifiante. Or, lorsque la prise de cette substance est bien contrôlée, elle permet à l’individu de s’ouvrir sur un monde bien plus éclairé.

C’est ce que Huxley nomme ‘l’expérience mystique’. C’est la connaissance de l’obscur, de l’univers caché. L’individu peut désormais prendre conscience des similitudes existant entre le moi et le monde extérieur. Ensemble, ils ne font plus qu’un. La drogue assure une certaine cohérence entre l’individu et son univers. Elle permet de connaître la réalité de manière encore plus véridique et bien plus réelle que celle que se représente l’individu dans sa sobriété. Le Dr. Robert tente de décrire l’effet que peut produire la prise de moksha :

²¹⁵ - HUXLEY, Aldous, *Ile*, Pocket, Paris, 1962, p. 222

Mais si vous aviez fait l'expérience que Lakshmi et moi avons vécue hier, vous en sauriez davantage. Vous sauriez que cette expérience est bien plus réelle que ce que vous appelez réalité. Plus réelle que ce que vous pensez et ressentez à l'instant même. Plus réelle que le monde s'étendant sous vos yeux. Mais pas réel est ce qu'on vous a appris à dire! Pas réel, pas réel.²¹⁶

Le Dr. Robert tente d'expliquer au naufragé l'effet du moksha sur l'individu. Elle permet d'écarter le voile posé par le moi. Dès lors, la drogue est capable de transpercer ce voile et donner une perception des choses plus profonde que la réalité que l'individu a appris à transfigurer, voire à pervertir. Elle permet de comprendre le monde dans lequel l'individu doit vivre et non pas dans lequel il vit, ou dans lequel il croit survivre.

Dans ce roman, Huxley tente de décrire, en effet, sa propre expérience avec les psychotropes. En effet, il est difficile selon lui, de décrire comment ces substances agissent chimiquement sur le cerveau. Or, la certitude est le fait qu'elles agissent positivement lorsqu'elles sont prises modérément et sans aucune addiction au produit. Ainsi, dans une lettre à son père Huxley annonce que :

Théoriquement, le danger d'un besoin compulsif de répéter l'expérience induite chimiquement existe. En pratique, il ne semble pas que ce besoin se manifeste. Le rythme souhaité le plus souvent est un renouvellement de l'expérience tous les ans ou tous les six mois.²¹⁷

En effet, la réussite de son expérience s'explique par le fait qu'il s'agit de suivre un rythme modéré afin d'éviter tout danger. Cet entremêlement entre la chimie et l'expérience est bien étroite. Pour Huxley, c'est bien plus fort qu'une dose induite dans le cerveau afin d'échapper à la réalité, mais c'est une expérience mystique, symbole et source de révélation :

²¹⁶ - Idem, pp. 227.228

²¹⁷ - <http://www.eboga.fr/VIP/lettre-Huxley-Merton.pdf>

Et tout ce que le remède-moksha peut vous donner, c'est une succession de découvertes béatifiques, une heure ou deux de temps en temps de grâce révélatrice et libératrice.²¹⁸

Révélation que seule cette expérience peut faire aboutir. Elle pénètre les profondeurs de l'esprit en éclaircissant et illuminant les portes de la perception et de la méditation. Elle permet d'atteindre l'auto transcendance ou ce que l'on pourrait appeler l'état auto-extatique. Le moksha n'est pas une simple drogue, mais il est plutôt considéré comme un remède susceptible de fournir à l'individu béatitude et libération. Et en termes théologiques :

Le moksha nous prépare à recevoir des grâces données, visions pré-mystiques ou expériences mystiques parfaites. La méditation est l'un des moyens par lesquels nous coopérons à ces grâces gratuites.²¹⁹

Selon Huxley, cette expérience permet alors d'approfondir la vie spirituelle. Elle aide à comprendre les différentes formules obscures que l'on retrouve dans les écrits des mystiques, chrétiens et orientaux. Non seulement le remède permet à l'individu de s'ouvrir sur une réalité 'Autre', plus magnifiée, plus réceptrice de la vérité ontologique de l'être et du monde, mais il permet également de découvrir le monde spirituel dans sa quintessence et sans effort, au même titre que la contemplation ou encore le recueillement religieux. De surcroît, l'expérience mystique ne ramène pas à des instants passagers, à des récompenses fugaces, mais elle finit par créer un état donnant l'impression d'accéder miraculeusement à une condition d'éternité.

Enfin, après que l'homme eut été sous la domination du progrès technologique, on a voulu ériger la génétique en solution salvatrice pour le transformer en un être parfait, ne subissant pas les aléas de sa condition

²¹⁸ - HUXLEY, op.cit, p. 278

²¹⁹ - HUXLEY, op.cit, p. 115

biologique ou celles de ses contraintes psychologiques. Cependant, les risques de la génétique, comme moyen de réguler la société, se sont avérés énormes et qui consistent en la perte d'identité, d'individualité et en le déterminisme social institutionnalisé. En dépit du clonage, censé offrir à l'humanité la perfection qu'elle brigue depuis les origines du temps, depuis, dirions-nous, qu'elle a été expulsée du paradis, la société occidentale sombre dans la déchéance, voire déshumanisée. De surcroît, la notion de solidarité, de compassion et d'amour entre les individus n'existe plus. Afin de prouver son existence, un être humain a besoin d'avoir sa propre identité permettant de le distinguer. Quant aux conséquences des découvertes biochimiques ne sont pas souvent négatives mais elles ont pu apporter de nouvelles expériences. Il s'agit d'atteindre une compréhension non pas intellectuelle des choses mais basée sur l'intuition, la méditation, l'expérience mystique.

Mais, est-ce la seule manière de fuir une réalité désenchantée dans l'univers de l'utopie, en liaison avec la science-fiction, en tant que support de cette dernière ? Nous savons que l'utopie est censée se réaliser dans un lieu atypique, souvent une île, sans aucune attache directe avec la réalité vilipendée. Par sa dénomination elle-même, telle qu'elle a été présentée par le premier auteur du genre, à savoir Thomas More, elle se situe irrémédiablement dans un non-lieu, isolé et complètement protégé des contaminations extérieures. Ce non-lieu est essentiellement ambigu dans la mesure où il laisse entendre l'absence de lieu ou l'impossibilité de réalisation de l'utopie car elle n'est envisageable que dans un ailleurs irréel ou inaccessible. Autrement dit, le sens de l'espace utopique est double, car il revêt la fonction subversive de remettre en question l'espace canonique et institutionnel et en même temps, il connote l'improbabilité de la réalisation d'une telle conception de l'imaginaire social, comme la nomme Paul Ricœur dans son ouvrage *L'Idéologie et l'Utopie*. Ceci nous amène à nous interroger

sur le rôle que joue l'espace dans les récits de science-fiction, présentés généralement, pour ne pas dire exclusivement, comme des contre-utopies.

Chapitre 3 :
L'espace dans les récits de science-fiction

Depuis toujours, le thème de l'exil n'a cessé d'escorter toutes les facettes de la littérature et de constituer une armature à maintes intrigues du genre romanesque. Contraint de fuir un certain désagrément et de quitter sa terre matricielle, l'exilé s'aventure ou est contraint de s'embarquer dans un voyage sans retour. Si l'île est le lieu de refuge choisi par la majorité des utopistes classiques, c'est parce que la recréation d'un monde est toujours subordonnée à la ruine de l'ancien monde. Dès lors, dans l'ambition de trouver le bonheur idéal, les utopistes s'évertuent à imaginer un lieu utopique parfait et sans aucune relation avec le monde connu²²⁰. Alors, dans ce cas, celui de l'espace utopique, l'exil est-il volontaire ou imposé ou les deux à la fois ? Comment peut-on expliquer l'échec du bonheur dans l'ailleurs géographique chez Huxley et Houellebecq alors qu'il censé apporter bonheur et quiétude ?

Il est vrai qu'aucun auteur de science-fiction n'a pu être devin ou futurologue et aucun d'entre eux n'a jamais prétendu l'être. Ces auteurs sont des personnes qui ont toujours tenté d'attirer l'attention des lecteurs et de tirer la sonnette d'alarme sur les problèmes de leur temps, sur les vicissitudes inhérentes à leur société. Et s'ils se projettent dans le futur ou dans l'espace, c'est bel et bien dans le dessein d'étudier les comportements de la société ou de montrer leur éventuel impact sur son devenir. Elle permet, effectivement, aux auteurs de science-fiction de s'interroger sur le l'évolution que pourrait connaître la vie de l'homme et les transformations que pourrait subir son environnement.

Par ailleurs, l'étude de l'espace, dans les récits de science-fiction, nous en dit énormément sur l'homme contemporain et ses dérives. Il faut

²²⁰ - En effet, l'ensemble des utopies s'évertuent à isoler complètement leur espace providentiel de peur qu'il ne soit contaminé par l'espace d'origine. L'île est un isthme qui sépare symboliquement l'espace utopique du continent, emblème de l'ancien univers et représentant du système en place, celui que l'utopiste entend éviter à tout prix.

dire que la modernité fallacieuse²²¹ n'a pas laissé indifférents les auteurs de science-fiction. Peut-on considérer alors l'espace géographique, dans *La Carte et le territoire* de Houellebecq, comme le lieu d'une révélation symbolique du comportement de l'homme ?

3-1 : Insularité et contre-utopie

L'Utopie n'a pas manqué de s'intéresser à l'espace. Depuis Thomas More, les cités idéales ont souvent été situées dans des zones lointaines, enclavées et infranchissables. Le lieu utopique peut être la promesse de la paix et de la liberté ou de l'isolement et du renfermement. Qu'il soit une étape vers une terre désirée ou une destination finale, l'exil insulaire devient cet espace où s'inventent de nouvelles communautés, où l'on s'interroge sur le reste du monde. L'île, dans les récits utopiques, permet donc de porter un regard critique sur le système politique et social existant et également sur les possibilités envisagées afin de l'améliorer. L'île – espace de référence - a toujours tenté de garantir sa clôture et son inaltérabilité. Elle est séparée du reste du monde, et ce qui présume que rien venant de l'extérieur ne peut ou ne doit altérer cet univers idéal. Elle devient un espace protecteur et fascinant hantant ainsi l'esprit de l'homme qui souhaite le rencontrer ou le créer. L'île est le lieu où s'exerce l'imaginaire utopique faisant d'elle un lieu édénique, de bonheur et de stabilité. Elle devient un lieu d'exil par excellence, dans le sens de séparation absolue avec l'ancien univers. Certes,

²²¹ - Nous faisons ici référence aux différentes critiques qui ont visé la modernité. L'exemple du romantisme est très parlant à cet égard. L'excellente étude de Löwy et Sayre, dans leur tentative de définir le romantisme en tant que phénomène universel ne touchant pas uniquement la littérature, mais bien d'autres disciplines telles que la peinture, la musique, mais également la philosophie, l'économie, l'histoire et bien d'autres sciences humaines, érige le romantisme en tant que révolte à contre-courant de la modernité. En effet, tous les romantismes quelle que soit leur appartenance géographique s'accordent, sans exception, à remettre en question la modernité caractérisée d'être minée par une rationalité abstraite excessive qui met en berne toutes les composantes de la personnalité humaine, par l'esprit de calcul qui prédomine sur les autres relations qualitatives de l'être humain, par la mécanisation du monde, par la dissolution des liens sociaux... Ces reproches, nous les retrouvons dans la bouche d'un grand nombre de personnages appartenant à l'univers contre-utopique. Nous avons eu l'occasion d'en discuter supra.

le changement de lieu est l'un des aspects de tout exil. La fuite du personnage utopique d'un monde insatisfaisant, la rupture avec le monde extérieur, l'occasion de construire une nouvelle vie, la chance d'un nouveau départ, constituent la trame de l'expérience de l'exil insulaire utopique. A ce titre, dans *Causes et raisons des îles désertes*, Gilles Deleuze dit ceci :

Rêver des îles, avec angoisse ou avec joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence.²²²

Ainsi, l'île devient cet espace imaginaire où l'individu occulte une réalité dans l'ambition de reconstruire ou de se reconstruire, de faire table rase de l'ancienne vie et de prendre un nouveau départ. L'exil devient alors un lieu de refuge. Néanmoins, si dans les utopies classiques, l'île abrite un lieu idéal s'opposant au monde extérieur corrompu par une civilisation viciée et horrifiante, qu'en est-il dans les récits contre-utopiques dont le rôle est de dénigrer cet idéal tant rêvé par les utopistes? Que devient alors l'espace dans les récits contre-utopiques? Peut-on dire que l'insularité répond toujours aux mêmes objectifs que dans les utopies classiques? Ou alors, les contre-utopistes ne chercheraient-ils pas à transgresser ce modèle laissant place, désormais, à un monde totalement illusoire ?

Dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, c'est la terre entière qui devient une cité utopique universelle dirigée par un système autoritaire mais pacifique. Or, le rôle de l'île est inversé puisque celle-ci n'abrite plus un lieu idéal mais plutôt des individus qui ne répondent pas aux objectifs de l'État monde. En effet, le passage de l'utopie à l'anti-utopie n'a pas laissé l'espace utopique indifférent. L'île chez Huxley ne représente plus cet espace idyllique et adéquat à une vie parfaite et heureuse, constituant une

²²² - DELEUZE, Gilles, *Causes et raisons des îles désertes* dans *L'île déserte et autres textes*, Éditions de Minuit, Paris, 2002, p. 12

sorte de refuge pour l'être humain las de son espace premier, mais devient une sorte de prison où l'Administrateur de l'État Monde y envoie les habitants constituant une menace pour la stabilité sociale avec leurs idées hétérodoxes. Or, nous ne pouvons pas nous permettre de dire qu'il s'agit d'un monde totalement opposé à celui de l'État Monde, mais les habitants y viennent plutôt et surtout pour prendre leur retraite.

Il s'agit d'une réserve située dans le Nouveau Mexique où John le Sauvage²²³, élevé dans une réserve, est un personnage qui, initié par sa mère Linda, a pour culture intellectuelle et artistique l'œuvre complète du dramaturge anglais William Shakespeare, contrairement à ce qui laisserait présager son surnom.

Or, dès son intrusion dans Londres, la stabilité et l'équilibre dont jouissait l'État Monde se voit menacé. En effet, Bernard et Helmholtz, deux protagonistes de l'État Monde, sont des personnages qui, dès leur naissance, sont victimes d'un mauvais conditionnement. Helmholtz incarne la perfection, mais une perfection dotée d'une grande intelligence qui sera la cause de son malheur. Pour lui, ce monde se trouve d'emblée fade et ennuyeux. De cela résulte alors, chez lui, une sensation de vacuité existentielle. Bernard est un personnage qui est sensible aux passions, aux émotions et aux sensations. Tout ceci incarne la déviance individuelle et l'inadaptation sociale dans l'État Monde. Ces derniers ont la connaissance d'être des 'individus libres', comme l'affirme Bernard :

²²³ - John est né dans une réserve au Nouveau Mexique, quoiqu'il ait été élevé à la manière des Indiens, ses parents sont originaires du "Meilleur des Mondes". Lors d'un séjour dans l'État Monde, John joue le rôle du "Sauvage" tel qu'on peut le rencontrer dans les récits critiques du XVIII^{ème} siècle dans *Les Lettres Persanes* de Montesquieu, *L'Ingénu* de Voltaire ou alors *Supplément au voyage de Bougainville* de Diderot. Considéré comme celui qui n'est pas civilisé, John dénigre la cruauté de cet état de civilisation qui se croit tout permettre mais qu'il n'arrive pas à comprendre. Sa sauvagerie apparaît aussi dans son rejet des relations humaines superficielles et fades qui sont considérées, dans cet État, comme normales. En recherche d'amour et d'amitié dans un monde qui les ignore, il est voué à la solitude, mais même celle-ci lui est interdite. Objet de curiosité et de moquerie, poursuivi et contaminé par ce monde qu'il refuse, il finit par se suicider.

Cela me donne [...] d'être davantage moi, [...]. D'agir davantage par moi-même et non pas si complètement comme partie d'autre chose. De n'être complètement comme partie d'autre chose. De n'être pas simplement une cellule du corps social.²²⁴

Bernard est un être « individualisée puisqu'il refuse d'être réduit à un simple rouage dans le mécanisme collectif. Il est incompatible avec ce monde qui prône l'entière adhésion de l'individu au corps de la communauté. Il se retrouve dans un isolement psychologique qui l'éloigne de ce monde assujetti à une civilisation dénuée de sentiments, de passions et tout ce qui permet à l'être humain de se distinguer qualitativement du nombre, du tout social. Il a besoin d'un univers dans lequel l'homme retrouve son humanité consistant en son identité individuelle et en sa consubstantialité particulière.

L'île est loin de représenter un lieu idéal et heureux ni d'ailleurs un lieu de référence, mais elle représente une sorte d'île-prison. Dès lors, l'île idyllique n'existe pas. La fonction de l'île se voit alors altérée et inversée, puisque chaque individu hétérodoxe au système de l'État Monde est envoyé dans l'île-prison puisque ce système craint et abhorre tous les agissements schismatiques.

Quant à John, celui-ci n'arrive pas à accepter cette civilisation qu'il découvre à Londres. Une civilisation qui prive l'individu de son droit le plus primaire qui est effectivement sa liberté de penser. En effet, l'individu qui souhaite être libre et jouir de ses droits individuels est considéré comme un apostat du système, un renégat dangereux de l'utopie originelle :

Vous ne voulez donc pas être libres, être des hommes ?²²⁵

²²⁴ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2002, p.125

²²⁵ - Ibid. p.264

La caractéristique essentielle de l'être humain est bien son libre-arbitre, sa liberté personnelle et son individuation. John refuse catégoriquement ce mode de vie conditionné imposé par l'organisation en place : sacrifier sa liberté au nom d'un bonheur collectif. Il ne supporte aucunement le fait d'appartenir à un quelconque système imposé, il prône la liberté qui représente l'essence de l'existence même de l'homme. John incarne ici le regard extérieur jeté sur la société dystopique. Jugeant cette civilisation usurpée par l'establishment qui gouverne le pays, il tente non seulement de s'isoler de Londres mais aussi de se couper totalement de la Réserve. En effet, ses émotions ne lui permettent pas de s'adapter ni au conditionnement de l'État Monde ni au conditionnement indien où il vécut toute sa vie, car il se retrouvait souvent seul, victime du mépris des autres adolescents étant le fils d'une étrangère. C'est alors qu'il choisit pour ermitage un vieux phare situé sur la crête d'un coteau. Pour le Sauvage, la solitude reste le seul moyen de s'isoler du monde extérieur : un monde injuste. Toutefois, même isolé, il devient malheureusement sujet de raillerie par les habitants de l'État Monde et donc sa solitude se voit infectée par cette civilisation avilissante qu'il n'a jamais acceptée et qu'il n'a jamais pu comprendre. La foule lui vole son individualité, sa liberté, sa solitude. Il doit choisir, désormais, entre l'esclavage et se plier au conditionnement ou alors la liberté dans la mort. En fait, a-t-il vraiment le choix dans ce monde qui n'accepte aucune pluralité et ne tolère que l'uniformité et l'homogénéité dans le cadre très étroit et étouffant d'une sorte de dressage de l'individu qui réduit ce dernier à un animal, voire à une sorte d'objet quasi manufacturé. Nous pensons au clone, par exemple.

L'exil de John reste finalement impossible et inaccessible, puisque même celle-ci, la mort, lui est interdite. Elle est désormais, irréalisable. Le lieu utopique - l'État Monde - proposé par Huxley semble peu propice à la réalisation des désirs de John et en totale contradiction avec lui alors qu'il

était censé venir y trouver refuge et y reconstruire sa vie. Cette nouvelle civilisation est, aux yeux du Sauvage, horrifiante et incompatible avec son éducation et sa passion pour l'art et la science. La Réserve, endroit enclavé, ne répond pas non plus aux souhaits de John puisqu'il y a toujours vécu comme un étranger, isolé, méprisé, à cause de son appartenance à une origine différente de celle des habitants. Les solutions utopiques proposées au Sauvage ne satisfont aucunement ce dernier. En effet, on n'offre au Sauvage qu'une seule alternative: une vie démente en Utopie ou la vie d'un primitif dans un village d'Indiens. Étant tombé amoureux de Lénina, et n'ayant pas la liberté et la possibilité de convoiter cette dernière, John se punit alors pour de telles pensées. Ainsi, sa propre flagellation lui vaut la curiosité des médias et des habitants de l'État Monde. Harcelé par les visiteurs intrigués par la conduite inhabituelle du Sauvage, John attaque Lénina. Le matin, effrayé par ce qu'il a fait et dégoûté de lui-même, il se pend dans la cage d'escalier du phare.

Le seul aboutissement à la paix et à la liberté se manifeste ainsi chez Huxley par la mort. C'est une solution de désespoir face à un univers trompeur et offrant une fausse liberté et un ensemble de leurre d'autoréalisation.

Dans *Ile*, Huxley propose un monde insulaire édénique où semblent régner bonheur et liberté. De prime abord, cet espace idéal laisse comprendre que l'auteur renoue avec la tradition insulaire des utopies classiques. On découvre un monde heureux et pacifique avec une indéfinissable harmonie entre le progrès scientifique et la nature ainsi le mariage des traditions orientales et occidentales. L'île de Pala présente donc un équilibre où le respect et la tolérance prévalent. Cette société fut fondée par le fils d'un pasteur protestant et le fils d'un Maharadjah bouddhiste. Or, comme il s'agit d'une société riche en pétrole, cet espace édénique se voit menacé par une nation capitaliste voisine, Rendang. En effet, ayant suscité

les appétits de cette nation, sous la dictature du colonel Dipa. Pala, un matin, se voit envahie par cette puissante nation, avec l'appui du jeune Rajah local qui, avide de pouvoir et d'argent, n'hésite pas à leur offrir son aide. L'île utopique est fragile et devient altérable. Dans un monde contaminé par l'avancée technologique, par une modernité avilissante, l'Utopie se voit irréalisable d'où l'échec de l'île utopique de Pala qui se transforme en Enfer :

Votre Raja vous parle... Demeurez calmes...Faites bon accueil à vos amis du Détroit... [...] Le progrès, poursuivait la vois vacillante et excitée. La vie moderne... [...] Vérité, glapit-elle, valeurs...spiritualité authentique... pétrole.²²⁶

Nous voyons d'ores et déjà la perversion de l'espace utopique à cause de l'intrusion d'autres éléments venus de l'extérieur. Cet avilissement est rendu par la confusion entre des valeurs telles que la vérité, la spiritualité authentique d'un côté, et la vie moderne et le pétrole de l'autre²²⁷. Les habitants assistent à l'invasion de l'île par les troupes de l'île voisine conduite par le Rajah à la solde des pétroliers et qui anéantissent l'existence idéale en imposant le progrès. Dans les récits contre-utopiques, imaginer une île idéale représente un terrain glissant. Le meilleur des mondes n'est pas prêt de se réaliser et celui qui semblait s'être réalisé n'en est qu'un piètre avatar qui se mue en un monde totalitaire avilissant, voire déshumanisant.

Dans les œuvres d'Huxley, l'utopie spatiale se définit comme étant irréalisable et impossible. Si dans *Le Meilleur des mondes*, l'île ne rime plus avec exotisme que l'on retrouve dans l'espace insulaire du modèle classique,

²²⁶ - HUXLEY, Aldous, *Ile*, Pocket, Paris, 2013, p.467

²²⁷ - Cela nous fait penser à l'invasion de l'île d'Otaïti par les missionnaires venus d'Angleterre dans *Supplément au voyage de Cook* de Jean Giraudoux. Les Anglais, en la personne emblématique de Mr. Banks, viennent introduire de force – cette intrusion est comparée à un viol – dans l'île utopique des valeurs qui n'ont rien à voir avec celles de l'île : Travail, propriété et réduction de la sexualité à un simple processus de procréation. Les valeurs de l'île sont l'amour, la tolérance, l'harmonie avec la nature... Au final, mêmes les valeurs de la civilisation occidentale seront viciées et se transformeront en viol, en vol et en violence.

ici, elle devient une sorte de prison pour les cadres hétérodoxes de l'utopie. L'isolement de l'île qui était censé protéger les iliens d'une éventuelle propagation des contre-valeurs du continent et des comportements nuisibles de ses habitants acquiert une nouvelle fonction complètement corrompue à savoir l'enferment de l'individu réfractaire ; ce qui confère à cet espace originellement utopique une fonction et une portée négatives.

De surcroît, l'exil de John, dans le vieux phare, est souillé par les regards curieux et les moqueries des habitants qui s'introduisent dans l'isolement et la solitude du Sauvage trouvant, désormais, la paix dans la mort. Sans que la narration ne soit portée par le personnage principal, le roman met en scène un héros qui se rebelle contre l'ordre établi que toute la population accepte aveuglément, contre le conformisme au bonheur collectif.

Dans *Ile*, l'île ne représente plus cet espace stable et rassurant. Cet Éden terrestre finit par être envahi et l'île de Pala qui fut, jadis, un lieu de stabilité, se voit prendre dans les filets du capitalisme. Il ne s'agit plus du lieu de refuge, ce lieu hors d'atteinte, mais il devient fragile et altérable, donc illusoire. Ce caractère illusoire des îles utopiques n'est pas indifférent à l'auteur Hans Jonas, qui dans son ouvrage *Le Principe responsabilité* affirme que :

Le caractère intrinsèque *souhaitable* de l'utopie, une fois qu'il est jugé d'après la qualité de la vie, s'anéantit du fait de la réussite totale de ses prémisses [...] et les chances de bonheur en elle dépendent du caractère *incomplet* de la réalisation de son programme. Sa *conception* échoue du fait de cette contradiction interne, même si ces prémisses réelles pouvaient être produites.²²⁸

La réalisation de l'utopie semble poser un réel problème, même si Karl Mannheim dans son livre *Idéologie et Utopie* semble en faire une des clés de la définition de l'utopie. La concrétisation de celle-ci la fait chavirer

²²⁸ - HANS, Jonas, *Le Principe responsabilité*, Ed. du Cerf, Paris, 1995, p. 286

immanquablement dans la contre-utopie et vouloir la garder telle qu'elle est, et à tout prix, la fait balancer dans l'idéologie, avec son discours de propagande pour préserver l'ordre établi.

L'auteur souligne que la contre-utopie fait prendre conscience de la tromperie des utopies idylliques et bien au-delà de procurer bonheur et stabilité aux utopiens, elle ne fait que renforcer le malheur de l'homme. La contre-utopie intervient alors afin de révéler la portée chimérique de l'utopie. Et cela s'applique dans tous les domaines traités dans celles-ci. Les prémisses utopiennes se vouent à l'échec. De plus, l'objectif des récits contre-utopiques n'est pas que de présenter des inventions liées au progrès, mais c'est aussi de mettre en exergue une certaine perversion de la science au service de l'entreprise totalitaire. La contre-utopie se voit alors donner une place principale à l'homme et à la société et les considérer comme le fondement de la réflexion sur l'existence de l'homme et son rapport à son environnement.

La contre-utopie, s'est, certes, intéressée à l'espace utopique et à l'isolement îlien ainsi qu'à son rapport avec le système existant. Néanmoins, elle s'est beaucoup appuyée sur l'individu et son isolement subi, non seulement par l'isolement physique, par la découverte d'un autre ordre comme alternative à la civilisation et à son système mais aussi à son isolement psychologique : l'isolement de l'individu au sein de ses semblables.

Ainsi, dans l'anti-utopie de Houellebecq, l'auteur se focalise sur le devenir de l'homme. Selon lui, l'utopie, ne peut, probablement, être assurée que par un changement radical de la constitution de l'être humain. En effet, toute tentative de vouloir réaliser l'utopie devient impossible. Cette métamorphose de l'être que prône l'auteur est elle-même utopique. Et donc, nous ne pouvons en quelque sorte éviter l'utopie. Cependant, la question qui

se pose est la suivante : pourrions-nous vivre sans utopie ? Même si celles-ci semblent nous induire en erreur et s'ingénier à l'extrême pour amenuiser notre liberté, nous sommes toujours dans l'obligation d'en chercher d'autres lorsque la première trahit ses promesses. En ces termes, l'auteur rejoint la théorie d'Émile Michel Cioran qui estime que :

Nous n'agissons que sous la fascination de l'impossible : autant dire qu'une société incapable d'enfanter une utopie et de s'y vouer est menacée de sclérose et de ruine.²²⁹

Dans l'univers houellebecquien, toute victoire de l'utopie se solde par un échec. L'acharnement à vouloir réaliser l'utopie finit par glisser facilement dans la contre-utopie : le désastre, la faillite, l'échec. L'on se demande alors si cette contrariété devant la réalité, ce heurt affranchissable ne seraient pas causés par l'homme lui-même et que l'exil dans un ailleurs spatial ne répondrait plus aux attentes de l'individu trahi par les contraintes de la réalité ?

L'utopie est difficilement réalisable dans sa perfection, dans son absoluité ! Elle sombre dans la contre-utopie. Toutefois, apparaissent d'autres projets qui souhaitent encore transformer l'univers utopico-dystopique. Et encore une fois, l'utopie renaît de ses cendres, tel un sphinx : elle renaît des méandres mêmes de la contre-utopie. Dans *La Possibilité d'une île*, l'homme nouveau constitue la trame de l'histoire. La tentative acharnée de vouloir trouver refuge dans un espace idéal afin de tolérer le réel, se voit difficilement accessible et se voit inéluctablement prise dans le piège de l'illusion. Il s'agit d'une profonde interrogation sur l'homme nouveau et son rapport à l'espace dans un monde capitaliste. Dans un article intitulé *L'échec de l'utopie dans 'La possibilité d'une île'*, Daniel Letendre souligne que :

²²⁹ - CIORAN, Emile Michel, *Histoire et utopie*, Coll. « Folio essais », Paris, 2001, p. 100

Le champ d'expérimentation utopique de Houellebecq se détache ainsi de l'ailleurs géographique des utopistes classiques : le lieu investi par l'auteur pour y installer son utopie n'est plus une contrée éloignée de tout, mais le corps de l'homme, un homme qui, grâce à sa réplication infinie, peut s'extraire de l'Histoire et devenir 'éternel'.²³⁰

L'espace de l'utopie se retrouve ainsi transfigurée. L'homme nouveau ingurgite en quelque sorte sa propre utopie. Ce n'est plus l'île fermée et isolée qui apportera un quelconque réconfort à l'homme, un bonheur perdu et désiré, mais c'est la transformation de l'homme lui-même qui sera au centre du désir utopique, pour reprendre l'expression de Paul Ricœur. Il s'agit d'une expérimentation chère aux auteurs de science-fiction qui ne cessent de réinventer l'homme grâce à l'eugénisme. L'individu pourra, désormais, accéder à une vie éternelle fondée sur les plaisirs et les jouissances infinies grâce au clonage. L'île prend ainsi naissance dans le corps même de l'homme. Nous pouvons dire que l'homme nouveau finit par incorporer en lui l'espace utopique : c'est la seule solution plausible pour permettre à la nouvelle humanité d'accéder à un bonheur et à une perfection que l'ancienne utopie et son espace ilien n'ont pu malheureusement pas réaliser.

Par ailleurs, dans un monde où l'utopie est impossible, comment alors expliquer l'échec de toute forme d'exil volontaire ou subi dans *La Possibilité d'une île*? L'histoire est construite autour du récit de vie de Daniel 1. Humoriste professionnel du XX^{ème} siècle, Daniel jette un regard critique sur le monde moderne. Grinçant, ironique et provocateur, il est surtout d'une grande lucidité qui lui permet de disséquer le comportement de l'homme caractérisant l'époque.

Par ailleurs, le roman manifeste plusieurs tentatives et formes d'exil. Dans un premier temps, le protagoniste Daniel 1, tente de s'exiler « [...] en

²³⁰ - www.revue-analyses.org, vol. 7, n° 1, hiver 2012, p.64

Andalousie, dans une zone alors très sauvage [...] la seule de la côte espagnole à avoir été jusque-là épargnée par le tourisme»²³¹. Le personnage choisit un endroit éloigné des contraintes et des inconvénients de la civilisation acerbe afin de vivre le bonheur idéal avec sa compagne Isabelle. Écarté du monde extérieur, Daniel 1 profite de cet isolement représentant une sorte de rêverie éloignée de toute contamination du réel; et en reprenant l'expression de Gaston Bachelard, la maison représente : « un 'coin du monde'. Car la maison est notre coin du monde. ».²³²

C'est un 'coin' qui permet la solitude, la paix ; elle est le symbole de l'intimité, de la liberté. Avec son aspect de clôture et d'enfermement, elle représente une petite utopie permettant l'ouverture aux joies de la vie intime, à l'amour et au bonheur :

Si l'on nous demandait le bienfait le plus précieux de la maison, nous dirions : la maison abrite la rêverie, la maison protège le rêveur, la maison nous permet de rêver en paix.²³³

La maison devient un petit cosmos propre au rêveur qui le préserve des intrusions extérieures. Néanmoins, lorsque l'amour cesse par la mort d'Isabelle, ce lieu, qui fut jadis un lieu d'exil, devient un lieu dystopique pour le clone de Daniel 1. La maison d'Andalousie, l'île-maison, voit ses caractéristiques de lieu d'exil insulaire utopique disparaître. La mort signifie la mort de l'amour, la « fin définitive de l'utopie »²³⁴ amorçant alors la dépression du héros et sa lente chute. Ainsi, les éléments qui constituaient l'utopie n'existent plus. Dès lors, l'utopie elle-même meurt et se désagrège.

Chez Houellebecq, le désastre sentimental représente un thème majeur dans ses œuvres, ainsi que l'inexorable glissement du protagoniste dans la

²³¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2013, p.52

²³² - BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961, p.32

²³³ - Ibid. p.34

²³⁴ - HOUELLEBECQ, op.cit, p.386

dépression dont le destin est souvent la mort inéluctable. C'est avec un humour assez ravageur qu'il décrit le mal qui ronge l'homme moderne. En partant de la réalité qu'il dissèque minutieusement, l'auteur souligne le vide existentiel qui habite l'homme perdu dans une recherche impossible du bonheur parce que la société moderne ne lui renvoie, désormais, que souffrance et solitude. Chez Houellebecq, l'individu est prisonnier, dépendant d'une réalité instaurée par une société qui pousse l'homme au désespoir, c'est-à-dire à se couper de tout contact humain parce que tout rapport avec autrui devient insupportable.

Le personnage, lassé de son existence vide de tout sens, écrasé par le sentiment de sa propre insignifiance, il est également sans objectif et sans attache. C'est alors que Daniel commence à fréquenter la secte des Elohimites. Nous avons vu qu'il s'agit d'une secte qui promet l'immortalité de l'être humain, qui prépare la possibilité d'une résurrection à partir de l'ADN conservé dans une chambre froide. Les néo-humains auront la vie éternelle. Daniel, en offrant son ADN, donne vie à ses successeurs : les clones Daniel 24 et 25.

Ainsi, selon Michel Houellebecq, l'utopie, ne peut, probablement, être assurée et ne peut se réaliser que par un changement radical de la constitution même de l'être humain une transformation totale de sa composition. Dans un article intitulé, *L'échec de l'utopie dans 'La possibilité d'une île'*, Daniel Letendre souligne que :

Le champ d'expérimentation utopique de Houellebecq se détache ainsi de l'ailleurs géographique des utopistes classiques : le lieu investi par l'auteur pour y installer son utopie n'est plus une contrée éloignée de tout, mais le corps de l'homme, un homme qui, grâce à sa réplique infinie, peut s'extraire de l'Histoire et devenir 'éternel'.²³⁵

²³⁵ - www.revue-analyses.org, vol. 7, n° 1, hiver 2012, p.64

Nous comprenons aisément qu'il est question d'un déplacement spatial de l'utopie. Le lieu utopique n'est plus un ailleurs géographique que l'on est en droit de rechercher ou de briguer car l'être humain ou encore le héros utopique devient l'épicentre de l'utopie elle-même. Il s'agit d'une expérimentation chère aux auteurs de science-fiction qui ne cessent de réinventer l'homme grâce à l'eugénisme. L'individu pourra, désormais, accéder à une vie éternelle fondée sur les plaisirs et les jouissances infinies grâce au clonage. L'on se demande alors si cette contrariété devant la réalité ne serait pas la faute de l'homme lui-même. D'un autre côté, nous pourrions penser peut-être que si l'exil spatial ne répondait plus aux attentes de l'individu, c'est que ce dernier serait trahi par le réel le livrant ainsi à un dénouement fatal, qui échappe totalement à sa volonté, à son désir utopique dominant.

Ainsi, l'histoire est reprise par les récits des clones de Daniel 1. Espèce immortelle, les néo-humains ne se reproduisent pas, mais sont clonés automatiquement dès que leur fin approche, et leur mémoire est transférée à leurs successeurs. Ces derniers vivent dans des habitations complètement isolées du monde et communiquent entre eux par ordinateurs. Autour d'eux, enfermés derrière des barrières protectrices, les derniers humains vivent à l'état sauvage et disparaissent peu à peu sans pour autant surprendre les néo-humains qui assistent à cette disparition avec indifférence.

La maison d'Andalousie devient la cité dans laquelle vit le clone de Daniel 1. Il s'agit d'un terrain qui a été entouré d'une barrière électrique dans le but d'éloigner les derniers représentants humains qu'on nommait les 'sauvages'. Ces néo-humains sont isolés des leurs. Ils sont seuls, seuls avec comme moyen de communication 'internet'. Il s'agit du seul lien social qui existe dans leur monde. Les rencontres, la chaleur humaine, le contact physique sont, dorénavant, remplacés par une existence virtuelle. Insatisfaits

de leur sort, les clones ne demandent qu'à substituer ce monde virtuel à un contact physique, qui pourrait être empreint d'une certaine affectivité, alors que Daniel 1 cherchait à s'isoler de la société, ces derniers demandent à s'exiler à l'extérieur.

Il est paradoxal de parler de solitude dans une époque où la communication semble rapide et facile grâce au progrès technologique. En effet, la prédominance de la critique de la société occidentale, de la société de consommation et de sa manière de vivre, explique l'insensibilité de l'individu voué à la solitude et à sa perte :

Au fil des pages, Houellebecq illustre ce catéchisme et conduit ces destinées 'asentimentales' d'une main sûre vers le sinistre dénouement. Misère de la condition humaine, sexualité glauque, mâles et femelles livrés ensemble et séparés par l'horreur existentielle et sociétale.²³⁶

Débarrassé du rire et des larmes, de l'amour et du désir, sans contact, sinon virtuel, avec les leurs, ces hommes nouveaux mènent une existence sans goût et sans joie. Il faut dire que même la souffrance des protagonistes en devient vide d'émotions car elle est dénaturée et devient inhumaine. Et ce sont cette provocation existentielle et cette carence de l'être réduit au rang de l'objet insensible et mécanique qui les poussent à chercher ce qui pourrait donner du sens à leur vie.

Houellebecq transgresse ici le modèle utopique classique. L'île-maison n'abrite plus cet espace enchanteur, mais devient, dans un monde généré et dominé par le progrès, une dystopie pour les clones de Daniel alors qu'il était censé être, pour eux, l'utopie parfaite, le projet le plus parachevé à concrétiser. C'est ainsi qu'ils décident de sortir de leur englobement afin de prendre contact avec leurs semblables. Le lieu utopique se définit dorénavant, à l'instar de l'utopie classique, par une certaine extériorité, mais

²³⁶ - PATRICOLA, Jean-François, *Houellebecq ou la provocation permanente*, Écriture, Paris, 2005, p.144

avec une différence notoire : il faudrait en dehors de la clôture, non pas dans le dessein de chercher un lieu de substitution, mais de pouvoir simplement y rencontrer l'Autre. Ce dehors est l'île de Lanzarote : lieu utopique promis par les Élohims. L'on peut, dès lors, s'interroger sur la validité de cet espace utopique et se demander si cet ailleurs géographique répond-il aux exigences de l'utopie. Ou alors, ne serait-il qu'illusion et mensonge? Si l'on se permet d'affirmer cette théorie, comment Houellebecq explique-t-il alors cet échec dans sa contre-utopie?

Dans le récit de Daniell, on comprend que l'emplacement de la secte a été choisi par les Élohim dans un des lieux de tourisme, près d'un club de vacances. Ce choix n'est pas fortuit, car les valeurs que prône la secte sont étroitement liées à ce mode de vie : fêtes, divertissements, loisirs sans interruption. Il s'agit déjà d'un avant-goût d'une vie meilleure que la secte met à disposition des nouveaux adeptes. Selon Houellebecq, la société postmoderne serait devenue une société de consommation dont le seul dessein est de rechercher le bonheur, un bonheur de pacotille. L'homme postmoderne est à la recherche d'une satisfaction individuelle, complètement solipsiste, concentrée sur l'ego de la personne, où le partage n'a plus sa place : la vie communautaire est tributaire des seuls fantasmes de la personne.

En effet, comme l'affirme Michel Bichon :

L'individu ne cherche pas à s'adapter à elle [L'utopie] au nom de règles extérieures, mais tente au contraire d'adapter l'univers social - son univers social- à ses besoins personnels.²³⁷

Nous assistons donc à une transfiguration de l'utopie. Cette dernière, traditionnellement collective, se plie aux exigences égotistes. Ce ne sont plus

²³⁷ - BIRON, Michel, *L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq*, Études françaises, 2005, Paris, p. 28.

les individus qui doivent se conformer au modèle tracé par l'utopiste. C'est bien le contraire qui s'opère puisque l'individu devient l'axe autour duquel tourne la machine sociale. La secte décrite par Houellebecq tente de créer une sorte d'harmonie entre l'individu et un idéal de bonheur destiné à un type général d'individus. Aucune cohésion n'est envisagée, aucune communion dans la joie et le plaisir. Il est question d'un bonheur qui ne répond pas à une exigence d'équilibre social mais qui est essentiellement centré sur une demande de satisfaction personnelle. Ainsi, l'utopie des jouissances infinies, des satisfactions ininterrompues serait bien tentante, et sa réalisation procurerait le bonheur. Par l'entremise des commentaires des clones Daniel 24 et 25 vivant dans un avenir de 2000 ans de notre ère, celui-ci est aux antipodes de celui qu'avait imaginé le clone Daniel 1. En effet, il en va tout autrement lorsque l'utopie se concrétise. Pourquoi alors, une fois l'utopie atteinte, celle-ci se transforme malencontreusement en une contre-utopie? La réalisation de l'utopie ne serait-elle en fait que la pure et simple trahison du projet initial imaginé par les élohimites, de l'idéal rêvé et recherché?

En effet, l'utopie que propose la secte impose désormais à l'individu de se créer une illusion afin de pallier un réel insatisfaisant. Clément Rosset affirme à ce propos que le réel « n'est admis que sous certaines conditions et seulement jusqu'à un certain point : s'il abuse et se montre déplaisant, la tolérance [à son égard] est suspendue »²³⁸. L'homme est dans le besoin de se créer une fiction afin de se satisfaire, de se faire plaisir, de se séduire, mais il ignore les circonstances que peut lui procurer cette illusion. Afin de supporter la vie, l'homme se doit de se mentir et ou de croire au mensonge. Ainsi, selon Daniel 1 le mensonge :

²³⁸ - ROSSET, Clément, *Le Réel et son double*, Gallimard, 1984, Paris, p.8.

Dans ce sens, le rôle de l'utopie rejoint celui de la sublimation dans le sens psychanalytique du terme. Le côté désagréable de la réalité est escamoté par le fait de sombrer dans une illusion choisie et voulue.

Le mensonge m'apparaissait à présent dans toute son étendue : il s'appliquait à tous les aspects de l'existence humaine, et son usage était universel; les philosophes sans exception l'avaient entériné, ainsi que la quasi-totalité des littérateurs ; il était probablement nécessaire à la survie de l'espèce [...].²³⁹

Nous sommes en droit, en fait, de nous demander à ce niveau-là de l'analyse s'il s'agit toujours d'une utopie ou d'une idéologie, dans la mesure où cette dernière trompe le peuple et essaie de préserver l'état des choses, de pérenniser l'ordre établi en tenant un discours mensonger. Toutefois, il faudrait tout de même reconnaître que cette réaction est individuelle : cette attitude semble relever dans un premier temps de la psychanalyse et pourrait être considérée comme une déviation personnelle, comme une attitude psychotique vis-à-vis de la réalité sociale à laquelle est confronté l'individu. Mais, Michel Houellebecq entend lui donner une portée philosophique et sociale. Il s'agit d'une vision du monde validée et approuvée par l'ensemble de l'intelligentsia. Et c'est ainsi que nous pourrions affirmer que l'auteur souhaite montrer que toute la société est malade et que le rapport qu'elle entretient avec la réalité est vécu sur le mode pathologique.

Le mensonge apparaît ici comme nécessaire à l'homme. Ce besoin de substitution explique bien que le réel dans lequel il vit est insupportable. L'utopie est fondée sur le mensonge de la secte des Élohim sur la venue de leur Créateur et celui de la résurrection de leur dirigeant par un clonage déguisé; ce sont des paroles que les adeptes boivent goulûment et sans aucun discernement. Dans cette utopie, Houellebecq souligne qu'il est impossible d'abolir la souffrance et de satisfaire tous les besoins afin éviter le manque, de combler le vide et de satisfaire les besoins. Vivre dans le plaisir infini,

²³⁹ - HOUELLEBECQ, op.cit, p.386.

Le rôle de l'utopie est vicié. L'approche du réel est fallacieuse. Elle ne réside plus dans la non congruence avec la réalité, identifiée par Karl Mannheim comme l'une des caractéristiques majeures de l'utopie. Elle devient une falsification du désir de transformer le monde qui devient une sorte de complaisance. L'individu s'auto-induit en erreur.

pour tous les individus, n'apparaît pas comme une solution viable, c'est retourner l'utopie contre elle-même, c'est la spolier de son noble objectif.

En effet, les successeurs des premiers dirigeants de la secte ne sont pas contents de leur vie. Une vie fade, dénuée de sentiments et d'émotions et réduite à une sorte de subsistance végétative. Peut-on dire que la jouissance infinie ne signifie pas pour autant être heureux? Et que devant cette insatisfaction devant le bonheur promis ou proposé, ce ne serait pas le désir qui est recherché où s'entremêleraient amour et souffrance, joie et malheur? Ainsi, en voulant provoquer l'utopie, la réaliser à tout prix, l'homme ne fait que susciter le retour au réel²⁴⁰. Ce qui explique alors l'insatisfaction des néo-humains une fois l'utopie réalisée, car ils retombent dans le mécontentement originel. D'ailleurs, Daniel 24 préfère quitter la vie :

[...] sans vrai regret » car cette « [cette] existence [...] ne [lui] apport[e] aucune joie effective.²⁴¹

Ainsi, l'espérance liée à l'utopie, à sa probable concrétisation, n'est plus viable. L'utopie n'est plus le moteur de l'histoire, comme le stipulent tous les utopistes. L'univers va vers le chaos, vers la mort et l'extinction totale.

Quant à Daniel 25, celui-ci tente de retrouver une société néo-humaine dans l'île de Lanzarote. Étant pourtant proche de l'idéal Elohimite, ce

²⁴⁰ - Réaliser l'utopie, c'est en fait se rapprocher de la réalité. C'est réduire l'écart infranchissable de départ. C'est tuer l'utopie, en quelque sorte. L'utopie n'en est une que lorsqu'elle provient d'une distance énorme entre le réel et le projet. Le rapprochement asymptotique d'avec la réalité entraînerait la disparition de l'utopie et la transformerait en contre-utopie. C'est pour cela que Karl Mannheim a opté, dans sa classification de l'utopie, de partir de l'utopie millénariste ou chiliaste, et non celle de Thomas More, car c'est elle qui lui semble concrétiser au mieux cet éloignement radical entre le rêve et le réel. Instaurer le Royaume de Dieu sur terre est en total décalage avec la réalité et représente donc le projet utopique, par excellence, alors que celui de More demande tout simplement une intervention humaine qui, malgré son éloignement de la société qu'elle critique, n'atteint pas le degré de distanciation imposé par le Projet de Thomas Münzer, l'anabaptiste, qui guida la révolte des paysans en Allemagne au XVIème siècle. Son approche de la réalité n'est guère une critique séculière mais relève plutôt du registre apocalyptique. Elle est donc eschatologique et c'est pour cela que Mannheim le préfère à l'auteur du livre qui sonna son nom à l'utopie.

²⁴¹ - HOUELLEBECQ, op.cit, p.166

modèle ne prétend pas, cependant, au bonheur des clones car, comme nous l'avons souligné, une fois l'utopie réalisée, l'idéal redevient le réel, ce réel invivable et insatisfaisant. Ainsi, on peut dire que le besoin d'une illusion afin de vouloir et pouvoir continuer à vivre, le fait que toute réalisation de l'utopie devient source de désespoir, nous amène à conclure que ce réel décevant rattrape, à chaque fois, l'utopiste. Lanzarote n'existe pas car elle ne peut exister en tant que véritable lieu utopique qu'une fois l'arrivée des néo-humains et leur règne établi. C'est vers cette prétendue île que veut se diriger Daniel 25. Or, Houellebecq, en présentant Lanzarote, souligne l'effet de l'illusion de l'île, la possibilité de sa non existence. L'espace utopique n'est plus qu'un leurre et ne tient plus les promesses qu'il semble prodiguer au début :

Gênées par la couche nuageuse, les rares observations satellites disponibles étaient peu fiables. Lanzarote pouvait être demeurée une presque-île, être devenue une île, ou avoir complètement disparu.²⁴²

Ce *lieu de nullepart*, Lanzarote, cette île dont on ne connaît que la possibilité, laissent entrevoir les transgressions que l'auteur a effectuées à partir du modèle de l'utopie classique²⁴³. Force est de constater que cet horizon se bâtit sur des présupposés car il est une anticipation de ce que pourrait être l'avenir de la société de demain promise par les Elohim.

Enfin, l'œuvre manifeste différents types d'exils. Il représente parfois un refuge personnel d'où l'île-maison d'Almería qui se voit malheureusement envahie par la présence humaine, par l'emprise du devenir.

Deux mille ans après, la maison qui abrite Daniel 25 évoque cette sensation de vacuité, d'absence et de malaise dans laquelle devra se retirer le

²⁴² - HOUELLEBECQ, op.cit, p.436

²⁴³ - L'espace utopique – lieu de nulle part – semble retrouver sa vraie signification : celui que l'on ne trouvera jamais.

clone dans l'ambition d'atteindre l'utopie. C'est alors, qu'il décide de s'exiler sur la supposée île-paradis de Lanzarote. Île illusoire, île inexistante, puisque le projet élohimité n'a pas eu lieu, étant basé sur le mensonge.

Cette défektivité de l'île, cette défaillance de l'espace utopique ne reflètent plus que le réel qui trahit tous les espoirs, qui mène inéluctablement à la déception et à l'insatisfaction. Toute forme d'exil, est, chez Houellebecq, vouée à un échec. En fait, l'utopie perd de son attrait et la gageure à relever dorénavant est de se soustraire à son emprise, considérée comme spécieuse. L'utopie semble être inversée chez Houellebecq. Le vrai projet est de s'en éloigner. Selon Daniel Letendre :

En somme, celui qui tente de se détourner de la réalité en travaillant à l'atteinte d'un idéal devrait plutôt travailler à ne pas l'atteindre, à rêver à la possibilité d'une île tout en s'efforçant de n'y accoster jamais.²⁴⁴

Ainsi, l'utopie spatiale dans la contre-utopie ne répond, effectivement pas aux mêmes attentes des utopistes classiques. L'utopie, étant réalisée, conduit l'homme à sa perte. Il s'invente un réel de substitution en ignorant les circonstances désagréables et retrouve désormais le réel au bout de son illusion. Ainsi, dans *La Possibilité d'une île*, Houellebecq s'inquiète au sujet de l'avenir de la société humaine. Il expose les grandes interrogations sur les valeurs qui définissent l'existence et l'identité de l'être humain. Ainsi, rêver d'une vie meilleure, c'est rêver l'impossibilité puisque l'homme, être mortel, est dans le besoin de vivre en alternance entre la souffrance et l'illusion de la satisfaction. Chez Houellebecq toute utopie est ironiquement anti-utopique car tout idéal est condamné à ne pas se réaliser. On pourrait dire que l'auteur met en exergue le tragique de la condition humaine qui incite l'être humain à osciller entre le faux espoir de pouvoir s'en libérer et la conscience amère de son incapacité à le faire. La vraie

²⁴⁴ - www.revue-analyses.org, vol. 7, n° 1, hiver 2012, p. 80

utopie serait en quelque sorte d'accepter sa condition, de manière cynique, avec le détachement et la prise de conscience qui accompagnent cette résignation.

Pour conclure, Nous pouvons dire que, dans le roman, les clones ne sont guère plus heureux que les êtres humains. Daniel 24 se suicide et Daniel 25 finit par s'enliser dans les eaux bénéfiques entourant ce qui fut un jour l'île de Lanzarote à la recherche de contact humain. Il décide de quitter la communauté des néo-humains et s'aventure parmi les sauvages que sont les humains. Chez Houellebecq, le projet est de supprimer la race humaine. *La Possibilité d'une île* prend alors les caractéristiques d'une anti-utopie. L'auteur cherche à démystifier toute forme d'utopie en lui octroyant une fonction négative. Que ce soit dans la croyance vitale, religieuse, esthétique ou dans la bonté de la nature et de la vie - ayant servi d'exil contre un environnement insatisfaisant -, le constat est que, chez Houellebecq, le pessimisme constitue un point de départ et un point d'arrivée, aucune vision consolante ne se voit réaliser.

3-2 : Le lieu et l'homme dans *La Carte et le territoire*

Dans une légère anticipation, *La Carte et le territoire* représente la France dans le contexte de la mondialisation des années 2030-2040 et donne un aperçu de l'art et de l'artiste qui représentent cette France. Le protagoniste Jed Martin est un peintre qui, avec son père Jean-Pierre Martin, architecte, jettent tous deux un regard d'ethnologue sur la France. Jed remplit plusieurs fonctions ; qu'il photographie des cartes Michelin ou qu'il peigne des métiers, sa visée est de représenter le monde tel qu'il est. Il n'est pas sans rappeler que la démarche de Michel Houellebecq a toujours été de :

Voir simplement le monde, sans détourner les yeux, en excluant tout accommodement, en excluant aussi toute perspective ou projet d'amélioration.²⁴⁵

L'objectif est de peindre le monde dans toute son objectivité. Et de ce fait, le monde sera reproduit dans sa réalité brute. *La Carte et le territoire* se présente comme un récit où s'entremêlent la narration, la description, l'architecture et l'image. Ainsi, tous ces éléments reproduisent la réalité contemporaine. Peut-on parler ici d'une simple attitude esthétique, dans le sens de représentation du monde ou de nihilisme consistant en l'action de juger le monde tel qu'il est, de ne vouloir en aucun croire à des valeurs susceptibles de le transformer, voire d'en corriger les tares et de le perfectionner ?

En cette époque capitaliste, Jed Martin ainsi que son père semblent poser un regard critique à l'égard de la civilisation considérée comme décadente, là où l'art est conduit vers de nouveaux horizons. En effet, Michel Houellebecq montre comment le marché de l'art contemporain fait vaciller la notion d'art moderne, au détriment d'un capitalisme mondialisé. De ce fait, le roman se rapproche avec le préraphaélisme²⁴⁶. La vision du monde des préraphaélites est une prise de conscience de la réalité artistique, économique et industrielle.

Il est clair que Jed Martin finit par se laisser conditionner par une sorte d'environnement capitaliste le préparant ainsi à la vie professionnelle en

²⁴⁵ - http://www.galeriebinome.com/media/textes_downloads/mouvement-michel-poivert-marc-lathuillere-michel-houellebecq-red-150_hicv.pdf

²⁴⁶ - Né au Royaume-Uni en 1848, le préraphaélisme est un mouvement artistique qui se distingue par son anticonformisme académique victorien, son dédain pour la banalité et le conventionnel, son aspiration à la beauté, à la simplicité, à la franchise et à la spiritualité. Rendre à l'art son but fonctionnel, tout en étant moral et esthétique compte parmi leurs principales intentions. Traversé pourtant par des paradoxes, le peintre et poète Dante Gabriel Rossetti (1828–82) se veut réaliste tout en proposant un univers imaginaire et idéalisé, bien loin du réalisme préconisé. Cette perception englobe à la fois une appréhension instinctuelle et morale de la beauté, ainsi qu'une imagination capable de reproduire au-delà des formes extrêmes, l'essence interne des choses. Dénonçant le côté aliénant et inhumain du monde industriel, William Morris (1834–96) et John Ruskin (1819–1900), quant à eux, sensibles à la nature et aux questions éthiques et sociales, préconisent une vision morale de l'art. Ils appellent à un retour à la simplicité, à la décroissance et à la spiritualité. Ces réflexions débouchent sur une philosophie de l'art, liée elle-même à une pensée historique et sociale.

termes de succès et de richesse. On ne peut pas nier que le père y a aussi joué un rôle considérable. Ses connaissances en histoire de l'art, notamment celle des préraphaélites²⁴⁷, n'ont pas laissé l'artiste indifférent. Jean-Pierre Martin confesse, d'ailleurs, au fils que :

L'idée fondamentale des préraphaélites, c'est que l'art avait commencé à dégénérer juste après le Moyen Age, que dès le début de la renaissance il s'était coupé de toute spiritualité, de toute authenticité, pour devenir une activité purement industrielle et commerciale et que les soi-disant *grands maîtres* de la Renaissance – que ce soit Botticelli, Rembrandt ou Léonard de Vinci – se comportaient en réalité purement et simplement comme les chefs d'entreprises commerciales ; exactement comme Jeff Koons ou Damien Hirst aujourd'hui, les soi-disant *grands maîtres* de la Renaissance dirigeaient d'une main de fer des ateliers de cinquante, voire cent assistants, qui produisaient à la chaîne des tableaux, des sculptures, des fresques. Eux-mêmes se contentaient de donner la direction générale, de signer l'œuvre achevée, et surtout ils se consacraient aux relations publiques auprès des mécènes du moment – princes ou papes.²⁴⁸

Quelle démythification de l'art et des artistes de la grande époque, celle de la Renaissance ? Les noms emblématiques du Grand Art sont relégués au rang de simples hommes d'affaires, d'affairistes, d'usurpateurs qui produisent pour en quantité, et non en qualité, pour s'enrichir. L'argent est le maître-mot de l'art et non la quête d'un certain enchantement d'un univers désenchanté et réifié.

La conception avant-gardiste n'arrive plus à prendre place dans une période où l'ambition est de céder le pas à la célébrité et à l'argent. Désormais, l'artiste est assujéti à un environnement économique, à une obligation de productivité. L'art, dès la Renaissance, semble être condamné

²⁴⁷ - Le **préraphaélisme** est un mouvement artistique né au Royaume-Uni en 1848. Ce mouvement tient la peinture des maîtres italiens du XV^{ème} siècle, prédécesseurs de Raphaël, comme le modèle à imiter. Les préraphaélites avaient, entre autres, pour dessein de rendre à l'art un but fonctionnel et édifiant : leurs œuvres avaient pour fonction d'être morales. Mais cela n'excluait pas leur désir d'esthétisme. Le but de ces artistes était de s'adresser à toutes les facultés de l'Homme : son esprit, son intelligence, sa mémoire, sa conscience, son cœur... et non pas seulement à ce que l'œil voit.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Pr%C3%A9rapha%C3%A9lisme>.

²⁴⁸ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, Paris, 2010

à sombrer sous le joug de ce que l'on appellera, biens des siècles plus tard, le productivisme. L'art n'est plus une fin en soi. La seule gratification reconnue et recherchée est d'ordre matériel et lucratif. Il est question de culture du business qui est à l'origine de la disparition des valeurs suprêmes de l'art. Ainsi, la marchandisation des objets d'art nous pousse à nous interroger sur le devenir de l'artiste. Ces nouvelles conceptions de l'art contemporain se voient fondre complètement dans les arcanes de la rentabilité capitaliste.

Avec ses ventes explosives, on voit bien comment Jed réussit à se faire une place de premier choix sur le marché de l'art. Lors d'un bilan provisoire, le directeur de communication de la firme, Patrick Forestier, fait part des chiffres d'affaires acquis :

Nos ventes de cartes ont progressé de 17 % au cours du mois dernier [...]. Nous pourrions, d'autres le feraient, donner un coup de pouce sur les prix [...]. Ce qui est inattendu, c'est qu'il y a même des acheteurs pour les anciennes cartes Michelin, nous avons observé des enchères sur Internet. Et jusqu'il y a quelques semaines, ces anciennes cartes, nous nous contentions de les pilonner... Nous avons laissé dilapider un patrimoine dont personne dans la maison ne soupçonnait la valeur [...]. En ce qui concerne vos... (il chercha le mot approprié), en ce qui concerne vos *œuvres*, il faut frapper très fort !²⁴⁹

S'il y a bien hésitation sur l'utilisation du terme « œuvres », c'est pour montrer la dévalorisation qui devient inhérente à l'art censé appartenir à l'univers du sublime transcendant tout calcul grossier et toute activité temporelle. L'art est réduit à une simple marchandise, une sorte de camelote à bazarder au plus offrant. Sous l'emprise du capitalisme, on voit bien comment les œuvres d'art fonctionnent. En effet, elles se laissent guidées selon le prix du marché, notamment la flambée des prix. Elles sont même l'objet de tractations boursières. Dans ces conditions, il est à noter que la

²⁴⁹ - Ibid. p.88-89

valeur artistique de l'œuvre d'art disparaît au profit de l'unique et seule valeur commerciale. Ainsi, dans *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*²⁵⁰, Walter Benjamin affirme l'idée que la technologie a corrompu la création artistique et que la production a transformé l'art en marchandise. Dès lors, les objets ont perdu leur utilité primaire pour être subordonnés à des fonctions secondaires, de nature purement spéculative, entrant dans une logique de prestige économique et d'ostentation sociale.

Le capitalisme trouve ses fondements chez les grands collectionneurs et investisseurs qui, tous deux, ont pu développer un système de commercialisation à l'échelle internationale. Le commerce de l'art s'internationalise à l'image de toutes les denrées proposées à la vente, au même titre que les vulgaires marchandises. D'ailleurs, le galeriste, dans *La Carte et le territoire* indique à Jed :

On ne vise pas tellement le marché français, pour cette exposition. De toute façon il n'y a presque pas d'acheteurs français pour l'art contemporain. [Ceux qui achètent en ce moment] sont les Américains, les Anglais et surtout les Chinois et les Russes.²⁵¹

La Carte et le territoire décrit cette situation bien spécifique au marché de l'art qui se passe lors d'une exposition. En effet, il s'agit de riches acheteurs qui sont de sérieux concurrents parmi lesquels figurent le collectionneur mexicain Carlos Slim Helu, la troisième ou la quatrième fortune mondiale, ou alors un coursier américain opérant pour le compte de Steve Jobs. Se déploie ainsi une forte montée des enchères. C'est de cette manière que les œuvres d'art et les objets perdent de leur valeur et deviennent d'absurdes gadgets de luxe, d'un commun frisant la trivialité.

²⁵⁰ - Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, dernière version 1939, in « Œuvres III », Paris, Gallimard, 2000.

²⁵¹ - HOUELLEBECQ, op.cit. p.145-146

Mais Jed ne se sent plus à sa place dans cet univers prosaïque. Sa conscience l'interpelle et en contemplant certains des dessins de sa compagne Geneviève, Jed porte un regard autre sur l'art :

L'art devrait peut-être ressembler à cela, [...], une activité innocente et joyeuse, presque animale.²⁵²

L'artiste tente de se rebeller contre la mainmise de l'affairisme sur le monde de l'art. L'art retrouverait sous le regard de l'artiste sa fonction d'antan. N'est-il pas avant tout un détachement esthétique, un embellissement noble du monde quotidien. L'art ne relèverait-il pas du principe de plaisir, comme semble le dire Sigmund Freud, du jeu, de l'assouvissement des désirs, du règne du ça. Même s'il s'agit d'une sorte de sublimation²⁵³, dans le sens psychanalytique du terme, l'art se souvient de l'animalité de l'homme et de ses instincts les plus profonds et les plus primitifs. C'est dans ce sens que, selon Jed, l'art devrait être lié à la gratuité de son esthétique et non lié à sa valeur économique et commerciale. C'est dans cet élan de rébellion qu'il s'inscrit par son refus d'achever le tableau de *Damien Hirst et Jeff Koons se partageant le marché de l'art*²⁵⁴. Ceci permet de comprendre la visée de Houellebecq. En effet, nous pouvons lire à travers ce tableau une dispute entre deux concurrents du marché de l'art comme une fin de l'art. Il y dénonce sa marchandisation qui lui ôte complètement sa valeur esthétique, sa nature brute, rappelant l'innocence première des êtres humains alors qu'ils échappaient encore à l'aliénation de la civilisation moderne. Le capitalisme a, effectivement, réduit l'homme à un spectateur passif, dénué de ce regard artistique d'antan. Cette nouvelle stratégie manipulatrice a désormais condamné la magie de l'art, sa capacité de réenchanter le monde, de lui redonner sa magnificence originelle.

²⁵² - Ibid. p.56

²⁵³ - En psychanalyse, la **sublimation** est une dérivaison de but de la pulsion sexuelle et/ou agressive, par exemple dans une création artistique.

²⁵⁴ - Hirst et Koons sont les organisateurs et les bénéficiaires de la spéculation financière.

Jed, ayant pris conscience de cette situation, se retire de l'univers de l'art. C'est alors qu'il s'installe dans la vieille maison de ses grands-parents où il retrouve ses dessins d'enfance. D'année en année, il plonge dans la mélancolie et commence à se détruire : conséquences de la pression capitaliste qu'il est obligé de subir. Jed meurt dans l'isolement total. Le triomphe de l'air capitaliste éradique désormais toute forme de contestation, toute forme de révolte contre le système. Dès lors, dans une perspective ironique, Houellebecq porte un regard très critique sur les nouvelles lois de l'art. Il éprouve la nostalgie de revenir à la conception de l'art d'antan, aux formes perdues, aux repères anciens. A cet égard, nous ne pouvons nous empêcher de citer Baudrillard, avec qui Houellebecq se sent en total accord avec l'idée qu'il développe à savoir que l'artiste lorsqu'il :

[...] fait ses tableaux, il est quitte, il est quitte du monde, il est quitte de toute référence et il ne sait pas pourquoi il les fait. Il ne pense pas que son art mérite d'être commenté, il le fait à l'état brut, seule existe l'obsession de l'illusion, de la mise en forme de l'illusion.²⁵⁵

Selon Baudrillard, les artistes sont devenus trop artificiels dans la mesure où le narcissisme a pris le dessus au détriment de l'art à l'état brut, naturel et instinctif. Il prône, en effet, un retour à l'art traditionnel axé sur les valeurs morales et esthétiques d'antan. Si Houellebecq a consacré une partie de ce roman à représenter la France dans le contexte de la mondialisation dans une légère anticipation, c'est bel et bien afin de soulever tous ces points qui exacerbent l'auteur et le rendent très critiques vis-à-vis de l'art contemporain.

D'ailleurs, dans une exposition sous le titre de « LA CARTE EST PLUS INTERESSANTE QUE LE TERRITOIRE »²⁵⁶, l'on comprend d'après cet intitulé que le territoire en lui-même a perdu énormément de son

²⁵⁵ - BAUDRILLARD, Jean, *Le Paroxyste indifférent*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1997, p. 167

²⁵⁶ - HOUELLEBECQ, op.cit. p. 80

intérêt. L'économie française s'est désormais enfermée dans le concept du pastiche du passé. L'ironie réside dans cette volonté de vouloir tout restaurer à tout prix.

La mondialisation a fragilisé l'image réelle de la France. Sous le règne de l'industrialisation, le pays se laisse entraîner et enfoncer malgré lui dans une sorte de repli sur ses traditions et son patrimoine. En effet, nous pourrions comprendre qu'il ne s'agit pas de rétrogradation du pays. S'il y a retour sur le passé, c'est que celui-ci est bien le meilleur que l'état actuel qui, lui, constitue une véritable régression. C'est pour cela que la carte est bien meilleure que le territoire, autrement dit la représentation est supérieure à la réalité. Restaurer les œuvres du passé est une échappatoire heureuse pour le pays pour ne se morfondre dans la trivialité du présent. D'ailleurs, Olga, une jolie Russe n'étant jamais sortie de Paris et dont Jed était tombé amoureux, témoignera de cette aporie :

La France apparaissait comme un pays enchanté, une mosaïque de terroirs superbes constellés de châteaux et de manoirs, d'une stupéfiante diversité mais où, partout, il faisait *bon vivre*.²⁵⁷

Relevons l'usage de l'imparfait qui sous-entend que ce n'est plus le cas de nos jours. Toutefois, il faudrait bien ajouter que la restauration de la France a placé le pays dans la sphère commerciale et capitaliste. Rien n'est plus authentique ! La réhabilitation du patrimoine ne se fait pas dans un dessein noble, celui de pérenniser la beauté esthétique du pays. Dans la mesure où l'objectif demeure essentiellement matérialiste, Houellebecq dénonce la fausseté du projet, ce pastiche du pastiche. Tout est entrepris uniquement pour satisfaire les touristes chinois ou russes et donc pour répondre à des contraintes pécuniaires. Par ailleurs, il est vrai qu'il est difficile de 'refaire', et donc se dessine une large frontière entre la copie et

²⁵⁷ - Ibid. p.92

l'original, un large écart entre l'imitation et l'œuvre originale. Houellebecq en donne un exemple lorsque Jed décrit le village où il s'est réfugié :

Ici, on ne plaisantait pas avec le patrimoine. Partout, il y avait des arbustes ornementaux, des pelouses; des pancartes de bois brun invitaient le visiteur à un circuit aventure aux confins de la Puisaye. La salle polyvalente proposait une exposition permanente d'artisanat.²⁵⁸

L'auteur dénonce violemment cette manie de vouloir tout restaurer. En pensant servir le pays, cette restauration a fait disparaître l'esprit des monuments, leur valeur première consistant en la représentation de l'âme du pays et de son histoire séculaire. Ces rénovations sont factices et ne sont que des exhibitions mensongères de la culture de la France. On essaie de reproduire, ou du moins de faire passer pour vrai. Toutefois, tout sonne faux selon Houellebecq. La portée critique de l'auteur repose, en effet, sur le fait de mettre en exergue cette volonté de faire croire que l'on restaure les choses et les monuments à la manière d'antan. Or, si le pays éprouve ce besoin, c'est que l'authentique et le véridique sont bel et bien perdus depuis longtemps.

Cette juxtaposition d'éléments vieille France ou Terroir et d'équipements hédonistes contemporains produisait parfois un effet étrange, presque celui d'une faute de goût ; mais c'était peut-être ce mélange improbable, se dit Jed, que cherchait la clientèle de la chaîne, ou du moins son cœur de cible.²⁵⁹

En fait, la fausseté réside dans ce mélange incongru entre l'ancien, représenté par le patrimoine restauré, et les aménagements modernes dédiés au plaisir : le seul objectif étant, bien sûr, de satisfaire les envies des touristes. Le roman exprime une sorte d'exigence. Plus rien ne satisfait l'auteur. Si la France est devenue une marchandise, c'est qu'aucune solution n'a pu refléter la vraie image esthétique du pays : ni l'art moderne que la

²⁵⁸ - Ibid. p.246

²⁵⁹ - Ibid. p.99

capitalisme n'a point réussi à ériger en valeur supérieure et n'en a fait qu'un simple produit à vendre, un simple investissement à faire fructifier, ni la restauration à l'ancienne qui point n'atteint le degré de vérité des monuments d'origine. Ainsi, pour Houellebecq le territoire est devenu fragile et sans aucune originalité, comparé à la carte qui prend bien le dessus. La sphère commerciale se charge de vendre du faux car le patrimoine paysager et architectural a bel et bien longtemps été corrompu. La France rurale n'existe plus.

A l'instar de William Morris ²⁶⁰, Jean-Pierre Martin est un personnage qui a toujours été sensible aux questions d'infrastructure et de production. Inquiet de cette dégradation artistique et sociale, Jean-Pierre exprime, lors d'une conversation avec son fils, une certaine insatisfaction de sa vie :

Je t'avoue que j'espérais autre chose de ma carrière d'architecte que de construire des résidences balnéaires à la con pour des touristes débiles, sous le contrôle de promoteurs foncièrement malhonnêtes et d'une vulgarité infinie [...].²⁶¹

L'architecte dénonce cette décadence architecturale liée à l'industrialisation qui est, selon lui, incompatible avec la création artistique, car, rappelons-le, Jean-Pierre a voulu être artiste avant d'être architecte. Il représente ainsi l'image d'une société contredisant l'univers délirant du capitaliste qui a fait perdre au bâtiment dans la société contemporaine tous ses aspects culturel et artistique. C'est effectivement contre cette perversion que l'architecte tente de lutter. Si « l'hypermarché Casino et la station-service Shell du boulevard Vincent-Auriol sont décrits comme des lieux susceptibles de provoquer le désir, le bonheur et la joie »²⁶², ils ne sont

²⁶⁰ - William MORRIS, l'artiste préraphaélite de référence de Jean-Pierre Martin préconisant une architecture qui se doit de répondre aux nécessités humaines.

²⁶¹ - Ibid. p.208

²⁶² - Ibid. p.190

que des joies d'une pure solitude, puisqu'ils sont voués qu'à des satisfactions liées à la simple consommation.

Dès lors, l'ambition d'un confort moral lié au confort spatiale réside, en effet, dans la volonté d'installer une harmonie entre l'architecture et le décor naturel où l'habitat doit être respecté. Chez l'architecte, il s'en est presque rapproché, contrairement à Le Corbusier²⁶³ « ce qu'il imaginait pour l'homme c'était des immeubles de bureaux, carrés, utilitaires, sans décoration d'aucune sorte [...] »²⁶⁴ Jean-Pierre Martin était honoré pour son respect de l'environnement. On disait, par exemple, « A Port- Ambarès, [...] [qu']il avait su se rapprocher de 'l'essence de l'habitat méditerranéen' »²⁶⁵, il a su également comment aligner « des cubes de taille variable, d'un blanc mat uniforme, directement calqués sur les constructions traditionnelles marocaines, en les séparant par des massifs de lauriers-roses »²⁶⁶. L'architecte produit avec passion une sorte de symbiose entre l'habitat et l'environnement. On peut avancer, de ce fait, que ces habitations reflètent étroitement cet idéal préraphaélite qui prône l'adaptation des habitations au décor naturel. Le concept est d'éviter de défigurer le paysage exprimant ainsi une certaine opposition aux grands projets de construction.

Toutefois, en réaction contre l'industrialisation de l'Europe des années 1950, le projet artistique de Jean-Pierre Martin est de tenter d'offrir à l'art un rôle social et dénonçant les hideurs de l'urbanisme : ce qui pousse Jean-Pierre Martin à fuir la réalité.

Par ailleurs, on ressent chez lui une envie presque utopique d'une architecture puisée de ce que l'imagination peut offrir à l'homme.

²⁶³ - JEANNERET-GRIS, Charles-Édouard, plus connu sous le pseudonyme de 'Le Corbusier', est un architecte, urbaniste, décorateur, peintre, sculpteur et homme de lettres, sa conception envisage dans un même bâtiment tous les équipements collectifs nécessaires à la vie (Garderie, laverie, piscine, école, commerces, bibliothèque, lieux de rencontre).

²⁶⁴ - Ibid. p.213

²⁶⁵ - Ibid. p. 46

²⁶⁶ - Ibid. p.46

[...] l'architecte Jean-Pierre Martin s'était livré à une fuite en avant dans l'imaginaire, multipliant les niveaux, les ramifications, les défis à la pesanteur, imaginant sans plus aucun souci de faisabilité ni de budget des citadelles cristallines et improbables. [...] Les derniers dessins [...] n'évoquaient en aucun cas un bâtiment habitable, en tout cas par des humains. Des escaliers en spirale montaient vertigineusement jusqu'aux cieux, rejoignant des passerelles ténues, translucides, qui unissaient des bâtiments irréguliers, lancéolés, d'une blancheur éblouissante, dont les formes rappelaient celles de certains cirrus. [...].²⁶⁷

L'utopie spatiale réside dans le concept de donner libre cours aux capacités incommensurables de son imagination qui finit par proposer un idéal à atteindre, une perfection qui n'est guère de ce monde. Jean-Pierre Martin défie tous les obstacles des structures sociales et économiques imposées car les structures qu'il imagine ne sont point réalisables. L'objectif étant de réenchâter un univers réifié et totalement défiguré par le seul souci du critère utilitaire. Ses bâtiments se caractérisent par une irrégularité et une forme désorganisée, une manière de remettre en question la rationalité abstraite de la modernité, sa symétrie uniforme et sa platitude ennuyeuse. On ressent une légère nostalgie du passé gothique avec ces formes d'escaliers en spirale. Ces dessins n'étaient pas prêts pour autant à être mis en œuvre mais c'était du moins un de ses désirs fantasmagoriques aspirant à une culture médiévale. Ce besoin de fantaisie exprime bel et bien son refus de la réalité moderne et des valeurs capitalistes.

En guise de conclusion de cette deuxième partie de notre travail, on peut dire que dans *Le Meilleur des mondes*, Aldous Huxley émet une sorte d'avertissement pour la société d'aujourd'hui. En effet, le progrès scientifique n'est pas qu'une révolution bénéfique, mais il peut constituer un danger par ses moyens de contrôler entièrement la société. Désormais, la technologie finira par déshumaniser les hommes. En plein essor de la mondialisation, Huxley tient à ce que la culture, l'esprit et la mémoire

²⁶⁷ - Ibid. p.405

persistent et jouent un rôle prépondérant dans la vie de l'humanité. Il s'agit d'une réalité du progrès qui permet de faire réagir. L'on se demande alors si ce bonheur « obligatoire » qui passe uniquement par les moyens de divertissement, la drogue et le conditionnement ne constituerait pas en lui-même un danger?

Dans une époque matérialiste, *La Carte et le Territoire* de Michel Houellebecq se présente comme un récit où l'architecture et l'image se déchiffrent comme un texte, se lisent comme une représentation du vécu. Tous deux reproduisent la réalité sociale de l'époque et reflètent les idées et les conceptions en conflit dans cette même réalité. La structure des maisons conçue par Jean-Pierre Martin est dotée d'une valeur poétique exprimant l'opposition à la vulgarité de l'industrialisation de l'architecture et des techniques contraignantes dictées par le concept rationaliste et capitaliste. *La Carte et le territoire* traduit un mélange entre le passé et le présent, entre le prosaïque et l'artistique.

On peut avancer que cette sorte d'évasion esthétique architecturale et ce rapprochement avec le Moyen âge révèlent chez Jean-Pierre Martin ce besoin de donner libre cours à son imagination afin de se libérer des contraintes étouffantes du capitalisme. Nous pouvons comprendre cette évasion esthétique comme une sorte de condamnation de l'industrialisme et une volonté d'imaginer un autre univers plus conforme aux besoins profonds de l'être humain. L'architecte fait preuve de conservatisme²⁶⁸ à l'égard d'une conception artistique médiévale qui respectait l'Homme. Ce conservatisme a une portée utopique dans la mesure où sa référence à un passé révolu, mais

²⁶⁸ - D'ailleurs, le conservatisme est considéré par Mannheim comme faisant partie des quatre classes d'utopie qu'il inventorie dans son livre *L'Idéologie et l'utopie*, à savoir l'utopie chiliastique, l'utopie libérale-humanitaire, le conservatisme et l'utopie socialiste-communiste. Voici, en substance, ce que dit Ricœur, dans son livre portant le même titre, de l'utopie conservatrice : « A première vue, il peut paraître étrange de le ranger au nombre des utopies. Le conservatisme est davantage une contre-utopie, mais une contre-utopie qui, poussée à se légitimer par les attaques dont elle fait l'objet, devient d'une certaine manière une utopie. (...) Aussi le sens du temps du conservatisme est-il en priorité orienté vers le passé, non pas un passé aboli, mais un passé qui nourrit le présent en lui fournissant ses racines. »

toujours présent dans l'imaginaire de l'artiste, se veut une manière de nourrir le présent par des valeurs qui vont redonner à la réalité l'éclat doré du passé. En effet, Houellebecq, à travers la voix de Jean-Pierre Martin, critique sans retenue une civilisation moderne aliénante et un capitalisme acerbe ayant participé à la conception purement commerciale de l'art et à la vulgarisation de ce dernier.

Cette deuxième partie de notre travail résume certaines des tentatives utopiques consistant en cette volonté de réaliser le bonheur au sein de la société moderne occidentale. Si, dans leurs récits, Aldous Huxley et Michel Houellebecq se sont toujours préoccupés de la place de l'homme dans son environnement, c'est parce-que ces derniers ont pris conscience du danger qu'il court dans une ère où le progrès de la science avance à grand pas, au détriment de l'imaginaire, autre source du savoir humain.

Dans le dessein de réagir aux problèmes de leur temps, les deux auteurs tentent de montrer les apports de la techno-science à l'utopie. Or, leurs récits de science-fiction démontrent bien que les nouvelles technologies ne sont pas toujours au service de l'utopie et qu'elles ne sont pas réellement porteuses de stabilité pour la société. De surcroit, elle peut même parfois, si elle est utilisée de manière abusive, empirer la souffrance de l'individu. De ce fait, Huxley et Houellebecq portent un regard assez hostile vis-à-vis de la science. A travers leurs observations minutieuses, ces derniers nous dévoilent la société dans tous ses comportements et dans toutes ses manifestations. Écœurés par la domination du progrès, les deux auteurs montrent sans pitié la déchéance de l'homme dans un monde où l'amour et la compassion disparaissent. Tous deux, mettent également en garde contre la place de l'art dans la société moderne qui se voit commercialisé par un capitalisme exacerbé et sauvage.

PARTIE III :
Art, spiritualité et utopie

S'apparentant d'abord à des récits de voyages, décrivant des cités idéales gouvernées par un régime parfait, étant des projections vers quoi il faut tendre, les utopies ont toujours été désignées comme un but à atteindre, un idéal à concrétiser, un rêve à accomplir. Toutefois, lorsqu'elles se sont vues réaliser, elles se sont curieusement transformées en cauchemar. Dès lors, dans la quête acharnée d'une société idéale, la place de l'homme se voit marginalisée. Il apparaît ainsi que toutes les utopies sont vouées à l'échec. Nous pourrions nous poser la question si l'utopie est morte. Difficile d'admettre cette théorie puisque l'homme a toujours besoin de rêver et d'imaginer, de souhaiter et d'espérer, de prévoir et de projeter. En effet, le refus de se soumettre à une réalité donnée suscite une reviviscence de l'utopie car celle-ci permet d'éclairer notre chemin en dictant ce qui nous manque ; elle est donc nécessaire. Elle permet de supporter l'insupportable : le réel insatisfaisant.

En fait, comme semble le penser Paul Ricœur²⁶⁹, tout est encore à refaire au niveau de l'utopie dans la mesure où tant d'aspirations appartenant à diverses couches sociales restent à satisfaire. C'est dans ce sens qu'il s'oppose à Mannheim qui estime que « nous vivons dans un monde qui n'est plus en train de se faire »²⁷⁰. Le philosophe va jusqu'à affirmer que « nous pouvons imaginer un monde sans idéologie, mais que nous ne pouvons pas imaginer une société sans utopie, car ce serait une société sans dessein »²⁷¹. Et c'est dans le sillage de Ricœur que nous sommes en droit de remettre en question la théorie de l'échec de l'utopie, même si la science et la technologie sont elles-mêmes devenues idéologiques et ne représentent plus l'espoir prôné par les grandes utopies, depuis Thomas More. Et c'est sur

²⁶⁹ - Paul Ricœur, *L'Idéologie et l'utopie*, p. 371.

²⁷⁰ - Ibid.

²⁷¹ - Ibid., p. 372.

cette base que l'homme se retrouve dans le besoin de combler ce manque et donc d'inventer de nouvelles utopies, peut-être bien différentes des premières, voire qui leur sont opposées. Toutefois, face à cet échec déclaré et dûment analysé supra, nous savons désormais que les utopies d'antan n'apportent pas leurs fruits et ne fournissent à l'humanité les éléments de réponses qu'elle espérait. Les XX^{ème} et XXI^{ème} siècles ont vu les utopies trahir leurs promesses et se transformer en contre-utopies.

Comment alors, dans un monde désenchanté et complètement désabusé par les utopies du siècle nouveau, se voient-elles proposer un modèle idéal hors des modèles antérieurs et qui est susceptible d'insuffler au monde un regain d'intérêt pour une existence autre, voire meilleure, pour reprendre le premier rêve de la première utopie? Peut-on dire que le progrès techno-scientifique en contribuant à la disparition de l'art enchanteur justifie l'échec de l'utopie dans les récits contre-utopiques? Quelles relations entretient alors l'art avec l'utopie? Quel est son rôle dans la contre-utopie? Quel autre élément pourrait redonner à l'utopie son rôle de catalyseur de l'histoire qu'elle soit individuelle ou qu'elle veuille s'attaquer à l'existence holiste de la communauté ?

À une époque où domine la certitude rationnelle sous les formes de la science moderne et des prouesses technologiques, les auteurs s'interrogent sur la possibilité de retrouver le rôle salvateur de l'art, mais se posent également moult questions sur l'éventualité d'un retour des religions ; celles-ci pourraient-elles encore jouir d'une certaine crédibilité. Si l'homme moderne, et postmoderne, victimes d'une vacuité sidérale qui trouve son horrible résonance dans son indigence spirituelle, dans sa déliquescence physique et dans sa régression morale, sont la meilleure expression de ce besoin de l'homme de vouloir combler ce vide existentiel et qui justifierait ce renoncement à l'art et à la spiritualité que l'on retrouve dans la contre-

utopie ? La contre-utopie, en démontrant cette indigence immatérielle, en la mettant en scène de manière acerbe, ne la dénonce-t-elle pas réellement et espère un retour du Grand refoulé, comme aurait dit Herbert Marcuse ? Derrière le rideau de fer dressé par les contre-utopies, comment ces auteurs contre-utopistes tentent-ils de réconcilier la religion, l'art et l'utopie, éléments qui pourraient instaurer une différence notable par rapport aux utopies de type classique, si l'on peut dire ?

Chapitre 1 :
L'art au service de l'utopie

Dans les contre-utopies, le bonheur est réalisé par le biais du renoncement à la science, à l'art, à l'amour et à la spiritualité. Ainsi, les valeurs que l'homme plaçait au centre de ses préoccupations se désacralisent, se liquéfient pour finir par disparaître définitivement, en laissant l'individu en proie à une sorte d'horrible néantisation. Or, Huxley et Houellebecq tentent d'y remédier en renversant cette conception et en faisant de la science et de l'art les conditions mêmes de la réalisation de l'utopie. L'utopie prend une nouvelle figure, épouse une nouvelle conception consistant en une autre façon de traiter ces mêmes éléments fondateurs de l'utopie²⁷² et que celle-ci aurait trahis, d'une manière ou d'une autre, en sombrant sous le despotisme de la science et de la raison abstraite. En effet, lorsqu'il s'agit de la création d'un monde, l'utopiste fait appel à l'art. Il devient le lieu où tout est possible. Ainsi, tout utopiste est évidemment artiste qui peuple son monde, qui le crée et qui le fait exister. L'artiste peut ainsi prendre vie dans sa propre création. Peut-on dire que l'art peut apporter une solution utopique?

Si *Le Meilleur des Mondes* d'Huxley fait référence à la littérature shakespearienne, c'est parce que celle-ci dévoile toutes les valeurs essentielles à l'homme. Comment alors John le Sauvage, à travers les œuvres de Shakespeare, tente-t-il de défendre ces valeurs dans un monde totalement anesthésié par le progrès et le totalitarisme?

²⁷² - Cependant, n'oublions pas que, déjà, au 19^{ème} siècle, les utopistes socialistes-communistes, comme les appelle Karl Mannheim, faisaient appel à la science pour construire leurs utopies, mais finissent par mettre à la tête de leurs cités idéales, non plus les scientifiques, mais bien les poètes – d'autres artistes – qui sont capables de mener les êtres humains vers une félicité sans égale. La pyramide utopique, si elle a pour fondement les industriels, elle se voit couronnée par les poètes qui sont dotés de la faculté magistrale, celle de l'imagination. Houellebecq tente un dépassement de l'aporie des contre-utopies du 20^{ème} siècle en empruntant aux utopies du 19^{ème} siècle des ressources essentielles à la sauvegarde de l'humanité, à savoir l'art et la spiritualité. Il resterait à voir maintenant comme l'auteur du 21^{ème} siècle fait usage de ces mêmes éléments utopiques.

Si chez Houellebecq, l'art devient un élément vital à la création de l'homme nouveau, c'est dire que l'homme ne peut exister sans l'art. Ainsi, comment l'expression artistique est-elle figurée dans *La Possibilité d'une île*?

1-1 : Huxley et la littérature shakespearienne

Force est de constater que le titre anglais *Brave New world* est une citation de la dernière pièce de William Shakespeare *La Tempête*. La traduction française *Le Meilleur des Mondes* fait surtout référence au « Meilleur des mondes possibles » dans *Candide* de Voltaire. À travers ce roman, Aldous Huxley met en garde contre les dérives de la société occidentale par le moyen de la contre-utopie. Nous pouvons également mesurer l'influence de Shakespeare sur la culture anglo-saxonne en observant les nombreuses références qui lui sont faites, que ce soit à travers des citations, des titres d'œuvres ou des innombrables adaptations de ses travaux. Il ne faut pas nier que Shakespeare est l'auteur universel par excellence, traduit et joué dans le monde entier. Ses œuvres incarnent les valeurs universelles de l'homme. De plus, certaines expressions de l'auteur sont passées comme idiomes ou proverbes dans la langue anglaise et d'autres sont reprises comme titres de livres par des auteurs anglophones.

Dans *Le Meilleur des mondes*, la société est hiérarchisée, catégorisée, et chacun concourt, de manière réglée et décidée à l'avance et de manière transcendante²⁷³, à l'ordre général. Les individus travaillent, consomment et meurent, sans jamais contester quoique ce soit. Ils n'ont guère ce droit, ou peut-on même dire ce privilège. Mais un homme est né dans cette société, avec, une chose affreuse, un père et une mère humains, et pire encore, des

²⁷³ - La transcendance est à prendre ici dans le sens d'extranéité qui dépasse l'individu et la collectivité ou les domine.

sentiments et des rêves que la société de l'État Monde dénigre totalement et finit par prohiber. L'arrivée de John le Sauvage dans la civilisation constituera un danger pour le 'monde civilisé'²⁷⁴. Il tentera d'exposer devant la société et de clamer haut et fort sa liberté de penser et son droit de souffrir. C'est une manière de se distinguer du lot et de se révolter contre l'autorité irréfragable instaurée *manu militari* par l'élite dirigeante de ce nouveau monde.

John, dégoûté de ce monde fade, insignifiant et amer, puisera ses arguments dans la littérature shakespearienne afin de défendre les valeurs de l'ancien monde. En effet, le roman regorge de citations de certaines pièces de Shakespeare, notamment celles empruntées aux pièces suivantes : *Roméo et Juliette*, *Hamlet*, *Othello*, ou alors *La Tempête*. John se veut libre et éprouve le besoin de vivre dans le pathos – car le logos a réduit les humains à de simples objets incapables de passions -, de ressentir, de souffrir, de pleurer, de rire pour le meilleur et pour le pire, et dans la liberté la plus élémentaire :

Mais je n'en veux pas, du confort. Je veux Dieu, je veux de la poésie, je veux du danger véritable, je veux de la liberté, je veux de la bonté. Je veux du péché.²⁷⁵

Ce qu'on présente comme standing à préserver, comme niveau de vie à garder, dans l'univers dystopique, le personnage principal n'en veut point. Il souhaite tout remettre en question, courir l'aventure, endurer les souffrances et goûter aux périls de la vie. Il ne veut plus de cette fausse protection qui est en fait une tutelle qui le prive de sa liberté. John ne veut

²⁷⁴ - Nous souhaiterions rappeler que l'intrusion d'un élément étrange ou étranger dans l'univers utopique, naturellement fermé et isolé, est toujours considérée comme une menace à l'ordre utopique établi. En effet, l'univers ilien utopique a toujours eu en horreur la contamination extérieure capable de porter préjudice à la perfection de ce monde. C'est cette hantise qui fait justement chavirer l'utopie dans son corollaire la contre-utopie. La claustration, la séquestration, l'univers concentrique sont les caractéristiques de cet univers qui devient néfaste et défavorable à toute liberté individuelle ou collective. Le monde utopique sombre ainsi dans l'autoritarisme et se mue en un monde totalitaire et autocratique.

²⁷⁵ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2011, p.296

pas renoncer à ce qu'il y a de plus instinctuel chez l'homme. Il dénigre cette civilisation qui a dénué l'homme d'émotions en le transformant en une machine programmée, contrainte à suivre irrémédiablement un rythme qui lui est prescrit par un ordre qui l'outrepasse. Il ne demande qu'à rester lui-même, un individu, tout simplement un être humain. Dans un monde où l'art, l'amour et la spiritualité ont disparu au détriment du progrès enregistré par l'humanité, le monde est devenu complètement déshumanisé. Ainsi, John se retrouve dans la difficulté de communiquer, de partager, de communier, de laisser libre-cours à ses pensées, à ses émotions et à ses sentiments.

Le Sauvage prône l'innocence de l'amour. Tombé amoureux de Lénina – personnage conditionné du nouveau monde –, John se voit frustré devant l'impossibilité d'établir une quelconque relation. Il lui est interdit de se rapprocher de Lénina, car toute passion amoureuse lui est proscrite. Épris par sa beauté, John se compare à Roméo en voyant Juliette sous le visage de Lénina. Il va donc, à travers la poésie shakespearienne, idéaliser cette passion :

Avec une infinité de précautions absolument superflues [...] il entra dans la pièce, il s'agenouilla à côté du lit. Il (la) contempla, il joignit les mains, ses lèvres remuèrent. [...]

Sur la merveille blanche qu'est la main de Juliette chérie,
peuvent saisir

Et dérober la grâce immortelle sur ses lèvres,

Qui, même dans leur chaste pudeur de vestale,

Rougissent cependant, comme si elles jugeaient

coupables leurs propres baisers. (*Roméo et Juliette*, acte III, scène 3.)²⁷⁶

L'intertextualité n'est pas gratuite. Les émotions exprimées par John montrent combien l'influence de ses lectures qui se reflètent sur la réalité incompatible avec les valeurs de l'ancien monde est capable de tout déranger. John ne peut qu'admirer de loin la beauté de Lénina. La pudeur, le respect de soi et la chasteté de John l'empêchent de s'approcher d'elle et de lui avouer son amour. Dans cet univers glacial, le verbe aimer ne se conjugue pas de la même manière. Si pour Lénina il se résume au désir sexuel exprimé tout simplement par une attirance physique et réduit à la libido, il est chez John un sentiment noble, éthéré, si complexe que l'on ne l'avoue pas par de simples mots, qu'on le peut réduire à la description d'une pure opération d'ordre chimique.

En effet, Lénina ne saurait répondre à ce sentiment d'amour éprouvé par John. Manipulée génétiquement à n'éprouver aucun sentiment et aucune émotion. Malgré les diverses tentatives de John, celles-ci se voient soldées par un échec. Peut-on justement poétiser le prosaïque, anoblir le banal et l'étriqué :

Les yeux clos, le visage rayonnant et ravi, John déclamait
doucement dans le vide :

Ah! Elle apprend aux torches à briller avec éclat;

On dirait qu'elle est suspendue à la joue de la nuit

Comme un merveilleux joyau à l'oreille d'un Ethiopien;

Beauté trop riche pour l'usage; pour la terre trop chère.
(*Roméo et Juliette*, acte I, scène 5)

[...] – Je crois, dit soudain Lénina, rompant un long silence,
que je ferai mieux de prendre deux grammes de Soma.²⁷⁷

²⁷⁶ - Ibid. p. 185

Face aux vers cités par le Sauvage avec une passion comparable à celle de Roméo à l'endroit de Juliette, aucun émerveillement se fait sentir, Lénina ne répond malheureusement pas aux attentes de John. Elle n'éprouve aucune émotion, car tel est l'objectif de l'État Monde où l'art est banni au nom d'un bonheur collectif. Dans ce meilleur des mondes, ne comptent que les divertissements collectifs et abrutissants comme la prise de Soma que prend Lénina afin de se distraire de la réalité, afin de ressentir ce bonheur neutre qui régule ses émois et ses transports, qui les annihile même.

Si le Sauvage ²⁷⁸ fait maintes fois référence aux œuvres de Shakespeare, peut-on dire que dans un monde dystopique, totalement anesthésié par une civilisation avilissante, le livre littéraire reste l'ultime refuge d'une individualité menacée? Ces pièces de théâtre ne permettent-elles pas une certaine thérapie artistique qui permet encore ce processus d'individuation dans le sens de possibilité de se distinguer qualitativement de la société aliénatrice ?

En effet, John y retrouve la seule vérité à connaître afin de vivre noblement et de s'exprimer librement. Mais dans un monde où tout est conditionné par le système dominant et où toute émotion est bannie, l'art, l'amour et la spiritualité qui caractérisaient l'ancien monde semblent constituer un danger pour les habitants. Ceux-ci sont manipulés génétiquement de façon à ce qu'ils soient dénués de tout sentiment afin d'assurer le bonheur commun, un bonheur neutre et collectif. D'ailleurs, l'Administrateur le fait bien comprendre à John :

Notre civilisation a choisi les machines, la médecine et le bonheur. C'est pourquoi il faut que je garde ces livres

²⁷⁷ - Ibid. p.223

²⁷⁸ - Rappelons que le terme « Sauvage » renvoie à celui qui se distingue des autres par son appartenance à une humanité ancienne qui aurait encore préservé ses émotions, ses amours et ses sentiments. La sauvagerie, pointée ici du doigt, rappelle un état antérieur que la posthumanité est censée avoir dépassé.

enfermés dans le coffre-fort. Ils sont l'ordure. Les gens seraient scandalisés si...Le Sauvage l'interrompt.²⁷⁹

Bien sûr, en tant que lecteurs avertis, nous savons que la notion de choix évoquée ici est une pure imposture. La société ne s'est guère prononcée pour ce mode de vie, mécanique, eugéniste et sélectif, qui réduit l'individu à un être apathique. C'est pour cela que le livre est un élément à bannir dans un univers où le désir individuel est réduit à néant. En effet, le livre est susceptible de solliciter une réflexion personnelle pouvant éveiller les esprits endormis, ce qui constituerait, dès lors, un danger pour un monde basé sur un esprit totalitaire. La littérature est alors bannie de ce monde car elle risquerait de troubler les consciences, de les réveiller et de jouer ainsi un rôle subversif que le monde utopique réalisé entend éviter à tout prix.

Ainsi, dans un article intitulé *La cité, l'architecture, et les arts en utopie*, paru en 2005, Raymond Trousson souligne que :

L'élimination des bibliothèques relève, surtout au XVIII^{ème} siècle, du grand débat sur l'opposition entre nature et culture. Nombre d'utopistes songent en effet, non pas à définir un idéal en fonction de l'accroissement et de la diffusion des connaissances, mais à redécouvrir un ordre dénaturé par une prétendue civilisation qui a perdu le contact avec la nature, c'est-à-dire avec les valeurs fondamentales.²⁸⁰

Le désaccord est consommé entre le livre et l'univers utopique. Il faut dire que l'élimination des bibliothèques dans les utopies marque une sorte de rupture entre la nature et la culture. En effet, l'utopie semble considérer le livre comme un objet « dénaturé », dans le sens où il ne reflète plus les valeurs naturelles. La culture livresque s'oppose irrémédiablement à l'ordre naturel. Mais, ce n'est pas le cas de toutes les utopies.

²⁷⁹ - Ibid. p.290

²⁸⁰ - <http://www.bon-a-tirer.com/volume20/rt.html#note38>.

Toutefois, nous avons l'impression que les utopies veulent opérer une sorte de tabula rasa des anciens savoirs et opter pour une sorte de création ex nihilo de sciences qui seraient conformes à la nature. C'est pour cela que les bibliothèques sont désertées parce qu'elles contiennent dans leurs rayons des œuvres qui ont rompu avec la cohésion première. Cependant, dans les utopies que nous analysons, l'obsession de se protéger de tous les livres est d'une essence nouvelle. Il s'agit d'un renversement de la situation décrite supra par Raymond Trousson. La crainte du livre ne se justifie par sa non congruence avec la nature, mais le fait qu'il est capable de raviver la mémoire. Il peut jouer un rôle mnémonique extraordinaire, car il permettrait aux habitants des mondes utopiques de se rappeler les préceptes des temps anti-utopiens. Les valeurs fondamentales étant abolies, la présence de la littérature dans l'utopie aiderait à faire prendre conscience à l'homme de son individualité et de son autonomie d'antan. L'individu doit être, désormais, maintenu dans l'abrutissement alors que le livre peut faire fomentier en lui, de manière « insidieuse », un esprit de révolte, d'aviver en lui une volonté inébranlable de transformation et donc de rébellion. D'ailleurs, l'Administrateur de l'État Monde tente d'expliquer à John, choqué par le système de ce nouveau monde, que l'univers utopique du meilleur des mondes n'a nul besoin des vertus et des valeurs puisées de la littérature :

Mais qui dit chasteté, dit passion ; qui dit passion, dit neurasthénie. Et la passion et la neurasthénie, c'est l'instabilité. Et l'instabilité, c'est la fin de la civilisation. On ne peut avoir une civilisation durable sans une bonne quantité de vices aimables. [...] La civilisation n'a pas le moindre besoin de noblesse ou d'héroïsme. Ces choses-là sont des symptômes d'incapacité politique. Dans une société convenable comme la nôtre, personne n'a l'occasion d'être noble ou héroïque.²⁸¹

²⁸¹ - HUXLEY, op.cit, p. 293

Que comprendre de cette citation ? Elle donne froid au dos lorsque l'on voit qu'elle est d'une actualité ahurissante. Le système global veut produire des êtres médiocres qui se suffisent des états intermédiaires. Il s'agit d'une humanité qui ne croirait plus à des idéaux, qui ne ressentirait plus de grands sentiments. On n'y croit plus ni à la noblesse ni à l'héroïsme. On souhaiterait créer une humanité insignifiante, consommatrice de ce que l'on lui présenterait comme stable et durable, autrement dit conforme à l'ordre établi, ajusté au système. Une humanité canonique, si l'on peut dire, qui entre facile dans les moules de la grande idéologie ambiante.

Par contre, la littérature et l'art peuvent impliquer la solitude intellectuelle et donc l'isolement menant à une réflexion personnelle et originale, et, dès lors, menacer ostensiblement la stabilité et la durabilité de l'ordre utopique²⁸². C'est ce qui explique l'absence des bibliothèques dans les cités utopiques et la peur des livres.

La présence de John, dans cet univers utopique, n'est pas la bienvenue, car comme nous l'avons déjà souligné, le Sauvage a su éveiller la conscience de quelques personnages susceptibles de se rendre compte de leur individualisme, de l'abîme qui les sépare de la conscience amorphe et apathique de la communauté : j'ai nommé Bernard et Helmholtz :

Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il apprit, à son étonnement et avec une honte lancinante, qu'il n'était pas le seul qui eut été en difficulté. Helmholtz, lui aussi, s'était mis en conflit avec l'Autorité.²⁸³

²⁸² - Dans ce sens-là, il n'y a plus de différence entre l'utopie et l'idéologie. Nous pouvons même dire que nous ne sommes plus dans l'utopie puisque celle-ci s'inscrit toujours dans la réalisabilité, et donc dans le processus, alors que l'idéologie, elle, dans le bilan à sauvegarder, dans le statique à entretenir. Et c'est bien le cas de ce genre d'utopie analysées par les deux auteurs de notre corpus. Bien sûr, l'utopie se transforme donc en contre-utopie et son discours semble en conformité avec la réalité alors qu'il est censé être en total désaccord avec lui, puisque toute utopie se veut transformatrice de la réalité vécue et en proposition d'un modèle autre.

²⁸³ - Ibid. pp. 226-227

Certes, les deux protagonistes ayant saisi leur différence par rapport aux autres habitants. Ayant fait part de leurs émotions de tristesse et de solitude, ces derniers se font repérer par l'Autorité et sont menacés d'être punis. Bernard et Helmholtz parviennent à entretenir une relation avec John atteignant ainsi un certain degré d'intimité. Car ce n'est pas sans émotions que Helmholtz écoute John lire certains passages sur la Solitude :

Que l'oiseau du plus fort ramage

Sur l'unique arbre d'Arabie,

Soit héraut triste et soit trompette...

Helmholtz écouta avec une surexcitation croissante.²⁸⁴

Dans l'État Monde, deux personnages échappent au conditionnement. Ces derniers ne sont pas vides d'émotions comme Lénina qui n'a su comprendre et saisir la portée des sentiments de John envers elle. Bien au contraire, ils font preuve, dans une certaine mesure, de passions et d'émotions.

Ainsi, dans l'utopie, l'art est intolérable car :

L'artiste exprime ses passions, ses pulsions, son individualité qui dérèglent le mécanisme d'horlogerie de l'univers utopique.²⁸⁵

Raymond Trousson constate que, dans les utopies, l'art est banni au nom d'une stabilité sociale et politique. De plus, si l'art est suspect en utopie, c'est qu'il éveille des manifestations individualistes troublant alors l'ordre général. Ainsi, l'uniformité des consciences se verrait menacée. La grande hantise de l'univers utopique est de perdre le contrôle sur les habitants de la cité idéale : l'utopiste est le grand horloger qui régule les

²⁸⁴ - Ibid. p.228

²⁸⁵ - <http://www.bon-a-tirer.com/volume20/rt.html#note38>.

mécanismes fonctionnels de ce monde et l'individu autant que la collectivité doivent accepter sans sourciller tous les calculs, tous les plannings et toutes les limitations qui leur sont imposées.

Toutefois, on voit bien comment l'art peut jouer un rôle enchanteur dans un monde désenchanté. Bernard et Helmholtz, ces deux personnages atypiques, se voyaient perdus dans un univers qui ne leur appartient pas. Ayant subi un mauvais conditionnement, ces derniers se sentent isolés des autres et ont finalement pris conscience de leur individualité et l'arrivée de John a renforcé cet état des choses. Pour la première fois, en écoutant et en lisant de la littérature, ils se voient pris par des émotions, par de l'excitation ou du ressentiment.

Enfin, l'art est le moyen par excellence qui permet à l'individu d'accéder à la vérité, de sonder son être profond. L'instinct de l'homme est la seule vérité exprimée à travers ses pulsions et ses passions et l'art est la seule faculté qui ait échappé au grand refoulement, comme semble le dire la psychanalyse, et sa tête, Sigmund Freud. Et dès lors, seul l'art permet de puiser dans notre for intérieur. Il faut dire que, chez Huxley, l'expression artistique fait partie intégrante de l'homme, et qu'une fois dénué de ce don, l'homme figure tel un corps sans âme; il est entièrement déshumanisé.

Dans l'utopie, l'art, au lieu d'être le lieu d'expression d'une intériorité propre à chaque individu, il est plutôt relégué à celui de moyen de contrôle servant à dominer les individus et à quadriller leurs penchants. La science quant à elle, n'échappe pas non plus à cette catégorisation. Dans cet univers elle se voit bien loin de réaliser les potentialités émancipatrices de l'individu, de participer activement à l'édification d'un individu autonome, mais elle n'est considérée que comme une pratique mentale permettant d'assurer la participation programmée, et même forcée, de l'homme mécanisé au grand projet utopique qui transcende le désir individuel.

1-2 : L'homme artiste

L'art est essentiel, il est même vital chez Houellebecq. Et tout individu est doté d'un pouvoir artistique. C'est ce qu'il a de plus intime, de plus personnel. Si, comme nous l'avons déjà signalé, l'art et la science²⁸⁶ sont bannis des utopies²⁸⁷ dans le dessein d'accéder à un bonheur collectif et de vivre dans un monde sans conflits. Toutefois, dans la contre-utopie, Houellebecq inverse cette conception et en fait les conditions mêmes de la réalisation de l'utopie. En effet, la science et l'art deviennent une paire d'éléments inséparables. Dans *La Possibilité d'une île*, et aux dires du prophète des Élohims, la science n'est :

[...] que le moyen nécessaire à la réalisation de cette fabuleuse diversité vitale, qui ne [peut] être considérée autrement que comme une œuvre d'art.²⁸⁸

Non seulement la création de l'homme nouveau est considérée comme une prouesse scientifique mais l'expression artistique devient le lieu par excellence où l'individu exprime son œuvre d'art. Bien plus, la science permet à l'individu de réussir cette « diversité vitale » qui est le type d'existence par excellence prôné par l'auteur. La diversité devient elle-même une œuvre d'art par opposition à la platitude et au désenchantement de l'univers utopique. L'on se demande alors comment Houellebecq imagine-t-il l'avènement possible d'une nouvelle espèce? Mais aussi et surtout

²⁸⁶ - La science n'est pas à considérer dans le sens de quête noble de savoir, ayant pour but de libérer l'homme, mais en tant que simple outil ou technologie ayant pour objectif principal de servir la vie de ruche du monde utopique ; elle joue souvent un rôle subalterne par rapport à la valeur utopique, par excellence, à savoir celle du travail.

²⁸⁷- A noter que l'Utopie classique considère l'art comme un passe-temps au même titre que le jeu ou la pratique d'un sport. Le temps libre des Utopiens est surtout consacré à l'éducation, discipline très présente dans les utopies littéraires. La science devient assez souvent qu'un moyen de faciliter le travail des hommes. La question de la spiritualité et de l'amour est plus ambiguë, car les rapports qu'entretiennent les utopistes avec ces dimensions de l'homme varient beaucoup selon les époques.

²⁸⁸ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.253

comment l'art peut-il enrichir la conception de cette nouvelle humanité due aux conséquences du progrès techno-scientifique²⁸⁹? Comment l'art et la science s'associent-ils dans cette création?

Houellebecq considère, en quelque sorte, que l'homme est conçu comme un être inachevé et que seuls l'art et la technologie peuvent l'améliorer. Ainsi, l'idéal à atteindre est effectivement le dépassement des capacités biologiques de l'homme, qui sont considérées comme des contraintes dépréciatives. Si l'art participe au développement de la création imaginaire, la science quant à elle permet ce dépassement grâce à ses potentialités inhumaines relevant du domaine de la technologie. L'association de l'art et de la science permettent alors la réalisation des fantasmes les plus insensés²⁹⁰. Nous nous interrogerons également sur la conception de l'art dans la création de l'homme nouveau dans une société qui tend, certes, vers la posthumanité.

Dans *Les Particules élémentaires*, Michel Houellebecq fait le portrait social de la dernière moitié du siècle où il aborde les grandes difficultés sexuelles d'une génération ayant vécu, dans un chemin sinueux voire

²⁸⁹ - En effet, L'auteur croit fort en le pouvoir de la science et en sa capacité de changer le monde et les hommes. Voilà ce qu'il déclare en substance, lors d'une interview, à un journaliste du Monde : « Certaines choses sont, je crois, irréversibles. Tout ce que la science peut permettre sera réalisé, même si cela modifie profondément ce que nous considérons aujourd'hui comme humain, ou comme souhaitable.

J'ai mis longtemps à l'admettre, mais la philosophie relève de la littérature, et ce n'est pas la littérature qui dit la vérité. Seule la science dit la vérité. Et sa vérité s'impose. » En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/culture/article/2010/11/08/michel-houellebecq-tout-ce-que-la-science-permet-sera-realise_681484_3246.html#TXyil1E51XIYVZRm.99

Peut-on parler, dans ce cas-là, de scientisme chez Houellebecq ? Dans tous les cas, nous comprenons bien que la science occupe la première place dans son imaginaire et que les autres expressions, telles que la littérature ou encore la philosophie, ne peuvent exprimer ni concevoir la vérité. Pour interpréter le monde, seule la science est susceptible de le faire, au détriment des autres formes de savoir. Cependant, nous le verrons, il s'agit bien d'un mariage de la science et de l'art qui est préconisé, car le scientisme a prouvé sa faillite.

²⁹⁰ - Il faudrait signaler que, dans ce sens, la science devient elle-même une fiction au même titre que la littérature, avec une différence notoire est que la première dit et fabrique la vérité de l'être humain, d'après les dires de l'auteur, bien sûr. En fait, l'auteur refuse toute vision du monde philosophique qui n'aurait pas un impact pratique sur l'humanité. Il préconise, dans *Les Particules élémentaires*, un « ordre conceptuel nouveau », p. 224. Donc, la « science est obligée de revoir les concepts de vérité et de réalité ». Voir Kim Doré, « Le Laboratoire du roman : fiction et représentations de la science dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », in *Cahiers Figura*, Publications du Centre de Recherche sur le texte et l'imaginaire, volume 5, 2001, p. 89.

tortueux, la libération des mœurs, l'hédonisme de Mai 68 ainsi que l'évolution de l'humanité grâce à la science et surtout à la biogénétique. Selon l'auteur, l'humanité ne trouvera la paix que lorsqu'elle aura été remplacée par une nouvelle espèce. Or, la science devient chez Houellebecq un matériel poétique puisque les néo-humains n'ont jamais cessé de croire à la beauté. Nous pouvons, dès lors, affirmer que l'art semble alors avoir les mêmes pouvoirs que la science, car elle permet de transporter la conscience humaine dans un état transcendantal :

La science et l'art existent toujours [...]; mais la poursuite du Vrai et du Beau, moins stimulée par l'aiguillon de la vanité individuelle, a de ce fait acquis un caractère moins urgent.²⁹¹

Pour ce faire, Houellebecq fait appel à la poésie qui, seule, établit le lien entre l'art et la science. Dans une ère où le progrès a dominé le monde, Houellebecq semble faire régner l'art et offrir une vision romantique dans un univers déshumanisé. Ainsi, la quête de la beauté tente de résister au sein de ce même univers. L'utopie, dans *Les Particules*, est bien loin d'être qu'une simple anticipation d'une société où la technoscience est maîtresse du monde, mais selon François Filleul dans *L'illimité émotionnelle dans Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq*, le roman est plutôt une « mise en place d'une vision poétique du monde. »²⁹² L'auteur postule ainsi que l'œuvre de Houellebecq est une sorte de roman à thèse esthétique où l'art poétique permet de se déraciner du scientisme dominant, de s'en extirper, pour proposer une « philosophie » d'un nouveau genre, qui allierait vérité scientifique, beauté esthétique et action sur le monde.

Dans *La Possibilité d'une île*, le narrateur Daniel 1, l'humoriste cynique, prend conscience que ses sketches sur la dégénérescence des

²⁹¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai Lu, 2000, p.316

²⁹² - FILLEUL, François, *L'illimité émotionnelle dans Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq*, Anticipation nostalgique et utopie poétique » dans Montserrat Serrano Manes, *La philologie française à la croisée de l'an 2000 : panorama linguistique et littéraire*, vol. 1, 2000, p. 88.

civilisations occidentales n'apportent aucune modification à la représentation du monde. Ses créations ne restent, en fin de compte, que de simples scénarii faisant rire et divertissant son public. De surcroît, dans l'univers houellebecquien, l'art poétique et l'être humain semblent subir le même sort. Certes, l'avancée techno-scientifique a participé à l'effacement de l'art et de l'individu :

La poésie, en tant que langage non contextuel, antérieur à la distinction objets-propriétés, avait définitivement déserté le monde des hommes. Elle se situait dans un en deçà primitif auquel nous n'aurions plus jamais accès, car il était antérieur à la véritable constitution de l'objet, et de la langue.²⁹³

Effectivement, dans ce monde déshumanisé, le langage poétique devient inapte à apporter des informations de manière objective et rationnelle. Ainsi, le langage technique domine et tend vers la posthumanité alors que le langage poétique déserte au profit du progrès affectant le sens de l'art et sa capacité à apporter les sensations par la magie poétique et artistique de l'homme. Le vrai langage poétique a préexisté à l'humanité et ne peut qu'exprimer sa vérité antérieure, instinctive, organique, avant qu'il ne devienne, sous l'influence de la civilisation moderne, un simple objet-propriété, à l'image des autres objets. L'artiste, - le poète – inhibé dans sa créativité, s'intègre au système ambiant et emprunte forcément le logos dominant.

Par ailleurs, l'artiste Vincent, devenu prophète de la secte des Elohims, participe artistiquement, par le biais de l'imaginaire, à l'avènement du nouvel homme. Dans *La Possibilité d'une île*, figurent les possibilités d'un artiste posthumain capable d'intervenir activement dans la création de l'homme nouveau qui serait débarrassé de toutes les contraintes bioéthiques.

²⁹³ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, 2012, p. 172

Vincent commence, dans un premier temps, par imaginer numériquement l'architecture de la future ambassade qu'il désire construire. Mais très vite il réalise que :

La véritable nature de l'art [est peut-être] de donner à voir des mondes rêvés, des mondes impossibles, et que c'était une chose dont [il] ne [s']étai[t] jamais approché.²⁹⁴

Vincent semble prendre conscience du véritable sens de l'art. Selon lui, le rôle de l'art n'est plus de dépeindre la condition humaine mais doit aussi et surtout participer au changement radical de l'essence de l'homme. L'observation des travaux de Vincent invoque chez Daniel 1 une sensation de joie et de paix intérieure le délivrant de l'ipséité et des souffrances relatives à l'homme. Le véritable art est donc d'essence utopique puisqu'il permet d'emprunter les ailes du rêves pour penser l'impossible et flirter avec l'irréalisable.

Le projet artistique de Vincent est tel qu'il évoqua chez Daniel une sensation d'immersion :

Je n'entendais même plus ma propre respiration, et je compris alors que j'étais devenu l'espace; j'étais l'univers et j'étais l'existence phénoménale, les microstructures étincelantes qui apparaissaient, se figeaient, puis se dissolvaient dans l'espace, faisaient partie de moi-même, et je sentais miennes, se produisant à l'intérieur de mon corps, chacune de leurs apparitions comme chacune de leurs cessations. Je fus alors saisi par un immense désir de disparaître, de me fondre dans un néant lumineux, actif, vibrant de potentialités perpétuelles; la luminosité redevint aveuglante, l'espace autour de moi sembla exploser et se diffracter en parcelles de lumière, mais il ne s'agissait pas d'un espace au sens habituel du terme, il comportait des dimensions multiples et toute autre perception avait disparu – cet espace ne contenait, au sens habituel du terme, rien.²⁹⁵

²⁹⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.305

²⁹⁵ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.411

Daniell ressent une sorte d'ubiquité, une sorte de délivrance du corps où l'ipséité n'a plus sa place et fait désormais face à un nouveau concept holistique. Curieusement, cette plongée en soi qui est également une vraie immersion dans l'univers rappelle la conception romantique allemande de la poésie. Le poète fait un avec le monde.

L'écriture romantique est cette « constante plongée en soi-même » qui pourrait être publiée sous la rubrique « Écrits intimes » mais qui ne s'arrête guère à ce niveau existentiel individuel puisqu'elle crée un univers personnel fondé, grâce à la littérature, sur une harmonie universelle cachée. La mission du poète est de révéler cette union grâce à laquelle le poète et l'univers chantent en concert la beauté et la vérité, ainsi que cette consonance que la muse de l'auteur découvre dans les méandres de son âme²⁹⁶.

Mais, il ne s'agit pas d'une simple introspection puisque l'âme du poète épouse les confins de l'univers et finit par se confondre avec lui. En fait, il est emporté dans un tourbillon anéantissant qui finit par fondre le microcosme et le macrocosme en un tout.

Mais n'oublions l'intervention bénéfique de la science. En fait, celle-ci élargit la perception du poète et lui confère des dimensions sensorielles cosmiques. Dès lors, l'art est représenté de telle sorte qu'en étant associé à la science, l'existence posthumaine se défait des limites biologiques et transcende la capacité de l'imaginaire créatif individuel qui pourrait être limité et inhibé par ses propres carences personnelles. Cependant, s'il s'agit d'une utopie dans *Les Particules*, d'un projet futur pouvant changer le monde. Dans *La Possibilité d'une île*, une fois le projet réalisé, cette immersion n'est plus tolérée aux dires de Daniel. Il est presque à craindre que cet univers ne fasse disparaître totalement l'être humain au profit d'une non-existence qui le transcende ou d'une entité autre complètement différente ; le

²⁹⁶ - EL HIMANI, Abdelghani, *Jean Giraudoux : néo-romantisme ou nouvelle modernité*, Publications du Laboratoire de recherches « Langue, Représentations et Esthétiques », Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Sais-Fès, 2012, 387 pages, p. 17.

poète n'est capable d'y rester que très peu de temps afin qu'il ne soit pas réduit à néant devant cette vérité diaphane. Là encore, le rapprochement avec les poètes romantiques allemands est possible dans la mesure où un Friedrich Schlegel, qui est le premier à avoir ouvert la voie à cette pensée du fragment, semble croire qu'on peut avoir un mouvement de synthèse avec l'univers, - un espoir de plénitude et d'union avec le Tout - mais qui demeure contrarié tout de même par l'impossibilité d'y accéder. Nous ne pouvons entrevoir une vérité cohérente de l'univers que de manière fragmentaire. C'est dans ce sens que l'insatisfaction demeure au rendez-vous pour le poète chez Houellebecq :

Il était en effet probablement impossible [...] de demeurer vivant dans un tel endroit plus d'une dizaine de minutes.²⁹⁷

Ce sentiment artificiel ressenti par l'art immersif de Vincent à l'idée d'une désincarnation de la conscience n'est plus supportable ; elle se réduirait plutôt à l'idée de la mort. Ainsi, le projet artistique de Vincent sur le changement de l'homme peut être dépeint comme une désolation de la condition néo-humaine dans l'impossibilité où elle est d'accéder à la plénitude, de vivre un sentiment inouï de parfaite harmonie. L'on peut donc se demander quel rôle l'art pourrait-il, désormais, jouer lors de l'avènement du monde posthumaniste ?

Si la science permet le clonage, elle ne règle pas, en tout cas, les problèmes de la conscience. Quant à l'art, il devient certes le seul moyen qui permet la transmission de la mémoire lorsque les néo-humains sont appelés à rédiger le récit de leur vie, une fois remplacés par leur clone. En effet, la science n'a su défier et combler cette séparation entre corps et esprit : la science ayant pour rôle d'assurer l'immortalité et l'art ayant pour rôle l'héritage des autobiographies des clones grâce à l'esprit artistique.

²⁹⁷ - Ibid. p.412

On peut dire alors que la création de l'homme nouveau ne peut être considérée que comme une prouesse scientifique. En revanche, selon Vincent, le prophète, la science, à elle seule, est incapable d'une telle réalisation. La touche artistique est bel et bien indispensable afin d'exprimer sa conception du Beau dans toute démarche esthétique. Certes, sans les dogmes de la science qui peuvent mettre sur pied l'œuvre du prophète, celle-ci ne peut se concrétiser, et sans la discipline artistique, la réalisation esthétique de sa création ne peut voir le jour.

Par ailleurs, comme nous l'avons déjà signalé, si l'art et la science sont bannis des utopies au détriment d'un bonheur collectif – la science ne servant qu'à manipuler l'être humain et l'art ne servant que dans le cadre d'un travail utilitaire - dans l'utopie Houellebecquienne, ils deviennent les piliers même de l'utopie puisqu'ils s'interpénètrent et s'entremêlent pour offrir au nouveau monde une certaine tendance à la perfection .

Force est de constater que dans *La Possibilité d'une île*, l'art sert à embellir l'image du posthumain d'où l'amélioration esthétique de l'homme réalisée par Vincent. Il s'agit donc d'une expérience artistique et non d'un moyen utilitaire. L'art retrouve ses lettres de noblesses d'antan lorsqu'il participait de la création même du monde. Quant à la science, elle ne permet plus le contrôle de l'individu par l'État, mais devient un moyen de réaliser l'œuvre d'art du prophète selon ses critères esthétiques.

Peut-on alors affirmer que le pouvoir utopique qui était censé être réalisé par l'État manipulant ainsi le monde est passé aux mains de l'homme en devenant un idéal personnel? Toutefois, une fois accueilli dans le monde éternel des clones, une fois la réalisation personnelle d'une utopie individuelle acquise, celle-ci est vite l'objet d'un échec. En effet, le bonheur est difficile ou impossible à atteindre comme en témoigne cette phrase de l'épilogue du roman : « Le bonheur n'était pas un horizon possible. Le

monde avait trahi. »²⁹⁸ C'est un peu le serpent qui se mord la queue : toute utopie contient en elle-même sa propre source de destruction et sa tendance cachée de se muer en une contre-utopie et toute contre-utopie semble cacher en son sein un discours utopique laissant entrevoir un avenir meilleur et un ailleurs plus conforme aux aspirations des êtres humains. Et la roue tourne comme pour laisser comprendre que l'histoire des hommes s'écrit sous la forme d'un éternel retour du même et que l'espoir est trompeur. En tout cas, l'auteur semble dire, de manière insidieuse et même cynique, que l'être humain ne pourra jamais s'empêcher de vivre cet espoir. Houellebecq est peut-être là pour lui dessiller les yeux sur cette vérité existentielle.

Houellebecq, à travers son ironie, ne fait qu'admettre que toute utopie se retourne contre elle-même, car toute tentative de réalisation est voué inéluctablement au désastre, à l'anéantissement de l'homme. En effet, le but n'est pas d'atteindre le bonheur mais rien que la quête, en elle-même et pour elle-même, de la possibilité d'atteindre le bonheur. Ainsi, nous voyons bien que les approches scientifique et esthétique pour orner un tant soit peu, ou encore embellir voire parfaire même la réalité des hommes, ne tiennent pas leurs promesses et débouchent sur l'échec de l'utopie. Nous sommes en droit de nous poser la question suivante : si l'utopie ne fixe pas ses germes à travers la science ou l'art, qu'en est-il des questions spirituelles que l'on trouve bannies dans les utopies et qui ont bien leur place dans l'univers contre-utopique des deux auteurs ?

²⁹⁸ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.447

Chapitre 2 :
La spiritualité dans les récits de science-fiction

Si dans les utopies la religion est bannie au nom d'un bonheur sans conflits, les contre-utopies tentent, au contraire, de renouer avec les questions spirituelles. Si, comme nous l'avons souligné précédemment, l'art permet à l'homme de mener une réflexion personnelle sur son existence et d'exprimer son individualité, il est aussi loisible de nous interroger au sujet des questions spirituelles dans la contre-utopie. En effet, Huxley et Houellebecq s'intéressent aux questions spirituelles et mystiques, allant de la philosophie aux pratiques orientales telles que la méditation ou encore le yoga. Il s'agit, pour eux, d'une sorte de processus de réconciliation universelle reliant des éléments *a priori* contradictoires, l'esprit et la matière, l'âme et le corps, l'humain et le divin, la religion et la science voire entre la religion occidentale et celle orientale. Ces auteurs prennent ainsi conscience qu'aucune société ne peut vivre sans religion²⁹⁹. Or, cette dernière acquiert un statut bien différent de celui qu'elle occupait dans les anciennes sociétés, et que l'utopie a vaillamment combattu et tenté d'extirper de la vie des hommes, et elle est donc vue sous un autre angle, qui ne s'articule plus autour des anciens fondements du religieux –superstition, magie, messianisme... -, visant et cherchant ainsi un nouveau type de spiritualité

²⁹⁹ - Nous avons déjà renvoyé à l'ouvrage de Luc Ferry, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Grasset, Paris, 1997, 192 pages, qui traite de cette question. En effet, cela semble contredire de nos jours tous les travaux qui allaient dans le sens de la fameuse assertion de Nietzsche « Dieu est mort » ; nous en citons, à titre d'exemple, ceux de Max Weber et Marcel Gauchet, qui remarquent et clament tout haut et tout fort « le désenchantement du monde ». Nous avons expliqué comment la science à elle seule n'a pas réussi et ne peut réussir à combler la place laissée vacante, dans l'esprit de l'être humain, par la religion (superstitions, magie, messianisme...). La laïcisation et la sécularisation des institutions et de la vie humaines a provoqué un grand vide que les individus et les sociétés tentent de combler. Le retour du religieux semble être une réponse à ce besoin existentiel. Les écrivains, Huxley et Houellebecq s'inscrivent tous les deux dans cette mouvance pour poser des questions quant à cette vacuité spirituelle et au retour du religieux ; phénomènes qui continuent de nos jours via d'autres contre-utopies qui sèment l'horreur dans le monde au nom du religieux. S'agit-il d'une volonté de resacralisation du monde, par opposition au profane largement prôné par les utopies libérales et même socialistes qui relèguent aux oubliettes le côté spirituel de l'être humain ? En effet, ces dernières, lorsqu'elles concèdent un quelconque besoin spirituel à l'individu, elles tentent de le combler par le biais de l'art et de la poésie. Au lieu d'une religiosité des sociétés humaines, les utopies du 19^{ème} siècle, par exemple, proposent une esthétisation de ces mêmes sociétés et mettent à leur tête des poètes (et donc des esthètes) capables de réenchanter le monde et de lui proposer un avenir meilleur, sans passer par les arcanes de la religion.

qui serait une fusion entre les bases de la religion, de la philosophie et de la science.

2-1 : La religion utopique dans l'*Ile* de Huxley

Dans la préface du *Meilleur des mondes* (1946), Aldous Huxley prévoyait déjà une troisième possibilité utopique. Une possibilité qu'il envisagea dans son roman *Ile* paru en 1962, où la science et la religion formeraient une sorte de symbiose et qui seraient compatible avec l'homme et son environnement.

Si je devais réécrire maintenant ce livre, témoignait-il, j'offrirais au Sauvage une troisième possibilité. Entre les solutions utopienne et primitive de son dilemme, il y aurait la possibilité d'une existence saine d'esprit – possibilité déjà réalisée, dans une certaine mesure, chez une communauté d'exilés et de réfugiés qui auraient quitté le Meilleur des mondes et vivraient à l'intérieur des limites d'une Réserve. Dans cette communauté, l'économie serait décentralisée... La science et la technologie comme si elles avaient été faites pour l'Homme et non comme si l'Homme devait être adapté et asservi à elles. La religion serait la poursuite intelligente de la Fin Dernière de l'Homme, la connaissance unitive du Tao ou Logos immanent, de la Divinité ou Brahman transcendant...³⁰⁰

Nous voyons bien le programme de l'anti-utopiste et de l'utopiste que fut à la fois Huxley³⁰¹. En effet, l'auteur a envie de dépasser la sclérose de l'utopie, sclérose que Paul Ricœur rapprochait d'une sorte de syndrome de vieillissement, d'engourdissement puis d'immobilisme, qui serait le tableau

³⁰⁰ - Préface dans *Le Meilleur des mondes* parue en 1946.

³⁰¹ - Il est parfois difficile de démêler entre le contre-utopiste et l'utopiste puisque chaque utopie semble contenir en germe une dystopie et chaque dystopie propose un contre-modèle de l'utopie qu'elle remet en question ; elle modélise ainsi et propose donc un autre projet susceptible de dépasser le premier, d'en corriger les tares, d'en combler les lacunes et d'en être nettement meilleur. La quête contre-utopique est elle-même par essence utopique dans la mesure où elle propose en filigrane, et parfois de manière très claire, un projet censé être parfait.

pictural³⁰². Nous comprenons qu'Huxley tente d'échapper à ce syndrome du tableau glacé, figé en tant que modèle. Il a l'opportunité de reprendre son prototype utopique et d'essayer d'en modifier les lacunes. Une « troisième possibilité » est ce désir d'éviter les extrêmes, de trouver un juste milieu entre les antipodes en œuvre dans l'univers de l'utopie : la réalité à modifier et le modèle à réaliser. Cette autre voie tient à intégrer la religion dans la construction de ce monde idéal, bien différent de celui conçu par l'auteur dans le Meilleur des mondes qu'il avait proposé au départ.

Selon Huxley, une telle société est possible. Or, il s'agira tout d'abord d'établir une relecture de son livre comme une critique du totalitarisme. Ainsi, dans sa quête d'une utopie de substitution, il testera diverses expériences mystiques, expérimentera certains euphorisants, vantera la nécessité d'un gouvernement manipulateur au nom d'un bonheur collectif et de la paix. Cherchant inlassablement la stabilité et le bonheur, Huxley se détourne vers les questions spirituelles. C'est ainsi que l'auteur s'intéresse à la mystique et à la spiritualité allant même jusqu'à expérimenter les substances hallucinogènes afin d'élargir sa conscience et sa perception du monde³⁰³. Sa quête mystique lui vaut la rencontre d'un ami, Gérard Heart, qui l'initie à la philosophie indienne et à la méditation. Il s'agit, pour lui, d'un rapprochement des religions orientales et occidentales, de la conception et de la description d'une philosophie à mi-chemin entre la science et la mystique, évoquant ainsi la recherche d'une sagesse universelle, en mettant en avant tout particulièrement l'expérience bouddhiste. Publié dans les années 60, *Ile* présente plusieurs étapes primordiales de la vie de l'homme, dans une sorte de quête de soi, dans le but d'atteindre 'l'illumination'. En

³⁰² - « Nous touchons ici au moment où l'utopie devient une sorte d'imagination glacée. Tel est le problème qu'aborde Raymond Ruyer dans son livre, *L'Utopie et les utopies. Toutes les utopies* commencent par l'activité créatrice et s'achèvent par le tableau glacé de l'étape ultime. Comme je l'analyserai plus longuement dans le prochain chapitre, il se peut que la maladie propre à l'utopie soit ce déplacement permanent de la fiction à la peinture. L'utopie s'achève par le tableau de la fiction à travers des modèles », Paul Ricœur, *L'Idéologie et l'utopie*, p. 388.

³⁰³ Voir Partie II, chapitre 2, section 2-2

termes bouddhistes, il s'agit de la pleine conscience de soi, qui trouve son comble dans une sorte d'harmonie entre le corps et l'esprit. Pour ce faire, les habitants de Pala doivent également prendre conscience du monde. C'est dans cet esprit que Pala tend, en effet, au respect de la nature, à retrouver la cohérence avec le reste de l'univers et une certaine solidarité entre les gens.

Force et de constater qu'Aldous Huxley s'était acharné, dans un premier temps, à montrer que la tentation de trouver le bonheur à travers une politique totalitaire, une manipulation génétique ou alors l'utilisation des euphorisants, est bien possible, voire réelle³⁰⁴. Or, ces tentatives se sont toutes soldées par un échec. Ainsi, il découvre que toute personne, ayant une certaine croyance, se déclare plus ou moins heureuse. Et ce sera dans la méditation bouddhiste qu'Huxley découvrira une sorte de bien-être, notamment, dans le développement personnel afin d'apprendre à maîtriser nos sentiments.

Le bouddhisme se définit alors non comme étant une religion mais surtout comme une sorte de science de l'esprit puisque « [...] sa vision du monde et sa propre vie dépendent de chaque homme. L'homme est ainsi seul responsable de son illusion et de sa souffrance, mais aussi seul responsable de son "salut", qui dépend de son engagement et de sa pratique pour échapper à l'illusion. ». ³⁰⁵ Ainsi, le bouddhisme a pour fondement l'intelligence et la raison qui permettent à l'individu de comprendre le monde. Il s'agit de faire appel à sa conscience brute sans aucune interférence, de ne se faire aucune idée au préalable des choses de la vie

³⁰⁴ - Il est vraiment difficile de trancher et de dire que ce fut bien le projet de l'auteur et qu'il adhérerait totalement à cette vision du monde. Il s'agirait même d'une critique acerbe du totalitarisme. Cependant, si l'on considère la contre-utopie comme un modèle à suivre, et non pas comme une fiction critiquant une réalité donnée, on pourrait être amené à croire que la fiction d'Huxley est la proposition d'un certain projet. Mais, il ne faut pas oublier, non plus, que la contre-utopie, est l'image inversée de l'utopie et donc la prise de recul de l'auteur est à prendre en considération et ne point penser qu'il fait l'apologie du totalitarisme. Dans tous les cas, nous pouvons rester dans les limites de l'utopie et considérer momentanément, et uniquement dans un souci méthodologique, que le projet proposé est bien celui recherché.

³⁰⁵ - « Le Bouddhisme : religion, philosophie, morale, science ? », Institut d'Etudes Bouddhiques, Centre francophone d'études et d'enseignement sur le Bouddhisme, Paris, France, http://www.bouddhisme-universite.org/bouddhisme_religion

mais de les prendre dans leur état réel. Ainsi, dans un article en ligne sur *L'art médiatique de l'attention* le bouddhisme, nous apprenons qu'il tend à

maintenir votre équilibre dans la méditation (*et cela*) revient à harmoniser trois facteurs : l'effort, la concentration et la prise de conscience. Trop d'effort rend l'esprit agité, tandis que trop de concentration rétrécit le champ de la conscience et restreint l'attention sur un point unique. L'effort et la concentration sont des facteurs actifs, tandis que la conscience est de nature passive. Tandis que vous pratiquez, gardez à l'esprit les caractéristiques de ces trois facteurs, et si vous les appliquez de façon appropriée, cela vous permettra d'ajuster, d'harmoniser et de garder votre pratique méditative équilibrée.³⁰⁶

Il s'agit en effet de combiner trois manières d'être en relation avec le monde. Le bouddhiste négocie un rapport avec l'univers fondé essentiellement sur la notion d'équilibre entre ces trois approches de la réalité : l'effort, la concentration et la prise de conscience. Chaque attitude conçue de manière unilatérale et séparée induit un abord appauvrissant du monde et de l'esprit. L'idéal serait de les appliquer tous de sorte qu'on puisse obtenir une certaine harmonie avec soi et avec le reste de la création.

En effet, *Ile* s'ouvre par le terme « Attention ! »³⁰⁷. Dès l'ouverture de l'œuvre, les habitants de Pala sont appelés à rester en pleine conscience et à rester attentifs. Attentifs? A quoi? A qui? Et comment? Si l'individu a tendance à fonctionner de manière inattentive, s'élançant dans la vie sans vigilance, il risque d'acquérir une expérience de la vie assez fragile et superficielle. Dès lors, le fait d'être attentif, et de répéter 'Attention', entraîne l'idée de percevoir les choses de la vie qui nous entoure à nu, de les saisir sans préférence, sans interférence mais de les voir comme témoin, autrement-dit, créer une conscience témoin. Il est question de saisir les objets sans réaction tels qu'ils apparaissent dans la réalité en les révélant

³⁰⁶ - <http://centrebouddhique.fr/lart-meditatif-de-lattention/>

³⁰⁷ - HUXLEY, Aldous, *Ile*, Pocket, Paris, 2013, p.9

sans l'interférence de notre esprit. Ainsi, l'individu pourra désormais découvrir la vraie nature des choses.

Par ailleurs, si dans les utopies le christianisme est éliminé et remplacé par une nouvelle conception de la religion, c'est parce que « [...] c'était une religion et une morale de la sous-consommation, de l'ascèse et de l'auto-flagellation. Il a été remplacé par une religion immanentiste de la communauté, de la solidarité et de la fusion orgiaque. ».³⁰⁸ Le christianisme est présenté comme étant la religion de l'aliénation de l'homme. Cette conception nous rappelle la conception nietzschéenne de la religion chrétienne présentée comme une grosse supercherie, faisant l'apologie de la culpabilité, du péché originel afin de réduire l'homme au stade d'esclave. A Pala, le christianisme n'a pas sa place. D'ailleurs, dans les utopies, il n'a jamais été question de sang ou de violence. Ainsi, selon les habitants de l'île de Pala, le christianisme est une religion aliénante alors que dans le Bouddhisme toute souffrance disparaît grâce à notre esprit qui peut contrôler nos douleurs physiques. En effet, « [...] la souffrance est liée à l'esprit »³⁰⁹ et tant que l'individu pense à la douleur, il ne fait qu'accentuer cette dernière. Or, si l'individu se détache de la douleur en manipulant son esprit, il pourra, désormais, vivre en paix. D'ailleurs, Bouddha disait « Je vous montre la douleur, [...], et je vous montre aussi la fin de la douleur. ».³¹⁰ Il s'agit de savoir détacher le mental de la souffrance. C'est une pratique qui met terme à la douleur physique. L'objectif est, d'une part, d'atteindre le bien-être, en s'acceptant, en laissant aller les choses à leur guise et enfin créer un espace de vision claire vis-à-vis de ce qui nous entoure et, d'autre part, d'atteindre une attitude d'acceptation totale de toutes nos émotions, de tous nos sentiments, quels qu'ils soient, ainsi que de toutes nos pensées. Il

³⁰⁸ - PINTO, Eveline, *L'écrivain, le savant et le philosophe : la littérature entre philosophie et sciences sociales*, Publications de la Sorbonne, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 2004, p. 132

³⁰⁹ - HUXLEY, op.cit, p. 210

³¹⁰ - Idem, p. 210

s'agit d'une acceptation où la discrimination ne serait pas seulement évitée mais plutôt acceptée sans sélection, sans prise de position à leur égard.

Pala est une île qui se veut libre ; c'est un lieu où règnent bonheur et paix. Huxley est convaincu alors que toutes les politiques inaugurées par les premiers utopistes sont devenues inapplicables à la situation dans laquelle vivent les sociétés à cette époque. Et c'est dans ce sens que l'auteur imagine dans *Ile* un autre type de monde utopique dans lequel l'individu s'éloignerait de tout rêve utopique, tel qu'il est présenté dans les anciennes utopies, et précisément de toute illusion qui est susceptible d'asservir l'homme et de lui vendre un faux espoir. A Pala, les habitants ont choisi de se « [...] conduire d'une façon sensée et réaliste. »³¹¹ En effet, la devise de cette île est d'éviter toute illusion du bonheur basée sur le mensonge. La pratique bouddhiste permet à l'individu d'éclairer, d'illuminer la conscience :

L'Être Parfait consiste dans la conscience de ce que nous sommes en fait par rapport à toutes les expériences; soyez donc vigilants – vigilants dans chaque contexte, à tous moments et quels que soient vos gestes et vos épreuves, honorables ou indignes, agréables ou désagréables. C'est le seul yoga véritable, le seul exercice spirituel digne d'être pratiqué.³¹²

Il faut être réceptif et non être à l'écart des choses et des êtres ou à en retrait de toute expérience enrichissante, mais il s'agit d'être toujours en situation d'alerte. Une situation qui consiste à être sensible à tout ce qui se passe en dehors de soi et vivre une relation essentiellement intime avec tout ce qui est observé. En fait, cette nouvelle utopie se veut une acception posée et réfléchie du monde, une utopie qui n'est plus caractérisée par son refus de la réalité vécue, par sa non-congruence avec elle. Il est, d'ailleurs, plus sensé chez les habitants de Pala de construire une utopie réaliste. Chez Huxley, fini

³¹¹ - Idem, p. 132

³¹² - Idem, p. 62

le temps des utopies irréalisables, et c'est dans la pensée bouddhiste que l'auteur trouvera le bien-être.

Nous pensons que Huxley impose à l'utopie une réelle transformation. Elle n'est plus le fruit d'un déplacement imaginaire dans l'espace, mais un vrai voyage dans le monde des idées et de la conception du monde. L'utopie, telle que la présente l'auteur, est une pérégrination spirituelle, une translation civilisationnelle. C'est pour cela qu'il fit preuve de beaucoup d'admiration pour le bouddhisme car celui-ci rejette l'idée d'un Créateur. Et dès lors, il le voit plus en phase avec le monde actuel et l'existence d'un Dieu n'est plus compatible avec la civilisation occidentale. L'histoire du christianisme est réduite à une sorte d'intimidation exigée par les chrétiens au nom de leur Dieu Créateur. Et selon Susila, habitante de l'île, celle-ci considère le christianisme comme une religion surnaturelle, impossible à révéler et totalement en dehors de la portée de l'humanité moderne. En fait, l'utopie doit être vécue *hic et nunc*, dans le monde d'ici-bas, et non appartenir à un absolu qui réside uniquement dans les limbes de l'esprit. Il s'agit, d'après elle :

[...] (d') idéaux les plus élevés, mais aucun moyen de les atteindre.³¹³

Il faut dire que ce genre de réflexion a marqué la culture contemporaine et influencé un bon nombre de ressortissants du New Age³¹⁴ envers le christianisme. Né pendant les années 60, le New Age ou le Nouvel Age est une :

³¹³ - Idem, p.156

³¹⁴ - Le New Age ou le Nouvel-âge est un courant spirituel occidental des XX^{ème} et siècle et XXI^{ème} siècle. Il est présenté comme un patchwork de croyances de sources diverses. Ainsi, les adeptes du New Age rejettent l'idée de l'existence d'un Dieu. Dans le New Age, on ne croit pas en Dieu mais on en fait l'expérience. Dès lors, il est vu comme une « force de vie ». Le New Age se distancie tout particulièrement du Dieu qui juge et qui punit d'où la critique du christianisme. Ainsi, le divin peut être trouvé « en soi ». Selon eux, l'homme posséderait une sorte de divinité intérieure et savoir la révéler. De manière générale, le New Age laisse peu de place à un Créateur.

[...] période de contre-culture, les États-Unis voient surgir une multiplicité de nouveaux mouvements religieux. Le *New-Age* apparaît dans un contexte historique, celui de la guerre du Viêt Nam, du racisme, de la violence, et où va prévaloir, en contrepoint, l'idée de « reconstruire » un autre monde. Le progrès scientifique devrait pouvoir, alors, être utilisé à bon escient.³¹⁵

Le New Age est un vrai bouleversement des valeurs jusque-là prônées par la civilisation occidentale. Les tares du monde moderne, les déboires que connaît l'humanité, les désillusions qu'elle nourrit en ce début de la deuxième moitié du siècle dernier et jusqu'à la fin des années 70, vont faire en sorte qu'une contre-culture va voir le jour pour contrecarrer les défaillances de l'ancienne et en proposer une autre susceptible de pallier ces mêmes manquements. Ce mouvement instaure la communication comme une valeur de changement, d'espérance et de développement personnel dans le dessein d'une création d'un nouveau monde harmonieux. Ces valeurs formeront les piliers du développement des pratiques et des idéologies du *New-Age*.

Par ailleurs, l'histoire du christianisme,- mais pas uniquement, car Huxley se rebellera contre toutes les religions et de toutes les idéologies, - est malheureusement réduite à une longue série d'actions criminelles, perpétrées par des hordes fanatiques et à leur tête des clercs assoiffés de pouvoir et de sang. Prônant la transformation de l'individu et de la société à l'échelle globale, ce mouvement attaque les plus hautes valeurs de l'Église chrétienne et de la Culture Occidentale. Huxley finit par remettre en question tous les modèles avides de perfection et croyant pouvoir montrer au monde le chemin à suivre et duquel personne n'a le droit de dévier sous aucun prétexte :

³¹⁵ - FERREUX, Marie-Jeanne, *Le New-Age, Socio-anthropologie* [En ligne], 10 | 2001, mis en ligne le 15 janvier 2003, consulté le 13 mai 2016. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/158>

La foi est une chose tout à fait différente de la croyance. La croyance consiste à prendre beaucoup trop au sérieux des mots non analysés. Les paroles de Paul, les paroles de Mahomet, les paroles de Marx, les paroles d'Hitler – les gens les ont prises trop sérieusement, et qu'arriva-t-il? Il arriva l'absurde ambivalence de l'histoire – le sadisme contre le devoir, ou (incomparablement pire) le sadisme en tant que devoir; la dévotion contrebalancée par la paranoïa organisée, les sœurs de charité soignant avec générosité les victimes des inquisiteurs et des croisés de leur propre Église. La foi, au contraire, ne peut jamais être prise au sérieux.³¹⁶

C'est ainsi que l'auteur distingue entre foi et croyance : cette dernière est une réelle trahison de la première dans la mesure où elle tente de l'appliquer avec trop de ferveur et sans aucune distinction. C'est également une manière de distinguer entre l'utopie et sa réalisation. La foi ou l'utopie, une fois qu'elles passent au stade de la concrétisation, qu'elles deviennent croyance, finissent par se muer en fanatisme et donc en totalitarisme.

C'est pour cela que les religions orientales s'implantent en Occident et cherchent à gagner le plus grand nombre d'adeptes, car elles répondent à un autre idéal qui ne veut en cas s'imposer par la croyance, et donc par la force, à quiconque que ce soit. Cette critique acerbe du christianisme, de l'islam, mais également d'autres « religions » laïcisées comme le marxisme, fut en faveur de la propagation d'une conception naturaliste de la religion et des traditions orientales pour lesquelles ces nouveaux ressortissants éprouvent beaucoup de sympathie. Le discours New-Age se veut non religieux et reste assez critique face aux religions instituées. Désormais, ce mouvement est considéré comme un modèle d'harmonie, de bien-être, d'amour, de tolérance et de paix.

C'est ainsi que les habitants de Pala voient leur utopie, leur nouvelle utopie qui ne tente pas d'imposer d'horribles contraintes à l'être humain, un schéma à suivre qui réduit à néant la volonté individuelle. L'île est délivrée

³¹⁶ - HUXLEY, op.cit., p.63

de toute religion théiste ou de quelque autre type que ce soit. Les habitants adhèrent alors au bouddhisme, - une religion qui ne préconise pas de créateur, rappelons-le, et qui devient donc une simple acceptation de soi et une quête d'une harmonie avec le texte de la création -, qui seul est susceptible de leur procurer le bien-être qu'il recherche depuis toujours et que toutes les utopies ont été incapables de leur fournir :

Pas d'enfer sur la terre et pas de gabegie chrétienne au ciel, pas de gabegie communiste pour le XXII^{ème} siècle. Simplement, des hommes et des femmes, des enfants essayant de tirer le meilleur parti du temps, et du lieu présents, au lieu de vivre sur une autre planète, comme vous le faites souvent, en un autre temps, dans un univers imaginaire bâti par vous. Et ce n'est pas votre faute, en réalité. Vous êtes presque forcés de vivre ainsi, car le présent est trop décevant.³¹⁷

L'être humain est dupé par les religions et les grandes idéologies qui ne sont en fait qu'une énorme imposture. Toutes ces utopies sont pur gâchis car elles empêchent les humains de vivre leur vie. Ces derniers vivent dans le report continu de leur propre bonheur. Comme les utopies modernes qui prévoient de se réaliser dans une île, dans un espace qui n'existe pas, dans un non-lieu, les religions et leurs corolaires les grandes idéologies déplacent la vie dans une autre « planète », dans un autre univers, tellement la réalité vécue est décevante.

Huxley opère, dans ce sens, une dénonciation ouverte et claire du mythe du christianisme l'accusant de violence, de tortures sanguinaires et d'intolérance contrastant avec les pratiques et les traditions orientales. Celles-ci se veulent pacifiques et tolérantes contrairement au christianisme. Tout acte de violence est alors dénoncé, la flagellation est abhorrée et sans aucune réserve. Pour Aldous Huxley, l'anti-christianisme³¹⁸ est affirmé. En

³¹⁷ - HUXLEY, op.cit., p. 156

³¹⁸- Cet aspect de la vision de Huxley rappelle curieusement la conception nietzschéenne du christianisme. En effet, le philosophe allemand, dans son livre, *L'Antéchrist, Imprécation contre le christianisme*, analyse les valeurs occidentales qui compromettent, d'après lui, le progrès de l'humanité et font appel au fanatisme

effet, dans les spiritualités orientales, notamment dans le bouddhisme, l'accent est mis sur la nécessité de contrôler nos émotions de l'instant présent. Ceci permettant à l'individu de dépasser le caractère illusoire et enfin d'atteindre l'éveil. Dès lors, l'Éveil et l'instant présent sont donc reliés dans une perception de la temporalité censée éloigner l'esprit des illusions héritées du passé et également des projections envisagées dans le futur.

Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, Aldous Huxley, influencé par le mouvement New Age, entreprend de rapprocher l'Orient et l'Occident en s'intéressant aux grands principes de la Sagesse orientale. Aujourd'hui, ce mouvement qualifié d'ésotériques reprend les principes de la sagesse orientale tout en s'adonnant à la méditation, au yoga, au développement personnel, etc. C'est une démarche qui consiste à se libérer de la tyrannie de l'ego.

2-2 : Le principe spirituel revisité dans les œuvres de Houellebecq

Dans le monde houellebecquien, la question de spiritualité reste assez ambiguë. Dans son univers, toute transcendance ainsi que toute divinité sont désertées. Pour l'auteur, Dieu tend à disparaître dans la société occidentale actuelle. Et toute spiritualité est vouée à une lente agonie. La société moderne, pour reprendre le terme de Marcel Gauchet³¹⁹, est l'objet de désenchantement. Et c'est bel et bien la République qui est visée, la France.

et la haine. C'est un système fondé sur le ressentiment et la pitié qui sont une négation pure et simple de la vie. Il s'agirait, d'après Nietzsche, d'une religion d'esclave qui s'appuie sur une certaine apathie. En fait, l'enseignement mystique de Jésus aurait été perverti et récupéré par le clergé et la religion institutionnalisée.

³¹⁹ - L'expression appartient en fait à Max Weber, chez qui elle entend un net recul des croyances religieuses et magiques au profit d'explications rationnelles et scientifiques. Le concept est en rapport étroit avec les notions de sécularisation et de laïcisation et avec l'idée de perte de valeurs spirituelles, en général. C'est Marcel Gauchet qui l'introduit en sciences humaines et en histoire des religions. En fait, pour lui, l'origine du désenchantement du monde remonterait même à l'apparition des religions monothéistes, et à la naissance du christianisme qu'il considère comme étant la religion de la sortie de la religion. A ce sujet, voir Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), Paris, 1985.

En fait, cette notion prend chez lui le sens de déliquescence. Tout semble agoniser dans ce pays : l'amour, la famille, l'économie, la politique, la culture et le spirituel. Il s'agit d'un monde fade et insignifiant. En effet, la fin des valeurs traditionnelles dues au retrait de la religion chrétienne et à la laïcité ont mené la société au déclin. Ainsi, quoique Houellebecq affirme qu'il ne croit pas en Dieu, la religion, selon lui, restetout de même un point essentiel dans la vie de l'individu. D'ailleurs, l'auteur souligne l'importance du phénomène religieux dans son roman *La Possibilité d'une île* :

[...] rien, jamais, ne peut avoir d'importance historique comparable au développement d'une nouvelle religion, ou à l'effondrement d'une religion existante.³²⁰

La question de la religion change d'essence : en effet, s'opère une sorte de reconversion des croyances qui deviennent des techno-mythes promettant l'immortalité à l'humanité, avant de s'adonner aux pratiques bouddhistes ou encore celles de la secte du New Age. S'agit-il d'un mouvement régressif ou innovateur ? Quel rôle joue-t-il alors dans la société française à l'époque ? Houellebecq ne dénonce-t-il pas les illusions du New Age ?

Si Aldous Huxley semble accorder une grande valeur au mouvement et y trouver son bien-être, Houellebecq semble plutôt le dénigrer. De prime abord, le lecteur se laisse séduire par la thématique du New Age qui figure dans ses romans et qui, par la suite, nous détourne de ses illusions. En effet, le New Age prône les valeurs de la réconciliation universelle, l'alliance entre le féminin et le masculin, la cohésion entre le corps et l'âme, entre le divin et l'humain, l'homme et la nature, la matière et l'esprit, la science et la religion. Ainsi, le New Age serait un mouvement utopique, une impulsion

³²⁰ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p. 371

idéale, capable de réaliser le bonheur. Il s'agit d'une secte des Raélites³²¹ qui a pour projet la réalisation du clonage humain. Cette secte pense mettre fin à toute souffrance en s'appuyant sur le progrès scientifique qui promet une vie éternelle.

D'ailleurs dans *La Possibilité d'une île*, le prophète défend sa secte qui a été dénigrée par les médias, à une époque où les religions se voyaient disparaître :

Les médias nous accusent d'être une secte alors que ce sont eux qui nous interdisent de devenir une religion en déformant systématiquement nos thèses, en nous interdisant l'accès au plus grand nombre, alors que les solutions que nous proposons valent pour tout homme, quelles que soient sa nationalité, sa race, ses croyances antérieures !...³²²

Nous comprenons que derrière cette façon de concevoir les choses réside une volonté d'exporter le modèle et le généraliser. Le terme « secte » est remis en question car il est trop réducteur. En effet, le personnage souhaite éviter à son mouvement la connotation péjorative attachée au terme secte. Il ne veut point rester au niveau de « groupement organisé dont les membres ont adopté une doctrine et des pratiques différentes de celles de la religion majoritaire ou officielle »³²³, comme semble l'indiquer le sens donné par le Dictionnaire du Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales. La solution préconisée dépasse le cadre étiqué de la secte. Le modèle souhaite acquérir le caractère étendu et universel de la religion. Toutefois, il ne s'agit pas non plus d'une simple religion car celle-ci ne peut,

³²¹ - Le mouvement raélien (initialement appelé MADECH, mouvement pour l'accueil des Elohim créateurs de l'humanité¹) a été fondé par le Français Claude Vorilhon, dit Raël, en 1974. À l'origine, la doctrine du mouvement se base sur le contact qu'aurait eu Raël avec des extraterrestres techniquement avancés, les « Élohim », qui auraient créé la vie sur Terre ainsi que plusieurs religions comme le christianisme, le judaïsme et l'islam. Par la suite, les croyances des adeptes se sont concentrées sur l'importance des avancées scientifiques et techniques et en particulier sur le clonage et le transfert de la conscience comme moyen d'accéder à l'immortalité. Le mouvement promeut également la génocratie, il prône une certaine forme de libération sexuelle et une pratique qu'il appelle « méditation sensuelle ».

Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_ra%C3%ABlien

³²² - Ibid. p.247

³²³ - <http://www.cnrtl.fr/definition/secte>

elle non plus, échapper à l'exiguïté du particularisme alors que le modèle préconisé ici entend répondre à toutes les aspirations et comprendre tous les êtres humains quelles que soient leurs origines ou leurs convictions.

L'utopie acquiert un caractère universel et unanime. N'est-ce pas le rêve de toute utopie ? Atteindre la perfection qui lui permettra de satisfaire tous les désirs de l'être humain et lui apporter ainsi le bonheur recherché, sans faille aucune. Afin de forger son utopie, Houellebecq s'arme des idées du New Age dénonçant les conflits religieux qui sont la cause même de la disparition de la spiritualité. De surcroît, il dénonce le racisme et prône la réconciliation avec les valeurs universelles. Quoi de meilleur comme projet afin de modaliser une utopie? Toutefois, dans le monde où nous vivons, est-ce réellement une solution utopique susceptible de tenir ses promesses ?

Après avoir parcouru toutes les possibilités afin de réaliser l'utopie et qui se sont, malheureusement, soldées par un échec, Houellebecq s'en détourne vers les questions spirituelles qui, à leurs tours, ne connaissent aucun succès. Effectivement, dans un monde où l'emprise et la primauté de la rationalité sur toute forme de spiritualité est flagrante, la société occidentale du XXI^{ème} siècle est dans le besoin d'une certitude rationnelle pouvant répondre à sa détresse et à ses angoisses existentielles.

C'est pour cela que Houellebecq s'inspire alors de l'idéologie du New Age qui entend allier science et religion afin de l'adapter à cet univers désenchanté, dégradé et dénué de toute valeur. Dès lors, « [...] le sens de la collectivité, de la permanence et du sacré»³²⁴ ne pourra émerger que sous cette nouvelle forme spirituelle. L'individu, avec son esprit rationnel, n'est plus à la recherche d'un discours spirituel ne répondant pas à ses attentes. Toutefois, la question de la spiritualité demeure posée et est primordiale dans la vie de l'homme. Or, seule une spiritualité ayant rencontré l'harmonie

³²⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai Lu, Paris, 2000, p. 314

avec la science saurait expliquer le monde. L'Occident, qui se serait débarrassé du fanatisme de la religion, aurait succombé à celui de la rationalité et à ses corollaires la science et la technologie. Tout, dans la société moderne, doit passer par le sas contraignant de la rationalité. Tout doit s'y plier et aucune concession ne pourrait être tolérée. On dirait que l'auteur remet en cause la confiance exagérée et démesurée que la civilisation occidentale moderne aurait mise dans le seul pouvoir de la raison. L'homme occidental aurait immolé sur l'autel de la rationalité tout ce qui faisait de lui un être humain heureux et comblé.

Aucune puissance économique, politique, sociale ou religieuse n'est capable de tenir face à l'évidence de la certitude rationnelle »³²⁵ car « A ce point de certitude rationnelle, l'Occident aura finalement tout sacrifié : sa religion, son bonheur, ses espoirs, et en définitive sa vie.³²⁶

Il fallait trouver un compromis capable de sceller l'union entre le spirituel et le rationnel afin de répondre à cette exigence sacro-sainte. Et seul le New Age peut se targuer d'apporter une solution à cette équation difficile. Le New Age reste alors solidaire d'une philosophie positiviste puisqu'il s'érige à la fois en vérité religieuse et en vérité scientifique. La science devient donc l'ultime terrain à exploiter afin d'expliquer l'homme et le monde.

La religion prend alors indubitablement une place très importante dans l'examen des questions métaphysiques et ontologiques que comprennent les œuvres de Houellebecq. L'auteur, en effet, dépeint une société dans une époque où « les progrès de la science et du matérialisme ont sapé les bases de toutes les religions traditionnelles ».³²⁷ L'on ne peut nier que l'avancée techno-scientifique, ainsi que ses conséquences sur la disparition des

³²⁵ - Ibid. p. 270

³²⁶ - Ibid.

³²⁷ - Ibid. p.161

religions, a poussé Houellebecq dans une réflexion sur l'état des systèmes de croyances dans la société occidentale actuelle. Ainsi, l'auteur identifie, dans la génération née après Mai 68, une sorte d'aliénation que l'individu subit et qui est due à la disparition des croyances chrétiennes.

Notons que dans *Les Particules élémentaires*, un des néo-humains signale que

les hommes de l'âge matérialiste pouvaient assister sans comprendre ni même sans réellement voir à la répétition des cérémonies rituelles chrétiennes, [...] incapables de comprendre ces débats qui avaient agité leur ancêtres autour des oscillations du péché et de la grâce.³²⁸

L'homme moderne est devenu incapable d'appréhender cette sensibilité religieuse héritée de ses ancêtres. Aucun retour en arrière n'est possible, les hommes traditionnalistes et conservateurs qui respectaient les vraies valeurs ne peuvent affronter seuls cet univers désenchanté et voient leur identité, leurs traditions, leur honneur ainsi que la beauté, le christianisme, l'amour et la passion s'étioler et disparaître.

La société est devenue inapte à tenir et à alimenter un discours engagé. D'ailleurs, Bruno des *Particules*, parlant du Christ, avait du mal à « [...] comprendre de quoi il était exactement question »³²⁹. Le message christique échappe à l'humanité moderne qui ne peut plus saisir sa portée spirituelle. Houellebecq souligne la déchéance de l'homme dans tous les domaines. L'individu se retrouve perdu dans un monde désenchanté, un monde dénué d'amour, de spiritualité, etc. L'auteur illustre dans ses œuvres, et de manière crue, une société qui, au nom d'une culture hédoniste et libertaire, a enterré les valeurs traditionnelles.

³²⁸ - Ibid. p.296

³²⁹ - Ibid. p.296

Par ailleurs, l'homme aura beau substituer ces valeurs à cette nouvelle culture de jeunesse censée apporter bonheur, plaisir et liberté à l'humanité, il est toujours difficile pour cette dernière d'expliquer et d'accepter l'idée de la mort.

Dès lors, l'individu se met en quête d'un mécanisme pouvant servir de bouée de survie :

Pour l'Occidental contemporain, même lorsqu'il est bien portant, la pensée de la mort constitue une sorte de bruit de fond qui vient emplir son cerveau dès que les projets et les désirs s'estompent. [...] À d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur ; aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort.³³⁰

La religion n'apporte plus de réponse à cette angoisse existentielle inhérente à la condition humaine. La religion n'est plus capable de fournir ces réponses eschatologiques qui rassuraient l'homme sur son propre devenir, après la mort. L'horizon de la vie s'arrête dorénavant à ce moment fatidique qui est la fin de la vie, qui n'est autre que la mort. La vie n'est plus un passage vers une autre forme de vie idéale, une vie parfaite et heureuse, celle promise par l'au-delà. Elle devient une simple existence expectative de la fin inexorable.

Face à cette réflexion et ayant pris conscience de son insignifiance, et qu'aucune possibilité ni espoir d'immortalité n'existent dans un quelconque royaume céleste, Bruno tombe dans la dépression et il est aussitôt hospitalisé dans une clinique psychiatrique. Les questions du vieillissement et de la mort n'ont guère trouvé leur réponse dans l'anthropologie matérielle qui ne voit en l'homme qu'un «*amas d'organes en état de dislocation continue.*»³³¹

L'être humain est donc réduit à un tas d'organes et de membres en attente de sa décomposition et enfin de sa disparition. Cette idée ne réjouit et

³³⁰ - Ibid. p.82

³³¹ - Ibid. p.69

n'apaise guère l'individu occidental qui a participé non sans pitié à la disparition des valeurs chrétiennes qui, autrefois,

Accordait une importance illimitée à toute vie humaine, [...] [car] les chrétiens croyaient à l'existence, à l'intérieur du corps humain, d'une âme – âme, dans son principe immortelle.³³²

Le concept de l'âme est totalement absent dans l'anthropologie moderne, purement matérialiste. L'être humain est présenté comme étant un tout composé de quelques organes d'une durée de vie, *a priori* courte et limitée dans le temps, à l'image des composantes des machines qui sont conçues pour jouer un rôle précis et durer un moment calculé à l'avance. Alors que l'anthropologie chrétienne, quant à elle, soutient l'idée que le corps est doté d'une âme, une âme éternelle, donnant dès lors, une grande importance à l'être humain et à son devenir *post mortem*.

Dans *La Possibilité d'une île*, prenant la place d'un Dieu, le prophète promet l'immortalité à ses adeptes, une promesse mensongère car, comme nous l'avons déjà signalé, il s'agissait d'un projet fondé sur le mensonge. D'ailleurs, après l'assassinat du prophète, son fils Vincent qui prit le contrôle de la secte fit croire aux adeptes que le prophète s'était suicidé afin de se réincarner dans un corps plus jeune et ainsi devenir immortel. Ici, quoique la société occidentale exige une théorie rationnelle fondée sur des preuves scientifiques et physiques, Houellebecq démontre que l'individu a toujours besoin d'une croyance spirituelle, même fausse et saugrenue, qui peut lui apporter de l'espoir. L'immortalité conçue par le biais du clonage et promise par la secte ne reste qu'un projet mensonger faisant croire aux adeptes qu'une âme éternelle est possible. Or, Houellebecq laisse entrevoir la faillite de cette utopie incapable d'une telle réalisation et qui, désormais, fait sombrer l'homme dans la dépression qui le mène sans répit au suicide.

³³² - Ibid. p.69

L'auteur s'aperçoit alors que les traditions judéo-chrétiennes peuvent répondre. Rien ne peut donc remplacer l'effet salvateur de la religion qui tente de donner des réponses apaisantes et un certain réconfort au sentiment de déchéance et de finitude accompagnant le caractère tragique et de la condition humaine :

à une réelle souffrance issue d'une dislocation psychologique, ontologique et sociale, [...] [et] témoign[er] d'une conscience angoissée qu'aucune société n'est viable sans l'axe fédérateur d'une religion quelconque.³³³

Effectivement, l'individu ne peut survivre sans l'existence d'une croyance spirituelle pouvant le laisser imaginer un monde meilleur que celui dans lequel il vit et croire en son existence tangible. Dans le cas contraire, il est affligé par un sentiment d'insignifiance le menant à son propre avilissement. Ainsi, les personnages houellebecquiens en sont même la preuve puisque les protagonistes de ses romans sombrent tous dans l'anxiété, la dépression et l'angoisse. Daniel 1, par exemple, qui illustre l'homme athée qui ne croit pas en l'existence d'une âme, soutient l'idée que l'être humain n'est qu'une « espèce animale [...] et (qu')après sa mort ces organes se décomposaient, se transformaient en molécules plus simples»³³⁴. Il s'agit, certes, d'une théorie chère à la conception philosophique matérialiste, mais qui n'apporte à l'être humain que mélancolie et angoisse, car en l'absence de cette force métaphysique, le personnage vit dans l'affliction totale et n'est plus capable de se doter de cette force imaginaire compensant cette carence existentielle grâce au rêve, en envisageant la possibilité d'un monde meilleur. Daniel 1, en ce cas-là, déprime et finit par se suicider.

Il en est de même dans *La Carte et le territoire*. Après avoir appris que son père souffrait d'un cancer, Jed Martin affirme que la croyance en

³³³ - Ibid. p.311

³³⁴ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p. 258

Dieu « devait être bien pratique » car lorsqu'il n'y avait plus d'espoir, c'était une « [...] ressource de prier pour eux. »³³⁵. Devant cette impuissance, l'homme recourt obligatoirement à l'aide de Dieu. Il s'agit d'un genre de secours qu'aucune théorie anthropologique matérielle ne saurait apporter à l'individu moderne.

Dans un univers matérialiste, l'humanité occidentale espère trouver une réponse à ses questions existentielles. Nous pouvons observer dans *La Possibilité d'une île* la résurrection de croyances anciennes telles que la magie divinatoire, l'astrologie, etc. Cette renaissance est manifestée sous la forme de « la méditation, les drogues psychédéliques [ou] quelques vagues éléments de religiosité hindoue. »³³⁶ La société occidentale est à la quête d'une solution à ses soucis existentiels et à ses déboires spirituels. D'ailleurs, Bruno des *Particules*, en voulant trouver des alternatives à la plénitude spirituelle qui lui fait dorénavant défaut dans une société athée et totalement laïcisée, tente de se rendre dans un 'Lieu de changement' où il espère guérir de sa dépression. Ce lieu spirituel utilise, en effet, des techniques empruntées au mouvement New Age comme l'astrologie, le tarot égyptien, la méditation bouddhiste ou alors des énergies dégagées des vibrations des cristaux.

Force est de constater que Houellebecq s'est inspiré du New Age afin d'imaginer la secte des Élohim « parfaitement adapté(e) à la civilisation des loisirs au sein de laquelle il avait pris naissance. N'imposant aucune contrainte morale, réduisant l'existence humaine aux catégories de l'intérêt et du plaisir »³³⁷. L'auteur s'est effectivement basé sur des formes de croyances réelles entremêlant progrès scientifique et spiritualité. Si l'auteur imagine une telle secte, c'est qu'il s'est aperçu qu'« à la suite du capitalisme de consommation » que la jeunesse « avait peu à peu détruit le respect de la

³³⁵ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, Paris, 2012, p.205

³³⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai Lu, Paris, 2000, p.161

³³⁷ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.360

tradition et le culte des ancêtres. ». ³³⁸Face à cet univers capitaliste, à ce monde désenchanté, les protagonistes tentaient de substituer à la promesse des religions d'une vie éternelle une secte élohimite dans laquelle n'existe aucune contrainte morale ni d'engagement communautaire. Dans le roman, et après achèvement de la promesse, les néo-humains, qui ne sont que des copies de leurs prédécesseurs, sont athées et ressentent mélancolie et malheur. D'ailleurs Daniel 1 souligne que :

jamais, à aucun moment de l'histoire humaine, une religion n'avait pu prendre d'ascendant sur les masses en s'adressant uniquement à la raison. ³³⁹

Nous avons la nette impression que l'auteur dénigre cette réduction des besoins humains à la seule rationalité. Même si, depuis Descartes, l'homme semble être exclusivement doué de raison, aucune religion ne s'adresse uniquement à la raison humaine. Son impact est autant plus grand qu'elle vise d'autres facultés et d'autres besoins de l'individu. Si la science a tenté de remplacer la religion en offrant aux Elohims la possibilité d'immortalité, elle n'a pas su donner toutefois des réponses aux différents phénomènes et exigences de notre propre existence, surtout sur le plan symbolique, puisque l'immortalité qu'elle propose ne réside que dans le corps et non pas dans l'âme.

Selon Michel Houellebecq, la religion doit être prise dans un sens plus profond que celui d'une consolation face à des soucis que rencontre l'homme au quotidien. La religion représente un des piliers de la vie permettant de créer une sorte de communauté, de collectivité pouvant aider l'individu à donner un sens à sa vie au sein de la société. Notons que dans *Les Particules élémentaires*, le protagoniste Michel souligne que la religion :

³³⁸ - Ibid. p.356

³³⁹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005, p.295

[...] est une démarche individuelle basée sur la méditation, la recherche spirituelle, etc. Ils sont incapables de se rendre compte que c'est au contraire une activité purement sociale, basée sur la fixation, de rites, de règles et de cérémonies.³⁴⁰

Selon Houellebecq, la religion doit permettre le rassemblement, la collectivité et l'union. Il rejette, en effet, toute spiritualité exclusivement individuelle menant à la dépression, au non-sens, et qui participe désormais à la ruine de la société. Il ne s'agit pas de s'adonner à une telle ou telle pratique d'une religion où la transcendance est absolue et individuelle, mais il s'agit plutôt de créer une communauté unie et homogène pouvant ainsi éviter toute désintégration sociale par le biais de normes qui permettent de fusionner les individus.

D'un autre côté, force est de constater que la France du XXI^{ème} siècle souffre de la disparition des croyances monothéistes. Or, l'islam était devenu aux yeux de Houellebecq la religion prédominante car « de plus en plus nombreux étaient ceux, et surtout celles, qui rêvaient d'un retour à un système où les femmes étaient pudiques et soumises, et leur virginité préservée. »³⁴¹ En effet, l'auteur craint l'islamisation du pays sous la forme d'une soumission. Selon l'auteur, l'islam représenterait la religion la plus erronée qu'il puisse connaître et « [...] la plus obscurantiste de toutes les religions »³⁴². Dès lors, le pays se voit alors soumis non seulement aux lois de la nature, le peuple au système politique mais les religieux à Dieu. Tout le monde est aveuglé, ce qui mène l'Occident à un vrai désastre, celui de son anéantissement civilisationnel:

L'islam, curieusement, fut un bastion de résistance plus durable. S'appuyant sur une immigration massive et incessante, la religion musulmane se renforça dans les pays

³⁴⁰ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai Lu, Paris, 2000, p.257

³⁴¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2013, p.329

³⁴² - Ibid. p.278

occidentaux pratiquement au même rythme que l'élohimisme [...].³⁴³

Par ailleurs, si dans *Les Particules*, l'auteur laisse entrevoir une image sombre de l'islam, dans *Soumission*³⁴⁴, il se reprend avec plus de clarté et de précision notant que sa position face à la religion islamique n'est pas défavorable. Bien au contraire, il voit dans l'islamisation de la France la possibilité d'un pays modéré et stable qui :

[...] retrouvera un chemin, [...] retrouvera la vie, le sens du sacré, un rapport aux femmes à nouveau signifiant, des perspectives politiques, un monde entier dans lequel se projeter, lui (Houellebecq) qui, jusque-là, incroyant en tout, clignait des yeux et tournait en rond.³⁴⁵

Loin de l'image déformée donnée à l'Islam actuellement, cette religion prend, aux yeux de Houellebecq, l'image d'une religion favorable qui permet de trouver des solutions à la crise économique, au chômage, au racisme, à la délinquance des jeunes adolescents, aux conflits des guerres civiles, et de manière générale au déclin de la France. L'Islam est loin d'être une religion prosélyte ou dominatrice, le 'vrai Islam', selon Houellebecq, serait une religion modérée, tolérante et émancipatrice. Elle préserverait jusqu'à aujourd'hui la notion de famille, le rapport homme/femme, autrement-dit, les valeurs traditionnelles que l'on voit agoniser dans la société occidentale. D'ailleurs, dans *Soumission*, l'auteur, à travers la voix du protagoniste, soutient l'idée que :

L'arrivée massive de populations immigrées empreintes d'une culture traditionnelle encore marquée par les hiérarchies naturelles, la soumission de la femme et le respect dû aux anciens constituait une chance historique pour le réarmement

³⁴³ - Ibid. p.328

³⁴⁴ - Le roman est publié le 7 janvier 2015. L'attaque contre Charlie Hebdo met aussitôt fin à sa campagne promotionnelle, toutefois, son succès commercial étendu partout en Europe n'est pas touché, ni d'ailleurs la naissance de la polémique médiatique.

³⁴⁵ - Article numérisé paru dans la Revue de presse *E&R* intitulé *Le Crépuscule, l'Islam et Houellebecq* de Julien ROCHEDY, publié le mercredi 28 Janvier 2015, consulté le dimanche 12 Juin à 16h30.

moral et familial de l'Europe, ouvrait la perspective d'un nouvel âge d'or pour le vieux continent. Ces populations étaient parfois chrétiennes ; mais elles étaient le plus souvent, il fallait le reconnaître, musulmanes.³⁴⁶

Il ne faut pas nier que la critique du libéralisme est au cœur de l'œuvre de Houellebecq dénonçant les excès du capitalisme, de l'individualisme triomphant et le libéralisme sexuel. Nous pouvons dire qu'il s'agit d'un conservatisme patent chez l'auteur. Nous en avons discuté supra et montré qu'il peut être considéré en tant qu'utopie. Il semble le retrouver dans l'Islam, en tant que religion qui aurait échappé à la transformation malheureuse qu'a connue le Christianisme, par exemple. Dès lors, l'auteur reconnaît dans l'Islam des valeurs qui n'ont guère varié. En effet, le culte de Mai 68 fut la cause première qui a su briser toutes les règles traditionnelles, culturelles et morales ayant participé au dysfonctionnement social. Ainsi, *Soumission* :

[...] démontrerait la viabilité d'un « islam patriote » et d'un « Front de la foi » entre catholiques et musulmans. Il est vrai que le roman met en avant le conservatisme de l'Islam, et sa parenté avec l'extrême droite en termes de valeurs (foi, famille, patriarcat) et de positions (rejet du mariage pour tous, des Lumières et de l'athéisme).³⁴⁷

Dans une France agonisante, une France perdue, en plein déclin, la question de la spiritualité prend une place très importante dans les œuvres de Houellebecq. Après avoir analysé diverses tentatives de réalisation du bonheur qui ont été toutes connues un échec manifeste, Houellebecq démontre également que lorsque toute croyance spirituelle ou autre, lorsqu'elle est mal lue, mal pratiquée et mal comprise, celle-ci mène au désastre. Il voit, désormais, dans ce monde actuel que l'Islam a su redonner le véritable rôle

³⁴⁶ - HOUELLEBECQ, Michel, *Soumission*, Flammarion, Paris, 2015, p. 276

³⁴⁷ - Article de Tristan LEONI paru sur <https://ddt21.noblogs.org>, intitulé *Du Spirituel dans l'homme et dans le prolétaire en particulier autour de Houellebecq et de Soumission*, juin 2015, p.4

de l'homme au sein de la relation conjugale et familiale puis a su démontrer le vrai sens de Dieu.

Le palimpseste du livre de Houellebecq, ce qui est écrit entre les lignes, c'est que les musulmans peuvent faire revivre l'Europe et remplir à nouveau notre regard.³⁴⁸

L'Islam serait la réponse à la désagrégation civilisationnelle de l'Europe ! Le roman de Houellebecq, *Soumission*, est-il un autre visage de ses utopies, de son utopie, de sa volonté de retrouver l'univers d'antan, d'avant la transmutation négative des valeurs ? Ou est-il une représentation cynique de ce que pourrait subir cette même Europe si elle persévère dans son désordre spirituel ? Dans tous les cas, dans cet univers désenchanté, il est vrai que la société moderne manque cruellement d'amour, de passion et de bonté. Toutefois, chez Houellebecq, elle manque surtout de religion. Après tant d'années d'écriture, poèmes, essais, romans, articles, etc., ne serait-ce pas finalement dans *Soumission*³⁴⁹ que Houellebecq tente d'apporter une solution utopique tant recherchée ? La question demeure posée et seuls, peut-être, les écrits ultérieurs de cet auteur tant controversé de nos jours à tel point qu'il est considéré comme dérangeant et même déstabilisant, peuvent y apporter des éléments de réponse.

Afin d'éviter de sombrer dans la crise de sens, de vivre éternellement dans l'angoisse, de chercher vainement à combler ce vide existentiel par la famille, les parents, les amis ou les voisins, Houellebecq voit en la religion le seul moyen susceptible de réconcilier ces liens et de les restaurer par le recours à la transcendance et au lien avec Dieu, seul moyen pour réunir toute une communauté de croyants autour d'un centre d'intérêt commun. Nulle sérénité n'a pu être trouvée en devenant anarchiste ou marxiste mais à

³⁴⁸ - Article numérisé paru dans la Revue de presse *E&R* intitulé *Le Crépuscule, l'Islam et Houellebecq* de Julien ROCHEDY, publié le mercredi 28 Janvier 2015, consulté le dimanche 12 Juin à 16h30.

³⁴⁹ - *Soumission* est un roman d'anticipation, de type politique-fiction, écrit par Michel Houellebecq, paru le 7 janvier 2015 aux éditions Flammarion. C'est le sixième roman de Houellebecq.

travers la 'Shahâda', celle-ci a bien suffi pour rejoindre la quiétude des musulmans. Toutefois, suffirait-elle à combler, seule, le vide existentiel, combler l'angoisse de la vieillesse et de la mort dans une société manipulée par l'individualisme et le capitalisme ? Serait-elle réellement l'ultime solution utopique ?

Finalement, nous pourrions synthétiser en disant que si Huxley prônait l'usage des drogues pour atteindre une nouvelle perception du monde, il voyait, à un moment donné de son œuvre, dans le bouddhisme un moyen de mieux comprendre le monde. Ainsi, la conscience à l'état brut permettrait de mieux saisir toutes les notions de la vie et de comprendre leur vraie signification sans aucune interférence. Il faut dire que l'attention méditative est le moyen, par excellence, qui clarifie l'esprit de l'individu et lui permet d'entrevoir la vraie nature des choses qui, selon Huxley, ne peut exister que dans et par la méditation bouddhique.

Houellebecq ne croit pas en Dieu, c'est un fait. Or, hanté par la question de la disparition de la religion, il avoue qu'aucune société ne pourrait survivre sans religion. Elle permet, du moins, de répondre à une nécessité sociologique primordiale qui est de relier les hommes entre eux et de donner un sens à leur existence, comblant ainsi l'idée désespérée d'un grand vide. De ce fait, Houellebecq s'intéresse aux religions sans Dieu transcendant. Parmi les raisons de son hostilité à l'Islam, l'auteur a plusieurs fois affirmé son rejet de toute religion monothéiste. Or, cette dans cette optique, l'Islam est tout de même la religion la plus transcendantale ou celle qui préserve encore une valeur spirituelle et métaphysique que ne semble plus posséder, d'après lui, le Christianisme. Selon lui, les hommes ont besoin d'un Dieu qui doit être absolu et à qui ils devront se soumettre

totalément afin que l'ordre règne d'où le titre, d'ailleurs, de son dernier roman *Soumission*³⁵⁰.

³⁵⁰ - D'ailleurs, le titre du roman lui-même laisse entendre cette conception de l'Islam : le terme n'est-il pas défini comme voulant dire soumission totale à Dieu ?

Chapitre 3 :
Utopie ou Anti-Utopie ?

Qu'est-ce qu'une Utopie, une Contre-Utopie, une Anti-Utopie ou une Dystopie ? Bien des termes qui incitent à se perdre dans les dédales des définitions et des contre-définitions. Tout au long de ce travail, le terme d'Utopie désigne un lieu parfait, perdu dans un ailleurs, un ailleurs idéal où le nouveau mode de vie est bien meilleur que celui de l'ancien monde, un univers à la Thomas More où l'utopie représente une vie meilleure avec une forme de gouvernement parfait et idéal. L'on sait, d'ores et déjà, que tout point de départ d'une Utopie est, effectivement, le rejet d'un ancien système contraignant, insupportable et hostile miné par la prise de conscience de pouvoir imaginer un monde meilleur, sain et paisible. Toutefois, cet acharnement à vouloir tout codifier et à tout prévoir a détourné l'utopie vers un sens assez péjoratif. Dès lors, elle devient, pour certains, un idéal à atteindre et pour d'autres, une réalité à éloigner. Et c'est à partir de ce point que naît la contre-utopie ou la dystopie³⁵¹ tentant de présenter les conséquences négatives de l'utopie. D'ailleurs, c'est pour cela que la contre-utopie s'intéresse aux récits de science-fiction qui exposent une vision alarmante sur l'homme et son environnement et tentent de montrer les travers menaçants de la réalisation des velléités utopiques.

Après avoir tenté d'analyser les œuvres d'Aldous Huxley et de Michel Houellebecq, considérées et classées parmi les œuvres contre-utopiques de science-fiction, nous nous interrogeons sur la fiabilité d'un tel classement ? S'agit-il réellement d'utopie ou de contre-utopie ? Quelle est d'abord la frontière entre ces deux termes ? Si l'Utopie propose un monde nouveau, un monde meilleur remplaçant l'ancien univers insatisfaisant, la contre-utopie se manifeste comme une sorte de révélation intervenant - par le biais de l'ironie - afin de dévoiler les failles et les conséquences néfastes des utopies

³⁵¹ - Rappelons que les termes « contre-utopie », « anti-utopie », « contre-utopie » et « dystopie » ont été employés, tout au long de notre analyse, de manière interchangeable.

réalisées. De ce fait, la contre-utopie comprendrait des germes de l'utopie en s'engageant elle aussi à proposer un monde plus sain et plus raisonnable que celui imaginé par l'utopie et qui serait porteur d'une redoutable menace pour le monde. La contre-utopie viendrait contrecarrer l'utopie tout en proposant en filigrane une autre utopie. Toute utopie ne serait-elle pas contre-utopie ? Et toute contre-utopie ne serait-elle pas utopie ? Si dans les deux cas, il s'agit de critiquer un ancien système ou un certain mode de vie hostile et déplaisant puis d'en proposer et d'en imaginer un autre bien meilleur, idéal et parfait, ne pourrait-on pas attribuer la même définition aux deux termes ? Que reproche, en fait la contre-utopie à l'utopie ? Enfin pourrait-on qualifier Huxley et Houellebecq d'utopistes, bien qu'ils soient d'apparence des contre-utopistes ?

3-1 : Huxley, un utopiste ?

Dans les œuvres d'Aldous Huxley, nous voyons apparaître une dénonciation assez violente du progrès techno-scientifique. Nous savons, d'ores et déjà, que les enfants sont nés dans des éprouvettes, fabriqués dans des usines et que cela nous laisse, sans aucun doute, considérer *Le Meilleur des mondes* comme une anti-utopie, dénonçant ainsi la réalisation définitive des utopies. Il est très utile de rappeler que l'auteur met en épigraphe de son roman une citation de Nicolas Berdiaef :

[...] Et nous nous trouvons devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?...Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies.³⁵²

A en croire l'auteur, l'utopie pourrait être source d'angoisse dès qu'elle entend se réaliser et se concrétiser *hic et nunc* dans le monde auquel elle s'oppose par sa tendance à la perfection. Il s'agit, pour lui, de trouver un moyen pour l'empêcher d'advenir dans la réalité : mettre en exergue cette citation et y formuler ce vœu montre l'aversion que ressent l'auteur envers et contre les utopies qu'il considère comme une vraie menace, comme un réel danger.

Cela nous permet de comprendre que l'auteur dénonce les utopies qui se servent du progrès techno-scientifique afin d'offrir aux utopiens le confort matériel. De surcroît, l'avancée scientifique permet le développement de l'esprit, c'est-à-dire, qu'elle participe vivement au confort moral. Or, ce que nous constatons lorsque nous analysons une utopie, - une utopie classique, j'entends -, c'est que les inventions technologiques n'y sont pas si développées par rapport à ce que l'on trouve dans la contre-utopie alors que dans cette dernière, les inventions y sont assez surprenantes voire extraordinaires. En effet, le monde anti-utopique d'Huxley, par exemple, est peuplé de :

Cinéma sentant [...], de femme pneumatique, (de) terrains de Golf- Electro-Magnétique [...].³⁵³

Or, il est vrai que ces inventions ne menacent aucunement la société, la critique est surtout adressée à la génétique. Le lecteur est horrifié par la manière dont sont conçus les enfants et comment ils sont conditionnés afin de les intégrer à une certaine caste, complètement soumise et qui ne présente

³⁵² - Citation mise en épigraphe du roman d'HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2011.

³⁵³ - HUXLEY, Aldous, *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, 2011, p.86.

aucun signe de contestation. Désormais, ils ne sont pas libres de leur choix. Ils n'en ont même aucun. Ce qui dérange surtout le lecteur, c'est que les bébés ne naissent plus par voie naturelle, et qu'ils soient considérés comme des produits fabriqués dans des usines, comme des marchandises. Nous pouvons, dès lors, affirmer que ce n'est pas la science en tant que telle qui est dénoncée, mais plutôt son utilisation abusive, l'usage qui va à l'encontre des valeurs éthiques prônées par l'humanité depuis qu'elle a accédé à une conscience méliorative d'elle-même. Il est vrai que, d'entrée de jeu, le lecteur a l'impression que l'auteur critique la science de manière générale. Toutefois, toutes les inventions exposées dans son œuvre apportent le confort et facilitent leur mode de vie et ne déstabilisent aucunement la société. Donc, ce qui est condamné est la génétique.

Par ailleurs, la question qui dérange est la suivante : s'agissant d'une contre-utopie dans son roman, il est évident qu'Huxley condamne en filigrane l'utopie. Dès lors, est-ce la science et ses dérives qui sont tout particulièrement condamnées? Ou alors l'utopie, en général? Le paradoxe réside dans le fait que la science n'est pas du tout néfaste dans les utopies. Quel est alors réellement le message d'Huxley? N'est-ce pas plutôt la réalité qu'il critique?

En effet, si la science et les nouvelles technologies ont toujours été au service du confort moral et matériel des utopiens, pour Huxley et dans la réalité, lorsqu'elles sont utilisées de manière abusive, elles participent paradoxalement à l'avènement d'une société totalitaire. D'ailleurs, à ce propos Herbert Marcuse souligne que :

Les camps de concentration, les exterminations massives, les guerres mondiales, les bombes atomiques ne sont pas un «retour à la barbarie» mais l'application incontrôlée des

progrès de la science, de la technologie et de la domination moderne.³⁵⁴

La contre-utopie imagine des sociétés qui pourraient refléter ce vers quoi tend notre société, c'est-à-dire, vers une forme de totalitarisme qui se servirait du progrès technologique dans la seule finalité de manipuler et de contrôler l'homme, même dans son intimité. Ces anti-utopies peignent un monde où l'individu est placé d'emblée dans un univers déshumanisé et totalitaire, dans lequel les rapports sociaux sont dominés par la technologie et la science.

Dans ce sens, on peut dire que ces ouvrages permettent de réfléchir à l'utilisation parfois abusive de certains des progrès de la science et des technologies qui sont progressivement entrés dans la vie quotidienne de l'individu. Par conséquent, la fascination pour l'avancée technologique tend à influencer négativement le comportement de l'homme, voire à le déshumaniser.

Dans *L'Utopie ou les fictions subversives*, Anne Staquet tente également d'analyser les critiques des anti-utopies adressées aux utopies. En se référant au *Meilleur des mondes* d'Huxley, Staquet s'interroge sur l'importance de l'égalité. Elle met en évidence le fait que si l'égalité est préservée dans les utopies, elle l'est au détriment de la liberté des utopiens. Ainsi, la contre-utopie condamne l'utopie dans sa manière de concevoir une société où l'égalité règne mais où la liberté est absente. Il existe, alors, un vrai dilemme entre les deux concepts. C'est ce que l'on retrouve dans l'œuvre d'Huxley : les individus sont privés de liberté ; or, ils ne le sont pas au détriment de l'égalité puisque dans son monde les habitants sont inégaux et selon l'Administrateur :

³⁵⁴ - <http://www.college-etudesmondiales.org/fr/content/les-nouvelles-technologies-entre-utopie-et-dystopie>

[...] le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper.³⁵⁵

Dans cet univers, les habitants sont regroupés par classes et chacun appartient à une caste. Selon Staquet, si l'on considère sa contre-utopie comme étant une critique des utopies, et bien dans sa soi-disant cité idéale décrite, il n'existe ni liberté ni égalité. De ce fait, sa critique s'adresse-t-elle réellement aux utopies? Si les utopies « modifient les conditions sociales pour que les hommes puissent être heureux »³⁵⁶, il faut dire que c'est l'inverse qui s'opère dans *Le Meilleur des mondes* :

Ce ne sont pas les conditions sociales qui sont transformées pour que les hommes soient heureux, mais les hommes eux-mêmes, afin qu'ils trouvent le bonheur en correspondant aux conditions sociales auxquelles ils sont destinés.³⁵⁷

En fait, il ne s'agit pas d'une transformation que subissent les modalités d'existence de l'être humain, d'un transfert spatial des humains vers un ailleurs idéal et propice à leur bonheur. Ce sont les humains qui sont l'objet d'une métamorphose pour répondre aux exigences d'un espace négatif et contraignant.

Dans cette optique, nous pouvons affirmer qu'Huxley ne caricature pas le projet utopique et sa manière de s'y prendre, mais dénonce encore une fois l'utilisation abusive de la science et des méthodes y afférant qui ne contribuent pas à changer la condition de l'homme mais imposent à celui-ci un mode de vie conforme à des assujettissements extérieurs ; ceci s'oppose à l'usage qui en est fait dans les utopies qui « sont politiquement et socialement progressistes. »³⁵⁸.

³⁵⁵ - HUXLEY, op.cit, p.40

³⁵⁶ - STAQUET, Anne, *L'Utopie ou les fictions subversives*, Édition du Grand Midi, Zurich, 2003, p.23

³⁵⁷ - Ibid. p.23

³⁵⁸ - Ibid. p.23

Staquet ajoute un point pertinent à son analyse. Est-ce qu'il existe des utopiens qui se droguent dans la société utopique? Sans doute non. En revanche, dans *Le Meilleur des mondes*, les habitants sont sous la prise du Soma qui procure bonheur et bien-être. Difficile de croire, encore une fois, que, dans l'œuvre d'Huxley, il s'agit d'une contre-utopie dénonçant la réalisation des utopies! Il n'a jamais existé de drogue dans le monde utopique! Il s'agit alors d'une des caractéristiques que l'on retrouve dans la réalité et non pas dans les utopies ; c'est ce qui dessert la réalité et non l'utopie. Huxley expose, d'ailleurs, tous les dangers que cette substance peut provoquer et comment elle peut nuire à la santé puisqu'elle raccourcit la durée de vie des habitants, notamment, celle de la mère du Sauvage qui meurt après avoir abusé de sa consommation. Les utopiens, en effet, n'ont jamais cherché à s'évader de la réalité puisqu'ils sont persuadés de vivre dans un univers parfait – nous parlons ici de la nouvelle réalité qu'ils ont inventée, pas de celle qu'ils ont transgressée par le biais de leur imagination. Au contraire, c'est dans la réalité – celle avec laquelle l'utopie est en totale non congruence - que l'individu, insatisfait de sa vie, tente d'en échapper à travers, ce que le progrès bio-scientifique a inventé : le Soma.

Un autre point lequel Anne Staquet tente de remettre en question, c'est celui des apparences. Rappelons que Bernard Marx avait subi, lors de son conditionnement, une erreur concernant le taux d'alcool injecté dans son tube. De ce fait, sa physionomie était assez différente des autres habitants. Il était ainsi mal accepté par les Alphas puisqu'il était laid et petit de taille. Dans quelle utopie, un utopien a-t-il rejeté son semblable ou se serait-il moqué de lui? Aucune. Il n'a jamais existé de tels comportements dans les utopies « [...] car l'utopie est un monde où l'apparence ne compte pas. »³⁵⁹

³⁵⁹ - STAQUET, op.cit, p.25

Notons, par ailleurs, que dans les utopies aucun des habitants n'est fasciné par les pierres précieuses, l'argent ou l'or³⁶⁰ ou encore moins par les fabuleuses tenues vestimentaires et personne ne se moque de qui que ce soit. Les utopies ne se sont jamais intéressées par les apparences. Toutefois, c'est bel et bien dans la réalité que cet aspect existe et où les gens se haïssent, se moquent l'un de l'autre, se querellent entre eux, s'entretuent, etc. Huxley laisse croire qu'il s'agit d'une critique acerbe des travers des utopies alors qu'il n'existe nullement ne serait-ce qu'un seul de ces aspects dans celles-ci. L'auteur dénigre ce type de comportement que nous trouvons, certes, dans nos sociétés bien réelles et non celles imaginées par les utopies.

Une autre question inquiète le lecteur : l'absence de culture. Comment est-il possible que la culture n'ait pas une grande valeur dans l'utopie et qu'elle n'ait pas trouvé sa place réelle? Et comment l'anti-utopie critique-t-elle justement l'absence des livres ? Si l'anti-utopie remet en question l'utopie, c'est une manière pour elle d'affirmer que cette dernière n'accorde aucune importance à la culture? Toutefois, selon Anne Staquet, il n'a jamais été question - dans les utopies - de rejeter les livres et encore moins de dénigrer la culture. Tout au contraire, le savoir et l'accès à celui-ci sont prônés par les univers utopiques.

Par ailleurs, il est vrai que dans *Le Meilleur des mondes*, les livres sont bannis et remplacés par le conditionnement des embryons dès la naissance. Or, quelques livres sont acceptés à condition qu'ils soient récents et ne datent pas du passé, des temps d'avant l'instauration de l'utopie/contre-utopie. Dans cette mesure, ce ne sont pas les livres qui sont refusés, mais Huxley laisse entendre qu'il s'agit du rejet du passé. Les livres sont à bannir car ils sont des reliques du passé abhorré. D'ailleurs, dans le roman, même les musées et les monuments historiques sont détruits, et toujours dans le

³⁶⁰ - Référence au pays de l'Eldorado dans *Candide* de Voltaire.

même dessein. En revanche, dans les faits, les utopies rejettent-elles le passé, bannissent-elles les études et les livres, exècrent-elles les ouvrages artistiques et autres symboles de la culture et du savoir? Staquet s'interroge également à ce propos :

Est-il exact qu'il n'y ait pas de culture chez More et chez Campanella? Le dire de la sorte est certainement exagéré, puisque les loisirs des Utopiens sont voués à l'étude.³⁶¹

Il est certain que dans toute organisation sociale utopique, les livres et les études ont une place primordiale desquels les utopiens dépendent. Cependant, Huxley laisse transparaître une sorte de critique envers les utopies alors qu'il n'en est nullement ainsi. On voit bien que la critique est plutôt adressée à la réalité qu'Huxley n'a cessé de dénigrer tout au long de sa contre-utopie. C'est la société actuelle qui accorde très peu d'importance à la culture et non pas les utopiens. Dès lors, aucune condamnation n'est adressée réellement à l'encontre des utopies puisqu'on n'y trouve aucune de ces caractéristiques.

Un autre point gêne autant le lecteur lorsqu'il s'agit de la religion. Dans les utopies, la religion se fait absente. Nul besoin d'une religion puisque tous les habitants sont heureux, ne tombent pas malade et ne vieillissent pas ou alors elle est tolérante et tous les habitants adorent un seul et unique Dieu. Dès lors, il est évident que les anti-utopies ne peuvent se permettre une critique de la religion adoptée dans les utopies. L'on s'interroge alors comment Huxley remet en question la question de la religion. Comme nous l'avons déjà dit supra³⁶², concernant la spiritualité, nous savons qu'Huxley expose une large critique du christianisme et de ses cérémonies ; bien évidemment avant d'écrire *Ile* et de s'intéresser au bouddhisme. Dans *Le Meilleur des mondes* « L'introduction du premier

³⁶¹ - Ibid. p. 26

³⁶² - Dans le chapitre II, section 2-1.

modèle en T de Notre Ford [...] choisie comme date d'origine de l'ère nouvelle [...] on coupa le sommet de toutes les croix pour en faire des T. Il y avait aussi une chose appelé Dieu. »³⁶³ Le symbole T remplace la croix du crucifix. L'auteur peint ironiquement un tableau des cérémonies religieuses et non pas de la religion en tant que tel, car, comme nous l'avons déjà signalé, l'auteur prônera un retour à la question de la spiritualité. Or, dans ce monde, les habitants ne sont pas soumis à une religion, le T semble représenter le crucifix mais il est symbole du grand Ford, c'est-à-dire, du grand pouvoir politique et économique. La critique n'est donc pas adressée à la religion - puisque dans sa préface il souhaite un retour à une religion unique - mais à l'aveuglement des habitants par ce pouvoir. Nul besoin de rappeler que 'Ford'³⁶⁴ vient de 'fordisme', faisant référence au système Fordiste ; il s'agit d'un modèle d'organisation et de développement d'entreprise, un modèle, inventé en 1908, que l'on doit à Henry Ford et qui est basé sur une production standardisée de masse contribuant à une très forte et importante croissance économique. Dès lors, comment peut-on imaginer que les anti-utopies critiquent les utopies en leur attribuant encore une fois des aspects qu'elles ne comprennent pas?

En revanche, derrière cette fausse critique des utopies, Huxley dénonce la réalité, ce qui se passe dans le monde réel. Autrement dit, c'est dans ce monde que l'individu est esclave de l'argent. En effet, il n'a jamais été question, dans les utopies, d'accorder une valeur à l'économie et le système politique a toujours été en faveur des habitants dans le dessein de préserver la stabilité du pays.

Il est également très important de rappeler le concept de l'amour qui est subordonné à la sexualité et que l'on trouve dans les anti-utopies alors

³⁶³ - HUXLEY, op.cit, p. 81

³⁶⁴ - Dans le roman, à la suite d'une guerre mondiale bactériologique et atomique de neuf ans et qui a ravagé la planète, un sauveur appelé Ford décide de prendre le pouvoir sur les derniers survivants.

qu'il n'a jamais été question de condamner l'amour dans les utopies. Au contraire, l'amour est l'une des bases du bonheur des utopiens. Mais ici, encore une fois, Huxley ne condamne pas l'amour, mais plutôt la liberté sexuelle effrénée générée par le mouvement de Mai 68. C'est cette réalité que l'auteur dénonce. Il ne s'agit pas de l'utopie puisque celle-ci ne comprend aucun de ses aspects négatifs. Prenons également l'exemple de la nature, dans l'anti-utopie d'Huxley : « On décida d'abolir l'amour de la nature. »³⁶⁵ Adresse-t-il une critique à l'utopie? Il s'agit d'un paradoxe puisque les utopies prônent un retour à la vie saine et proche de la nature, même si, parfois, cette nature n'est guère sauvage et doit absolument être maîtrisée et domptée.

Ainsi, l'objectif d'Huxley et des anti-utopistes qui vont dans ce sens est de dénoncer le système totalitaire des utopies. C'est, effectivement ce que reproche l'auteur à ces dernières, dans le sens où le bonheur collectif prévaut sur le bonheur individuel. Or, entre-temps, il n'hésite à peindre un tableau acerbe de la société de l'époque. Les critiques valent, désormais, non pas pour l'utopie mais pour le monde dans lequel on vit avec toutes ces atrocités. Difficile d'admettre que les anti-utopies dénoncent les utopies; elles semblent le faire en leur attribuant des caractéristiques qu'elles ne possèdent pas. Or, il est évident qu'après une relecture du roman, nous constatons qu'Aldous Huxley remet en cause la société de l'époque et projette sa vision de ce qu'il adviendra de ce monde dans un futur proche.

Utopie et anti-utopie, deux concepts qui, à première vue, semblent différents, mais qui, analysés de plus près, se rejoignent. L'utopie propose un idéal en critiquant le monde actuel. L'anti-utopie en fait de même, elle propose un idéal en critiquant le seul point négatif des utopies qu'est le totalitarisme. Notons que l'auteur écrit quelques années plus tard *île* qui

³⁶⁵ - HUXLEY, op.cit, p.41

propose un monde idéal, utopique³⁶⁶. Ce qui laisserait entendre qu'Huxley est plus utopiste qu'anti-utopiste ou les deux à la fois puisque l'une des deux représentations de l'imaginaire social contient des germes de l'autre. Ainsi, ne pourrait-on pas prétendre que tout utopiste ne serait-il pas en fin de compte un anti-utopiste et que tout anti-utopiste n'est désormais qu'un utopiste? Nous pouvons, à partir de cette étude, avancer qu'*a priori*, les anti-utopies ne rendent pas dérisoire les utopies mais seulement certains de leurs aspects et que ces deux concepts se rejoignent dans la mesure où ils critiquent tous les deux un univers insatisfaisant en proposant un autre plus sain.

3-3 : Houellebecq et le destin du monde

Michel Houellebecq est l'un des écrivains qui a certainement dérangé même ceux qui ne l'ont jamais lu. Il a suscité énormément de critiques et plusieurs scandales avec ses provocations les plus brutales et les plus répugnantes.

Michel Houellebecq a de quoi choquer, mais il se livre en réalité à une étiologie de la xénophobie: il l'analyse comme le ressentiment des *losers* du jeu social. [...] Il y a des phrases très gênantes, mais on trouve des phrases du même genre chez des personnages qui se réjouissent de la mort de leurs parents ou de leurs enfants ou qui se débarrassent de leur partenaire sexuel au premier signe de vieillissement. [...] Il a des mots très sévères, sans qu'on puisse y trouver d'ironie.³⁶⁷

Houellebecq est le seul qui a pu décrire de la façon la plus crue et la plus plate la réalité sociale de son époque. Tantôt fascinant ses lecteurs, tantôt les repoussant. Toutefois, le lecteur ne se sent pas éloigné ou étranger

³⁶⁶ - Voir partie III, chapitre 2, section 2-1

³⁶⁷ - «Houellebecq est mal lu!», propos recueillis par David Gaviglioli, in *BibliObs*, <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20120511.OBS5369/houellebecq-est-mal-lu.html>

à la réalité qu'il dépeint. En effet, l'auteur raconte et décrit la souffrance humaine postmoderne. Il dévoile le nihilisme, le désespoir et pénètre la profondeur du vide existentiel qui règne dans ce monde. Dès lors, exténué par la lutte dans un univers où règnent la loi du plus jeune, l'individualisme, l'hypocrisie, la hantise de la vieillesse, la violence, etc. Le seul désir de l'individu devient la mort.

Ce qui manque à l'homme, n'est-ce pas le désir de créer de nouvelles valeurs afin de les substituer aux anciennes? C'est dans cette optique que Houellebecq imagine un monde avec une nouvelle humanité accouchée des manipulations génétiques. En revanche, il nous est certainement permis de constater que cette voie n'a pas pu résoudre l'ensemble des problèmes rencontrés par l'être humain. La création de l'homme nouveau³⁶⁸, comme nous l'avons vu, n'a pu, malheureusement, rendre l'homme heureux. En effet, les souhaits du possible ne peuvent plus faire partie des rêves réalisables. Cette forme d'utopie semble donc vouée à l'échec. L'homme se réduit à de multiples types de divertissement dans un univers sans conflits. Or, cet univers fait perdre à l'individu toute notion de jouissance, d'espoir et de désir.

Houellebecq narre une vision pessimiste et misérable de la condition de l'homme d'aujourd'hui. L'auteur s'engage comme personne à porter un regard dénonciateur sur les valeurs et l'avenir de l'homme occidental. En effet, selon lui :

La mise à mort de la morale était en somme devenue une sorte de sacrifice rituel producteur d'une réaffirmation des valeurs dominantes du groupe – axées depuis quelques décennies sur la compétition, l'innovation et l'énergie plus que sur la fidélité et le devoir.³⁶⁹

³⁶⁸ - Voir Partie II, chapitre 2, section 2-1.

³⁶⁹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Possibilité d'une île*, J'ai Lu, Paris, 2012, p. 50

Par le biais d'une description très soignée, il examine minutieusement le monde et le comportement humain. La société tend vers un avenir fade, sans espoir, sans vie. L'individu est, désormais, fatigué, désespéré, et ne saisit même plus la raison de son existence. Successeur d'Aldous Huxley, Houellebecq met en garde le monde occidental contre la déchéance de l'homme. Selon lui, la société du XX^{ème} siècle est devenue une société de consommation. Ainsi, le désir d'imaginer un nouveau monde, un univers utopique, était devenu indispensable. En effet, l'auteur ne fait que reprendre les propos d'Huxley, qui dans *Le Meilleur des mondes*, fait référence à un monde où le destin des hommes est généré par la génétique, manipulée par le Soma et la brutalité comme dans *Temps futurs*. Les opinions d'Huxley ont constitué une importante influence sur la pensée de l'auteur. Nous pouvons, dès lors, constater que dans *Les Particules élémentaires*, l'utopie se manifeste dans le projet scientifique de Djerzinski dans les Clifden Notes. Il s'agit d'une théorie bio-scientifique qui peut rendre possible le clonage humain et aboutir à une espèce enfin heureuse. Ce sera dans *La Possibilité d'une île* que se concrétisera le projet lorsque les Elohims réussissent à cloner l'homme. Cependant, les protagonistes vivent une vie remplie de malheur, de solitude et de frustration sexuelle. Les relations amoureuses débouchent sur un échec total. Les jeunes ne laissent aucune chance aux vieux, et dès lors, la vieillesse devient insupportable. Chaque clone est alors amené à commenter le récit de vie de son prédécesseur. Les clones sont immortels mais n'éprouvent aucune émotion. Ces derniers tentent de comprendre la nature de leurs prédécesseurs par une voie rationnelle. C'est une société où le contact physique est absent. Selon eux, c'est par la raison que nous pouvons comprendre la vraie connaissance de la vie et pouvoir finalement être heureux. Quant aux successeurs des néo-humains, ils sont une espèce encore plus développée que l'on nomme les Futurs. Avec leur avènement la société parfaite sera réalisée.

Par ailleurs, l'accomplissement de cette société utopique fondée sur la science n'a pas pu aboutir à une société heureuse. Certes, Houellebecq a tenté diverses solutions utopiques qui ont toutes débouchées sur un échec. La création de l'homme nouveau par la génétique n'a finalement abouti à rien. En soumettant l'esprit de l'homme à la rationalité, les sentiments, la passion, le goût de la vie et les émotions, ne peuvent être désormais exprimés que par la raison.

Ainsi, l'on se demande comment on peut expliquer ce fétichisme de la jeunesse, la montée de la consommation excessive ainsi que du divertissement, l'abolition de l'amour et de la passion remplacés par le sexe, le règne de la violence et de la brutalité. Le triomphe du capitalisme et son règne sur la société occidentale inquiètent l'auteur. Effectivement, Houellebecq exprime l'idée que, depuis des années 1950, la société tend vers une « volonté dionysiaque de libération, de la bestialité et du mal »³⁷⁰. L'on peut faire le même constat dans *La Carte et le territoire* lorsque Houellebecq choisit de tuer son double fictionnel « l'écrivain Michel Houellebecq sauvagement assassiné. »³⁷¹ Ceci démontre la triste réalité de ce qui est advenu du comportement humain affecté par les changements idéologiques. Houellebecq, ne s'inquiète pas du destin de quelques personnes immorales mais de toute la civilisation occidentale. Certes, l'auteur n'hésite pas à offrir aux lecteurs une perception désenchantée du monde relative au libéralisme économique et sexuel. Il s'engage à être le porte-parole, avec un œil observateur et critique, de toute la société moderne occidentale. En effet, ses écrits prennent le rôle d'une fonction sociale. Il faut dire que l'aliénation et la solitude constituent l'un des aspects les plus inquiétants des œuvres de l'auteur. Les protagonistes vivent dans l'isolement le plus absolu. Ils sont déprimés et solitaires, selon Houellebecq :

³⁷⁰ - HOUELLEBECQ, Michel, *Les Particules élémentaires*, J'ai lu, Paris, 2000, p.211

³⁷¹ - HOUELLEBECQ, Michel, *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, Paris, 2010, p.303

L'augmentation de l'individualisme (*est*) produite par une conscience accrue de la mort. De l'individualisme naissent la liberté, la sensation du moi, le besoin de se distinguer et d'être supérieur aux autres.³⁷²

Il s'agit d'une société où l'individu se retrouve seul face à un univers corrompu par la montée du capitalisme. Aveuglée, la société occidentale se laisse prendre dans les filets de l'industrie du divertissement et du matérialisme. De ce fait, leur égocentrisme accentué ainsi que leur égoïsme cynique les mèneront au suicide. Les protagonistes tentent vainement de trouver un sens à leur vie. La mortalité humaine suscite en l'homme l'angoisse à cause de son caractère inévitable. Il ne reste en fin de compte que la mort comme échappatoire à cette vie insupportable. La véritable inquiétude, voire l'angoisse chez l'individu, est bien la question de la mort. Incapable de dépasser cette peur, il cherche à lui substituer des systèmes qui, désormais, semblent inadéquats. Comme nous l'avons vu, les liens familiaux sont remplacés par le travail et l'argent, tandis que la notion de spiritualité est supplantée par les sectes du New Age, l'amour par le sexe, etc. Finalement, ces systèmes n'offrent que des instants de plaisir à court terme, presque d'aucune signification. Ainsi, se rendant-compte de la vacuité d'une telle vie, et se retrouvant devant une incertitude existentielle plus amère que jamais, la seule issue devient le suicide. L'investissement de Houellebecq ne répond pas à ses attentes. En effet, ces systèmes se montrent inadéquats face à la réalité. Houellebecq pense un retour à l'amour romantique, à la religion, au travail par dévouement et aux relations interpersonnelles. C'est bien au plus profond de l'être, de sa nature, de son essence, que l'individu peut être compris. Toutefois, dans un monde aveuglé par l'individualisme, un retour aux valeurs du passé se voit impossible. Il tente alors de faire table rase de l'espèce humaine qui semblerait prendre place afin de réintroduire les valeurs et les croyances du passé.

³⁷² - Houellebecq, op.cit, p. 160

Il est vrai qu'au XIX^{ème} siècle, la science et la technologie ont fait d'énormes progrès. L'humanité est en pleine dégénérescence et donc le posthumanisme devient la solution incontestable afin de rendre la vie supportable. De ce fait, la mutation de l'homme devient nécessaire et le projet du contrôle génétique se concrétise. Par ailleurs, Houellebecq montre le revers de cette proposition utopique. La mutation se solde par un échec. Les clones ne sont pas heureux. Dénué de passion, d'amour, de sentiment et d'émotion, leur vie est vouée à l'ennui, à la solitude et à un sentiment de vacuité. Les rêves utopiques s'effondrent face à cet univers où le libéralisme est devenu synonyme de violence, d'inégalité. L'espoir de la réalisation d'un nouveau monde fondé sur le progrès scientifique et technologique n'est pas des vœux de Houellebecq puisqu'il démontre bien que les protagonistes mènent une vie fade et sans signification. L'auteur voit dans l'idée de progrès par la science une forme de destruction de l'humanité.

Dans *Michel Houellebecq, le grand désenchanteur*, article numérisé publié dans Le Figaro.fr, l'auteur constate que :

[...] ses romans nous présentent le monde dans lequel nous vivons comme dans un miroir. Il n'est pas beau à voir. L'égoïsme le plus monstrueux y est payé par l'amertume et par la solitude, la misère sexuelle côtoie la recherche effrénée de la satisfaction des sens dans un consumérisme mesquin, l'instabilité du désir débouche sur le grand délaissement de l'âme, l'attente d'une mort sans espérance.³⁷³

Ainsi, nous pouvons, désormais, avancer que l'être humain est lui-même responsable de sa propre destruction, de sa déchéance. Tout espoir de vivre heureux, toute tentative n'est qu'illusoire et le fait sombrer à nouveau dans un monde bien pire que le premier. Aucun modèle utopique n'est compatible avec lui et l'individu met ainsi en danger sa propre existence. Le mal subsiste partout. Il s'agit dans l'œuvre de Houellebecq d'une critique

³⁷³ - <http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2016/06/16/31006-20160616ARTFIG00301-houellebecq-le-grand-desenchanteur.php>

sociale pertinente et d'une mise en garde contre l'individualisme et le matérialisme d'une société occidentale où les valeurs du passé ne peuvent être remplacées par n'importe quel système.

Le monde représenté par Houellebecq est l'image de la séparation et de la souffrance, de l'individualisme et de l'égoïsme. Dans cet univers, le modèle publicitaire, le consumérisme s'étendent partout, et la réalité perd dorénavant, aux yeux du consommateur, tout son sens. En effet, les médias affectent l'image que l'individu donne de lui-même, du monde et de ses croyances. Ainsi, se construisent des relations artificielles, sans aucune véritable signification. L'homme postmoderne est à la recherche d'un bonheur, malheureusement, virtuel. De ce fait, Michel Houellebecq a su rendre compte de l'échec total de la fusion du monde et de l'homme.

Pour conclure cette troisième partie, nous pouvons dire qu'Aldous Huxley et Michel Houellebecq sont deux auteurs qui ont tenté de chercher des solutions aux souffrances que l'homme occidental endure. Que ce soit dans la drogue, l'amour, la famille, l'exil, la religion, le clonage, ou l'art, l'être humain n'a pu trouver entièrement le bonheur. En effet, la société moderne tend vers une importante autodestruction et elle devient témoin de sa propre déchéance. C'est ainsi que la science-fiction intervient afin de proposer de profondes réflexions sur l'avancée technoscientifique et les rêves utopiques du XIX^{ème} siècle. L'ambition d'un monde meilleur ne répond, désormais, pas aux vœux souhaités par les utopistes. Ceci entraînera alors une vision pessimiste et dénigrante de ces utopies. Ce regard porté sur ce monde désenchanté était notamment celui d'Herbert Marcuse qui, dans *Eros et Civilisation*, affirme que :

Cependant, le développement du progrès semble devoir être lié à l'intensification de la servitude. Dans tout l'univers de la civilisation industrielle, la domination de l'homme par l'homme croit en une étendue et en une efficacité. Cette

tendance n'apparaît pas comme un recul accidentel et passager sur le chemin du progrès. Les camps de concentration, les génocides, les guerres mondiales, les bombes atomiques ne sont pas des rechutes dans la barbarie, mais les résultats effrénés des conquêtes modernes de la technique et de la domination. L'asservissement et la destruction de l'homme par l'homme les plus efficaces, s'installent au plus haut niveau de la civilisation, au moment où les réalisations matérielles et intellectuelles de l'humanité semblent permettre la création d'un monde réellement libre.³⁷⁴

L'évolution du progrès participe à la réalisation d'un monde désenchanté. Ainsi, l'homme devient le créateur, non pas d'un univers parfait, mais celui d'un univers destructeur. Ainsi, les auteurs pensent qu'il serait nécessaire, à travers leurs écrits anti-utopiques, de sensibiliser l'homme. Parlerons-nous d'Utopie ou de Contre-utopie? Si l'utopie, comme nous l'avons déjà signalé, propose un avenir meilleur en réaction d'un présent insatisfaisant, la contre-utopie intervient en opposition à cette dernière en dénonçant les travers des utopies. Mais elles portent toutes les deux les mêmes germes puisque l'une et l'autre vilipendent un état intolérable en proposant un autre satisfaisant. En revanche, toute promesse n'a pu trouver sa place dans cet univers sombre. Huxley et Houellebecq ont su tous deux peindre le monde chaotique de la société occidentale du XX^{ème} siècle où tout est régi par le matérialisme. Ils s'engagent à repenser la question de l'existence de l'homme et de son bonheur qui constitue la base même de l'utopie.

³⁷⁴ - MARCUSE, Herbert, *Eros et Civilisation*, Edition de Minuit, Paris, 1963, pp. 15-16

Conclusion

L'analyse que nous avons élaborée autour des thèmes de l'Utopie et de la Contre-utopie dans les œuvres de science-fiction d'Aldous Huxley et de Michel Houellebecq nous a permis de nous interroger sur les différents rapports qu'elles entretiennent avec diverses thématiques telles que la science, le progrès technologique, l'amour, le sexe, la drogue, l'art, la religion, etc. Nous pouvons admettre que le regard pessimiste posé sur le comportement de l'homme moderne occidental sous-tend l'ensemble de leurs œuvres exprimant ainsi l'aversion des deux auteurs pour les libéralismes sexuel et économique. Ainsi, les deux auteurs tentent de décrire des mondes dans lesquels l'Utopie se réalise. Ils proposent de dévoiler ce qui se cache derrière ces mondes parfaits : le rêve qui tourne paradoxalement au cauchemar.

Certes, il apparaît ainsi que la réalisation des Utopies constitue une menace réelle et un vrai danger pour l'homme et son environnement. Les mondes parfaits se caractérisent par la primauté de l'univers totalitaire et se transforment, de ce fait, en contre-utopies ou dystopies qui ont pour rôle de décrire des univers terrifiants, obscurs et désenchantés.

Aldous Huxley et Michel Houellebecq n'ont pas hésité à procéder à une satire du monde contemporain manipulé par le progrès de la technologie et totalement aliéné par la modernité occidentale. Dans les œuvres en question, vivant dans une société entièrement anesthésiée par le progrès scientifique et technique, les protagonistes sombrent dans la dépression, éprouvent un malaise existentiel et perdent le goût de la vie.

Il faut dire que les auteurs démontrent que le libéralisme n'a mené qu'à de conséquences néfastes dans la mesure où chaque individu rêve exclusivement de richesses matérielles. Dès lors, la vie devient insupportable, les relations familiales se disloquent, les relations amoureuses n'existent plus car, désormais, l'homme a dû supplanter l'amour par le sexe. L'homme se verra, donc, remettre en question sa propre existence.

Dans ce sens, Huxley et Houellebecq brossent un univers qui ne semble s'intéresser qu'à l'avancée techno-scientifique, à la biotechnologie et à la manipulation génétique, pensant offrir, par ces moyens, une solution aux souffrances qu'endure l'homme occidental moderne. Ainsi, parmi les premières solutions utopiques envisagées afin de réaliser le bonheur, la science-fiction est devenue le moyen par excellence de défier la nature, l'homme et son environnement. En effet, elle a pu dépasser toutes les frontières afin d'imaginer un univers utopique. L'originalité des œuvres des deux auteurs se caractérisent, alors, par une nouvelle esthétique qui consiste en l'avènement fantasmé d'une nouvelle espèce ; autrement-dit, l'aboutissement à une naissance artificielle : le clonage.

De ce fait, la science-fiction paraît être, pour Huxley et Houellebecq, un moyen ironique de pouvoir décrire les travers de la réalisation de l'utopie qui, au lieu de répondre à la quête du bonheur chez l'homme, l'amène, bien au contraire, à vivre dans l'aliénation totale. De plus, l'on constate que l'individu est privé de sa liberté et de son humanité au nom d'un bonheur collectif. Il s'agit, donc, de dénoncer les méfaits de l'utopie qui, se voulant parfaite et idéale, n'offre qu'un semblant de bonheur humain.

Huxley estime que le changement, chez l'homme, devrait être effectué en lui et non pas autour de lui : changer l'être ontologiquement parlant, dans sa réalité profonde. L'auteur ne propose aucun modèle utopique mais incite l'homme à prendre conscience des problèmes réels de son temps. Dans ce sens, dans les utopies, nous pouvons conclure que la science n'est pas négative, car ce qui est remis en cause, c'est bien l'utilisation abusive de la science.

Houellebecq, quant à lui, peint un monde cruel en remettant en cause l'existence des relations amoureuses et sexuelles. Il tente de chercher une solution utopique dans le sentiment affectif. Or, dans une société compétitive où amour et sexe riment avec beauté, jeunesse et richesse, les protagonistes

s'enfoncent dans la solitude, se perdent et s'isolent à cause de l'amour et de la concurrence sexuelle. Dans cet univers désenchanté, le sexe et l'amour deviennent source de malheur car le bonheur n'est jamais atteint.

De surcroît, s'ajoutent à cela la hantise de vieillir, le dépérissement du corps que traduit le déclin dont les femmes sont l'objet. Leur avenir devient sombre dans la mesure où elles subissent impuissamment leur vieillesse et la décrépitude de leur corps. Il s'agit d'un monde dénué de toute valeur qualitative et dépourvu de toute passion.

Houellebecq soutient que le libéralisme sexuel et économique débouche incontestablement sur la violence. Cette dernière est congénitale à l'humanité et s'étend de l'individu à la cohorte barbare qu'est la société.

A ce niveau d'analyse, les premières tentatives utopiques afin de réaliser le bonheur aboutissent à un échec total.

Force est de déduire que Michel Houellebecq dénonce violemment le libéralisme sexuel et économique qui poussent à l'individualisme exacerbé, voire à la violence contre l'autre. L'amour et la passion n'ont engendré qu'amertume et souffrance. De plus, la vie moderne est devenue insupportable car l'individu éprouve une souffrance existentielle là où la hantise de la vieillesse et de la mort prévalent. L'objectif utopique par le clonage et la manipulation génétique a donné suite à l'individuation, à la haine et à la vanité.

Par ailleurs, si les protagonistes se retrouvent dans un univers fade et froid, c'est admettre que l'utopie est donc un véritable échec et qu'aucune autre solution n'est envisageable.

Or, Huxley ne reste pas insensible à la question. De ce fait, nous nous sommes penchés sur l'apport de la drogue à l'utopie et de son impact sur l'humanité moderne. L'auteur décrit sa propre expérience avec les psychotropes. Selon lui, elles ne sont pas totalement néfastes et peuvent agir positivement lorsqu'elles sont prises de manière modérée. En effet, la

réussite de son expérience se traduit par le fait d'entremêler les psychotropes et l'expérience. Il ne s'agit plus d'induire une certaine dose au cerveau afin d'échapper à la réalité, mais plutôt d'une expérience mystique, source de révélation permettant d'approfondir la vie spirituelle. De plus, elle permet à l'individu de s'ouvrir sur une réalité 'Autre', plus réceptrice de la vérité ontologique de l'être et du monde.

Toutefois, si l'utopie est censée se réaliser dans un lieu atypique, souvent une île, un lieu isolé, il nous a semblé de ce fait nécessaire de nous interroger sur le rôle que joue l'espace dans les récits de science-fiction.

Tout au long de notre analyse, nous avons déduit que l'utopie spatiale n'est bâtie que sur des présupposés car elle est une anticipation de ce que pourrait être l'avenir de la société de demain. Ensuite, les clones ressentiront une sorte de vacuité et de malaise et tenteront de chercher un ailleurs géographique autre, dans le dessein d'atteindre l'utopie. Pour ce faire, ils décideront de s'exiler sur une supposée île-paradis. Toutefois, s'agissant d'une île illusoire et donc inexistante, le projet n'aura pas eu lieu puisqu'à l'origine il n'était basé que sur des mensonges. La tentative d'exil est désormais vouée à un échec. Cela nous permet de déduire alors que cette défectuosité de l'île reflète ce réel qui trahit tous les espoirs et qui mène malheureusement à la déception. De ce fait, s'ajoute une autre réflexion, celle menée au sujet des échecs du projet utopique et à partir desquels les écrivains tentent de réconcilier entre religion, art et utopie.

Pour commencer, dans un univers insignifiant, Huxley fait appel aux valeurs anciennes puisées dans la littérature shakespearienne. Si l'individu est réduit à un simple objet sans âme, l'auteur cherche à renouer avec la passion, avec l'amour, et de ressentir le besoin de souffrir, de pleurer, de rire puis de jouir de la liberté la plus élémentaire. En effet, dans une civilisation avilissante, on peut dire que les pièces de théâtre restent l'ultime refuge permettant une certaine thérapie artistique.

Sans doute, chez Huxley, l'art est le moyen par excellence qui permet à l'individu d'accéder à la vérité et d'exprimer ses passions et ses pulsions. Faisant partie intégrante de l'homme, il permet de puiser dans notre for intérieur. Toutefois, une fois banni de notre vie, l'individu débouche sur la déshumanisation.

Chez Houellebecq, l'art est également important voire même vital. Ainsi, l'art et la science deviennent un atout essentiel et font même partie des conditions de la réalisation de l'utopie.

Nous pouvons avancer que toute utopie contient en elle-même ses propres éléments de destruction et sa tendance cachée de se muer en une contre-utopie et toute contre-utopie paraît dissimuler quelque part un discours utopique laissant entrevoir un monde plus satisfaisant. Ainsi, l'espoir de l'homme en un avenir meilleur semble trompeur. En revanche, l'être humain ne pourra certainement pas s'empêcher de vivre cet espoir. Et c'est à travers son ironie que Houellebecq ne fait qu'admettre que toute utopie se retourne contre elle-même car tout idéal est condamné à ne pas se réaliser. Ainsi, la vraie utopie serait en quelque sorte d'accepter cyniquement sa condition, accompagnée d'une prise de conscience de cette résignation.

L'être humain a toujours été trompé par les utopies et par toutes ses prétendues solutions envisageables permettant d'accéder au bonheur. Toutefois, Huxley et Houellebecq tentent de chercher refuge dans les questions spirituelles. L'on remarque, désormais, que l'homme est une fois encore dupé par les religions et les grandes idéologies qui ne sont en fait qu'une énorme imposture. Huxley voit en la religion une réalité vécue décevante. L'accusant de torture, d'intolérance et de violence, le christianisme va, selon lui, à l'encontre de ce que prônent les pratiques et les traditions orientales qui se veulent pacifiques et tolérantes.

Dans le bouddhisme, par exemple, l'individu devient apte à contrôler ses émotions, de dépasser le caractère illusoire et enfin d'atteindre l'éveil.

Influencé par le mouvement New Age, il développe ce concept qui veut rapprocher l'Orient et l'Occident en s'intéressant aux grands principes de la Sagesse orientale. Huxley voit dans le bouddhisme un moyen pour mieux comprendre le monde car, grâce à l'attention méditative, l'esprit de l'individu est clarifié et cela lui permet de dévoiler la vraie nature des choses.

Par ailleurs, si Houellebecq ne croit pas en Dieu, ceci ne l'empêche pas d'admettre qu'aucune société ne pourrait survivre sans religion. A priori, elle permet de donner un sens à l'existence de l'homme. C'est ainsi que Houellebecq s'intéresse aux religions sans Dieu transcendant ; ce qui explique effectivement son hostilité vis-à-vis de l'Islam. Or, l'écrivain affirme que l'Islam est la religion qui a su, tout de même, préserver une valeur spirituelle et métaphysique par rapport au Christianisme. L'enjeu de cette religion, selon Houellebecq, est d'éviter de chercher vainement à combler ce vide existentiel par la famille, les parents, les amis ou les voisins ; car, comme nous l'avons vu, ces solutions se sont toutes soldées par un échec entraînant une solitude plus amère que jamais.

Tout au long de notre travail, nous avons montré que les auteurs ont tenté tant bien que mal de chercher des solutions afin de réaliser ce bonheur tant souhaité. Nous nous sommes donc interrogés sur la validité de ses solutions utopiques. Toutefois, l'analyse nous a amenée à esquisser une réflexion sur le rôle de l'utopie et celui de la contre-utopie. De ce fait, si les anti-utopies ne rendent pas dérisoires les utopies mais seulement certains de leurs aspects et que ces deux concepts se rejoignent dans la mesure où ils critiquent tous les deux un univers insatisfaisant en proposant un autre plus sain, c'est admettre que l'une et l'autre ont un seul et même objectif, celui de critiquer un monde insupportable pour en proposer un autre idéal répondant aux attentes de l'homme.

Ainsi, force est de déduire qu'Huxley ne critique pas les utopies mais dénonce plutôt leur système totalitaire. L'auteur reproche le fait que le bonheur collectif est réalisé au profit du bonheur individuel. Il souligne, dans ce sens, que les anti-utopies dénoncent les utopies. Pour ce faire, elles attribuent aux utopies des caractéristiques qu'elles ne possèdent pas à l'origine. On peut dire alors que les utopies possèdent des germes des anti-utopies et que toute utopie peut signifier anti-utopie et le contraire semble juste.

Par ailleurs, chez Houellebecq, l'homme est lui-même responsable de sa propre déchéance. Les maintes tentatives de vouloir vivre heureux ne font que l'enfoncer dans le vide, dans le néant. Tous les modèles utopiques envisagés ne semblent pas compatibles avec l'individu. L'auteur a su rendre compte de l'échec total de la fusion du monde et de l'homme.

Certes, l'homme est décrit comme un élément sans valeur, un élément faible dénué de sens. Le bonheur n'existe pas. Tantôt, quelques allusions impliquant que le sens de la vie peut être trouvé dans l'amour ou dans le sexe, dans l'argent ou dans la jeunesse, mais elles ne restent que des illusions. Tout effort est vain. Toutes ses espérances sont détruites.

Ainsi, les œuvres des deux auteurs demandent de l'attention de la part du lecteur. Leurs qualités résident dans le message qu'elles portent et qu'elles veulent transmettre : le monde souffre de la perte des valeurs fondamentales et c'est pourquoi ses œuvres restent et resteront toujours d'actualité. En effet, elles touchent la conscience du lecteur en le forçant à regarder la vie autrement.

Finalement, Aldous Huxley et Michel Houellebecq portent tous deux un regard pessimiste sur la société moderne qui tend vers sa propre autodestruction. Une destruction dont l'homme est lui-même l'auteur. Certes, l'avancée techno-scientifique n'a engendré que désastre et malheur, a fait sombrer l'homme dans la déchéance la plus absolue et a été à l'origine

du désenchantement du monde. Les auteurs se sont donc engagés, à travers leurs œuvres anti-utopiques, de tirer la sonnette d'alarme et de sensibiliser l'homme, de réfléchir à son bonheur et de repenser son existence dans une société occidentale chaotique où capitalisme rime avec individualisme. Ils se sont engagés également à éveiller l'homme moderne occidental de son état passif et consommateur ne le laissant pas indifférent à sa situation. Certes, les écrivains peuvent être considérés comme des visionnaires, et c'est pourquoi la science-fiction leur a servi à prédire en quelque sorte l'avenir de l'homme, une vision majoritairement péjorative. Or, cet avenir pessimiste n'est pas si loin du présent comme le souligne Michel Lord dans *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine* :

Le texte de SF renvoie à son lecteur son lecteur l'image d'un modèle d'univers totalement inexistant mais organisé de telle sorte qu'il pourrait exister si les prémisses qui lui servent de fondement étaient un jour mises en place par la science.³⁷⁵

Ainsi, Huxley et Houellebecq ont pu porter un jugement sur la société en plaçant les événements dans le futur. Leur volonté à tout deux n'est pas de proposer un monde idyllique où tout le monde est heureux, mais d'imaginer un univers où l'on n'abuse pas du progrès de la science et où l'on se méfie de la modernité. Il faudrait rendre les hommes plus libres et ne plus les considérer comme de simples moyens.

En effet, soixante-dix ans après, notre monde se met à ressembler à ce qui était prévu dans *Le Meilleur des mondes*. Nous pouvons constater à ce sujet : la surpopulation, la bureaucratie, certaines techniques d'hypnose annihilant la liberté individuelle. Et c'est ainsi que s'impose la vision du monde défendue par ces écrivains et qui attise la controverse. Leurs écrits disent le réel, pensent la société, ils mettent à nu les rouages du libéralisme

³⁷⁵- LORD, Michel, *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Éditions Fides, 1988, Montréal, p. 12.

et interrogent le modèle occidental. Pour ce faire, les auteurs placent le tout sur un fond qui a su susciter la provocation du lecteur.

Michel Houellebecq est doté d'un humour ravageur, d'une conscience aiguë et d'une clairvoyance incomparable, en particulier sur cette société en proie à ses pulsions incontrôlables. C'est avec noirceur et pessimisme que l'auteur peint les maux de cette société occidentale moderne. Il tend au lecteur le miroir des bassesses humaines. Il ne s'agit pas de provocation, mais Houellebecq tend à dire la réalité de manière crue et plate. Sa vision d'écrivain sur l'Occident et sur la crise de civilisation est plus que poignante et choque le lecteur.

Ce qui a rendu ses récits percutants, c'est son engagement dans sa réflexion sur notre présent, son nihilisme, sa cruauté ainsi que son implacabilité. Obnubilé par la violence et la brutalité du monde, par la modernité acerbe, par le capitalisme et l'individualisme, par le progrès techno-scientifique menaçant, l'auteur fait de ses romans une critique morale cinglante de cette société occidentale.

Il n'est pas sans rappeler qu'Aldous Huxley et Michel Houellebecq ne revendiquent aucunement d'être porteurs ou pourvoyeurs de solutions. Il s'agit d'une sorte d'alerte au sujet du comportement humain et de sa relation avec son environnement. Ils contribuent tous deux à une prise de conscience et ne rêvent pas d'un monde idéal. Ils ne font que transposer avec ironie le sort auquel est soumis l'être humain. Aucun rêve et aucun idéal n'ont pu être réalisés par l'homme. Et lorsque le désir n'est pas satisfait, la souffrance et la déception prennent place et s'installent. Dans l'univers des deux auteurs, les hommes sont condamnés au malheur car l'Utopie n'est pas réalisable. Dès lors, elle devient contre-utopie. En effet, toute morale liée à la satisfaction des désirs individuels ne peut mener qu'à son contraire et faire sombrer l'individu dans la déchéance. Finalement, le point de départ de toute

utopie est une sorte de prise de conscience d'un état insatisfait tendant vers un état supportable.

Ainsi, depuis la naissance de l'Utopie, les utopistes ont maintes fois tenté la réalisation d'une nouvelle société fondée sur l'égalité, la justice, la paix, la stabilité et le bonheur en général. Or, cette ambition d'atteindre cet état de perfection afin de soulager les maux de la société, l'insatisfaction, l'abus de pouvoir, etc, les utopies ne se sont malheureusement pas concrétisées comme prévu. Au contraire, elles se sont traduites en contre-utopie. Ainsi, on peut dire que cet échec a mené quelques écrivains des siècles suivants à remettre en question ces rêves et ces ambitions et s'interroger sur une manière de remédier à la cause. Les auteurs, ont su démontrer que la recherche du bonheur et d'un univers parfait est susceptible de dévier vers un totalitarisme inquiétant, ou alors faisant de l'individu un moyen de conditionnement le privant ainsi de liberté. Le bonheur individuel est donc nié au profit du bien de la société.

Aldous Huxley ainsi que Michel Houellebecq ont tenté de démontrer que cette insatisfaction face à cette réalité insupportable est probablement causée par l'homme lui-même et ses multiples erreurs commises dans sa quête interminable du bonheur. Les deux auteurs ont su peindre la laideur du monde afin d'éveiller la conscience de l'homme.

Bibliographie

Corpus

Œuvres analysées d'Aldous Huxley :

- *Ile*, Pocket, Paris, Novembre 2013
- *Le Meilleur des mondes*, Pocket, Paris, Septembre 2011
- *Temps Futurs*, Pocket, Paris, Octobre 1982

Autres textes cités du même auteur :

- *Les Portes de la perception*, Rocher, Monaco, 1954
- *Retour au meilleur des mondes*, Pocket, Paris, Septembre 2012

Œuvres analysées de Michel Houellebecq :

- *La Carte et le territoire*, J'ai Lu, Paris, Février 2012
- *La Possibilité d'une île*, Fayard, Paris, 2005 ; J'ai Lu, Paris, Février 2012
- *Les Particules élémentaires*, Flammarion, Paris, 1998 ; J'ai Lu, Paris, Janvier 2007

Autres textes cités du même auteur :

- Avec LEVY, Bernard- Henry, *Ennemis publics*, Flammarion, Paris, 2008
- *Extension du domaine de la lutte*, J'ai Lu, Paris, Août, 1997
- *H.P. Lovecraft, contre le monde, contre la vie*, Editions du Rocher, Paris, 1991
- *Interventions*(recueil de textes divers et d'articles publiés), Flammarion, Paris, 1998

- *Soumission*, Flammarion, Paris, 2015
- *Plateforme*, Flammarion, Paris, 2001

Articles sur l'Utopie et la Contre-utopie :

- ANTONY, Michel, *Quelques précisions et essais de définitions sur les utopies et les anarchismes*, Magny Vernois: Site *Ressources sur l'utopie, sur les utopies libertaires et les utopies anarchistes*, Août 2010
- BRAGA, Corin, *Utopie, eutopie, dystopie et anti-utopie*, in *Metàbasis philosophie et communication*, Numéro 2, Septembre, 2006
- CAPDEVILA, Nestor, « Utopie ou idéologie ? », in *L'Homme et la société*, volume 136, numéro 2, 2000
- NIEVES, Meijde, *La dystopie : réalité ou fiction*, Le Journal International, 22 septembre, 2013

Ouvrages sur l'Utopie et la Contre-utopie :

- CIORAN, Emile Michel, *Histoire et utopie*, Collection Folio essai, Paris, 2001
- CIORANESCU, Alexandre, *L'avenir du passé. Utopie et littérature*, Paris, Gallimard, 1972
- MANNHEIM, Karl, *Idéologie et utopie*, (Une introduction à la sociologie de la connaissance), Collection : Petite bibliothèque sociologique internationale, Paris, 1956
- OMBGA Richard-Laurent, ATANGANA KOUNA, Désiré, *Utopies littéraires et création d'un monde nouveau*, L'Harmattan, Paris, 2012
- PAQUOT, Thierry, *Utopies et Utopistes*, Éditions La Découverte, Paris, 2007
- RICOEUR, Paul, *L'idéologie et l'utopie*, Poche, Octobre, 2005

- RUYER, Raymond, *L'Utopie et les utopies. Toutes les utopies*, PUF, Paris, 1950
- STAQUET, Anne, *L'utopie ou les fictions subversives*, Editions du Grand Midi, Zurich, Quebec, 2002
- TROUSSON, Raymond, *Voyages au pays de nulle part*, Histoire littéraire de la pensée utopique, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1999

Articles sur la Science-fiction et sur le Posthumanisme :

- LAMBERT, Hervé-Pierre, *Le thème religieux dans l'imaginaire posthumain français*, Conférence internationale (Université des Antilles et de la Guyane, Saint-Claude), Bordeaux, France, Juin, 2007
- LOWEN, Eric, *Le Principe espérance d'hier à aujourd'hui*, conférence (Conférence du forum des savoirs à la recherche d'Utopie), Maison de la philosophie à Toulouse, Janvier, 2008
- STIENON, Valérie, « Séjours en dystopie, ou l'anticipation à la française », in *Acta fabula*, volume 14, numéro 6, Notes de lecture, Septembre, 2013

Ouvrages sur la Science-fiction et sur le Posthumanisme :

- BRADBURY, Ray, *Cléfs pour la science-fiction*, Avant-propos, Seghers, Paris, 1976.
- HOTTOIS, Gilbert, *Philosophie et science-fiction*, Annales de l'Institut de Philosophie et de Sciences Morales, Paris, 2000
- LORD, Michel, *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Éditions Fides, 1988, Montréal
- LYOTARD, Jean-François, *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1991
- LYOTARD, Jean-François, *La Condition postmoderne*, Editions de Minuit, Paris, 1979

- MICHAUD, Thomas, *Télécommunication et science-fiction*, Edition Marsisme.com, Paris, 2008
- MICHAUD, Yves, *Humain, Inhumain, Trop Humain : Réflexions sur les biotechnologies, la vie et la conservation de soi à partir de l'œuvre de Peter Sloterdijk*, Flammarion, Paris, 2006
- STERNBERG, Jacques, *Une succursale du fantastique nommée science-fiction*, Broché, 1958
- VANDENBERGHE, Frédéric, *Complexités du posthumanisme : trois essais dialectiques sur la sociologie de Bruno Latour*, Paris, L'Harmattan, 2006

Articles sur Aldous Huxley et Michel Houellebecq (y sont inclus également divers articles ayant servis à l'analyse de notre corpus) :

- ARENES Claire et ARENES Jacques, « Michel Houellebecq. prophète des temps finissants », in *Etudes*, volume 6, tome 404, Paris, 2006
- AYATI, Akram, « Un monde simulé, des identités brouillées. L'œuvre de Michel Houellebecq dans la lignée du postmodernisme baudrillardien », in *Alternative Francophone*, volume 1, numéro 8, 2015
- BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Les Presses universitaires de France, 3e édition, Paris, 1961
- BALZAC, Honoré de, *Lettre à George Sand, dans George Sand, Œuvres autobiographiques*, tome II, Le Bulletin de Liaison de l'Association « Des Amis de George Sand », n° 2, Paris, 1978
- BIRON-COHEN, Cynthia, « Lecture préraphaélite de 'La Carte et Le Territoire' de Michel Houellebecq », in *Synergies*, Royaume-Uni et Irlande, numéro 6, 2013

- DAHAN-GAIDA, Laurence, « La fin de l’histoire (naturelle) : Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq », in *Tangence*, numéro 73, 2003
- DORE, Kim, *Le laboratoire du roman : fictions et représentations de la science dans « Les Particules élémentaires » de Michel Houellebecq*, coll. Figura, volume 5, Montréal, 2001
- DOYON-GOSSELIN, Benoit et BELANGER, David, « Les possibilités d’une île. De l’utopie vers l’hétérotopie », in *Temps zéro*, numéro 6, 2013
- FILLEUL, François, *L’Illimité émotionnelle dans Les Particules élémentaires de Michel Houellebecq, Anticipation nostalgique et utopie poétique* dans Montserrat Serrano Manes, *La philologie française à la croisée de l’an 2000 : panorama linguistique et littéraire*, vol. 1, Paris, 2000
- FIRCHOW, Peter, "Wells et Lawrence dans" *Brave New World "de Huxley,"* dans le *Journal de la littérature moderne* (© Université Temple 1976), Avril 1976
- GUICHARDET, Jeannine, *Balzac-mosaïque*, Presses universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2007
- HUXLEY, Aldous, Dieu et moi. « Essais sur la mystique, la religion et la spiritualité », in *Archives de sciences sociales des religions*, volume 88, numéro 1, 1994
- KLIMIS, Sophie, *Littérature et savoir (s)*, Publications des Facultés Universitaires Saint- Louis / Collection Générale, Bruxelles, 2002
- WAGNER, Walter, « Le Bonheur du néant : une lecture schopenhaurienne de Houellebecq », in *Michel Houellebecq sous la loupe*, Etudes réunies par Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael, Rodopi, Amsterdam/Atlanta, 2007

Ouvrages sur Aldous Huxley et Michel Houellebecq (y sont inclus également divers ouvrages ayant servis à l'analyse de notre corpus) :

- BARDOLLE, Ollivier, *La littérature à vif*, L'Esprit des Péninsules, Paris, 2004
- BAUDRILLARD, Jean, *Le Paroxyste indifférent*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1997
- BEGAUDEAU, François, BEGOUT, Bruce, BERTINA, Arno, CLARO, Enard, Mathias, Gaudy, Hélène, LARNAUDIE, Mathieu, MAURER, Benoit, RICHARD, Nicolas, ROHE, Olivier, SCHMIDT, Jérôme et SORMAN, Joy, *Devenirs du roman*, Paris, Inculte/Naïve, 2007
- BIRON, Michel, *L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq*, Études françaises, Paris, 2005
- CLÉMENT, Murielle Lucie, *Houellebecq, Sperme et sang*, Paris, L'Harmattan, 2004
- CLEMENT, Murielle Lucie, *Michel Houellebecq revisité : l'écriture houellebecquienne*, L'Harmattan, Paris, 2007
- CONRAD-BRUAT, Paule, *Regard d'une française sur un écrivain très actuel, Aldous Huxley*, La Grande Motte, 1985
- DELEUZE, Gilles, *Causes et raisons des îles désertes dans L'île déserte et autres textes*, Éditions de Minuit, Paris, 2002
- EL HIMANI, Abdelghani, *Jean Giraudoux : néo-romantisme ou nouvelle modernité*, Publications du Laboratoire de recherches « Langue, Représentations et Esthétiques », Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Saïs-Fès, 2012
- FERRY, Luc, *L'homme-Dieu ou le sens de la vie*, Grasset, Paris, 1997

- GAUCHET, Marcel, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard (Bibliothèque des sciences humaines), Paris, 1985
- HANS, Jonas, *Le Principe responsabilité*, Ed. du Cerf, Paris, 1995
- HUXLEY, Aldous, par George W. BARLO, *Le Monde de la SF*, Editions, Paris, 1987
- LELOUP, Delphine, *Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley*, Le Petit Littéraire, Janvier, 2011
- LIPOVETSKY, Gilles, L'ère du vide, *Essais sur l'individualisme contemporain*, Gallimard, Paris, 2005
- LOWY, Michel, et SAYRE, Robert, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992
- MARCUSE, Herbert, *Eros et Civilisation*, Edition de Minuit, Paris, 1963
- NIETZSCHE, Friedrich, *Le Crépuscule des idoles* (Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche, vol. 12), Mercure de France, 1908
- NIETZSCHE, Friedrich, *L'Antéchrist : Imprécation contre le christianisme*, Idée/Gallimard, Mars, 1978
- NOGUEZ, Dominique, *Houellebecq, en fait*, Fayard, Paris 2003
- PINTO, Eveline, *L'écrivain, le savant et le philosophe : la littérature entre philosophie et sciences sociales*, Publications de la Sorbonne, Université Panthéon-Sorbonne, Paris, 2004
- ROSSET, Clément, *Le Réel et son double*, Gallimard, Paris, 1984
- VAN WESEMAEL Sabine, *Michel Houellebecq : Le plaisir du texte*, L'Harmattan, Paris, 2005

- VION-DURY, Juliette, *Littérature et espaces : actes du XXX^{ème} congrès de la Société Française de Littérature Générale et Comparée*, SFLGC, Limoges, 2003
- WALTER, Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Gallimard, Paris, 2000

Sites Web visités :

- DESPRES, Elaine et MACHINAL Hélène, *PostHumains* (dir.) ISBN 978-2-7535-3374-5 Presses universitaires de Rennes, paru sur www.pur-editions.fr, 2014
- FERREUX, Marie-Jeanne, *Le New-Age, Socio-anthropologie*, article numérisé paru sur <http://socio-anthropologie.revues.org/158>, Janvier, 2003
- [http:// data.constantvzw.org/s-a-s/08_moisseeff.pdf](http://data.constantvzw.org/s-a-s/08_moisseeff.pdf)
- <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20100827.BIB5541/on-a-tire-sur-houellebecq.html>
- <http://books.google.cz/books?id=Boi3gICFIJ0C&printsec=frontover&dq=michel+houellebecq+sous+la+loupe&lr=&cd=1#v=onepage&q&f=false>
- <http://centrebouddhique.fr/lart-meditatif-de-lattention/>
- <http://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01223446/document>
- <http://keepschool.com/fiches-de-courcours/lycee/philosophie/schopenhauer-vouloir-vivre.html>
- <http://reconquete2012.over-blog.com/article-la-societe-selon-houellebecq-approche-socio-economique-du-desarroi-1-57271188.html>
- <http://www.bon-a-tirer.com/volume20/rt.html#note38>
- http://www.bouddhisme-universite.org/bouddhisme_religion
- <http://www.cnrtl.fr/definition/secte>

- <http://www.college-etudesmondiales.org/fr/content/les-nouvelles-technologies-entre-utopie-et-dystocie>
- <http://www.eboga.fr/VIP/lettre-Huxley-Merton.pdf>
- <http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2016/06/16/31006-20160616ARTFIG00301-houellebecq-le-grand-desenchanteur.php>
- http://www.lemonde.fr/culture/article/2010/11/08/michel-houellebecq-tout-ce-que-la-science-permet-sera-realise_681484_3246.html#TXyil1E51XIYVZRm.99
- http://www.persee.fr/doc/assr_03355985_1994_num_88_1_1473_t1_0121_0000_1
- <http://www.pop-up-urbain.com/la-science-fiction-pour-depasser-la-simple-prolongation-du-present-entretien-avec-francois-rouiller-essayiste/>
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9lia>
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Elohim>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_ra%C3%ABlien
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Pr%C3%A9rapha%C3%A9lisme>
- <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ufologie>
- https://gupea.ub.gu.se/bitstream/2077/24618/2/gupea_2077_24618_2.pdf
- https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/7247/Letendre_Daniel_2009_memoire.pdf?sequence=1
- <https://systemophobe.wordpress.com/2015/02/14/les-portes-de-la-perception/>
- [Le Transhumanisme \[archive\]](#), in *New Bottles for New Wine*, éd. Chatto&Windus, Londres, 1957
- LEONI, Tristan, article numérisé paru sur <https://ddt21.noblogs.org>, intitulé *Du Spirituel dans l'homme et dans le prolétaire en particulier autour de Houellebecq et de Soumission*, Juin, 2015

- POSTMAN, Neil Michel, *Se distraire à en mourir*, article numérisé, paru sur <http://elucubrations.net/1722-art-se-distraire-a-en-mourir.html>, 2011
- ROCHEDY, Julien, article numérisé paru dans la Revue de presse *E&R* intitulé *Le Crépuscule, l'Islam et Houellebecq*, Janvier 2015
- www.revue-analyses.org, vol. 7, n° 1, hiver 2012

Tables des matières

Dédicace.....	p.2
Remerciements.....	p.3
Introduction.....	p.4
PARTIE I : Utopie et désenchantement.....	p.16
Chapitre 1 : Utopie, dystopie et science-fiction.....	p.19
1-1 : Utopie et contre-utopie : de Huxley à Houellebecq.....	p.21
1-2 : La science-fiction et son rapport à l'utopie.....	p.32
1-3 : L'utopie et l'homme post-moderne.....	p.40
Chapitre 2 : Le monde moderne et ses atrocités.....	p.47
2-1 : Le Meilleur des mondes : un lieu utopique ?.....	p.48
2-2 : Individualisme et matérialisme : une réalité amère.....	p.64
2-3 : Amour et sexualité : valeurs stigmatisées.....	p.80
2-4 : La Douleur d'exister : hantise de la vieillesse et de la mort.....	p.98
Chapitre 3 : Régression de l'humanité : l'animal humain.....	p.111
3-1 : La bestialité dans l'œuvre d'Huxley.....	p.112
3-2 : Violence et agressivité chez les personnages de Michel Houellebecq.....	p.119
PARTIE II : L'utopie et le progrès techno-scientifique.....	p.127
Chapitre 1 : Houellebecq, dans la continuité d'Huxley.....	p.129
1-1 : Huxley au cœur de la science-fiction.....	p.130
1-2 : Houellebecq et la réalité sociale.....	p.138

Chapitre 2 : L’Utopie biotechnologique.....	p.147
2-1 : Au cœur de l’eugénisme : le clonage	p.148
2-2 : Les euphorisants et leur rôle chez les personnages de science-fiction.....	p.166
Chapitre 3 : L’espace dans les récits de science-fiction.....	p.179
3-1 : Insularité et contre-utopie.....	p.181
3-2 : Le lieu et l’homme dans <i>La Carte et le territoire</i>	p.202
PARTIE III : Art, spiritualité et utopie.....	p.216
Chapitre 1 : L’art au service de l’utopie.....	p.220
1-1 : Huxley et la littérature shakespearienne.....	p.222
1-2 : L’homme artiste.....	p.252
Chapitre 2 : La spiritualité dans les récits de science-fiction.....	p.241
2-1 : La religion utopique dans l’ <i>Ile</i> de Huxley	p.243
2-2 : Le principe spirituel revisité dans les œuvres de Houellebecq.....	p.253
Chapitre 3 : Utopie ou Anti-Utopie ?.....	p.270
3-1 : Huxley, un utopiste ?.....	p.272
3-2 : Houellebecq et le destin du monde.....	p.282
Conclusion.....	p.290
Bibliographie.....	p.301
Table des matières.....	p.312